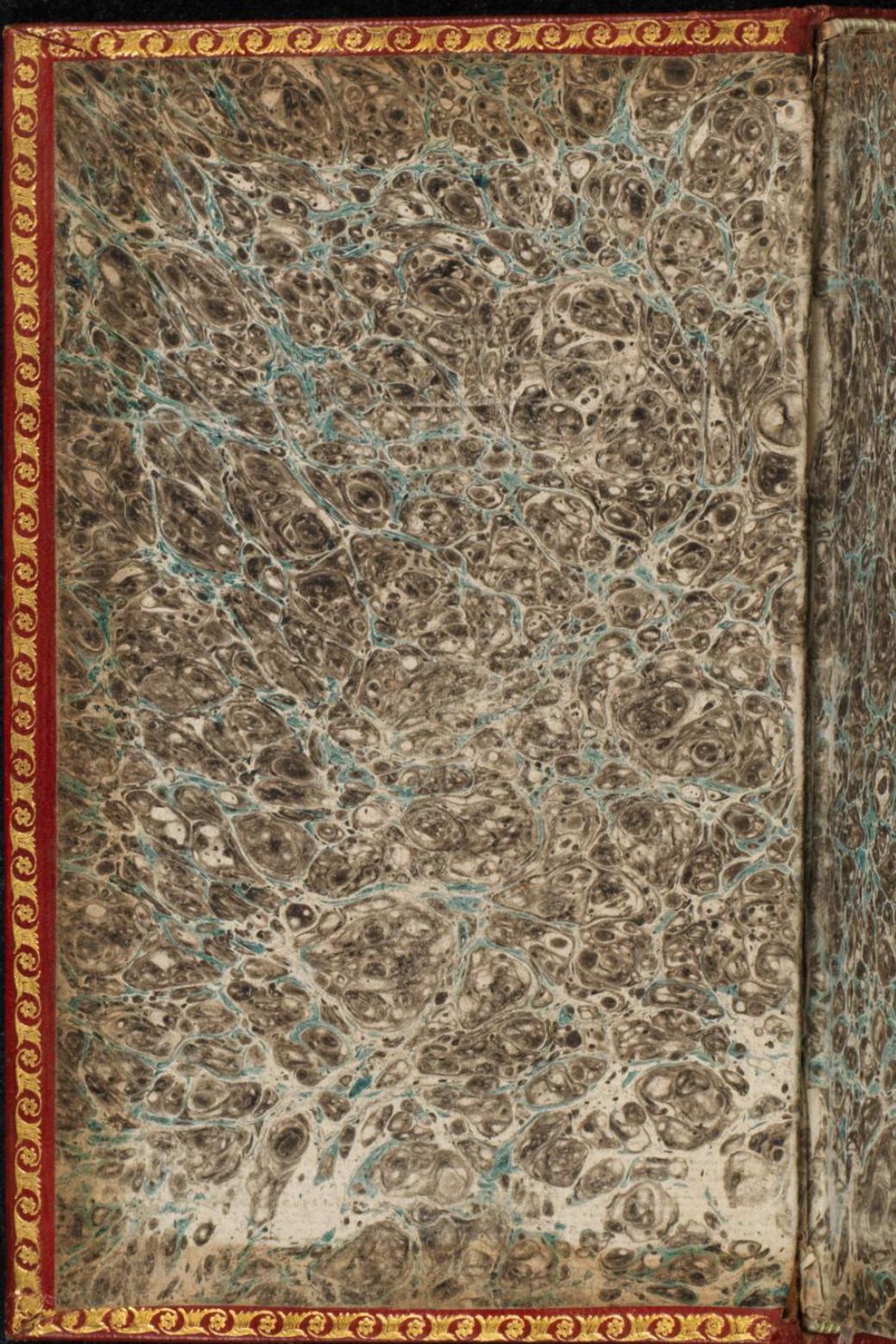
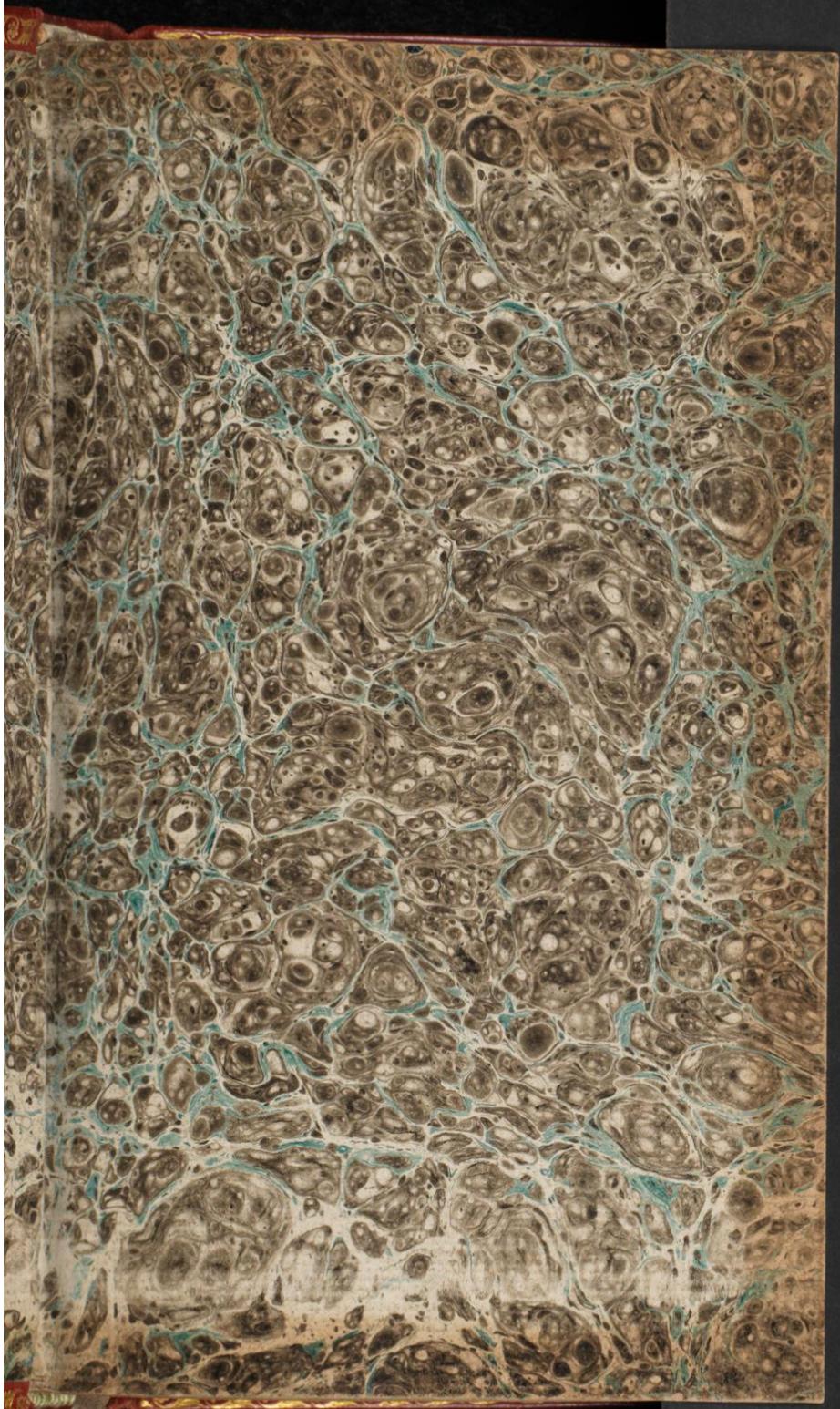
The image shows the front cover of a book bound in dark red leather. The cover is decorated with a wide, ornate border of gold-tooled floral and scrollwork patterns. The pattern consists of repeating motifs of stylized flowers and scrolling vines. In the bottom-left corner, there is a small white rectangular label with black text.

za
8581
Rara





1869 - 1910

42 Tafeln

An. 24. 1820 (1)

Rara
Za
8581



N. i

Ce Jo
le 15
1791

En
Memb
Dames,

Le t
public
rois et
Visites
la poli

D'autres
St.-Martin
lolo et de
ou mauvais
reçoit un
Etranges à
conscience.

157

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Le théâtre des Variétés a voulu donner les *Étrennes* au public en reproduisant ses acteurs et ses actrices dans les rôles où ils ont eu le plus de succès. Tel est le sujet des *Visites à Momus*. On a distingué le couplet suivant contre la politique qui envahit tout :

AIR : *Vaudeville de l'Avare et son Ami.*

Dès que le plaisir nous appelle
On nous apporte les journaux ;
Veut-on chausonner quelque belle ?
On nous parle des radicaux.
Un ministre qui se retire
Fait manquer un joyeux banquet,
Et puis arrive le budget....
Il n'est plus possible de rire.

~~~~~

D'autres *Étrennes* ont été données au théâtre de la Porte St.-Martin. Une jeune et jolie personne reçoit un jeu de loto et des lunettes qui étoient destinés à une douairière, un mauvais cavalier reçoit un dada de carton, un enfant reçoit un nécessaire à barbe ; voilà ce qu'on appelle les *Étrennes à contresens*. Potier fait valoir cette bluette de circonstance.

Les bijoux qui ont été offerts en étrennes , cette année , tels que les montres de femme , les croix , les bagues , les bonbonnières , etc. , sont d'une forme ou d'un dessin gothique , mais d'un travail délicat.

Les diamans ont un peu baissé ; et la cause en est attribuée au perfectionnement du strass , qui permet à nos dames d'afficher sans qu'il leur en coûte beaucoup , un grand luxe de pierreries.

Si l'on ne danse pas cet hiver , ce ne sera pas la faute des musiciens ; l'un d'eux va publier un Recueil de 500 Contredanses , choisies parmi celles qui ont été jouées avec succès , en société et dans les bals publics , depuis trente ans.

La mode est capricieuse , bizarre ; on le lui pardonne. Mais il ne faut pas qu'elle soit choquante et de mauvais goût. Ceci regarde MM. les confiseurs qui nous ont donné des pots de pommade et des briques de savon. Ce qui est fait est fait , ce qui est avalé est avalé ; mais avis pour l'année prochaine.

M. Blangini , surintendant honoraire de la chapelle de S. M. le Roi de France , est sur le point de mettre au jour , le premier Numéro d'un *Journal pour le Chant*. Ce journal paroîtra une fois par mois. On souscrit , rue des Petites-Ecuries , n<sup>o</sup>. 9 , chez M. Blangini , moyennant 40 francs par an , et 45 francs pour les départemens. Chaque cahier sera composé d'une ou deux romances nouvelles , d'une canzonnette italienne , d'un ou deux nocturnes à deux voix , et d'un air , duo , trio , ou quator français , ou italien. Les compositions nouvelles de M. Blangini ne paroîtront que dans ce Journal.

Les chapeaux à bords plats , les souliers couverts , et les redingotes à gances sont abandonnés aux élégans de troisième classe. Nous voudrions bien ne point placer au même rang certaines dames qui mettent par dessus des bas ordinaires , des bas *superfins* ou bas de dentelle , qui n'ont qu'un sous-pied.

~~~~~

M^{me}. W*** se trouvoit dans une société fort agréable et fort brillante. Le maître de la maison pour retenir ses convives plus longtems, avoit imaginé de faire retarder ses pendules; ensuite que personne ne songeoit à s'en aller. Tout-à-coup un domestique vient parler à l'oreille à madame W***. — J'ai encore une heure, répond-elle. — Au bout d'un certain tems, le même domestique revient; — j'ai encore une demi-heure; — un peu plus tard, même apparition et à peu-près même réponse; enfin, on veut savoir quel est l'importun qui revient si souvent à la charge; ce n'est ni un cocher, ni une femme-de-chambre, ni même un créancier. Qu'étoit-ce donc? un bijoutier qui avoit prêté ou loué une très-belle parure à M^{me}. W*** et qui l'avoit promise à *heure fixe* à une autre de ses pratiques.

~~~~~

Naïveté d'un Parisien. — Quelqu'un vouloit lui donner un emploi à Passy; mais le traitement offert n'étoit que de mille écus ou quatre mille francs: *Quoi! vous pensez que pour cette modique somme je consentirois à m'expatrier!*

~~~~~

Autre, du même. — On parloit de lui donner la direction d'une grande manufacture située à côté d'une prison. « Les fonctions me conviendroient assez, les conditions que l'on me fait me sourient, mais le voisinage m'épouvante et quoi? » que j'aye grand besoin d'accepter, *je n'ose.* »

~~~~~

J'ai vu apporter pour étrennes un *camp* de cent écus à un enfant dont les parens n'ont pas de quoi payer le loyer du terme de janvier.

~~~~~

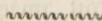
La veille du jour de l'an on roule sur l'or, et le lendemain de la fête on couche sur la paille.

~~~~~

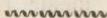
Un mari galant apporta un collier d'acier avec une jolie croix pareille, à sa femme, pour son cadeau de *bonne année*; mais il la trouva essayant un schall de cachemire ponceau, dont elle s'étoit fait présent à l'avance, grace au crédit que lui accorda une petite marchande à la toilette.

L'acier, quoique brillant, parut mesquin auprès de l'éclat

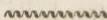
et riche tissu. Cependant les choses se sont bien passées, l'époux n'a pas trop fait la mine. Il paroît qu'il a promis de ne pas se fâcher durant tout le carnaval, mais gare les reproches du carême.



Un petit collier de chien en acier, garni en dedans de velours et de peluche, de peur de faire du mal au con de la bête, est ce qu'on peut offrir de mieux à certaines vieilles dames qui, délaissées par leur beau *Léandre*, n'ont plus d'ami véritable que leur *azor*.



Les pelottes nouvelles, de cheminée, sont plattes, rondes, en velours à dessins, sur une tablette d'acajou.



On vend chez les bijoutiers des bagues et anneaux avec ou sans pierres, qu'on intitule, *bagues d'amour*, *anneaux d'amitié*, etc.

Un étranger étoit dans un magasin et marchandoit des bijoux de cette espèce.

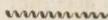
— Combien ceci?

— C'est de l'*amitié*. . . . trois louis!

— Et combien cela?

— C'est de l'*amour*. . . . cent francs.

Il y en avoit de beaucoup d'autres prix : on voyoit des *souvenirs*, des *pensez à moi*, des *je vous adore*, depuis 25 francs jusqu'à 25 louis, et tous les *sentimens* qui étoient, le jour de Noël, à l'enchère, seront, le jour des Rois, au rabais.



Saint-Edme est parti pour la Bretagne quinze jours avant le jour de l'an, et au lieu de donner peut-être deux mille écus en bonbons, joujous et almanachs à des enfans et à des petites maîtresses de Paris, qui n'ont besoin de rien; il est parti avec des bas de laine, des corsets, des cornettes, des chemises de toile écrue qu'il va distribuer dans la commune où est son château, à des familles qui manquent de tout.

Cette manière a bien son mérite.



Depuis quelque temps il y a eu certaines petites nouvelles, vraies ou fausses, qui ont fait le sujet de la conversation de toutes les sociétés, et qui ont servi d'aliment à toutes les gazettes, même celles de province.

Nous seuls, nous n'en avons pas dit un mot, et le silence,

au milieu de tout ce caquetage , nous a paru être ce qu'il pouvoit y avoir de plus *piquant*.

Autrefois on ne faisoit de visite du jour de l'an qu'à ceux que l'on aimoit *le mieux*.

Aujourd'hui on ne porte ou l'on n'envoie guères de cartes qu'à ceux que l'on aime *le moins*.

Ainsi , dans le principe , on mesuroit l'affection des gens par leur exactitude ; et maintenant c'est au même signe qu'on reconnoît leur indifférence.

Les coutumes et les modes s'allèrent comme les monnaies.

Quelqu'un comparoit la première édition du dictionnaire de l'Académie française avec la dernière. Les noms qu'on donne aux choses indifférentes ont varié à l'infini de siècle en siècle. Mais les mots qui expriment nos passions n'ont paschangé. On dit à présent comme toujours , *amour* , *tendresse* , *attachement* , *fidélité* : il n'y a que l'acception qui soit différente.

\*\*

*Vers de Mademoiselle S. de B. à une de ses amies , qui lui avoit envoyé un bouquet de Pensées.*

AIR : *C'est une larme* ( de Lafont. )

C'est la Pensée

Que je célèbre dans mes chants :

Douce Pensée ,

Puisses-tu les rendre touchans !

De là Pensée

J'ai reçu l'hommage flatteur ;

Et je réponds avec le cœur

A la Pensée.

De la Pensée

L'amitié toujours a fait choix,

Sans la Pensée ,

L'esprit et l'âme sont sans voix.

Par la Pensée ,

Nous embrassons tout l'avenir,

Et le charme du souvenir

Est la Pensée.

Douce Pensée,  
 D'Adamine sois l'attribut;  
 A sa Pensée  
 De mes vers j'offre le tribut,  
 Que la Pensée  
 Nous unisse à chaque moment.  
 Ah ! le lien du sentiment  
 Est la Pensée.

VOYAGE A ERMENONVILLE, CONTENANT DES ANECDOTES  
 INÉDITES SUR J.-J. ROUSSEAU, LE PLAN DES JARDINS ET  
 LA FLORE D'ERMENONVILLE, PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE  
 FOIS ; par *Arsène Thiébaud-de-Berneaud* (1).

Ce voyage est une seconde édition considérablement augmentée : la première parut en 1798. « Je rends toujours, dit M. Thiébaud, le même hommage à Rousseau ; à vingt ans, je parlai d'après mon cœur, c'est encore d'après ses inspirations que j'écris. . . A vingt ans, en butte à la méchancelé des hommes, je me réfugiai dans les bras de l'étude ; c'est elle qui me console encore aujourd'hui. »

Le 29 avril 1818, l'auteur perdit une épouse qui avoit fait son bonheur pendant douze ans. Sa mémoire paroît lui être sans cesse présente ; et dans ce voyage, dédié à sa fille, il en parle souvent, mais toujours à propos. « Les vertus de la prospérité sont douces et faciles, dit-il, celles de l'adversité demandent une âme supérieure. Ta mère, du faite de l'opulence, fut tout-à-coup précipitée dans l'abîme de l'infortune ; elle vit en un instant dévorer sa famille, son patrimoine, s'anéantir toutes ses espérances, et multiplier autour de nous les tombes de nos plus chers parens. Elle soutint ce double choc avec fermeté. Son courage en devint plus grand, ses sentimens s'élevèrent davantage ; elle trouvoit en elle les ressources que la vertu seule peut donner. . . Ta mère aimoit la simplicité dans ses habits, dans sa maison, sur sa table ; riche ou pauvre, elle ne connut jamais de luxe que la propreté, que la décence. . . Son unique plaisir fut de bien gouverner sa maison. »

M. Thiébaud combat l'opinion presque généralement adoptée du suicide de J.-J. Rousseau : les détails qu'il donne, il les a

(1) Un volume in-12 de 300 pages. Prix : 3 francs, et, port franc, 3 francs 60 centimes ; à Paris, chez l'auteur, rue des Saints-Pères, n<sup>o</sup>. 46, et chez Audot, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n<sup>o</sup>. 8.

tequillis pe  
 menades au  
 sea ; dans  
 Bègue-de-P  
 ses relation  
 menonville  
 De ces  
 trappé d'ui  
 son genèrea  
 de Therise,  
 l'avoit abre  
 « Il ne  
 celui qui, a  
 J'ai fait l'e  
 ceront mon e  
 la fin de ma  
 J. J. Rousse

Lorsque  
 leurs voir,

recueillis pendant différens séjours à Ermenonville, dans ses promenades au Plessis-Belleville, où s'étoit retirée la veuve de Rousseau; dans ses courses à Fontenay-aux-Roses, où vivoit Le Bègue-de-Presle, le médecin, et l'ami de Jean-Jacques; et dans ses relations avec M. de Girardin, propriétaire de la terre d'Ermenonville.

De ces renseignemens, il résulte que Rousseau mourut frappé d'un coup d'apoplexie. Il expira « tenant les mains de son généreux ami (M. de Girardin), et en même temps celles de *Thérèse*, comme pour lui pardonner tous les maux dont elle l'avoit abreuvé.

« Il ne s'est point donné la mort, ajoute M. Thiebaut, celui qui, au moment de la plus atroce persécution, écrivoit : *J'ai fait l'essai de mes forces; si mes maux sont longs, ils exerceront mon âme à la patience, au courage. Je veux tâcher que la fin de ma vie honore son cours et y réponde.* » (Lettre de J. J. Rousseau à M. de Saint-Germain.)

---

LE FLOCON DE NEIGE.

Déjà le sévère aquilon .  
Souffloit la piquante froidure ;  
L'hiver attristoit la nature ,  
Et ses frimas dans le vallon  
Naguère embelli de verdure ,  
Assiégeoient l'espoir du sillon.

Sur le miroir d'une eau captive ,  
Où glisse un périlleux patin ,  
Je guideois , ô vierge craintive ,  
L'essor de ton jeune destin ,  
Devant une foule attentive  
Qu'éveilloit ce goût enfantin.

Un flocon de neige folâtre  
Vient se mêler à la fraîcheur  
De ton beau sein que j'idolâtre ,  
Et croit éclipser sa blancheur :  
Il se trompe , et sur ton albâtre  
Fond de dépit et de douleur.

ALBERT DE MONTÉMONT.

---

MODES.

Lorsque l'on met des marabouts sur un chapeau de ve-  
lours noir , à bord plat , ils sont réunis en bouquet sur le

devant et ont une direction verticale, tandis que les plumes d'antruche se placent à gauche, horizontalement.

Nous avons vu sur quelques chapeaux noirs, à passe, une blonde noire, brodée en or.

Non-seulement les modistes continuent de se servir du velours chenillé, ou étoffe-granit; mais les couturières l'emploient en garnitures de robes: un liseré de satin borde ces garnitures, qui s'appliquent sur du velours simulé, ou sur du crêpe de la Chine.

Voici un costume de soirée, fort distingué: toque de velours noir, ornée de plumes blanches et torsades d'or; robe de velours à corsage marqué par une petite torsade d'or, et busqué; haut de manches en velours noir et crevés de satin blanc, bordés d'une torsade d'or: au bas de la robe, très-grosse torsade d'or.

Beaucoup de robes de bal ont une large ceinture, taillée en cœur, et dont la pointe monte et va servir d'agrafe aux plis du corsage. Quelquefois le bas de la robe est garni en biais avec des rubans boîteux satin et gaze, bleux et blancs, par exemple, ou couleur de rose, et rose pâle.

Une autre garniture, très-simple, lorsqu'elle est vue à une certaine distance, se compose de deux larges volans de tulle, qui ne sont ni festonnés, ni froncés. Une rangée de coquilles de ruban blanc, fixées horizontalement, sert de tête au premier volant; au haut du second, est une torsade en chenille; et au bas de chaque volant, une torsade, moitié ruban, moitié chenille. Le tout est blanc.

L'atelier de M<sup>me</sup> Bouhot, rue Saint-Martin, n<sup>o</sup>. 228, nous a fourni la robe grecque, qui se voit sur la planche 1869; le Journal des Dames lui devoit déjà la robe à la Sévigné, gravée sur la planche 1865, et la robe de bal qui se trouve sur la planche de 1866.

Le ro de ce mois, nous donnerons un costume de bal: la coëffure sera de la composition de M. Guillaume, coëffeur, boulevard Italien, n<sup>o</sup>. 27, près les Bains-Chinois.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1869.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup> 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

Costu



à la main plus, c'est de  
pour le chef et vendien

1820.

Costume Parisien.

(1869)



Chapeau de velours plein, orné de marabouts. Robe à la grecque en crépon de l'Inde, garni de chefs et ventilières d'argent. Epaulettes en blonde de soie.

tantis que les p...  
ntalement.  
ux noirs, à p...  
nt de se serv...  
les couturiers l...  
seré de satin bon...  
velours simple...  
istingné : top...  
et torsades d...  
une petite t...  
a velours noir...  
sade d'or : au...  
go ceinture, tail...  
servir d'agra...  
robe est garn...  
e, bleus et blanc...  
se pâle.  
elle est vne à m...  
es volans de t...  
angre de coqu...  
t de tête au p...  
sade en chen...  
ric ruban, m...  
i, n.º 228, 200...  
planche 1869;...  
la Seviigne, gr...  
i se trouve sur...  
tume de bal...  
aume, coiffur...  
ois.  
1869.  
e adressé, p...  
tre, n.º 1, au...  
du 1<sup>er</sup> ou du 13<sup>e</sup>...  
est.

---

*Ce Journa  
le 15, ave  
six, et 36*

---

*En 1802  
Meubles et  
Dames, 182*

---

Le secon  
ses Comédi  
artistes les  
comédie q  
faveur des  
deur. Les  
qui figurent  
d'un lord,  
fidelle:

e D

Les Come  
du même aut  
est appelé à c  
Thalie.

De petits a  
imitations de

Jadis on po  
Si l'on en exo  
Mathieu Laen  
repos, en nou

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

Le second Théâtre-Français a fort bien commencé l'année : ses *Comédiens* ont été très-applaudis, et l'on sait que pour les *artistes* les applaudissemens sont tout. Cette pièce est moins une comédie qu'une satire dialoguée contre certains comédiens, en faveur des pauvres auteurs qu'ils traitent du haut de *leur grandeur*. Les comédiennes ne peuvent se plaindre, car des trois qui figurent dans l'ouvrage, l'une aspire à devenir l'épouse d'un lord, l'autre n'est qu'espiègle et la troisième est sage et fidelle :

« De la beauté, vingt ans et pas un cachemire. »

Les *Comédiens* n'auront peut-être pas la vogue des *Vépres*, du même auteur, mais ils prouveront que M. *Casimir-Lavigne* est appelé à cueillir la double couronne de Melpomene et de Thalie.

De petits auteurs à la suite s'occupent déjà des parodies ou imitations de cette nouveauté, sous le titre des *Acteurs*.

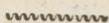
\*

~~~~~

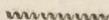
Jadis on pouvoit vivre et mourir sans presque s'en douter. Si l'on en excepte les *Etrennes Mignonnes* et le petit livre de Mathieu Laensberg, aucun almanach ne venoit troubler notre repos, en nous indiquant la marche rapide du temps. Quelques



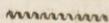
graves érudits de province , calculoient , à la vérité , d'une manière très-distinguée , les fêtes mobiles et les années bissextiles , mais à Paris , les jours étoient si bien employés , qu'on ne songeoit point à les compter ; aujourd'hui , on voit des almanachs de toutes espèces , et les personnes les plus difficiles en fait de dessins , de vignettes et de grands hommes , trouvent à se satisfaire à peu de frais. Un de mes amis m'en faisoit l'observation. — Eh bien ! lui dis-je , qu'apprend-on en lisant tous ces almanachs ? que voit-on ? — On voit qu'il y a beaucoup d'éclipses dans le cours d'une année , et cela rend philosophe.



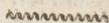
Il n'est personne qui n'ait fait la chasse aux demoiselles ; je veux parler de ces mouches à longues ailes qui prennent naissance sur le bord des eaux , et que l'on appelle *éphémères* , à cause de leur courte existence ; je les croyois les seules de leur espèce , mais j'en ai découvert d'autres , qui , aussi légères et encore plus belles , disparaissent également après une apparition de quelques heures. Ce sont les *demoiselles du jour de l'an*. Nous en avons vu les boutiques pleines , il y a peu de jours. Elles en faisoient les honneurs et elles y attiroient les chalands. Pourquoi faut-il que leur règne soit aussi court que celui des Bons ?



Les dames que la conversation ennue , et que la musique et le spectacle fatiguent , s'amuse à broder des sujets de fantaisie sur du gros de Naples ou du velours (de la longueur d'une aune à peu-près) , et elles en font un écran mobile , au moyen seulement de deux tringles en bois ou en fer , qui sont fixées aux extrémités. Cet écran , dont le bout supérieur pose sur le marbre de la cheminée , a l'avantage de s'allonger et de se raccourcir à volonté , et de ne point masquer le feu par en bas.



Ce sont MM. les Papetiers , qui , d'un commun accord , ont fourni cette année les plus jolies étrennes ; aussi les magasins de Giroux et de Susse ne désemplissoient pas. Rien de plus élégant que leurs boîtes et leurs paniers , de plus varié que leurs jeux et leurs surprises.



Les fabricans de bronzes dorés , ont aussi montré beaucoup de goût et obtenu une grande vogue ; dans aucun temps , les

objets de
mouchettes
de perfection
l'or , et bi
moins d'el
sur les co

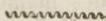
Après
gent , qui
bonne , q
parer leur
bien la gra
produit so

Malgré
dingottes à
verrons qu

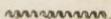
On voi
Baxpot ,
qui trem
contracte
Pour
découverte

Voici un
aimables :
un arrange
s'assoient ,
qui leur c
inclination:
jets de la s
tresse de l
qui sourent
Sans dou
Il doit arriv
mer celui q
jugent des
ceux qu'on
plus ne sont

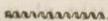
objets de petite dimension , tels que les écritaires , les porte-mouchettes , les serre-papiers , etc. , n'avoient atteint le degré de perfection où nous les voyons. Le cuivre est travaillé comme l'or , et bientôt , nos ustensiles de ménage ne produiront pas moins d'effet sur certaines gens , que la vaisselle des Mexicains sur les compagnons de Fernand Cortez.



Après les dorures , il convient de parler du plaqué en argent , qui est aujourd'hui fort à la mode , et tellement perfectionné , que les plus grands personnages n'hésitent pas à en parer leurs tables. Le plaqué au 5^e de M. Levrat supporte très-bien la gravure des armoiries , et redouble ainsi l'illusion que produit son éclat et la beauté de ses formes.

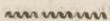


Malgré le froid , les jeunes gens s'obstinent à donner aux redingottes à la chevalière , la préférence sur les carricks ; nous verrons qui l'emportera de la mode ou de Borée.



On voit rue Neuve-Saint-Roch , n^o 14 , chez le sieur Louis Jacquot , cordonnier pour dames , une paire de souliers fins , qui trempe du matin au soir dans un bassin plein d'eau , sans contracter la moindre humidité.

Pour un temps de pluie et de neige , c'est une excellente découverte faite au profit de nos jolies femmes.



Voici une mode qui s'est introduite dans quelques maisons aimables : les dames prennent d'abord place à table , suivant un arrangement convenu , ou par fois selon leur caprice ; elles s'assoient , et ensuite elles appellent près d'elles le cavalier qui leur convient. Tout se dispose ainsi , conformément aux inclinations et aux penchans , aux intentions du jour , aux projets de la soirée. On ne craint point les quiproquo , et la maîtresse du logis se trouve débarrassée d'un détail d'étiquette , qui souvent n'est pas trop facile à régler.

Sans doute , ce nouveau système a aussi ses inconvéniens. — Il doit arriver que telle beauté , encore mystérieuse , n'ose nommer celui qu'elle voudroit avoir à ses côtés , et l'observateur , jugeant des sentimens secrets , plus par ceux qu'on évite que par ceux qu'on rapproche de soi , devine assez que dans ce cas les élus ne sont pas les heureux.



Quelques journaux ont déjà parlé des cinquante-deux dessins exécutés à Rome par M. Meulemécster, présentés au Roi, et dont les gravures paroîtront à Paris, par livraisons.

Ce travail est le fruit d'une patience de douze années. Aucun obstacle, même des maladies, n'ont pu interrompre la tâche que M. Meulemécster s'étoit imposée, et qui a été à Rome l'objet de l'admiration générale.

M. Meulemécster n'est pas né Français; mais il s'est rendu de bonne heure à Paris, où il a étudié la gravure pendant neuf ans sous M. Berwick. Venu à Rome en 1807, il a rempli les fonctions de secrétaire de l'École des Arts, et a obtenu, en récompense de ses soins, une pension de douze cents francs.

Cet artiste s'est alors livré à la louable entreprise qui est aujourd'hui terminée. Elle consiste en cinquante-deux dessins représentant, dans ce qu'on appelle les *Specchi* de Raphaël, l'histoire de la Bible peinte dans les loges du Vatican par ce grand artiste et quelques-uns de ses élèves. M. Meulemécster y a joint les dessins inédits des ornemens peints le long des portiques par Raphaël, Jean d'Udine, et par les élèves de ce dernier. Ces dessins forment une suite de vingt-six sujets de monstres marins, oiseaux, etc., et de plus de cent bas-reliefs des mêmes maîtres.

A la suite du troisième volume des NÉGOCIATIONS DU PRÉSIDENT JEANNIN, qui vient de paroître (1), se trouvent quelques opuscules, parmi lesquels nous avons distingué la préface d'une *vie d'Henri IV*. « Qui se veut, disoit Jeannin, employer au travail que cette sorte d'écrit requiert, ne doit attendre des vivans et pendant qu'il y est, le loyer de sa peine. »

Quant au style: « Les uns, dit-il, veulent qu'il y ait des pointes et de l'émail qui le relèvent, sans se soucier s'il est vide au-dedans; au lieu que les plus sages et mieux entendus cherchent la vérité en sa candeur et simplicité. »

(1) Trois volumes in-8° de 600 pages chaque, forment l'ouvrage complet. Prix: 21 francs pour Paris; 27 francs pour les départemens; et 50 francs pour l'étranger. A Paris, chez Boucher, imprimeur, rue des Bons-Enfans, n° 54; Le Normant, libraire, rue de Seine, n° 8; et tous les libraires du Palais-Royal.

La musi-
vand d'Al-
musique, q
se vend che-
liens.

MARIA; pa

En 1810

(1) Deux voi-
5 francs et port
du Coq-Saint-H

MADAME LA VALIÈRE.

Romance.

Je l'ai quitté, l'objet qui sut me plaire ,
 Du tendre amour j'abjure tous les feux ;
 Dans les regrets , la triste La Vallière ,
 Vient expier des momens trop heureux :
 Mais c'est en vain que ma pudeur farouche ,
 Veut oublier son aimable vainqueur ;
 Son nom si doux est toujours sur ma bouche ,
 Ses traits chéris sont toujours dans mon cœur.

Las! au milieu du calme que j'implore ,
 Du tendre amour j'ai ressenti l'ardeur ;
 En te fuyant , ô mortel que j'adore ,
 Que n'ai-je pu te bannir de mon cœur ?
 Lorsque je sens ma foiblesse renaître ,
 Cruel amant , ô combien je voudrois ,
 Pour mon repos n'avoir pu te connoître ,
 Pour mon bonheur ne te quitter jamais.

Dieu protecteur , témoin de ma foiblesse ,
 C'est à toi seul que mon cœur a recours ;
 Louis causa ma première tendresse ,
 Toi seul auras mes dernières amours :
 Ah ! si pourtant trop douce souvenance
 A mes regards venoit encor l'offrir ;
 O Dieu puissant , ravis moi l'espérance ,
 Mais laisse moi du moins le souvenir.

La musique de cette Romance, a été composée par M^{me} Renaud d'Allen, qui continue de diriger avec succès l'école de musique, qu'elle a établie rue Charlot, n^o 24. Cette Romance se vend chez M^{me} Renaud et chez Pacini, boulevard des Italiens.

~~~~~

MARIA; par Madame D\*\*\*, auteur de *Léontine de Werthe-ling* (1).

En 1810, M<sup>me</sup>. D\*\*\* fut, par hasard, témoin des per-

---

(1) Deux volumes in-12, l'un de 288, l'autre de 292 pages. Prix : 5 francs et port franc, 6 francs; à Paris, chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n<sup>o</sup> 15.

sécutions qu'éprouvoit, à Chambéry, au sein d'une famille française, une jeune personne d'un rare mérite.

N'ayant point d'autorité, elle gémit et s'éloigna; puis, frappée des traits qu'elle venoit de recueillir, elle forma le projet de les encadrer dans une histoire suivie. Tout ce qu'elle desire, c'est qu'une femme, une méchante mère jette les yeux sur quelques pages de son livre et reprenne des sentimens de justice.

Maria est le nom de l'héroïne. « Jamais, dit M<sup>me</sup>. D\*\*\*, le moindre mot de douceur, d'encouragement ne payoit cette enfant de ses complaisances, et les plus dures réprimandes suivoient les plus légères fautes..... Elle apprit de bonne heure à fortifier son âme contre l'adversité la plus cruelle, celle d'être repoussée quand on sent le besoin d'aimer et d'oublier ».

Lorsque le moment d'établir la jeune orpheline arriva, M<sup>me</sup>. de Bligny, sa belle-mère, ne fut point épargnée; on l'accusa de sacrifier Maria à son avidité, de profiter de sa fortune pour fournir à des dépenses excessives. « Comme tout prend un caractère exagéré en fait d'opinion favorable ou injuste, dit M<sup>me</sup>. D, il n'y eut plus de bornes au déchaînement général. » M<sup>me</sup>. de Bligny effrayée, chercha un second qui servît son intrigue sans la deviner.

Dès lors Maria fut poursuivie d'une manière cruelle. Elle se réfugia dans un couvent de dames vouées au soulagement des malades; et sa belle-mère fit courir le bruit d'un enlèvement.

Nous n'avons point parlé de l'inclination de Maria pour Alphonse. Un jour qu'elle accompagnoit une sœur hospitalière pour porter du secours à un voyageur mortellement blessé, elle reconnut son amant dans la personne de ce voyageur. Il nous faudroit trop d'espace pour rapporter toutes les circonstances qui rendent vraisemblable l'acte de dévouement de Maria. Son mariage eut lieu dans la chapelle du monastère où elle avoit porté le voile blanc. « Cette enceinte, dit M<sup>me</sup>. D\*\*\*, qui souvent avoit retenti des expressions austères de sacrifices, de renonciations aux jouissances terrestres, fut témoin une fois du serment le plus doux que deux êtres puissent prononcer, celui de vivre l'un pour l'autre. »

~~~~~

UN MOT DE MÉTAPHYSIQUE.

Montaigne appelle l'imagination *la folle de la maison*. Un plus grave personnage enchérit sur le philosophe Périgour-

din, et
folle. Vou
le plus d
l'appellent
voulais ra
l'imagina
prit qui
magnati
mystère
d'agréabl
donneroit
reute; il
d'une ter
chaque ar
L'Imag
guideit d
tombe,
paroit ni
Au bal
sirs par
vitation
d'hymen
ou épée
tant da
sa fem
pose, e
qui le fo
tamment
on se fig
plus bell
forsqu'el
La têt
nation ve
mantes d
châteaux
les terres
avant la f
sans aussi
pas de tri
donneront
Ajoutez
que, sans
phœl, ni
art.

din, et la désigne comme *une folle qui se platt à faire la folle*. Vous savez que la jeunesse est l'âge où nous avons le plus d'imagination, et voilà pourquoi ces graves censeurs l'appellent *l'âge de la folie*. Je n'aurois jamais fini si je voulois rappeler ici toutes les invectives des philosophes contre l'imagination. Cependant, il n'est point de faculté de l'esprit qui réunisse mieux l'utile et l'agréable. Détruisez l'imagination, vous verrez ce que sera le monde. Plus de mystère dans les bosquets; plus de projets rians, plus d'agréables illusions. Je connois un homme d'esprit qui ne donneroit pas ses châteaux en Espagne pour mille écus de rente; il est vrai qu'il en a un en Bretagne, au milieu d'une terre qui lui rapporte plus de quinze mille francs chaque année.

L'Imagination et l'Espérance se donnent la main et nous guident dans le sentier de la vie, depuis le berceau jusqu'à la tombe, qui, vue à travers le prisme de l'Imagination, ne paroît ni si noire ni si profonde.

Au bal, les jeunes personnes augmentent tous leurs plaisirs par le pouvoir de cette aimable fée. Souvent une invitation pour danser une contredanse, éveille un projet d'hyménée. On examine avec plus d'attention son danseur; on épie ses défauts, on analyse ses qualités. Sera-t-il constant dans ses goûts? Aura-t-il autant de complaisance pour sa femme qu'il en montre pour sa danseuse? On se propose, étant mariée, de corriger doucement quelques tics qui le font remarquer dans la société. On lui donnera constamment l'exemple des vertus conjugales: cela coûte si peu! on se figure qu'on reçoit déjà la corbeille de mariage, toujours plus belle quand elle est construite par l'imagination que lorsqu'elle est l'ouvrage des plus habiles lingères du monde.

La tête des jeunes gens n'est pas moins active. L'imagination vous fait marier avec les demoiselles les plus charmantes d'une province. Vous habitez avec elles dans leurs châteaux; vous y faites des réparations; vous chassez sur les terres de votre femme qui sont les vôtres. Quelquefois, avant la fin du bal, vous vous représentez déjà père d'enfants aussi aimables que leur mère, et qui ne manqueront pas de trouver, à leur tour, de riches héritières qui leur donneront des châteaux et des terres pour aller à la chasse.

Ajoutez que l'imagination est la mère des beaux-arts et que, sans elle, vous n'auriez ni la *Transfiguration* de Raphaël, ni la *Phèdre* de Racine, ni le *Don Juan* de Mozart.

J. P.

M O D E S.

Les chapeaux à passe droite, en forme de capote, sont presque tous en velours noir; ou en satin. Les chapeaux de satin rose nous ont paru les plus nombreux. En rose comme en blanc, il y a toujours des chapeaux de satin, dont la passe et le dessus de la forme sont ornés d'une broderie.

Parmi les chapeaux de velours noir, on remarque ceux qui ont autour de la forme une rangée de pattes, attachées avec des boutons d'acier: ces pattes ont la pointe en bas; elles alternent avec des marabouts.

Les passes à l'*Écossaise*, c'est-à-dire évasées, et formant un pli dans le milieu, deviennent rares; mais les petits bonnets de tulle, à trois becs, pareils aux toques de velours, que l'on appelloit l'année dernière, toques à la *Marie Stuart*, tiennent lieu de cornettes, sous beaucoup de chapeaux à bord plat.

Plus on voit d'habillemens de bal, plus les rapports avec les costumes du règne de Louis XIV sont frappans. La gaine du buste est une vraie cuirasse; mais il y a du goût dans la garniture des robes. Une des plus jolies robes de tulle que nous ayons vues, étoit brodée en fleurs faites avec du crêpe. Ponceau, bleu de ciel, rose, voilà les couleurs à la mode.

À la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1870:

Pour les gerçures et les engelures, nous recommandons aux dames la *crème de Perse*, dont le dépôt est chez M. Geslin, fabricant d'eau de Cologne, rue Saint-Honoré, n°. 196.

Le 15 de ce mois, paraîtront au bureau du Journal des Dames, un costume de soirée et un costume de bal, du même format que le costume de présentation (11 pouces sur 8), qui parut l'été dernier.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnés datent du 1^{er}. ou du 15

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Coffret en chaux
Guillaume Cossay

1820.

Costume Parisien.

(1870.)



Coffure en cheveux, Cortillons de perles et fleurs, exécutés par M^{rs}.
Guillaume. Corsage de satin, garni de tulle et blonde. Robe de tulle.

me de capot
tin. Les chapeau
eux. En rose com
de satin, tout
nés d'une bride
on remarque
le pattes, atten
la pointe en la
rasées, et form
; mais les pes
ux toques de
ère, toques à
sous beaucoup
les rapports
appans. La p
gout dans la q
tulle que nou
crêpe. Ponca
le.
1870;
mmandons au
z M. Grelin,
n^o. 196.
Journal des
al, du même
sur 8), qu
dressé, par
n^o 1, au
et. du 15

Ce Journ
le 15, au
six, et 3

En 180
Membres et
Dames, 18

Si sans
quand il
mais en
qui veule
de la bure
femmes se
naitre en
convient d
contraire,
précher d'e
vu s'écou
jours resse
honorablent
sion sordid
lorsque je
mais d'ordre
matin le mo
lette on des
éit chef de l
pecteur géné
due sur tout
lérent de M.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

L'ACCROISSEMENT DE FORTUNE.

Si jamais Voltaire s'est montré profond moraliste, c'est quand il a composé l'épître du *Mondain*. Je répète après lui, mais en mauvaise prose: au diable les prétendus philosophes qui veulent qu'on ne vive que de légumes, qu'on ne porte que de la bure, et que l'on se contente d'un matelas rembourré de feuilles sèches! Ce n'est point quand on a eu le bonheur de naître en France, et dans le département de la Seine, qu'il convient de déclamer contre l'élégance et le luxe. Il faut, au contraire, en faire sentir l'utilité, et surtout, comme moi, prêcher d'exemple. J'ai passé la quarantaine, c'est dire que j'ai vu s'érouler et s'élever beaucoup de belles fortunes. J'ai toujours ressenti une profonde estime pour ceux qui se ruinoient honorablement, et une extrême aversion pour ceux qu'une passion sordide portoit à entasser écus sur écus. Oh! me disais-je, lorsque je n'étois que surnuméraire, si je deviens jamais commis d'ordre, ou sous-chef, avec quel plaisir je laisserai le matin le morceau de fromage pour me régaler de la fine cotelette ou des rognons! Le sort a surpassé mes espérances, j'ai été chef de bureau, puis de division, aujourd'hui je suis inspecteur général; il faut voir comme mon inspection s'est étendue sur tout ce qui peut embellir et charmer la vie! Bien différent de Madame ***, dont le mari occupe une place encore

plus belle que la mienne, et qui pourtant économise un plat sur sa table, une aune sur sa robe et un verre sur ses besicles, j'achète sans marchander et je paie sans compter; l'argent répandu à pleines mains, fait des créatures et quelquefois des amis; comment hésiter à s'en procurer à ce prix, lorsqu'on a le bonheur d'être riche!

Dans son utopie, l'illustre Fénelon vouloit que chaque classe de la société fût distinguée par des costumes différens. Cette mesure, qui aujourd'hui seroit, je crois, plus avantageuse aux mœurs qu'au commerce, pourroit être remplacée par une loi qui forceroit les gens riches à dépenser la moitié, les deux tiers, ou les trois quarts de leurs revenus. Elle ne seroit ni plus mauvaise, ni moins exécutable que beaucoup d'autres. En attendant qu'elle passe, j'agis comme si elle existoit. J'ai commencé par le cinquième étage, je suis au second, et j'espère arriver l'année prochaine, au premier. Il en est de même du spectacle; j'ai connu les billets gratis; j'ai fréquenté le parterre, les secondes galeries; dans quinze jours, j'aurai un quart de loge.

Il n'y a pas de doute que la suite de planches que l'on grave en ce moment, d'après les dessins de M. Meulemester, ne l'emporte en vérité, en exactitude, en franchise, sur toutes celles qui ont été publiées.

En 1514, Marc Antoine a donné une petite série des Loges de quatre sujets seulement, ils sont estimés, mais c'est une série incomplète, dessinée d'en bas.

M. Meulemester, au contraire, a pris tous ses dessins du haut d'une échelle, qu'il avoit fait construire à cet effet, et qui reste encore dans les Chambres, comme un monument de ce que peut la patience poussée aux dernières épreuves.

En 1665, Sisto Badalocchi et Lanfranc ont gravé la totalité des Loges. Cette édition manque presque tout-à-fait.

En 1615, Horatius Borgiani a donné aussi une suite complète.

En 1626, Villamena, parent d'un célèbre graveur français (Demarteau), a publié une autre série.

La meilleure que l'on connoisse jusqu'ici est celle de Nicolas Chaperon, qui cependant renferme des incorrections; il a eu la gloire d'être copié en 1661, par Fantecus, et Pietro Aquila; malheureusement on a copié aussi les fautes. Il en a été de même pour l'édition de Bianchi et de Filidoni, qui a paru au commencement du 18^{me} siècle.

Volgate
Piranes
des Loge
Mocch
édition et
mais ils
Au ce
M. Lande
M. Me
il a consta
présentent
Voilà l'
veillance

LES 1011

A certa
en l'inten
un peu les
passer pu
Il y a
épîtres,
grande p
Voici

(1) Un vol
galerie de bo
rue Dauphine

Volpato, en 1790, a donné seulement treize *Specchi*. Piranesi a laissé dans ses OEuvres une vue de la cour des Loges.

Mocchetti, Bartolini, Petrini et Pozzi, ont publié une édition en 1795, pour le compte d'un marchand d'estampes ; mais ils n'ont pas travaillé sur de nouveaux dessins.

Au commencement du 19ⁱⁿe siècle, nous avons dû à M. Landon un contour très-finement exprimé.

M. Meulemèester doit avoir fait mieux que ses prédécesseurs ; il a constamment copié à un pied du modèle. Dix de ses *Specchi* présentent de notables différences.

Voilà l'artiste et l'ouvrage que nous recommandons à la bienveillance de amis des Arts.

LES FOLIES D'UN HOMME SÉRIEUX, OU PETITS VERS D'UN INCONNU (1).

A certains passages, il est aisé de voir que l'auteur n'a pas eu l'intention de blesser les mœurs ; mais sa gaité est parfois un peu leste ; et ce qu'il appelle sa raison pourroit souvent passer pour de la folie.

Il y a dans son recueil, des chansons, des romances, des épîtres, des élégies, etc., etc. ; le tout de fraîche date, et en grande partie inédit.

Voici la fin d'une épître *au Roi de Maroc* :

Or, écoutez ma confiance ;
 Je mets en vous mon espérance,
 Et je veux vous ouvrir mon cœur.
 Depuis dix ans j'occupe en France
 Un emploi qui me fait honneur ;
 Et vraiment je me glorifie
 D'être l'avocat du génie
 Qui lutte contre le malheur.
 Je suis fidèle à mon service ;
 On ne pourroit sans injustice,
 Prétendre que l'ardeur des vers
 M'enlève à mes travaux divers.

(1) Un volume in-18 de 224 pages ; à Paris, chez Delannay, libraire, galerie de bois, au Palais-Royal ; et chez Colas, imprimeur-libraire, rue Dauphine, n^o. 32.

Mais il faut craindre le caprice
 Du sort qui régit l'univers,
 Et se préparer aux revers.
 Si donc, en m'imputant à crime
 L'instinct qui me porte à la rime,
 On me regarde de travers;
 Si de mon poste l'on me chasse,
 Dans le dessein d'offrir ma place
 A quelque délateur pervers,
 Chez vous, grand Roi (que Dieu conserve!)
 Je n'irai pas parler d'amour
 A la divinité du jour
 Que pour vous on tient en réserve,
 D'un esprit libre et sans détour,
 Jaloux de plaire par le tour
 Et la franchise de ma verve,
 J'irai chercher dans votre cour
 Un asile pour ma Minerve.

M^{me}. de P* a une robe économique qui n'en est pas pour cela moins élégante.

C'est d'abord un corps de robe décoletée, avec des épaulettes étroites, sans manches.

Ensuite il y a des manches qui s'ajustent, pour les jours où l'on veut mettre un fichu de tulle et une garniture de chinchilla.

C'est enfin un corsage boutonnant, à la polonoise, et dont la garniture, de cygne, se met ou s'enlève à volonté.

La robe à trois fins de M^{me}. de P* est rose; mais la même couturière en a fait déjà deux autres, l'une en bleu Rémond, et l'autre en pistache pour deux jolies femmes, dont nous n'avons pas même pu saisir l'initiale.

LA SYBILLE AU CONGRÈS D'AIX-LA-CHAPELLE; *suivi d'un coup-d'œil sur celui de Carlsbad*: ouvrage orné de sept gravures et faisant suite aux *Oracles Sybillins*, avec des notes politiques, historiques, philosophiques, cabalistiques, etc., etc.; par M^{lle}. M. A. Le Normand, auteur des *Souvenirs Prophétiques*, etc. (1)

M^{lle}. Le Normand partit de Paris, dans la diligence, à

(1) Un volume in-8°. de 516 pages. Prix: 6 francs, et, port franc, 7 francs; à Paris, chez M^{lle}. Le Normand, rue de Tournon, n°. 5, et à son magasin de librairie, rue du Petit-Bourbon-St-Sulpice, n°. 1.

la fin de
 geur et u
 voila ses
 elle, qu
 autres, r
 se retrou
 s'être dit
 ou elles
 me since
 liberté qu
 ou de ph
 À pein
 que des cr
 à Tourna
 déclina se
 naitre que
 Les fer
 appellent
 M^{lle}. Le
 Un pu
 adeptes d
 elle, sa
 cueilloit
 pensees.
 cendue, z
 prince de
 froid et s
 le visage
 avoit été
 grands sar
 ont besoin
 avec polite
 l'honneur d
 sur l'heure
 à qui je dis
 ce que vous
 trois et je v
 Le ministre
 saine mystés
 évis... Pau

la fin de septembre 1818. Deux Anglais, un commis voyageur et un militaire français, qui se rendoit au Cap Vert; voilà ses compagnons de voyage. « Il arrive toujours, dit-elle, que des personnes entièrement étrangères les unes aux autres, rapprochées par des intérêts séparés, ne devant jamais se retrouver, pour la plupart, ne se quittent point sans s'être dit, en voyage, d'où elles sont, d'où elles viennent, où elles vont, ce qu'elles cherchent, ce qu'elles sont, avec une sincérité, un développement, en un mot, avec plus de liberté qu'elles ne le feroient dans une société stable d'une ou de plusieurs années. »

A peine notre voyageuse avoit-elle dépassé la frontière, que des employés des douanes saisirent malles et bijoux; mais, à Tournay, les difficultés s'applanirent; M^{lle}. Le Normand déclina *ses noms et qualités*, et il ne parut plus extraordinaire que sa garde-robe fût si bien montée.

Les femmes du Brabant ont une espèce d'écharpe qu'elles appellent *faïlle*, et qui les drapé avec beaucoup de grâce: M^{lle}. Le Normand raconte des prodiges opérés par ce voile.

Un prodige bien plus étonnant, étoit le nombre de ses adeptes dans toutes les villes de la Belgique. « J'étois, dit-elle, sans cesse environnée d'une foule brillante, qui recueilloit mes moindres paroles, qui scrutoit mes moindres pensées. » Dans l'hôtel de Belle-Vue, où elle étoit descendue, à Bruxelles, logeoit aussi, et au même étage, le prince de M.... « Tel, dit notre sibylle, dont l'air étoit froid et sententieux en entrant chez le ministre, en sortoit le visage radieux et porté sur les ailes de l'espérance: il avoit été reçu avec cet aimable sourire de supériorité que les grands savent prendre dans les diverses occasions où les petits ont besoin d'eux. Du reste, M. le prince de M.... accueilloit avec politesse et même bienveillance tous ceux qui avoient l'honneur de lui être présentés: tous se félicitoient à l'envi sur l'heureuse issue de leurs projets.... Il en étoit cependant à qui je disois: vous n'aurez rien, vous n'obtiendrez rien; ce que vous demandez n'est même pas admissible: je montrerois et je voulois faire distinguer les couleurs à des aveugles. Le ministre m'a parlé, me répondoit-on avec un air de suffisance mystérieuse. Maintenant nous n'avons plus besoin d'avis... Pauvres gens! leur disois-je :

« Le sage en ses desseins,
Se sert des fous pour aller à ses fins. »

Quelques dames, qui ont lu la Ballade de ROSINE dans l'*Officier de Fortune*, ouvrage du célèbre Walter Scott, publié depuis peu en français, à Paris, chez M. H. Nicolle, désirent qu'un habile compositeur mette en musique les six couplets suivans :

L'ORPHELINE.

- Prenez pitié d'une pauvre orpheline,
 Manquant de tout, sans amis, sans parens.
 — Quel est ton nom ? — Je m'appelle Rosine.
 — Quel est ton âge ? — A peine j'ai seize ans.
 — N'as-tu donc plus ni parens, ni famille ?
 — Avant trois ans, je les avois perdus.
 — Et qui de toi prit soin, ma pauvre fille ?
 — De bons pêcheurs, mais ils n'existent plus.

Le bon Donald, le jour de Saint-Patrice,
 Dans ses filets me retira des eaux.

- De tes parens aurois-tu quelque indice ?
 — Ce bracelet avec ces deux anneaux.

— C'est mon Emma ! c'est ma fille chérie !
 S'écrie alors la Châtelaine en pleurs.
 Le ciel voulut, en conservant sa vie,
 M'indemniser de douze ans de douleurs.

Des assassins ont massacré ton père,
 Ont égorgé ton frère en son berceau,
 Et dans la Tweed (1), sous les yeux de ta mère,
 Ont, sans pitié, cru t'ouvrir un tombeau.

Pour ajouter à cette barbarie,
 Leur cruauté me conserva le jour.
 Mais Saint-Patrice a veillé sur ta vie,
 Et te voilà rendue à mon amour.

LE COIN DU VOILE LEVÉ SUR L'AFFAIRE FUALDÈS. CONFESSION ET AVEUX DE CLARISSE ENJALRAN, MADAME MANSON, PRÉCÉDÉS DE RÉFLEXIONS SUR LES MŒURS,

(1) Fleuve d'Ecosse. Tweed, se prononce *Tould*.

LES PRÉJUGÉS ET LES USAGES DU DÉPARTEMENT DE
L'AVEYRON; par un habitant de Rodez (1).

Ce sont les réflexions sur les mœurs, les préjugés et les usages du département de l'Aveyron, qui vont faire le sujet de cet article.

L'auteur avoit quitté sa patrie à seize ans; il y revint au mois de mars 1817, après quinze ans d'absence. Ses parens et ceux de Clarisse Enjalran étoient voisins de campagne; et des liens de parenté unissoient les deux familles. « J'étois, dit l'auteur, impatient d'arriver; je la voyois (Clarisse) parée de tous les charmes que mes yeux de seize ans lui avoient donnés; je l'entendois parler avec grâce; l'accent du pays qui sied si bien aux femmes, lui prêtoit encore des charmes..... Enfin je vis le clocher de Rodez.... L'aspect de cette ville est triste; je ne chercherai point à expliquer pourquoi les habitans ont un caractère qui les distingue, non-seulement de toute la France, mais même de leurs voisins. Quand on est à Rodez, on se croit aux antipodes de la France. Je fus d'autant plus frappé de cette différence, que j'avois quitté Rodez trop jeune pour y faire attention. La ville est petite; tout le monde se connoît; pas de plaisirs publics; quelques réunions très-maussades, gênées par les préjugés; peu d'occupations essentielles, presque pas d'éducation... C'est presque une famille que la ville de Rodez, mais une famille mal unie.... On se craint, on se redoute, on se déchire, on se hait, et l'on cache tous ces sentimens par de bonnes paroles.... Ce que l'on fait de mieux à Rodez, c'est quatre bons repas. Le gibier, la viande, le vin, y sont excellens; bref, la cuisine est une bonne ressource contre l'ennui.... Manger, médire, jouer quelquefois le soir aux échecs, c'est toujours la même chose; on se brouille, mais il faut finir par se raccommoder, on se rencontre partout.... J'avoue que je fus frappé désagréablement à la première promenade; l'on marchoit par coteries, parlant et riant tout haut, surtout les femmes. Ah! si elles savoient comme un sourire est agréable! Comme une voix douce porte avec elle un charme délicieux! Beau sexe de Rodez, vous ne feriez pas retentir les échos de vos éclats? Je m'enfuis: Clarisse, me dis-je, a une voix modeste et posée. »

Voici l'entrevue: « Nous nous assimes en silence; nos pleurs

(1) Un volume in-8°. de 195 pages. Pr x francs, et, port franc, 4 francs 50 centimes; à Paris, chez Gabriel Dufour, libraire, rue de Vaugirard, n°. 54.

couloient en abondance : je la trouvai encore belle à travers ses larmes. La première émotion passée, mon illusion se dissipa; c'étoit bien Clarisse que je voyois, mais ce n'étoit plus celle de la prairie des Noyers. Cette Clarisse étoit jolie, avoit des couleurs vives et une taille parfaite dans ses proportions. La Clarisse que je voyois avoit perdu son éclat; sa taille étoit amaigrie, et étoit devenue plate; enfin je ne trouvai de ma Clarisse que son pied et sa main qui sont d'une beauté remarquable. »

~~~~~  
M O D E S.

Les modistes font, cet hiver, beaucoup plus de turbans que de toques : le rouleau de ceux de velours noir passe, pour l'ordinaire, dans cinq ou six anneaux de grenats d'acier. Autour des turbans, dont la calote est de satin blanc, on entrelace tantôt du crêpe, tantôt de la gaze ponceau avec du satin blanc : à gauche est toujours placé, sinon un oiseau de paradis, au moins un panache, que l'on nomme esprit.

Les coëffeurs font aussi des turbans : sur le rouleau de ces derniers sont surjetés des cordons de perles, ou de diamans; quelquefois, au lieu d'un rouleau, les coëffeurs en font deux. Aux derniers bals, on a vu beaucoup de coëffures en cheveux, ornées d'épis.

Pour former une garniture de fleurs sur une robe de tulle, beaucoup de couturières n'employent pas autre chose que du crêpe; d'autres font des fleurs avec du tulle. Les garnitures en petites coquilles sont toujours à la mode.

Au commencement de l'hiver, nous dîmes que la pélerine des witzchouras, ou redingotes doublées en fourrure avoit été supprimée. La rigueur du froid n'a produit, à cet égard, aucun changement; ce qu'elle a fait revivre, ce sont les mauchons et les botines fourrées.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1891 et 1892.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

1892.  
Costume de l'air  
Calote de cas

1820.

Costume Parisien.

(1871)



Costume de bal. Habit de drap. Gilet de soie, dessous de reps.  
Calote de casimir. Bas à jour. Boucles d'or.

encore belle à  
mon illusion  
mais ce n'est  
risse était jol  
dans ses prop  
à éclat; sa taill  
je ne trouva  
ont d'une beaut

plus de turbie  
rs noir passe  
mats d'acier. A  
blanc, on entr  
avec du satin bl  
eau de paradis

sur le roulet  
perles, ou de  
s coëffiers en  
p de coëffures

sur une robe  
oyent pas aut  
flents avec  
ont toujours à

s que la péter  
ourture avoit  
à cet égard, n  
e sont les mar

Gravures d'op

e adesse, p  
rtre, n.° 1  
du 1<sup>er</sup> ou d'au



Les uns ont dit que c'est  
un autre et que c'est

(1872)



Coffure ornée de gaze-velours pailletée, par M. Ulbin. Robe de tulle à volans et entre deux ornés de coquilles de crêpe.

J

*Ce Jour*  
le 15,  
six, et

*En 18*  
Membles  
Dames, 1

*La B*  
à l'Opé  
Le N  
que ces  
*Jocz*

a prou  
voit en

*Le F*  
tufe: ma  
*Le C*

*Cirque.*  
*Dieux a*  
à l'époqu

*De tou*  
tenant le  
est sans  
connoit ni  
sont au mè  
fait les fra

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

*La Bergère Châtelaine* doit faire son apparition samedi, à l'Opéra-Comique.

*Le Vaudeville* annonce *les Mariés Ecossais*. On espère que ces mariés ne feront pas divorce avec le public.

*Jocrisse Somnambule*, qu'on vient de risquer aux Variétés, a prouvé qu'une charmante pièce (*la Somnambule*), pouvoit en faire naître une pitoyable.

*Le Faux Mentor*, de la Gaité, est un diminutif de *Tartufe*; mais qui, au boulevard, connoît *Molière*?

*Le Cuirassier* est accouru au secours de *Poniatowski*, au Cirque. *Potier* se prépare à figurer en *Bacchus* dans *les Dieux à la Courtille*, que l'on doit offrir à la Porte St-Martin à l'époque du Carnaval.

\*

~~~~~

(17 Janvier.)

De tous les spectacles de la capitale, celui qui est maintenant le plus fréquenté et qui rapporte le plus d'argent, est sans contredit celui de la Villette. Cependant on n'y connoît ni parterre, ni premières loges, et toutes les places sont au même prix. Ce qui assure sa vogue, c'est que la nature fait les frais des décorations, et que les acteurs, quoiqu'e

souvent enrhumés, remplissent toujours leurs rôles avec zèle, et ne charment pas moins le public par leurs *chûtes*, que par leurs succès. Les dames, à défaut de baignoires et de loges grillées, y trouvent des boîtes roulantes, ou plutôt glissantes, auxquelles on a eu la précaution d'adapter des chancelières ou des *augustines*. On y voit même une espèce de voiture sans roues et traînée par un joli petit cheval, dans laquelle plusieurs personnes peuvent jouer, causer ou prendre du vin chaud.

Les pelisses ou plutôt les mantilles sans manches, deviennent d'un usage presque général parmi les dames. Elles ont reconnu que c'étoit le vêtement qui les garantissoit le mieux du froid; la rigueur de la saison les a décidées seulement à substituer la fourrure à la ouate.

L'intensité et la durée du froid ont donné une impulsion uniforme à la mode; on a vu reparoître à la fois chez les femmes qui tiennent à leur sauté, les capuchons, les manchons, les guêtres et les souliers garnis de pluche. On a remarqué même que dans plusieurs bals brillans qui viennent d'avoir lieu, les danseuses s'étoient chargés la tête d'une grande quantité de faux cheveux.

Depuis quelque tems, plusieurs amies de M^{me}. S*** s'étoient aperçues qu'elle ne portoit plus de cachemire; et à ce sujet, elles n'avoient point épargné les observations malignes: l'une d'elles, plus curieuse ou plus hardie que les autres, se hazarda à en parler au mari. — Que vous êtes heureux, lui dit-elle! — Pourquoi donc? — Vous avez une femme d'une sagesse, d'une économie..... — Je ne m'en serois pas douté.... — Elle renonce volontairement aux choses les plus indispensables! — Vous parlez sans doute d'un cachemire? — Précisément. — Apprenez, ma belle dame, que ma femme est non-seulement modeste et économe, mais encore philosophe; loin de priser les cachemires, elle les foule aux pieds.

Le fait est que M^{me}. S***, qui sort rarement pendant l'hiver, a vendu ses cachemires pour avoir des tapis, mais il faut ajouter qu'ils étoient vieux et qu'elle s'est arrangée de façon à en avoir deux neufs pour Longchamp.

Le
Le
Le
Le
Le
Le
Le
Le
Le
Le

Une
il y a
l'épouse
père
« A
est cor
celle
heure
fert ce
qu'à l'h
grande
hautes
faculté
vant ap
ceux qu
connois
relations
dans ce
ministre
et tale de
l'amitié
un ancien
cordialité
de vouloi
pays, qu
quelques
vous aim

LE DANSEUR ET LE GOURMAND.

Le Danseur. — Savez-vous que nous sommes menacés d'un grand malheur?

Le G. — Oui vraiment, la gelée....

Le D. — Les empêchera d'arriver.

Le G. — Elles arriveront, mais elles ne seront pas fraîches.

Le D. — Hélas! elles ne le seront que trop, car elles attraperont des rhumes!

Le G. — De qui parlez-vous donc?

Le D. — Des danseuses....

Le G. — Et moi des huîtres!

(Historique.)

Une de nos feuilles quotidiennes (*le Courier*) contenoit; il y a quelques jours, la traduction d'une lettre écrite par l'épouse du Schah (Roi) de Perse à S. M., mère de l'Empereur de Russie; en voici quelques passages :

« Aussi longtems que dureront les éléments dont le monde est composé, puisse l'auguste dame du palais de la Grandeur, celle qui a porté le soleil du grand empire, être toujours heureuse et garantie de tout accident! Après vous avoir offert ces vœux sincères, j'ai l'honneur de vous annoncer, qu'à l'heureuse époque où nous vivons, et par un effet de la grande miséricorde du Tout-Puissant, les jardins des deux hautes puissances produisant de nouvelles rosés, et les difficultés qui s'étoient élevées entre les deux cours se trouvant applanies par une union et une amitié sincère, tous ceux qui sont en relation avec l'une ou l'autre cour, reconnoissant ce grand bienfait, ne cesseront d'entretenir ces relations amicales et une correspondance avec elles. Ainsi, dans ce moment où S. Exc. Mirza-Abul-Hassan-Chan, ministre envoyé à la grande cour de Russie, part pour la capitale de cet empire, j'ai jugé nécessaire d'ouvrir les portes de l'amitié par la clef de cette sincère lettre, et comme c'est un ancien usage conforme aux principes de l'amitié et de la cordialité, que les amis se fassent des présens, je vous prie de vouloir bien accepter les produits les plus beaux de notre pays, que je vous offre. J'espère que vous rafraichirez par quelques gouttes de lettres amicales le jardin d'un cœur qui vous aime souverainement. Je vous prie de me donner

quelques commissions, que je me ferai un vrai plaisir de remplir.

« Dieu conserve vos jours sereins, heureux et glorieux! »
(*Suit la signature.*)

Les présens joints à cette lettre consistoient en un collier de perles du poids de 498 karats; cinq schalls des Indes; une cassette en carton de la fabrique d'Ispahan; une petite boîte destinée à mettre des plumes, un nécessaire complètement assorti et cinq pièces de brocard du travail le plus fin.

ÉPITRE AU PARAPLUIE.

Ce n'est point un soldat du Pape
Qui vient te faire un compliment.
Il pleut. Ton mérite me frappe,
Et j'en veux causer un moment.
Le faux ami, nous dit Ovide,
Fuit, dès que l'air est obscurci;
Mais tu n'en uses point ainsi :
Sitôt qu'une goutte liquide
Annonce l'orage en courroux,
En me couvrant de ton égide,
Tu me garantis de ses coups.
Symbole des amis fidèles,
Sitôt qu'un doux soleil a lui,
Je te vois reployer tes ailes,
Pour m'offrir encore un appui.

Auprès d'une amante adorée,
Sous ton dôme où logeoit l'amour,
Souvent d'une aimable soirée
J'ai connu l'aimable retour.
Comme, pour éviter la pluie,
Elle se rapprochoit de moi!
Un temps affreux, grâces à toi,
Étoit le plus beau de ma vie.
Comme son bras pressoit le mien.
Qui portoit ta maison mouvante!
Sous même toit, par ton moyen,
J'étois seul avec mon amante.
J'ai même sur sa main charmante
D'un baiser.... Ton toit protecteur

Mon cher
de toutes ne
c'est-la co
on s'aime!

On souri
pie de mettr
leur esprit, o
sont partis, o
découvre d'en
elles étoient v
perdre!

Jusqu'à prés
prendre le th
pour nous serv
Un orfèvre :
tris-recourbé
viale et alongé
viale est suffisan
l'eau de feuille

Cacha notre ruse innocente,
De l'amour première faveur.

Si mon rival, pendant la route,
Près de nous vouloit se ranger,
Tu semblois rétrécir ta voûte
Pour le forcer à déloger.
Tu garantis, par ton usage,
Des importuns et de l'orage.

Si de l'orage des sifflets
Tu pouvois, par quelque miracle,
Eviter les tristes effets,
Sans doute, on ne t'auroit jamais
Banni des salles de spectacle.

J. P. BRÈS.

~~~~~

*Mon cher ami*, ou *ma chère amie*, voilà le commencement de toutes nos petites lettres du matin. *Votre fidèle* ou *tout à vous*, c'est-là comme on finit toujours, et dieu sait pourtant comme on s'aime! et comme on garde sa foi!

~~~~~

On sourit aux gens, on les accueille avec grâce, on les prie de mettre moins de distance entre leurs visites, on admire leur esprit, on vante les qualités de leur cœur; et quand ils sont partis, on les dénigre, on les tourne en ridicule; et on découvre d'eux des choses qui les perdroient de réputation si elles étoient véritables, et s'ils avoient encore une réputation à perdre!

~~~~~

Jusqu'à présent, on n'avoit eu que des cuillers à café, pour prendre le thé: c'étoit une inconvenance, une *inharmonie*, pour nous servir de l'expression d'une jolie femme.

Un orfèvre a inventé de petites cuillers à thé, le manche est très-recourbé et la cuiller, proprement dite, au lieu d'être ovale et alongée, est toute ronde et presque sans profondeur: cela est suffisant pour faire fondre le sucre et mêler la crème à l'eau de feuille de Chine, roulée sur le bronze ardent.

~~~~~

Pour la nuit, pendant le froid excessif, et pour sortir durant le jour, les dames ont mis par-dessous leur camisolle, ou leur witzchoura, une espèce de gilet de tricot moitié laine et moitié coton. On avoit, selon qu'on étoit plus ou moins frileuse, la laine ou le coton, en dedans ou en dehors! et par-là on évitoit les rhumes qui, cette année, ont été dangereux pour tant de belles personnes.

Dans beaucoup de nos provinces, une femme ne danse plus dès le lendemain de ses noces, et elle cède le pas et sa place à ses compagnes qui ne sont pas toujours aussi jeunes qu'elle.

Cet usage s'établit par une coalition des mères de famille, qui écartent les petites dames de la lice, pour y faire entrer uniquement les demoiselles qui sont encore à marier.

Mais à Paris, la mode est bien différente; et de telles raisons n'ont ici qu'un très-faible empire. Les femmes apportent au bal des prétentions pour le moins aussi vives que celles qui cherchent un mari. On ne se fait point de mutuelles concessions, on se dispute au contraire avec chaleur les plus légers avantages, et il y a telle beauté courageuse qui fait depuis vingt et trente ans l'honneur de la walse et la gloire de la contre-danse. En vain la nature l'a rendue grand mère: elle lutte et rivalise avec ses petites filles; à peine sortie du berceau, elle apprend à faire des ronds-de-jambe; et elle compte bien jusqu'au tombeau conserver son maître de grâces!

Voici un trait que nous nous faisons un devoir de recueillir, dans ce temps où l'on crie communément au peu de galanterie des jeunes gens.

Après une soirée passée au faubourg Saint-Honoré, deux dames restoient sans qu'on eût pu trouver des voitures pour elles. Toutes les places de fiacre avoient été visitées sans succès.

Un élégant, de la rue de Provence, et qui n'avoit pas pour dix minutes à se rendre chez lui, offre son bras ou plutôt ses deux bras aux dames jusques-là fort déconcertées. On met les pelisses et les souliers fourrés; on s'empaquette enfin comme pour aller au Cap Nord, et l'on part, à pied, à deux heures du matin.

Vous croyez peut-être que ces belles demeuvent autour des Tuileries, ou vers la rue de l'Université, ou au Marais, et la course eût déjà été assez notable.

Mais il fallit
roulement de
pode! Le thé
au-dessous d
beaux siècles
exemple de c
Le voyage
heures: l'un
bossue!

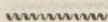
Nous avon
Canoassieur,
Cette char
homme série
numéro du 1
M. Catruff
Feydeau.

Un amate
petite pinet
C'est avo
dre le suc
Mais to
marchands
vu des cour
claire qu'ils

Il ya des
qui manque
On dit m
à cause d'a
vaccine; et
traits qui se
dévéloupe.
On quitte
on ne vit que
concerts et le
Et par ce r
des persona
et un bon ét

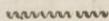
Mais il falloit mieux pour faire ressortir le courage et le dévouement de notre petit-maitre : on l'emmène jusqu'à l'Estrapade! Le thermomètre de M. Chevallier étoit à 14 degrés au-dessous de zéro! et nous ne pensons pas que dans les plus beaux siècles de la chevalerie on eût pu citer un plus généreux exemple de complaisance et de courtoisie.

Le voyage (aller et retour) ne demanda pas moins de trois heures : l'une des dames avoit cinquante ans et l'autre étoit bossue!



Nous avons parlé, il y a quelques mois, de la *Chanson du Connoisseur*, mise en musique par un compositeur italien.

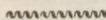
Cette chanson se trouve dans le recueil des *Folies d'un homme sérieux*, dont nous avons dit deux mots dans notre numéro du 15 de ce mois. On peut demander la musique à M. Catruffo, auteur de plusieurs jolis opéras joués à Feydeau.



Un amateur a récemment importé d'Angleterre une façon de petite pincette avec laquelle on prend à table les asperges.

C'est ainsi qu'il y a depuis longtemps des pinces pour prendre le sucre et le mettre dans la tasse de café.

Mais tous ces instrumens sont plutôt faits pour le profit des marchands que pour la commodité des acheteurs, et nous avons vu des convives de bonne foi et de bon goût qui nous ont déclaré qu'ils préféroient encore se servir de leurs doigts.



Il y a des affectations de sensibilité paternelle et maternelle qui manquent rarement leur effet dans le monde.

On dit mes enfans par-ci, mes enfans par-là : on perd la tête à cause d'une coqueluche ; on est hors de soi aux jours de vaccine ; et puis voilà les exclamations sur la beauté de ces traits qui se forment, et sur l'intelligence de cet esprit qui se développe.

On quitte le bal pour retourner près de sa petite famille ; on ne vit que pour elle, on lui sacrifie tout : spectacles, dîners, concerts et toilette.....

Et par ce moyen, par cet étalage, on touche et l'on séduit des personnages en crédit, qui vous assurent un haut emploi et un bon établissement.

Tout, en ce Paris, est calcul et manège. Il y a toutefois des choses que l'on n'oseroit blâmer. On les remarque sans les proscrire : c'est plutôt une indication qu'une censure.

Après tout, il vaut mieux pécher par ces façons que par la conduite contraire ; et nous préférons une tendresse fade et quêtuse, à cette dureté envers leurs enfans, dont certains gens font parade, au risque de passer pour avoir l'esprit bis-cornu et le cœur mal placé.

**

~~~~~

M O D E S.

La mode des bordures d'une couleur différente du fond est presque passée ; ce sont aussi des rubans unis que les modistes mettent sur les chapeaux ; rarement elles employent des fleurs ; et chez elles vous ne voyez presque que du satin blanc ou rose, et du velours noir.

Quelques chapeaux de velours noir ont pour garniture des plumes rondes, faites avec des barbes de plumes d'autruche.

Le nombre des toques, blanches ou noires, à bord découpé en biais, est devenu assez considérable : il y a sur les festons, une tresse d'or, ou des grenats d'acier.

Sur les coëffures en cheveux, on voit beaucoup de guirlandes à la *Cléopâtre*. Ces guirlandes ont une touffe de chaque côté ; et le milieu est très-mince : les cheveux s'entrelacent dans les touffes. Quelques coëffeurs forment des guirlandes à la *Cléopâtre* avec un mélange de marabouts et d'épis.

Le devant des nouveaux turbans, consiste en une torsade qui forme bourrelet ; les coëffeurs font ces turbans en crêpe de la Chine, en crêpe ordinaire, ou en cachemire et y ajoutent des perles.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1873.

~~~~~

Anjourd'hui, paroissent les Gravures de *Meubles* 493 et 494.

~~~~~

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, pour franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

*Chapeau de velours pt
quatre garni de diam*

1820.

Costume Parisien.

(1873)



Chapeau de velours plein, bordé en plumes. Witzchoura de velours pincé, garni de chinchilla. Bottines à la polonoise, de M. Michels.

anège. Il y a beaucoup
On les remarque sou
qu'une censure.
r ces façons que
s une tendresse
enfants, dont cer
pour avoir l'espr

différente du fond
unis que les mod
emploi des
u satin blanc on

ot pour garantir
plumes d'autrich
res, à bord de
y a sur les

aucoup de gu
uffe de chape
entrelacent
irlandes à la
pis.
iste en me
it ces tarba
ou en cachemire

ure 1873.
de Modes
être adre
varite, n° 1, a
el du 1^{er} ou d

*Ce Journa
le 15, ave
six, et 36*

*En 1802
Membres et
Dames, 18*

Connoiss
patience, v
trame à g
des plus c
gens avec
histoire il
bouillante
lui apprend
tout du ver
dons.

Au théâ
fait sentir
perd, quelq
juger les rés
de la Port
M^{le} Victorin
Vaudeville.
jugeroit-on g
service?

Quoique le
tration de l'O

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trin^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Connoissez-vous la Fille d'Augsbourg ? — Non. — Hé bien ! patience, vous la verrez figurer incessamment dans un mélodrame à grand spectacle, qui portera son nom. Digne émule des plus célèbres héroïnes, elle assommera, elle pourfendra les gens avec une dextérité merveilleuse ; mais comme dans son histoire il se trouve une *soupe obligée*, qu'elle doit jeter toute bouillante au nez de l'un des agresseurs, on dit que M. Comté lui apprendra le secret de l'escamoter, et renouvellera ainsi le tour du verre de vin qui l'a rendu lui-même si fameux ; attendons.

~~~~~

Au théâtre, comme ailleurs, le système des compensations fait sentir son inévitable influence. Quelquefois le public y perd, quelquefois il y gagne : je laisse aux amateurs le soin de juger les résultats suivans : Victor quitte l'Odéon, et Philippe de la Porte Saint - Martin le remplace ; d'un autre côté, M<sup>lle</sup> Victorine des Variétés, succède à M<sup>me</sup> Saint-Aulaire du Vaudeville. Ce théâtre possède déjà sept à huit amoureuses, jugeroit-on que ce nombre est insuffisant pour les besoins du service ?

~~~~~

Quoique le carnaval soit très-court cette année, l'administration de l'Opéra avoit jugé à propos de reculer l'époque de

ses bals masqués, mais le déficit que pouvoit produire dans la caisse, la suspension de l'opéra d'Olympie, l'a déterminée à les faire annoncer. On ignore si les autres théâtres donneront également des bals pendant les jours gras, mais il est certain que l'intendance des menus-plaisirs a mis la salle Favart à la disposition d'une société d'amateurs de la Garde-Nationale, pour y donner un ou plusieurs concerts au profit des indigens.

~~~~~

GARE LA DÉBACLE!

C'est ce que me disoit souvent un vieil oncle, qui ayant passé toute sa vie au fond d'une province, ne pouvoit s'accoutumer à me voir dépenser dans un mois ce qui lui eût suffi pour défrayer sa maison pendant une année. Je répondais à son dicton par d'autres beaucoup moins sages, tels que ceux-ci : *il faut que jeunesse se passe ; après moi le déluge!* etc., etc. Je l'aimais beaucoup, je le voyois assez fréquemment, et pourtant je ne changeai rien à ma conduite : il s'en fâcha et me ferma sa porte. Quelques années après nous nous revîmes avec plaisir, car il n'y a que la différence d'opinion, en fait de politique, qui laisse de longues traces ; il me demanda comment j'avois gouverné ma barque. — Fort bien. — Tu as donc diminué ton train, renoncé à tes folies ? — Point du-tout ; au lieu d'un jockey, j'ai pris deux laquais à livrée, troqué mon cabriolet contre une calèche, et mon maître de danse contre un maître d'hôtel. — Quel étoit ton but ? — De me faire des amis ou au moins des protecteurs. — As-tu réussi ? — Au-delà de mes desirs. — Tu es donc un personnage ? — Les journaux en font foi, mais vous ? — Hélas ! j'ai conservé ma vieille bonne, mais j'ai placé mon argent dans les tontines ; je n'ai à me rapprocher ni fêtes dispendieuses, ni grands repas, ni folles maîtresses, mais un bon nombre de souscriptions pour des projets qui n'ont jamais été exécutés, et des ouvrages qui n'ont jamais paru. — Je vois que vous êtes à-peu-près ruiné ? — A-peu-près. — Venez dans mon hôtel, j'ai bon feu, bonne table, et au moins pour un an de crédit, nous nous amuserons ; après, gare la débacle!

~~~~~

LES ENFANS ET LE PATISSIER.

Apologue.

Une troupe d'enfans jouoit sur la surface
D'un fleuve que l'hiver avoit chargé de glace.

BIOGRAPHIE
HISTOIRE
ET PRIVÉ
PAR LEUR
VERTUS
par une s
Dans ton
Von a fait
e'est en e
traiter un
" Avant
genre de l'

(1) Douce
Sur papier
— gra
— vél
Il a été tir
800 fr. le volu
Chacune d
ment 24 volu
et XXVI, par
titule. L'ouvre
sit volumes.
On peut joir
va trait, dont
pour le grand-
A Paris, et
n^o. 15.

Près d'eux glissoit un pâtissier ,

Portant sur sa tête un panier ,

Rempli de mainte friandise .

Tout-à-coup le pauvre garçon ,

Traverse le plancher qu'il brise ,

Et dispaçoit sous un glaçon :

Mais son panier plus large que sa tête ,

N'éprouva pas le même sort ;

Pour les enfans quel jour de fête !

Chacun pille de prime-abord ,

Et la succession fait oublier le mort .

A. D.

~~~~~

**BIOGRAPHIE UNIVERSELLE , ANCIENNE ET MODERNE , ou HISTOIRE , PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE , DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUTS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS , LEURS ACTIONS , LEURS TALENS , LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES. *Ouvrage entièrement neuf , rédigé par une société de gens de Lettres et de savans* (1).**

Dans tous les journaux où cette livraison a été annoncée , l'on a fait mention de l'article LA FONTAINE , par *M. Feletz* ; c'est en effet un des plus saillans , quoique l'auteur ait eu à traiter un sujet usé : voici une de ses judicieuses observations : « Avant La Fontaine , rien ne paroissoit plus borné que le genre de l'apologue. Ses premiers inventeurs n'y voyant que le

(1) *Douzième livraison* , composée des tomes XXIII et XXIV.

Sur papier carré fin , 14 fr. et 19 fr. Franc de port par la poste.

— grand-raisin fin : 24 et 30 Idem.

— vélin superfin : 48 et 53. Idem.

Il a été tiré un seul exemplaire sur peau vélin , avec figures. Prix : 600 fr. le volume.

Chacune des douze livraisons publiées est du même prix ; elles forment 24 volumes in 8<sup>o</sup>. , et la treizième , composée des tomes XXV et XXVI , paroitra en février 1820 ; les autres succéderont avec exactitude. L'ouvrage entier sera composé de dix-huit livraisons ou trente-six volumes.

On peut joindre à chaque volume un cahier d'environ 20 portraits au trait , dont le prix est de 3 francs , pour le papier ordinaire ; 4 fr. pour le grand-raisin , et 6 fr. pour le vélin.

A Paris , chez L. G. Michaud , libraire-éditeur , rue de Cléry , n<sup>o</sup>. 13.

but moral se hâtoient de l'atteindre avec une concision sévère et un laconisme souvent très-sec. Phèdre y ajouta, avec sobriété, quelques ornemens, ceux principalement d'un style pur et élégant. La Fontaine les y répandit avec une admirable richesse. Ce cadre, jusque-là si étroit, s'agrandit sous ses mains; et la fable devint un petit poème qui admit tous les tons, toutes les couleurs, et pour ainsi dire tous les agrémens des autres genres. La poésie épique y reconnut ses récits et ses caractères; la poésie dramatique, ses acens, ses dialogues et ses passions; la poésie légère, son badinage et son enjonnement; la poésie philosophique et morale, son instruction et ses leçons. La simplicité s'y trouva unie à la force, à l'élévation, à la noblesse; la naïveté à la finesse et à l'esprit. »

Dans l'article LA HARPE, par *M. de Saint-Surin*, nous avons remarqué le passage suivant: « Pendant quarante ans, il (La Harpe) enrichit divers journaux d'articles où règnent les principes conservateurs du bon goût, lorsqu'aucun motif de partialité ne l'égare, et qu'il croit devoir adoucir l'humeur dénigrante qui lui est naturelle. Il traitoit si rudement la plupart des écrivains soumis à sa censure, que d'Alembert lui appliqua un jour, assez plaisamment, ce vers burlesque :

Gille a cela de bon, quand il frappe, il assomme. »

L'article LALANDE est de *M. Delambre*. « Plus qu'un autre, dit-il, Lalande a su répandre l'instruction et le goût de la science. Il voulut être utile et célèbre, et sut y réussir. »

*M. Delambre* raconte comment Lalande sauva la vie à Dupont de Nemours, après le 10 août 1792, et à quels dangers il s'exposa pour tenir caché l'historiographe Garnier. Lalande affectoit de manger avec délices des araignées. Cette bizarrerie avoit eu, dans le principe, un motif fort louable; il avoit voulu prouver à *M<sup>me</sup> Lepaute* que l'insecte qui lui inspiroit une si grande frayeur, n'étoit point du tout veuimeux. Lalande fit pour cette dame des vers, où il l'appelle le *Sinus* des grâces et la *Tangente* de nos cœurs. Au reste, il étoit le premier à faire connoître ses ridicules, et à en plaisanter. *M. de Pis* l'ayant badiné dans des couplets fort agréables, Lalande trouva qu'un de ses travers étoit oublié, et il fit lui-même un couplet assez mordant pour l'ajouter aux autres.

On trouve dans cette même livraison de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, un article sur *M<sup>me</sup> LEPAUTE*; il est de *M. Weiss*. « Née à Paris, le 5 janvier 1723, elle (*M<sup>me</sup> Lepaute*) annonça dès son enfance, dit *M. Weiss*, des disposi-

tions peu  
de 25 ans,  
ce moment  
rant et de  
études qu'  
de tous les  
politesse e  
profondes  
vut, et el  
étant tomb  
zèle et au  
à Saint-Cl  
meilleur ai  
décembre.

*M<sup>me</sup> Du  
dame Geo  
cependant  
qui s'est  
UNIVERSELLE  
la Ferte-  
dans l'éloi  
depuis e  
elle avo  
continua  
dit *M.  
des lettre  
amie, de  
imprimées**

En 1777  
le marquis  
tion des p  
imagina, y  
pella les L  
la Ferte-In  
loit souvent  
bault, en  
Tous les lui  
institution;  
vers qui arr  
tous les sei  
co qu'elle vo  
relais. Les fils

tions peu communes pour les sciences. Elle épousa, à l'âge de 25 ans, le célèbre horloger, Jean-André Lepaute, et, dès ce moment, partagea ses travaux. Elle devint l'amie de Clairaut et de Lalande, et leur communiquoit le résultat de ses études qu'ils se plaisoient à encourager. . . M<sup>me</sup> Lepaute, douée de tous les avantages extérieurs, portoit dans la société cette politesse et cette fleur d'esprit, que semblent exclure les études profondes. . . Une trop grande assiduité au travail affaiblit sa vue, et elle fut forcée de discontinuer ses calculs. Son mari étant tombé malade, elle le soigna pendant sept ans avec un zèle et une patience au-dessus de tous les éloges : elle le suivit à Saint-Cloud, où on le transporta pour lui faire respirer un meilleur air : et elle y mourut quelques mois avant lui, le 6 décembre 1788. »

M<sup>me</sup>. DE LAFERTÉ-IMBBAULT qui, comme sa mère (Madame Geoffrin) vécut au milieu des gens de lettres, étoit cependant tombée dans un profond oubli. M. de La Porte, qui s'est chargé de son article dans la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, rapporte entr'autres particularités, que M<sup>me</sup>. de la Ferté-Imbault eut pendant plusieurs années, quoique dans l'éloignement, pour confident et pour soutien, l'abbé, depuis cardinal de Bernis, archevêque d'Alby, avec qui elle avoit passé le plus beau temps de sa jeunesse, et qui continuoît à lui rendre confiance pour confiance. « Il existe, dit M. de La Porte, un monument de leur amitié : ce sont des lettres charmantes que celui-ci écrivoit à son ancienne amie, depuis 1759 jusqu'en 1767, et qui n'ont jamais été imprimées. »

En 1771, un ami septuagénaire de M<sup>me</sup>. de la Ferté-Imbault, le marquis de Croismare voyant Paris attristé par la destruction des parlemens et les opérations du chancelier Maupeou, imagina, pour faire diversion, de créer un ordre qu'il appella les *Lanturelus*, et dont il s'établit grand-maître. M<sup>me</sup>. de la Ferté-Imbault, que le roi de Pologne, entre autres, appeloit souvent à cause de son caractère connu, sa chère *folle* Imbault, en fut nommée grande maîtresse par le fondateur. Tous les habitans de sa maison prirent part à la nouvelle institution ; il en résulta des chansons et autres pièces de vers qui arrivèrent jusqu'à Catherine II. Elle recommanda à tous les seigneurs russes qui alloient à Paris, de briguer ce qu'elle vouloit bien appeler l'honneur d'être regus *Lanturelus*. Le fils même de la Czarine, et sa belle-fille, voya-

geant en France, sous le nom de comte et de comtesse du Nord, avoient apporté de St.-Petersbourg la même injonction, et ils se prêtèrent de bonne grâce à ce genre d'amusement.

Nous emprunterons, pour terminer notre article sur la douzième livraison de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, quelques phrases à M. Auger, qui l'a enrichie d'un article sur NINON DE LENCLOS. « Abandonnée fort jeune à sa propre volonté, dit-il, entourée de mille adorateurs que lui attiroient ses charmes, flattée d'inspirer de l'amour, ne pouvant s'empêcher d'en ressentir elle-même pour des hommes qui réunissoient presque tous, aux grâces de l'esprit et du corps, l'éclat d'une grande fortune ou d'une haute naissance, comment Ninon se seroit-elle défendue contre tant de séductions ? Elle y céda sans résistance ; mais si elle fut foible, elle ne fut point vile. Quoiqu'elle eût le tort très-grand de considérer l'amour, non comme un sentiment, mais comme une sensation, on ne voit point que cette espèce de matérialisme, qui auroit pu l'entraîner aux choix les plus honteux, lui en ait jamais fait faire un seul que l'âme la plus délicate eût pu désavouer..... Ninon ne trahissoit point ses amans : elle cessoit de les aimer et le leur disoit. Ce ne fut que pour se soustraire aux fatigantes importunités de la Châtre, qu'elle lui signa ce fameux billet, où elle faisoit de tous les sermens celui qu'elle étoit le moins en état de tenir, le serment de n'en jamais aimer d'autre de sa vie ; et elle ne se crut pas liée un seul instant par un engagement si téméraire. On sait que, dans le moment même où elle manquoit à la foi jurée de la manière la moins équivoque, elle s'écria plusieurs fois : *Ah ! le bon billet qu'à la Châtre !* Volage en amour, mais non point perfide, Ninon étoit en amitié d'une constance à toute épreuve..... Tous ses contemporains s'accordent à la peindre comme la plus séduisante des femmes. Sa taille, disent-ils, étoit pleine de noblesse, de grâce et de volupté : sa figure n'étoit pas parfaitement régulière, et n'avoit pas ce grand éclat de beauté qui frappe d'abord ; mais l'examen y faisoit découvrir une foule d'agrémens et de finesses qui la rendoient préférable aux figures les plus correctes et les plus éblouissantes. Les charmes de sa personne se conservèrent si longtems, ils diminuèrent d'une manière si lente et si peu sensible, qu'elle prolongea le don de plaire et d'ex-

citer le des  
heureuses t

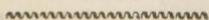
Vous  
partir voi  
vos main  
lante com  
avec fracas  
C'est E  
gourmand  
reuse Fort  
prautés et  
Cepend  
rica qu'en  
l'oreille e  
la maison  
moins.

Notre  
de votre  
salons,  
rigoureux  
cendre,  
ordonnan  
entendue  
sur schall  
coin de l

Ah ! p  
génie voi  
Le dés  
siéd à une  
et l'amour

Mais w  
tous ces  
ne croyez  
ble à tous  
billas ! et

citer le désir jusqu'à un âge où les autres femmes sont fort heureuses de ne pas exciter le dégoût. »



Vous vous habillez avec soin, chère Aline, et avant de partir vous étudiez dans la glace, vos mines, vos pas et vos moindres mouvemens. Tout est bien, vous voilà brillante comme une Nymphé; et dans le cercle où vous entrez avec fracas, chacun vous offre ses hommages.

C'est *Hébé* dit l'un; non, c'est *Flore* dit un autre. Le gourmand vous compare à *Pomone* et le banquier à l'*heureuse Fortune*. Tous les noms de la Mythologie sont empruntés et épuisés pour vous.

Cependant la soirée finit, vous remontez en voiture; mais rien qu'en traversant l'escalier, un coup d'air vous frappe l'oreille et vous êtes pendant une semaine forcée de garder la maison en souffrant des maux que vous prétendez être inouis.

Votre jour de réception arrive. Personne n'est prévenu de votre accident, et tout le monde accoutumé remplit vos salons, vos galeries. Le docteur vous avoit prescrit une rigoureuse clôture, mais comment résister au désir de descendre, de se montrer, de causer? On brave toutes les ordonnances de la faculté, et guidée par une coquetterie mal entendue, on s'affable d'un fichu en marmotte, on met schall sur schall, pelisse sur pelisse et l'on se fait porter au coin de la cheminée principale.

Ah! pauvre Aline, qu'avez-vous fait? quel mauvais génie vous inspira? quelle ennemie vous a conseillée?

Le désordre, ma chère, et une façon de petite maladie, sied à une jeune femme de 20 ans. Sa pâleur est un charme, et l'amour sort encore de son œil abattu.

Mais vous, Aline, qui n'êtes plus dans votre printemps! tous ces chiffons vous étouffent; le mal a, plus que vous ne croyez, de profondes racines; depuis hier il nous semble à tous, l'avouerai-je? que vous avez gagné dix années; hélas! et gagner ainsi c'est se ruiner et se perdre!

\*\*



## M O D E S.

Les chapeaux en forme de capote, ont la passe encore plus longue qu'à l'ordinaire; mais sur les joues, cette passe descend moins bas que ci-devant. Au contraire, dans les chapeaux à l'écossaise, un prolongement de la passe ressemble beaucoup aux pattes d'une cornette. Quelques chapeaux à l'écossaise ont sous la passe, une blonde, cousue sur une gauce et plisée à plis ronds; et un autre rang de blonde, ou même deux rangs sur la passe. Pareilles garnitures ont été employées; mais elles étoient moins amples, et les plis étoient moins réguliers. Non-seulement on porte toujours du rose et du blanc, mais les trois-quarts des chapeaux sont de l'une de ces couleurs, quelquefois de l'une et de l'autre; car assez souvent on double du blanc avec du rose.

Il y a long-temps que les modistes ont, pour la première fois, lié, de distance en distance, le bourrelet de leurs toques avec des perles; mais ce bourrelet étoit moins gros que maintenant; et il n'eut pas été possible de le bouillonner comme cela se pratique aujourd'hui.

Pour les coëffures de bal, il semble que la mode n'ait rien prescrit cette année aux principaux coëffeurs. L'ouvrage du lendemain diffère tout-à-fait de celui de la veille: le même coëffeur coëffe haut et bas pour le même bal; et les mêmes accessoires, par une nouvelle disposition, paroissent être d'un tout autre goût.

Pour garnir les robes de bal, on forme quelquefois avec des rubans de gaze, ou du tulle, des ruches que l'on coud en biais. La blonde se dispose en zig-zags; et à chaque pointe, il y a une fleur en relief.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1874.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, pour franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

1820.

Costume Parisien.

(1874.)



Coffure ornée de saxifragas, épis de diamans et perles, exécutée par M. Hyppolite jeune. Robe de crêpe, garnie de rubans de gaze. Souliers à la Batelière.

nt la passe encore  
tes, cette passe éton  
dans les chapeaux  
e ressemblent à des  
eux à l'écosaise  
e gance et plisée à  
ême deux rangs de  
es; mais elles étoient  
réguliers. Non-  
anc, mais les  
ouleurs, quelque  
ou double du  
our la première fois  
de leurs toques  
ros que maintenant  
r comme cela se pr  
la mode n'aît rien  
urs. L'ouvrage de  
a veille: le même  
al; et les mêmes  
, paroissent être  
quelquefois avec des  
l'on cond en bain  
que pointe, il y a

re 1874.

être adressé, pour  
partir, n.° 1, au  
il du 1<sup>er</sup>. au du 1<sup>er</sup>.

cess.

JO

*Ce Journal*  
le 15, avec  
six, et 361

*En 1802,*  
*Membres et d*  
*Dames, 18 N*

*La Berg*  
titre, a è  
ses droits  
la nouveau  
blanc avec

*Le Vande*  
*sau: il espe*  
qui offrira u  
s'attachera  
*flon flon.*

Tout le m  
voir Tiercelin  
l'acteur est to

*La Cloire*  
para des plus  
faire avaler au

---



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---




---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

*La Bergère Châtelaine*, dépouillée de ses biens et de son titre, a été élevée comme une paysanne; elle rentre dans ses droits et épouse un grand seigneur. Tel est le sujet de la nouveauté de l'Opéra-Comique, et qui a quelque ressemblance avec celui de *la Bergère des Alpes*.

~~~~~

Le Vaudeville n'a pas été heureux avec *ses Marieurs Écos-sais*; il espère prendre sa revanche avec *le Chat Botté*, féerie qui offrira un brillant spectacle. Si cela continue, ce théâtre s'attachera M. Daguerre ou M. Degotti pour soutenir *son son*.

~~~~~

Tout le monde court au *Coin de Rue* des Variétés pour voir Tiercelin en rempailleur de chaises; la pièce n'est rien, l'acteur est tout.

~~~~~

La Cloyère d'Huîtres, de la Porte St.-Martin, n'a point paru des plus fraîches, et Potier a eu beaucoup de peine à la faire avaler au public.

*

LES EXTRAITS DE BAPTÈME.

M^{me}. T*** est bonne mère de famille ; elle aime beaucoup son mari , fait presque toujours ses volontés et ne lui cache pas la moindre de ses actions ; cependant depuis près de dix ans qu'elle a uni son sort au sien , elle avoit mis le plus grand soin à soustraire à ses regards une petite boîte d'acajou , fermée par une double clef. Dans les divers déménagemens qu'elle avoit été obligée de faire , la chère cassette ne l'avoit point quittée un instant : elle la portoit sous son bras ou la posoit sur ses genoux , jusqu'à ce qu'elle lui eût trouvé une place sûre. M. T*** naturellement peu curieux , ne s'étoit jamais informé de ce qu'elle contenoit ; un jour cependant , que le hasard lui fit découvrir la double serrure , il risqua quelques questions. Ma chère Céline , dit-il à sa femme , aurois-tu des secrets pour ton mari ? — Aucun. — Pourquoi donc dérober à ma vue cette petite boîte qui , d'après l'importance que tu y attaches , doit contenir des objets de prix ? — Ce qu'elle renferme n'intéresse que moi , et n'est bon qu'à moi. — Daigne m'en le montrer.... — Impossible ; qu'il te suffise de savoir que ce ne sont point des lettres d'amour. — Ni des mémoires de fournisseurs ? — Pas davantage. Peu de tems après , M. T*** ayant aperçu la clef au bonheur du jour de sa femme , se permit d'y chercher la boîte en question , et eut le tort encore impardonnable de l'ouvrir par force ; qu'y trouva-t-il ? un papier contenant ces mots : « Cette boîte qui a piqué ta curiosité , et qui te rendra tôt ou tard coupable d'une grave » indiscretion , contenoit l'acte de ma naissance et celui de » ma fille. Je voulois les dérober à tous les yeux , et même » les bannir de ma mémoire en les tenant éternellement sous » clef , mais après y avoir réfléchi , j'ai pensé que le mieux » étoit de les livrer aux flammes. Un acte de naissance est » un acte d'accusation qu'une femme , quelque philosophe » qu'elle soit , ne peut regarder sans frémir. Comme j'espère » ne jamais me remarier et que d'un autre côté , je ne crois » point ma fille sujette à la conscription , cette mesure ne peut » manquer d'avoir ton suffrage. Si tu étois tenté de la blâmer , » songe qu'il est un tems , où toute femme *bien pensante* , à

» moins d'
» plutôt qu'
» M^{re}. V'
» rente vi
» silé. »

Le mois
esprit, les
M. Lemer
la premier
que confit
guetlot, à
avoir été
mense fort
entendu pe
maison de
c'est qu'el
elle a fait
que de la
paroles e
listes de

M. Isak
souscrit pe
se présent

C'est à
n°. 374,
tapis en v
inventés p
ranier les
du marboc
mens.

Les pers
des plantes

» moins d'être réduite à la misère , manqueroit une succession
 » plutôt que de décliner son âge. Je l'en citerai pour preuve
 » M^{me}. V** qui depuis dix ans a négligé de toucher une
 » rente viagère , plutôt que de céder à cette cruelle néces-
 » sité. »

~~~~~  
 NÉCROLOGIE.

Le mois de janvier a été fatal à deux dames célèbres par leur esprit , leur amabilité , et leurs relations dans la société. M. Lemercier ( de l'Institut ) a fait une notice touchante sur la première , M<sup>me</sup>. la comtesse de Coigny. Nous ne pouvons que confirmer l'éloge qu'il a tracé. La seconde , M<sup>me</sup>. Hainguerlot , a droit à une place particulière dans ce Journal , pour avoir été pendant longtems la régulatrice des mœurs ; son immense fortune étoit passée en proverbe , et tout le monde a entendu parler des fêtes magnifiques qu'elle donnoit dans sa maison de Neuilly. Mais ce qu'on ne sait pas généralement , c'est qu'elle étoit compositeur et auteur ; de société avec M. C\*\*\* elle a fait plusieurs jolis vaudevilles ; et tous les ans , à l'époque de la fête de son mari , elle composoit *un impromptu* dont les paroles et la musique auroient fait honneur à beaucoup d'artistes de profession.

\*\*\*\*

~~~~~  
 M. Isabey a l'honneur de prévenir les personnes qui ont souscrit pour la gravure du *Congrès de Vienne* qu'elles peuvent se présenter chez lui , rue des Trois-Frères , n^o. 7.

~~~~~  
 C'est à l'atelier de peinture sur velours , rue Saint-Denis , n<sup>o</sup>. 374 , cour Saint-Chaumont , que l'on exécute les beaux tapis en velours de toutes dimensions. Ces tapis nouvellement inventés par le chef de l'établissement , ont l'avantage de garantir les bronzes , les porcelaines et les cristaux du contact du marbre , et ils contribuent beaucoup à orner les appartemens.

~~~~~  
 Les personnes qui désirent des graines de fleurs annuelles , des plantes vivaces , des griffes de renoucles , des oignons de

tubéreuses ; et des articles nouveaux , comme campanule à feuilles d'ortie , *aster ruber* , rose noisette , rose moussense blanche , les trouveront chez M. Laurent , grainetier-fleuriste et pépiniériste , rue St.-Honoré , n^o. 301 , vis-à-vis St.-Roch.

DE LA POLITESSE, OUVRAGE CRITIQUE, MORAL ET PHILOSOPHIQUE, AVEC DES NOTES SUIVIES D'UN APPERÇU LITTÉRAIRE; par Louis-Damien Émeric, natif d'Eyguières, département des Bouches-du-Rhône (1).

Si nous aimons les égards, nous devons en avoir pour les autres. L'auteur du traité *de la Politesse* désireroit que chacun se fit un devoir de respecter le repos et le travail de ses voisins; d'un autre côté il ne voudroit pas que l'intérêt particulier fit oublier les convenances aux personnes qui reçoivent une visite.

Tous les hommes devroient être égaux devant la politesse comme devant la loi. L'auteur reproche aux grands d'être quelquefois *polis d'une manière mortifiante*. Des ministres, il passe aux gens de bureau et aux journalistes, qu'il engage à « renoncer à leurs petites passions, à leurs petites disputes, qui font rire le public sans l'instruire. »

L'auteur a remarqué que les jeunes-gens en général n'étoient pas polis. C'est surtout dans les cabinets de lecture et dans les salles de spectacle que leur conduite lui a déplu.

M. Emeric n'a point oublié ces parasites qui, de courbette en courbette, arrivent jusqu'au bord de la table du riche, et troquent leurs nouvelles contre de bons morceaux, sans s'occuper des railleries dont ils deviennent de temps en temps l'objet, et des mines froides qu'ils rencontrent.

Comme l'habitude du jeu nuit à tous les devoirs de société, et par conséquent à la politesse, l'auteur a imaginé un

(1) Un volume in-8^o. de 340 pages. Prix : 5 francs , à Paris , chez Delaunay , libraire , Palais-Royal , galerie de bois.

expédient po
qu'ils mellen
trants à leur
Les salles
tière à bea
contre l'usa
devant des
gais.

expédient pour diminuer le nombre des joueurs ; c'est d'exiger qu'ils mettent leur nom sur un registre, et qu'ils ajoutent trois francs à leur signature.

Les salles de restaurateurs et de limonadiers ont donné matière à beaucoup d'observations : l'auteur s'est surtout recrié contre l'usage de converser en patois ou en langue étrangère, devant des personnes qui sont censées n'entendre que le français.

TOI ET MOI.

Chansonnette.

Moi, bien tendre... et toi, bien jolie!...

C'en est assez pour nous unir :

Gaîment nous passerons la vie

Entre l'amour et le plaisir.

Des fleurs qui naissent sur tes traces

Je prendrai soin de t'embellir :

Il est un fard qui sied aux grâces,

Et c'est l'amour et le plaisir.

Toi, si belle!.. Et moi, tout de flamme!..

Quand j'exprime un tendre desir.

Laisse, oh ! laisse égarer ton ame

Entre l'amour et le plaisir.

Toi! Moi!... dans la brûlante ivresse,

Prononcés avec un soupir,

Ces mots, à ma belle maîtresse,

Porteront amour et plaisir.

TALAIRAT.

Un mari disoit à sa femme qui, quoique fort belle encore, commence pourtant à prendre des années :

« (*Haut*). Ah ! ma chère amie, que tu es charmante, que j'éprouve pour toi de doux sentimens. Tu es brillante, vive » et rayonnante comme un soleil. . . . (*bas*) couchant. »

C'est une marque de mauvaise éducation, que de s'appliquer constamment à avoir des toilettes à soi, et comme on n'en voit à personne.

Une telle recherche ne se trouve jamais dans les femmes bien élevées. Elles suivent les modes générales, et sans doute elles en tirent le parti qui convient le mieux à leurs traits, à leur physionomie, à la couleur de leur teint, à leurs habitudes; mais quoiqu'elles y pensent, elles n'ont pas l'air d'y penser, et elles seroient honteuses et désespérées, si elles étoient forcées de paroître à un bal, à un dîner, à un concert, avec un de ces costumes apprêtés, spéciaux, insolites, qui sentent l'*outré-mer* ou le *carnaval*.

Hector, que j'ai eu long-temps à mon service, est passé depuis peu à celui de mon bottier. Or, mon bottier est un homme fort riche, qui a pris Hector pour son valet-de-chambre. Hector ne m'oublie point, et c'est lui qui se charge de m'apporter les bottes que je fais faire tous les mois. Dernièrement, ne me trouvant pas, il laissa une carte chez mon portier, et sur cette carte je lus en rentrant, ces mots imprimés en taille-douce : *Hector, valet-de-chambre de M. ****.*

Jusqu'où va la manie des titres et de l'étiquette !

Les quartiers, et presque les rues de Paris, forment autant de *petites villes*, où il y a tous les caquets, les commérages, et toutes les rivalités des provinces.

On dit quelquefois qu'on ignore ce qui se passe dans ses alentours. C'est une feinte ou une erreur : on ne l'ignore en aucune manière, on en connoît au contraire tout le détail.

Vous ne savez pas (vient-on vous conter avec mystère), M^{me} D*... B*... est accouchée. — En vérité?... — Oui, cette nuit même, et le baptême se fait ce matin. Le parain a deux grosses moustaches, et la maraine est toute fluette. Il y aura un

déjeuner sur
fines dragées
— Ah ! tant
deur !

Écoutez !
piet, seule
— Un bal !
service pour
d'épée, dou
innocente.

Cette roi
à la porte d
d'un homme
en fiacre, n
berlines à d

A propo
Edme à c
nocés ? Ce
que de la b
est un mari
de nouveau

Quant a
moitié un
d'en avoir
avec leurs
sensibilité
deux plats,
billets qu'il
conjugal.

Nous n
discours n

Ici, con
par la cens
Nulle part
aucun lieu
la femme ne

Un chape
devant, et

déjeuner superbe ; la maison ne désemplit pas, on a les plus fines dragées, et toute la livrée étoit chargée de corbeilles... — Ah ! tant mieux, la *petite* les vendra pour payer l'acconcheur !

Ecoutez donc, voici la dame du premier en face qui sort à pied, seule, aujourd'hui. Elle a donné hier un grand bal... — Un bal ! à la bonne heure, et demain elle fait célébrer un service pour son mari, mort l'an dernier des suites d'un coup d'épée, dont la coquetterie de la belle n'étoit pas tout-à-fait innocente.

Cette voiture (ajoute-t-on), qui passe souvent trois heures à la porte de notre voisin, c'est celle d'un homme en crédit, d'un homme à millions, qui laisse aller sa femme et ses enfans en fiacre, mais qui envoie ainsi ses coupés, ses guigues et ses berlines à deux ou trois beautés fort célèbres...et fort humaines...

A propos, avez-vous vu les deux superbes lampes que Saint-Edme a données à sa femme le jour anniversaire de leurs nocés ? Cela tient un peu du faubourg. On ne brûle plus que de la bougie chez les gens du bon ton ; mais Saint-Edme est un mari économe, et il spécule fort sagement sur ces achats de *nouveautés qui sont passées de mode*.

Quant au galant Edmond, il a offert pour étrennes à sa douce moitié un cachemire blanc, magnifique ; elle mouroit d'envie d'en avoir un. Mais, le jour des Rois, après avoir tiré la fève avec leurs enfans, ils sont convenus, dans un mouvement de sensibilité et de raison, qu'ils ne mangeroient à dîner, que deux plats, sans dessert, pendant six mois, pour acquitter les billets qu'il a fallu faire au marchand, fournisseur du cadeau conjugal.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions répéter tous les discours médisans des petites caillettes parisiennes.

Ici, comme partout, les conversations ne s'alimentent que par la censure et l'examen des affaires et des intérêts d'autrui. Nulle part la malice et la curiosité ne perdent leurs droits ; et en aucun lieu de la terre, l'homme ne peut se soustraire à son étoile, la femme ne peut échapper *aux mauvaises langues*.

**

~~~~~

M O D E S.

Un chapeau de velours noir, à très-large bord, relevé par devant, et orné de trois plumes d'autruche couleur de feu,

une robe de cachemire ponceau , à très-haute bordure , composée de palmes , et à frange ; des manches courtes et un corsage à-la-fois busqué et froncé horizontalement ; voilà un des costumes qui ont été le plus remarqués dernièrement à l'Opéra.

Nous avons parlé des chapeaux à passe et dessus de forme brodés ; ce sont maintenant des yeux de paon qui forment le dessin de ces broderies.

La couleur des turbans est presque toujours le bleu de ciel ou le rose. Voici la description de l'un d'eux , fait en gaze claire par M. Plaisir. Le bandeau laissoit à découvert le côté droit , qui étoit garni d'une grosse touffe de cheveux. Du côté gauche , le turban formoit un nœud. Au dessus de la tête se trouvoit un rouleau d'étoffe. Par derrière , tout le côté droit étoit nattes et cheveux lisses ; le côté gauche étoit couvert d'étoffe.

Le même coëffeur a dernièrement imité avec des diamans , le genre de coëffure que l'on nomme *à la Marie Stuart*. C'étoient des diamans qui formoient la pointe du milieu. Trois bandeaux de diamans étoient placés les uns au-dessus des autres ; des fleurs montées en guirlande , sembloient faire corps avec ce diadème , et venoient , en pointe , aboutir au-devant de chaque oreille.

Nous avons oublié de dire que le corsage et les garnitures de robe du dernier numéro (1874), avoient été inventés par M<sup>me</sup> Hypolite , maîtresse couturière , boulevard des Capucines , n<sup>o</sup>. 1. C'est la femme du coëffeur de ce nom.

*L'eau de Ninon de Lençlos* , qui se trouve , rue du Helder , n<sup>o</sup>. 9 , chez M<sup>me</sup> Meslin , est un excellent préservatif contre les vives impressions de l'air , et contre les funestes effets de la poussière des bals : les hommes s'en servent pour la barbe ; et les personnes sujettes aux englures , l'emploient utilement. Pour que l'on n'ait point à craindre les contrefaçons , toutes les bouteilles du dépôt établi chez M<sup>me</sup> Meslin , portent sur l'étiquette , les initiales du propriétaire : F. R. D. L.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1875.
~~~~~

*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , boulevard Montmartre , n<sup>o</sup> 1 , au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

1820.

Costume Parisien.

(1875.)



Coffure ornée de marabouts et grosalles d'or, composée par M. Plessis.  
Robe de crêpe avec garnitures apertues. Le corsage en cuir, agrafé par un diamant.

très-haute bordure...  
s manches courtes...  
horizontalement;...  
marqués de...  
asse et dessus de...  
de paon qui...  
e toujours le...  
de l'un d'eux, la...  
u laissait à décou...  
grosse touffe de...  
voit un nœud. Au...  
l'étoffe. Par derri...  
x lisses; le côté...  
é avec des diamants...  
Marie Stuart. C'é...  
milieu. Trois bon...  
s des autres; des...  
corps avec ce dia...  
t de chaque or...  
sage et les garni...  
ment été inventés...  
levant des Cap...  
m.  
ve, rue du Helle...  
préservatif contre...  
funestes effets de...  
nt pour la barbe;...  
yent utilement. Pour...  
sons, toutes les bo...  
vertent sur l'équ...  
ure 1875.  
être adressé, par...  
l'éditeur, n.° 1, au...  
ent du 1. au du 12.

JO

*Ce Journa  
le 15, ave  
six, et 36*

*En 180  
Mirables et  
Dames, 18*

*Le théâtre  
frant l'Enn  
son titre et*

*Le Cho  
de carnav*

*Nous co  
grande dame  
fortune pro  
Elise, c'  
des robes,  
mais elle vie  
s'y prendre u  
tôt passée.*

*Qu'import  
pour des ner  
craindre la gel*

*Un voyagen  
pas moins d'ex  
A Londres.  
gaz. Il est série  
rage des terres.*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Le théâtre des Variétés s'est montré bien téméraire en offrant *l'Ennui* à ses habitués. La pièce nouvelle n'a pas justifié son titre et, contre l'usage, on recherchera *l'Ennui*.

*Le Chat Botté* sera précédé au Vaudeville, d'une petite farce de carnaval, *la Maison de Santé, ou le Docteur Drogman*.

Nous connoissons une *petite-maitresse*, qui n'est pas une *grande dame*; mais qui n'en a pas moins à ses ordres une grande fortune propre à lui donner l'idée de bien des folies.

Elise, c'est le nom de la belle, avoit déjà des schalls, des sacs; des robes, des couvre-pieds, des tapis même de cachemire; mais elle vient d'en commander une tenture et des rideaux. C'est s'y prendre un peu tard, car la saison des tissus chauds est bientôt passée.

Qu'importe? il falloit satisfaire ce caprice, et d'ailleurs pour des nerfs susceptibles, il y a encore pour trois mois à craindre la gelée.

Un voyageur nous apprend que l'usage de la vapeur ne prend pas moins d'extension en Angleterre que celle du gaz.

A Londres, il y a de 50 à 60,000 fanaux éclairés par le gaz. Il est sérieusement question d'employer la vapeur au labourage des terres.

La Compagnie d'Assurances pour la vie des hommes vient de faire afficher son prospectus dans Paris. On remarque que le papier est vert, et qu'il a été imprimé dans une rue qui porte le nom d'un des patriarches.

*Insupportable, injuste, insipide !*

Tels étoient les mots que j'entendois en arrivant chez madame C\* D\*\*.

Je la trouvai en discussion avec son cher mari. Il lui parloit économie, et la dame répétoit avec l'accent du dépit le plus vif : « O ! que cela est insipide, injuste, insupportable ! »

On prend beaucoup de thé à Paris, moins qu'à Londres cependant ; mais on dit qu'il est généralement meilleur. Les amateurs préfèrent du moins la manière dont il y est servi.

À Londres, les tasses restent sur la table : en prend qui veut. À Paris, la maîtresse de la maison les arrange, les sucre, y met la crème, et les offre elle-même avec grâce et politesse.

À Paris, dans quelques maisons, on a remplacé les tartines de pain de seigle, par des biscotes. On y joint quelquefois des pommes d'api ; et dernièrement, dans un petit comité d'une douzaine de personnes, au plus, quatre douzaines de pommes ont été croquées.

Le chevalier Galownin, auteur d'un *Voyage au Japon*, que nous annonçâmes l'année dernière, vient de faire présent à l'académie des sciences de Pétersbourg, entr'autres objets curieux, d'un habit de gala des habitans des îles américaines de Kodjack, fait avec les plumes du cou du pélican violâtre, et d'un ridicule ou sac à ouvrage des dames des îles Alentiennes.

Les femmes ont à présent de petits chapeaux légers dont la mode vient de je ne sais où, et qui sont ornés de marabouts ou plumes solettes.

Cette coëffure sied à quelques petites dames fluettes et qui se tiennent droites comme les poupées de nos pensionnaires.

Mais quand on voit ces petits chapeaux sur de grosses têtes, sur le chef de ces femmes dans lesquelles l'embonpoint domine, on ne peut s'empêcher d'en rire.

L'embonpoint est selon moi une chose charmante ; mais il

font y asso  
ou à l'âge

Il est d  
toutes les  
Jacques.

Il est et  
les préserv  
La diffé  
sur cinqu  
une femm

e L

Ce ven  
histoire q  
Deux s  
et par un  
nom.

Jamais  
pour suffi  
n'ont qu  
tout-à-fo  
toutes de  
Tuilerie  
est de c  
tous les  
meilleur c  
en souven

Il n'y a  
pour tout  
blables. J  
et pour ac  
que 20 on  
cercueil de  
elles ont  
deux.

Singulier  
qui, compl  
amant

Elle jou  
» superbe  
» de voir ;  
» près ; le

fait y assortir son costume et ne pas se parer en *sauterelle* quand on a l'*âge de raison*.

Il est des maris qui, pour prémunir leurs femmes contre toutes les faiblesses, leur donnent à lire les confessions de Jean-Jacques.

Il est encore de vieux médecins qui inoculent les enfans pour les préserver de la petite vérole.

La différence, c'est que les médecins ne perdent qu'un enfant sur cinquante, et que les maris, sur le même nombre, sauvent une femme.

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Ce vers de Boileau mériterait de servir d'épigraphe à la petite histoire qui suit.

Deux sœurs demeurent en face de chez moi, elles sont jumelles, et par un caprice de leur mère, elles ont toutes deux le même nom.

Jamais elles ne sortent ensemble. N'ayant de fortune que pour suffire tout juste à la toilette d'une seule personne, elles n'ont qu'une robe, un schall, un chapeau. Elles s'en parent tour-à-tour, sans passe-droit et sans jalousie. Elles ont pour toutes deux un ami fidèle qui leur donne le bras, les mène aux Tuileries, au spectacle. On revient dîner en trio; la sœur qui est de corvée fait faire le ménage, découpe à table et veille à tous les détails. L'autre fait la dame et commande, prend le meilleur coin près du feu et règne pendant vingt-quatre heures en souveraine.

Il n'y a qu'un lit pour les deux sœurs, le même portrait sert pour toutes deux aussi; car leurs traits sont absolument semblables. Jamais elles n'ont entr'elles la querelle la plus légère, et pour achever, on m'a assuré que quoiqu'elles n'aient encore que 20 ou 22 ans, elles avoient déjà ordonné qu'on leur fit un cercueil de plomb et un tombeau dans lesquels, par testament, elles ont exprimé le vœu d'être mises à leur mort toutes deux.

Singulier abus des mots: Estelle dit de son cheval qu'il est *gai, complaisant, aimable*. Que diroit-elle de mieux d'un *amant*?

Elle ajoute: « Nous avons eu ce matin sous nos croisées un » superbe enterrement. Tout le portail de l'église étoit tendu » de noir; les colonnes du péristyle étoient très *joliment* dra- » pées; le char étoit *élégant*; partout il y avoit des écus-

» sons du meilleur goût, et au total c'étoit un convoi *char-*  
» *mant.* »

~~~~~

« O ciel! que je snis triste et affligée, disoit Hortense, que
» je suis mécontente du costume de bal d'à présent, que je
» hais ces tailles démesurément longues, et ces buses funestes
» et ces sabres d'acier, ces baleines qui nous reportent à je ne
» sais quel tems gothique et éloigné!
» Certes, les tailles excessivement courtes n'étoient pas plus
» jolies, elles rendoient les femmes contrefaites et on
» nous croyoit toutes bossues. Mais n'y a-t-il point de milieu
» entre ces différens systèmes, et la mode grecque n'est-elle
» pas là comme le type éternel du gracieux et du beau? Il n'y a
» qu'elle que l'on puisse raisonnablement suivre; il n'y a qu'elle
» qui sache allier l'art et la nature, il n'y a qu'elle qui ne soit
» ni bizarre ni sauvage.... O mon sexe! ne peux-tu y revenir?
» Ne sauras-tu pas t'y arrêter? Les femmes turques, dans
» leur retraite, sont constantes à leur voluptueux mais lourd
» ajustement; et nous, qui ne sommes point esclaves, qui
» sommes entièrement maîtresses de nos volontés, de
» nos actions, ne nous servons-nous pas de notre force et de
» notre liberté pour nous maintenir dans les voies de l'élégance
» et de la grâce?...

» Vœux impuissans, inutiles réflexions, une vanité folle
» nous domine, un instinct perlide nous entraîne, il faut sui-
» vre le torrent, il faut céder au caprice de nos couturières,
» toutes hélas! trop indifférentes sur notre tournure et nos
» succès; il faut s'empaqueter comme des Lapones ou se saur-
» gler comme des Madécasses; et se donner des formes de
» fétiches, tout en conservant la prétention de passer pour des
» Galatées. »

~~~~~

On a vu quelques jeunes-gens avec des gilets de casimir  
jaune clair, encadrés d'un bord de velours noir. — Les bou-  
tonnières en soie noire.

~~~~~

Beaucoup de petites demoiselles sont en mérinos de couleur
capucine, et leurs mamans sont en couleur *capucin*. Les robes
des mamans et des filles sont souvent bordées d'un large velours
noir.

On borde aussi quelques chapeaux d'homme en velours.
En un mot le velours est en ce moment très-fort de mode;

et c'est ap-
DE VELOUR

D

M. Hen
BASSES-AL
Epousaille

de faire in

Cétoit l

à Perpign

place publi

de verdure

A peim

grand regu

vaincu qu

qu'après l

regrets, l

être plus b

Une est

espèce de

du galoub

lui celui

« Ra

nommées

et sur les

l'air de d

Tous ces d

chaque est

en tout au

cette espè

l'esperance

tement tre

en on joue l

l'empreinte

pelle ces air

depuis, les p

n'étoit pour

dans leur âme

tous leurs in

comme ses p

l'aus transport

ment de tablec

et c'est apparemment ce qui fait que tant de gens font PATTE DE VELOURS.

* *

DANSES ROUSSILLONNAISES.

M. Henry, auteur d'un ouvrage sur les ANTIQUITÉS DES BASSES-ALPES, où nous puisâmes l'article : *Vallée de Fours. Epousailles*, qui parut l'année dernière dans ce Journal, vient de faire imprimer une lettre fort curieuse sur le Roussillon.

C'étoit le 28 août 1819, à six heures du soir, qu'il arriva à Perpignan par la route de Narbonne. On dansoit sur la place publique, au son des hautbois, dans un enclos tapissé de verdure, qu'une foule immense entourait.

A peine descendu à l'auberge, notre voyageur vit, à son grand regret, une partie de cette foule s'écouler : et fut convaincu que le bal, avoit cessé. Mais il apprit de son hôte que l'après le dîner, il pourroit voir ce qui faisoit l'objet de ses regrets, les danses devant recommencer à neuf heures pour être plus brillantes.

Une estrade élevée reçut sept musiciens ; cinq jouoient d'une espèce de hautbois, le sixième de la cornemuse et le septième du galoubet, qu'il accompagnoit du tambourin. Le premier air fut celui du *Contrapas*.

« Rappelez-vous, dit M. Henry, une de ces tapisseries, nommées autrefois Sarrasinoises, qui datent du 16^me siècle, et sur lesquelles on voit des hommes et des femmes, qui ont l'air de danser en se tenant par la main ; c'est le *Contrapas*. Tous ces danseurs disposés en rond, à l'exception de ceux de chaque extrémité, font quelque pas d'un côté, reviennent, en font autant de l'autre, et pendant dix minutes exécutent cette espèce de danse avec un certain pas qu'on appelle *l'espardanyeta*, et qui n'est pas sans mérite : c'est un battement très-rapide du talon contre le coude-pied. L'air, qu'on joue par tradition depuis l'âge de Cervantes, porte bien l'empreinte de son siècle. En l'entendant jouer, on se rappelle ces airs des anciens pastoureux, sur lesquels on a mis, depuis, les paroles de la plupart des cantiques..... La danse n'étoit pour les Maures qu'une peinture de ce qui se passoit dans leur âme, de ce qui absorboit tout leur être et occupoit tous leurs instans ; elle devoit rendre les peines de l'amour comme ses plaisirs, ses tendres inquiétudes comme ses brûlans transports. La danse qu'on appelle ici *ball*, est réellement le tableau de la correspondance de deux cœurs bien épris.

Des cavaliers font quelques pas avec leurs dames, se tournant ensuite face à face, la dame recule en rond et le danseur la suit, en faisant quelques pas du nombre desquels est la *Camada Rodona* : c'est un saut pendant lequel il passe sa jambe par-dessus la tête de la danseuse. Après avoir reculé quelques instans, celle-ci revient et court après le cavalier qui recule à son tour, et ils changent alternativement de danseur et de danseuse. La même figure se répète deux ou trois fois ; enfin, deux ou plusieurs couples se joignent, se réunissent en cercle, et les dames appuyant, à droite et à gauche, leurs mains sur les épaules des cavaliers qui sont à leurs côtés, s'élèvent en l'air pendant que les danseurs, la poitrine en avant, les jarrets tendus pour faire arc-boutant contre terre, et les bras soulevés, les soutiennent de leurs mains placées sous leurs aisselles. Les dames ainsi élevées en triomphe, restent quelques secondes dans cette position où ordinairement elles s'embrassent. Souvent à la ville, et presque toujours à la campagne, ce saut à quatre est précédé d'un saut à deux. La danseuse, s'avancant rapidement vers le cavalier, place sa main gauche dans la droite qu'il lui tend ; un triple élan est donné à ces deux mains réunies, et dans le même tems la danseuse, roidissant son bras gauche et s'appuyant fortement sur l'épaule du cavalier, s'élance ; celui-ci la soulève et l'assied sur sa main gauche, qu'il porte au niveau de sa tête : il fait deux ou trois pirouettes, la tenant ainsi élevée, avant de la remettre à terre ».

~~~~~

#### L'ART DE SE FAIRE DU CRÉDIT.

Chaque jour amène plus d'une métamorphose à Paris. C'est assez ordinairement au spectacle que j'en prends note ; en effet quand je vois que tel jeune homme a sauté du parterre au balcon, que telle demoiselle est descendue des 3<sup>mes</sup> galeries aux loges grillées, je n'ai pas besoin d'une grande sagacité pour deviner qu'il s'est fait une révolution dans leur fortune. Mon ancien camarade Leclerc que je croyois dans une assez triste position, me révéla ainsi sa brillante existence à la dernière représentation de l'Opéra. Nous nous rencontrâmes à l'orchestre ; une conversation vive et instructive s'engagea entre nous et voici de quelle manière il m'expliqua le changement heureux que je remarquois en lui : « Tu sais que j'ai végété longtems dans la capitale ; comment auroit-il pu en être autrement ; j'y étois entré par la barrière de l'Hôpital, et je m'y étois fixé près de la place aux Veaux ? Dans ce quartier, il n'y a ni tailleurs à la mode, ni professeurs de calembourgs,

ni d'auvriers pour me vaner en sortant ou porteurs pour fort bien d'ailleurs ; pas le laissez-derc étoit un déjeuner ; mois un be d'énormes seurs, de s'habillés mo oisits, m'homme riu pratique ; maître, o par on co

Les bal- quables, o La salle d' tenir la d' neaux et suares, r dans une que contre un..... po artistes le réquisition devoit pr

Quatre facilement leur gaieté résolu de s' ces jours d' la porte, o petite vous — Ilé bien gent — Ni On a rec jeu, et au c

ni donairières sentimentales! Je n'y trouvois pas un journal pour me vanter, pas un marchand pour me faire crédit; il falloit en sortir ou y périr. Un beau matin je pris quatre vigoureux porteurs pour enlever mon modeste mobilier qui auroit été fort bien dans une charette, et j'eus soin de l'envelopper entièrement de couvertures, non pour le garantir, mais pour ne pas le laisser voir; je débarquai ainsi rue Taitbout où M. Lecercler étoit devenu M. St-Clair; dès le lendemain, je donnai un déjeûné; la semaine d'après un grand repas, et à la fin du mois un bal; dix fois par jour mon petit domestique montoit d'énormes sacs de sous avec lesquels je payois mes fournisseurs, de sorte que ma maison passoit pour un puits d'or. Ces habiles manœuvres, commentées par des compères et des oisifs, m'ont valu en peu de tems la réputation d'un jeune homme riche et pourtant rangé; les marchands se disputent ma pratique; les mamans me citent pour modèle; et je me vois le maître, ou de me ruiner par des mémoires, ou de m'enrichir par un contrat

~~~~~

Les bals se succèdent rapidement; parmi les plus remarquables, on cite celui qu'a donné dernièrement M. D. L. G. La salle de danse, décorée avec un goût exquis, sembloit contenir la dépouille de vingt parterres. Les cheminées, les panneaux et les lustres étoient ornés des fleurs naturelles les plus suaves, mais ce qui a enlevé tous les suffrages, c'est que dans une pièce voisine, les dames trouvoient à la fin de chaque contredanse une paire de gants blancs, un bouquet frais et un..... *pot de rouge superfin*. On assure même que deux des artistes les plus renommés de la capitale avoient été mis en réquisition pour réparer les désordres inévitables que la danse devoit produire dans leur coëffure.

~~~~~

Quatre jeunes femmes, qu'à leur toilette on reconnoissoit facilement pour des habitantes de la chaussée d'Antin, et qu'à leur gaité on eût prises pour des écoliers en vacances, ayant résolu de *s'attendrir* au moins pendant une soirée, se rendent ces jours derniers à l'Ambigu pour y voir Calas. On arrive à la porte, on veut entrer. — Mesdames, vos billets? — Ma petite vous n'avez point fait retenir de loge? — Je l'ai oublié. — Hé bien il faut prendre des billets. — Je n'ai point d'argent. — Ni moi! — Ni moi!

On a recours au domestique qui avoue avoir tout perdu au jeu, et au cocher qui a tout laissé au cabaret; ces dames dé-

sespérées de s'en retourner sans pleurer, alloient peut-être faire un emprunt au gendarme de faction, lorsqu'heureusement pour elles, leurs gens apperçoivent un autre domestique de bonne maison, qui leur prête tout juste de quoi aller au *pourtour*! Au *pourtour*, et sans voiles! Quel triomphe pour Calas!

~~~~~ \* \* \* \* \*

MODES.

Depuis peu l'on voit sur les bonnets de tulle un fichu de satin garni de blonde, qui avoit cessé d'être en usage.

Quelques coëffeurs font des turbans avec une étoffe de Lyon soie et or, à raies larges. Ces turbans sont plissés à gros plis; et tantôt deux, tantôt trois pointes ressortent vers le coin de l'œil, sur la joue, près de l'oreille. Un héron, un oiseau de paradis, ou des pierres de couleur complètent l'ornement de cette coëffure.

Deux grosses touffes de cheveux, un bandeau de fleurs, une natte de cheveux formant diadème, à quatre pouces de la guirlande; sur cette natte, une trentaine d'épis en diamans; et deux pouces plus loin, un peigne en diamans; voilà une des plus belles coëffures de bal.

Dans la haute société, une mariée a, le matin, une robe de mousseline des Indes, brodée, et garnie d'Angleterre. La coëffure est un voile d'Angleterre, abaissé jusques sur les sourcils, et ceint d'une couronne de roses blanches tendrement rosées, de lilas blanc et de fleurs d'oranger. Ce qu'on nomme le chapeau, ne doit être que de fleurs d'oranger; il se place sur le sommet de la tête. Pour le soir, la robe est de satin blanc, avec une garniture de fleurs blanches, montées en guirlande, ou détachées et entremêlées de bouillons, de tulle ou de nœuds de ruban. La coëffure est conforme à la garniture de la robe: le chapeau doit en faire partie; mais il n'y a plus de voile.

Dans la moyenne classe, le costume d'une mariée consiste en une robe de taffetas ou de satin, garnie de fleurs blanches, mêlées de tulle. Le voile est de tulle ou de mousseline; il s'attache par-derrière, et tombe de toute sa longueur. Le chapeau obligé se place dans une touffe de fleurs, et paroît agraffer le voile. Les fleurs d'oranger qui composent le chapeau sont montées sur un filigrane; ce qui n'a pas lieu dans la haute société. L'absence du voile est la seule différence que l'on remarque entre le costume du matin et celui du soir.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1876.

1820.

Coëffure en
craie par

1820.

Costume Parisien.

(1876)



Coffure ornée de gaze, de mambouts, de groselles et d'un esprit, exécutée par M. Guillaume. Robe de gaze. Ceinture et dessous de satin.

pleurer, alloir
tion, lorsqu'
un autre domes
aste de quoi aller
s! Quel triomphe
de tulle un fribu
en usage.
avec une étoffe de
sont plissés à gros
essortent vers le con
Un héron, un oise
omplissent l'ornem
bandeau de fleurs, u
quatre pouces de la g
pis en diamans; et de
voilà une des plus bel
le matin, une robe
rie d'Angleterre. L
abaissé jusques au
ne de roses blanche
de fleurs d'orange
it être que de fleur
de la tête. Pour
ne garniture de fleur
tachées et entrecou
uban. La coëffure et
chapeau doit en fan
d'une mariée consist
te de fleurs blanche
ou de mousseline; il
ite sa longueur. Le
de fleurs, et par
i composent le che
ni n'a pas lieu dans
i seule différence qu
et celui du soir.

1876.

VACUESSE.

Ce Journa
le 15, an
six, et 33

En 180
Meubles et
Dames, 18

Le Flat
prise des I
le rôle du

La Bro
jouera à l
Fousse A
surte.

Le Doct
changé son
qu'il reçoit
lesquels se t
épouse la fil
temps du Ga
n'être pas lou

En attendat
l'Odéon, où

JOURNAL DES DAMES

ET

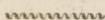
DÉS MODES.



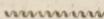
Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

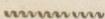
Le Flateur ne sera point encore joué cette semaine. La reprise des Templiers a ramené la foule aux Français : Talma, dans le rôle du Grand-Maître, a été admirable.



La Bourgeoise Ambitieuse est une des premières pièces qu'on jouera à l'Odéon, où l'on s'occupe en même-temps de la Fausse Apparence, de l'Homme poli, et de Charles de Narcarre.



Le Docteur Drogmann, qu'avait annoncé le Vaudeville, a changé son nom en celui de Purgon ; les Malades en bonne Santé qu'il reçoit dans sa maison, sont des larrons déguisés, parmi lesquels se trouve un amant qui, au lieu d'avaler des pillules, épouse la fille du docteur. Cela n'est pas bien neuf ; mais le temps du Carnaval excuse les folies, et celle-ci a le mérite de n'être pas longue.



En attendant l'Ours et le Pacha, farce renouvelée de celle de l'Odéon, où un ours dansait la gavotte, les Variétés prodri-

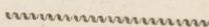
quent l'Ennui, et l'on ne s'en plaint pas trop. Voici deux couplets que chante Bosquier-Gavaudan, et qui sont toujours très-applaudis :

AIR : *De Lantara.*

Qu'un autre aux calculs s'abandonne,
Moi, mon budget est facile et léger;
Je reçois moins que je ne donne,
Et j'emprunte pour obliger.
Je puis compter quelques dépenses faites,
Je puis compter des services rendus,
Bref, j'ai doublé mes amis et mes dettes,
Voilà l'état de tous mes revenus.

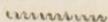
AIR : *Des Amazones.*

Sur mon destin je suis tranquille,
Pour mon pays j'ai combattu;
A mes amis j'ai tâché d'être utile,
J'ai toujours fait tout le bien que j'ai pu. (*bis*)
Celui qui voit sa tâche terminée
Au doux repos peut se livrer gaîment;
Bon ouvrier, j'ai fini ma journée,
Voici le soir et je pars en chantant.

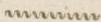


*

Jusqu'à présent l'albâtre avoit été employé sans aucune es-
pèce d'ornemens; les horlogers ont fait une heureuse inno-
vation en relevant la nudité des pendules d'albâtre avec des
moulures dorées.



Nous avons vu sur les panneaux de plusieurs voitures, qui
nous ont semblé appartenir à des étrangers, des armoiries en
cuivre doré. Ces écussons, relevés en bosse, font un assez
bon effet sur une caisse d'une couleur foncée.



On fait des ombrelles de chasse pour les dames. Le bâton
est de bambou noir; il y a dedans, depuis la poignée jusqu'au
ressort, une petite épée, qui a le double avantage de conso-
lider l'ombrelle et de mettre celle qui la porte en mesure de

se défer
que autr

Quel
portent
chamois
rangées
l'envers

On s

ménage

Ces

rures

attitud

Sur

declara

plus ter

Mais

lit des

tion,

To

nouve

Les

quelqu

d'Aufi

fait bi

exemp

tient,

pour le

cerf.

Les

lon de

une trou

d'ébene

is ont

causer

se défendre contre l'attaque imprévue d'un loup ou de quelque autre animal fauve.

Quelques jeunes gens, mais particulièrement des étrangers, portent des gilets de casimir doublés de même étoffe, le dessus *chamois*, le dessous *serin*. Ces gilets sont croisés; ils ont deux rangées de boutons (de métal), et le côté qui se rabat ou *l'envers*, tranche avec *l'endroit*.

On vend chez les papetiers à la mode de petites *échelles de ménage*.

Ces échelles sont en carton. Sur les côtés, de petites gravures représentent un homme et une femme dans différentes attitudes, selon les sentimens qu'on leur fait exprimer.

Sur le premier barreau on lit: *admiration*, sur un autre *déclaration*, et cela va en croissant jusqu'aux émotions les plus tendres et à la plus parfaite union.

Mais on redescend par l'autre côté, et sur les barreaux on lit des mots bien funestes, tels que *récrimination*, *altercation*, et jusqu'au dernier où l'on trouve écrit: *séparation*.

Tout cela n'est pas neuf, quoique le petit joujou soit une *nouveauté*.

Les bas de femme, à cois brodés en couleur ont jouti de quelque faveur dans plusieurs des derniers bals de la chaussée d'Antin. Comme, en général, la broderie est large, elle ne fait bien que sur les jambes un peu fortes, comme celles, par exemple, de la Vénus du Capitole; mais si la mode se soutient, les fabricans en feront bientôt à plus petits dessins, et pour les belles qui ont des jambes fines, dites *jambes de cerf*.

Les jeunes gens sont presque tous en culote ou en pantalon de casimir noir. Une jambe en bas blancs est parmi eux une trouvaille; ils sont roides et sombres comme des bâtons d'ébène, et l'on diroit qu'invités le matin à un convoi funèbre, ils ont eu la paresse de ne pas changer de costume pour aller danser le soir.

Elmire a un rhume, elle appelle un médecin. Le docteur accourt, prescrit ses drogues et le rhume devient une fluxion de poitrine.

Edgar avoit un mal d'aventure au doigt. Le chirurgien accourt, il fait une incision, la douleur croît; l'humeur afflue, la partie lésée enfle et se gangrène.

La gangrène et la fluxion emportent Edgar et Elise: j'étois à leur enterrement.

Parlez-moi des remèdes de *bonnes femmes*, l'onguent de la mère et l'orge mondé ont guéri plus de maux de gorge et de pource que toutes les lancettes et les ordonnances de la Faculté.

Ceci dit sans faire de tort aux hommes de l'art: on en médit et on les appelle. Comme des femmes, on les censure et l'on se marie.

Les médecins du nouveau monde n'inspirent pas beaucoup plus de confiance que ceux de l'ancien, à en juger du moins par les relations des voyageurs.

Voici ce qu'on lit dans une lettre de l'un d'eux, datée de la Havanne (île de Cuba).

« Une maladie terrible assaillit ici tous les nouveaux débarqués, c'est le *vomito negro*, plus connu sous le nom de fièvre jaune. Quelle est la cause de cette maladie et quel en est le remède? Les médecins du pays n'en savent pas plus que moi là-dessus, et la preuve en est qu'ils distribuent dans leurs courses des ordonnances toutes différentes, qui cependant ont toutes un résultat pareil, celui de conduire leurs malades de vie à trépas.

» Les Nègresses, chose humiliante pour la science, traitent le *vomito negro* avec beaucoup plus de succès que les docteurs; la confiance qu'elles inspirent, calme le malade, et la nature probablement fait le reste. Les capitaines négriers qui ont enlevé ces bonnes Nègresses sur la côte d'Afrique viennent eux-mêmes implorer leur charité, et souvent ils doivent la vie à celles auxquelles ils ont ravi la patrie et la liberté. »

**

Il faut s
on vegele
daigne.

A Paris
vers sont
pas riche
Affichez
rie les flat
des pétition
donnera sa
démie.

J'ai en
tournoit en
change depui
faute qui n
partout; je
habit brodé
je suis assidu
imposant, l'h
j'arrive en ca
partage le merc
peintre célèbre
l'imprimeur qu
de nouvelles q
le vendredi est

BOUTS-RIMÉS

à remplir pour le 10 Mars.

Juvénal
Virgile
carnaval
inutile
Cicéron
Pline
jargon
cuisine.

MON SAMEDI.

Il faut se donner de l'importance dans le monde, sans cela, on végète et l'on meurt comme on a vécu; méconnu et dédaigné.

À Paris, la modestie est prise au mot. Si vous dites que vos vers sont mauvais, on les siffle; si vous dites que vous n'êtes pas riche, on vous fuit comme un pestiféré.

Affichez de l'opulence, au contraire, et vous verrez accourir les flatteurs; parlez de votre crédit et l'on vous adressera des pétitions; assurez que vous avez de l'esprit et l'on vous donnera sa voix pour la première place vacante à l'Académie.

J'ai eu pendant un temps quelque pudeur; mais on me tournoit en ridicule et j'étois étouffé par la foule railleuse; j'ai changé depuis tout-à-fait de méthode et je suis à présent d'une fatuité qui m'est fort utile. Je me mêle à tout; on me voit partout; je vais chez les hommes de la cour le dimanche, en habit brodé, avec l'épée et le chapeau à plumes; le lundi je suis assis chez un président de Chambre, et là j'ai l'habit imposant, l'habit noir et les manchettes de point; le mardi, j'arrive en cabriolet et en frac chez un banquier fameux; je partage le mercredi entre la galerie d'un ministre et le salon d'un peintre célèbre; le jeudi, je dîne en famille entre mon cousin l'imprimeur qui fait un bruit d'enfer et mon neveu le marchand de nouveautés qui se gonfle comme le premier montardier du Pape; le vendredi est consacré au cercle d'un antiquaire, homme de res-

source et de tête, ancien membre de l'Institut d'Égypte, qui disserte avec grâce sur les momies et les hypogées; enfin le samedi je reçois chez moi tout ce que Paris a d'aimable ou de savant, d'élégant ou d'original.

Il me vient des généraux et des poètes; des artistes et des avocats, des femmes du Marais et du faubourg Saint-Germain, de la Sorbonne et de la rue de Provence. L'autre soir nous vîmes apparaître un Secrétaire de Société académique d'une certaine ville de Province, où je croyois qu'il y avoit plus de traiteurs que de libraires. Mais il paroît que si l'on y boit bien, on y rime de même. Notre Secrétaire eut le dé pendant deux heures de suite, et il nous chanta des couplets de sa façon qui nous émerveillèrent par leur piquant et leur tournure, quoiqu'ils eussent bien, à vrai dire, un petit goût de terroir. Ce goût même leur prêtoit du charme et ce n'étoit pas, dieu merci, ces éternels refrains des sociétés chantantes de la rue Montorgueil ou de la cour Mandar.

Une jeune dame nous joua sur la harpe des fantaisies de Naderman, composées la veille pour M^{me} P., l'une des plus jolies femmes de Paris, sans contredit. La jeune dame qui étoit chez moi a toutes les primeurs, en fait de musique, et elle est du petit nombre de celles qui n'ont pas négligé leur talent après le mariage et la maternité.

Trop souvent il se trouve que des éducations qui ont coûté immensément, sont perdues dès que le *oui* sacré est prononcé à l'autel. Il semble que les demoiselles ne fassent de frais que pour attirer les épouseurs: quand elles ont enchaîné le plus inflammable d'entr'eux, quand la noce est faite, quand la messe est dite, elles croient que tout est fini. Elles négligent leurs études, elles mettent de côté les instrumens et leur génie se ronille dans le ménage. Qu'advient-il? Le mari s'ennuie et il va chercher ailleurs à se distraire.

Je sais qu'il y a des femmes qui agissent d'une autre sorte et qui partent du jour de leur union avec un homme galant et tendre pour se livrer à des folies, sans nom, à une exaltation sans mesure et à des coquetteries sans fin.

Ne peuvent-elles donc rester en un juste milieu? Et le beau sexe est-il né pour les extrêmes?... C'est une question qui aura besoin d'être examinée et discutée plus tard.

Aujourd'hui, j'ai à parler d'un petit-maître qui me fit samedi dernier sa première visite, il avoit un pantalon serré d'une étoffe de coton et de soie, rayée, couleur claire, avec des bas sur lesquels étoient brodées des marguerites et des

pensées. Se
en jouant
doutierre q
de terrible
de plaire a
lets rouges
attaquent.

La bonni
fut close, p
dans sa voi
de plastron
carrosses

A minni
de pain bi
comme s'
petit com
punch, i
ils le savot
aucune; a
ne recule.

J'ai pos
tête à un
commens
près d'él
et en ca
que je me
pendant l
chérit, j
neut inco
genre! S
dessins: j
un mot d
sens et fa
absolument
Sans comp
je dois à c

L'année
trois femm

pensées. Ses gants étoient glacés et il les garda avec affectation en jouant une partie de dames polonaises avec une vieille douairière qui, très-finement, se moquoit de lui : il n'y a rien de terrible comme ces femmes qui ont renoncé à toute prétention de plaire autrement que par l'esprit, elles tirent sur vous à boulets rouges, bien sûres et trop sûres du respect de celui qu'elles attaquent.

La bonne dame, quand la partie fut terminée, quand la soirée fut close, proposa à celui qu'elle avoit mystifié, de le reconduire dans sa voiture, et l'autre, à ce prix, lui serviroit tous les jours de plastron ; car il a un faible pour être mis à sa porte par les carrosses d'autrui, sans être obligé de payer de fiaere.

A minuit, je fis servir le thé avec des échaudés et des tartines de pain bis et de beurre de Flandres. Chacun but et mangea comme s'il n'avoit eu pas dîné, et l'on est toujours étonné de l'appétit complaisant et de la soif des parisiens. Donnez-leur du punch, ils le prennent avec délices ; apportez du marasquin, ils le savourent ; multipliez les tasses de thé, ils n'en refusent aucune ; offrez même du café par-dessus, et je gage que pas un ne recule.

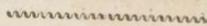
J'ai pour samedi prochain un fromage glacé qui peut tenir tête à un essaim nombreux, j'en fais part à mes amis et à mes commensales par le *Journal des Modes* que je sais fort accrédité près d'elles et près d'eux. Je compte sur une assemblée brillante ; et en conscience ce n'est pas la peine de se priver du plaisir que je me donne : avec un ou deux louis toutes les semaines pendant les trois mois d'hiver, j'alimente un cercle qui me chérit, me prône, me porte aux nues et me fait un honneur incroyable. Si je fais un acrostiche : c'est la perfection du genre ! Si je danse : j'éclipse Daport ! Si je montre un de mes dessins : je veux donc faire mourir de chagrin Isabey ! Si je dis un mot de politique : j'efface tous les publicistes passés, présents et futurs ! Quand je marche : on se met en haye et l'on veut absolument faire de moi un homme d'état ! un pivot essentiel ! Sans compter les scènes de boudoir et toutes les conquêtes que je dois à ce délicieux *samedi*.

EDOUARD DE B***.

L'année dernière nous publiâmes les portraits en pied de trois femmes célèbres du règne de Louis XIV, gravures en

taille-douce de 11 pouces sur 7 et demi, imprimées sur papier velin et coloriées. Prix : 2 francs chaque.

Le 15 de ce mois, paroîtra, à notre bureau, le portrait d'*Anne de Bretagne*, même format et même prix; et le 29, celui de *Diane de Poitiers*.



MODES.

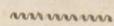
Pour les chapeaux à passe, les modistes ne s'écartent point de la forme qui a été adoptée au commencement de l'hiver; et c'est, comme à l'ordinaire, du velours noir plein, ou du satin blanc ou rose, quelquefois du crêpe rose avec des garnitures de ruban de satin.

Le bord de quelques chapeaux parés est, en dessous, garni d'une blonde. Quelques modistes garnissent aussi le bord de leurs turbans; mais c'est un tulle tout uni et replié, qui sert à former cette bordure.

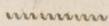
Nous avons vu plusieurs robes de bal, garnies de roses moitié satin bleu, moitié crêpe, avec un feuillage de satin gaufré. D'autres avaient pour garniture des guirlandes composées de feuilles de roses. Parmi les robes de tulle brodé, on remarquait celles dont le feuillage était en argent, et les fleurs en soie de couleur.

Ce que nous avons dit des épis en diamans, placés sur une natte de cheveux qui fait le tour de la tête, peut s'appliquer aux fleurs; et ainsi se forme la coëffure dite en fleurs détachées.

Sur une des planches du Numéro prochain se trouvera une coëffure de grande parure, ornée de perles et plumes, de la composition de M. Albin.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1877.



Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

1820.

Costume Parisien.

(1877)



Carban de crêpe, exécuté par M. Hippolyte jeune. Robe de velours plein, garnie de perles et franges d'argent.

dem. imprimés
chaque.
notre bureau, le
et même pour, etc.

odistes ne s'écartent
mmencement de l'ère
lours noir plein, en
crêpe rose avec des

s est, en dessous, en
ussent aussi le bon
uni et replié, que

l, garnies de roses et
euillage de satin qui
irlandes composées
le brodé, on remarque
et les fleurs en soie

amans, plates sur la
tête, peut s'appeler
re dite en fleur de

chain se trouvent
rles et plumes, de

ravure 1877.

voit être adressé
onimatre, n.° 1, à
dient du 1^{er} boulevard

S-VARCELLES

J

Ce Jou
le 15,
six, et

En v
Meubles
Dames,

Plasié
trois pre
réimprimé
quinzau

L'O
bouffon
l'Ours de

Tout le r
reconnue da
souples ; lors

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Plusieurs Abonnés ont éprouvé du retard, parce que les trois premiers Numéros de Janvier étant épuisés, il a fallu les réimprimer. Maintenant ce sont les Numéros de la seconde quinzaine qui manquent, et que l'on réimprime.

~~~~~

*L'Ours et le Pachq surpassent en folie toutes les autres bouffonneries des Variétés. On en jugera par le portrait de l'Ours défunt, qui était le favori de son souverain.*

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il joignait l'art d'un intrigant  
A Pastuce d'un diplomate,  
Et quoiqu'il fit le chien couchant  
Donnoit souvent des coups de patte,  
Taciturne, il grognoit toujours,  
Et, dans sa fierté monotone,  
Sous prétexte qu'il étoit ours,  
Ne parloit jamais à personne.

~~~~~

Tout le monde a entendu parler de M^{me}. de C***, si renommée dans le dernier siècle par son amabilité et ses petits soupers ; lorsqu'elle étoit fatiguée, ou qu'elle se sentoit atteinte

d'une migraine à laquelle elle étoit très-sujette, elle avait coutume de dire à son maître-d'hôtel : je n'aurai pas d'esprit ce soir, mettez un plat de rôti de plus.

M^{me}. V*** à laquelle les danseurs manquoient, lors de son dernier bal, se souvint à propos du moyen employé par sa spirituelle devancière. Chaque fois que la contredanse allait commencer, voyant les demoiselles qui se regardoient entr'elles d'un air contrit et dépité, elle s'écrioit : Le punch! les brioches! ces mots magiques produisoient leur effet; on courait au buffet, et pendant quelques instans au moins la mesure étoit oubliée.

Emma n'est pas, à la vérité, une femme d'esprit, mais elle est bonne et soumise; elle aurait droit à des égards. Son mari n'en a guères pour elle, et dernièrement il disoit, en la voyant prendre de la poudre sternutatoire dans de l'écaille doublée d'or : « O! la belle *boîte* et la belle *bête* à tabac! »

Est-il bien vrai que nos jeunes gens se font teindre ou se teignent eux-mêmes le bas de la jambe, en rose, pour faire ressortir la broderie de leurs bas de soie, noirs, à jour et à bouquets?

Le carnaval finit : toutes les roses sont fanées. Les bals ont été fort courus, cependant on danse moins bien qu'il y a quelques années. Les dames ont conservé leurs grâces, mais les jeunes gens n'ont plus de jarret. On a proscrit les entrechats, les jettés battus, on ne fait plus que des balancés, et l'on met à tout une négligence qui tue le plaisir.

Les soirées et les fêtes commencent trop tard. On ne s'habille plus qu'à huit ou neuf heures, on n'a achevé de se parer qu'à dix heures, et c'est alors et quelquefois à onze heures ou minuit qu'on entre dans les salons. On ne plie les tables d'écarté qu'à une, ou deux, ou trois heures du matin; et l'on ne peut se coucher qu'à cinq heures ou au jour.

De tout temps on a prolongé certains bals jusqu'à l'aurore; mais on les commençoit du moins à six ou sept heures du soir, et l'on se donnoit de l'exercice et de la joie de manière

à compe
qu'à mi
dans un
monde s
ou vous
si, de d
corbeille

E
O
U
A
D
L
Je
O
Y
?

L
L
Pl
Q
D
J
E
De

Des
C
Et,
Ver
M
Le l
Mais
Som
Il fa
D'at

à compenser la fatigue : j'ajoute une chose essentielle, c'est qu'à minuit environ, et vers le milieu de la séance, on servoit dans une pièce séparée un beau et bon souper où tout le monde se restauroit et reprenoit son élan, tandis qu'à présent on vous fait sauter à jeun comme des sylphes. Tout au plus si, de distance en distance, on fait circuler dans les salles, des corbeilles de biscuits, et des carafes d'orgeat.

**

LE CHATEAU.

A M A S O E U R.

Enfin, voici le lieu que j'ai tant désiré,
Où je puis me construire un logis à mon gré !
Un fertile côteau, couronné d'un bocage,
A ses pieds un ruisseau baignant un pâturage :
De ce site charmant sachons tirer parti.
Là, je plante mon parc, de bons murs investi.
Ici, va s'allonger la riante avenue
Où mes amis, de loin, viendront frapper ma vue.
Mais il me faut un plan : sur ce sable léger,
Traçons-le... Commençons par la salle à manger :
Là, ma table frugale à l'amitié naïve
Offrira tous les jours la place d'un convive ;
Et d'un mauvais dîner, offert de fort bon cœur,
L'indulgent appétit vantera la saveur.
Plaçons ici ma chambre. O ciel ! de ma fenêtre,
Quel divin paysage à mes yeux va paroître !
De ma bibliothèque, en cet endroit riant,
Je vois l'aurore ouvrir les portes d'orient,
Et Phébus, qui la suit, enrichir l'atmosphère
De ces brillans tableaux, que je lis dans Homère.

Des odeurs de mes prés, savourant la douceur,
C'est là que logeront et ma mère et ma sœur ;
Et, dans ce pavillon, mon aïeule charmée
Verra près du raisin la pêche parfumée
Mûrir dans mon enelos, où, déjà, mes neveux,
Le long des espaliers, vont commencer leurs jeux :
Mais puis-je séparer ces enfans de leurs mères ?
Non. Pour mes belles-sœurs qu'accompagnent mes frères,
Il faut absolument accroître ma maison.
D'ailleurs la symétrie exige un pavillon.

Dans trois corps-de-logis, où l'élégance brille,
 Grace au ciel, à mon gré, je reçois ma famille!
 Sous même toit, que j'aime à nous voir réunis!
 Mais, dans mon petit Louvre, où loger mes amis?
 Il en viendra plus d'un... Sans tarder d'avantage,
 Sur tout mon édifice élevons un étage...

O ciel! à mes cousins je n'avois pas songé!
 Mais dans mon bâtiment chacun sera logé,
 Car tout exprès pour eux, j'élève une mansarde.
 Là, chaque logement sur le vallon regarde.
 L'air est sain, le jour pur, et l'escalier tournant
 Vous conduit en ce lieu, comme en vous promenant.
 En parlant des cousins, je songeois aux cousines;
 Et je les établis dans les pièces voisines.

Si, quand l'orage gronde, une jeune beauté
 S'égare, et, gravissant ce sentier écarté,
 Les regards abattus, de frayeur pâlisante,
 Au marteau de mon seuil porte sa main tremblante;
 Je dois ouvrir sans doute et finir son tourment.
 Mais la belle inconnue attend un logement;
 Et tous sont occupés... Cherchons un lieu propice,
 Où je puisse élever un galant édifice.
 Je place une rotonde au milieu du jardin,
 Je l'entoure de fleurs, de lilas, de jasmin;
 Et la jeune beauté, qu'en rêvant je contemple,
 En entrant dans ce lieu croit entrer dans un temple.
 Mais l'orage lui laisse un reste de frayeur;
 Je marche sur ses pas pour rassurer son cœur;
 Ses yeux peignent la joie et la reconnaissance....

Ciel! quel vent, tout-à-coup, de l'horizon s'élançe!
 Il redouble, et, terrible en son essor nouveau,
 Il emporte à la fois le sable... et mon château.

J. P. BRÈS.

~~~~~  
 LONDRES EN MIL HUIT CENT DIX-NEUF, ou RECUEIL DE  
 LETTRES SUR LA POLITIQUE, LA LITTÉRATURE ET LES  
 MOEURS, ÉCRITES DE LONDRES DANS LE COURS DE L'ANNÉE  
 1819 (1).

Suivant l'auteur de ces Lettres, la jeune Circassienne que  
 l'ambassadeur de Perse a amenée à Londres, n'y est pas dans

(1) Un volume in-8° de 456 pages. Prix : 6 francs, à Paris, chez  
 Gide fils, libraire, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 20.

une retraite au  
 eu la permissi  
 une femme de  
 la peau un peu  
 des yeux noirs  
 les cheveux d  
 pays, et avoit  
 brillans.»

Pour donne  
 ception, la ce  
 la Reine. Six v  
 chercher Son  
 laquis étoient  
 voiture, desti  
 que les autre  
 l'Angleterre,  
 dont l'amitié  
 guerre avec la  
 pourroit lire  
 c'est la seule  
 les établissem  
 Avrer passag  
 elle-même y

L'auteur d  
 qui consisten  
 paniers. Au m  
 et les paniers r  
 savaient que fa  
 Presque tou

« Je croyais,  
 inodore, mais  
 placé sur la pré  
 Cobourg, préc  
 premières loges

En Angleterre  
 d'une femme du  
 de pesans fardeau  
 de-vie, qu'elle pe  
 tante de trois g  
 et qui vint à bon  
 le droit de péage

une retraite aussi complète qu'à Paris. Plusieurs dames ont eu la permission de la voir. D'après leur rapport, « c'est une femme de moyenne taille, disposée à l'embonpoint, ayant la peau un peu brune, mais les traits parfaitement réguliers, des yeux noirs pleins de feu, les sourcils bien arqués, et les cheveux d'un noir de jais. Elle portoit le costume de son pays, et avoit sur la tête une espèce de tiare, enrichie de brillans. »

Pour donner à l'ambassadeur de Perse son audience de réception, la cour quitta le deuil qu'elle portoit encore pour la Reine. Six voitures attelées de six superbes chevaux allèrent chercher Son Excellence dans sa demeure. Les cochers et les laquais étoient couverts de livrées toutes neuves; et la septième voiture, destinée à l'ambassadeur, étoit encore plus brillante que les autres. « Il est bon, dit l'auteur des *Lettres sur l'Angleterre*, de remarquer que la Perse est une puissance dont l'amitié est fort désirable pour l'Angleterre. En cas de guerre avec la Russie, la Perse, son ennemie naturelle, pourroit faire une diversion importante. D'une autre part, c'est la seule puissance qui soit véritablement à craindre pour les établissemens anglais dans l'Inde, soit comme pouvant livrer passage à une armée européenne, soit comme pouvant elle-même y faire une invasion. »

L'auteur des *Lettres sur l'Angleterre* parle des habits de cour, qui consistent pour les dames en robes à queue et à grands paniers. Au moment où il écrivoit, les tailles étoient courtes, et les paniers remontoient si haut que les pauvres dames ne savoient que faire de leurs bras.

Presque tous les théâtres de Londres sont éclairés par le gaz. « Je croyais, dit l'auteur, qu'on étoit parvenu à le rendre inodore, mais j'ai reconnu le contraire. Je me trouvai un jour placé sur la première banquette des secondes loges du théâtre Cobourg, précisément au-dessus d'un candelabre attaché aux premières loges, et l'odeur infecte qui s'en exhalait ne me permettoit pas de m'appuyer sur la balustrade. »

En Angleterre on fait des gageures sur tout. L'auteur parle d'une femme du marché de Covent-Garden, habituée à porter de pesans fardeaux, qui gagea un schilling et un verre d'eau-de-vie, qu'elle porteroit dans un panier, sur sa tête, à une distance de trois quarts de lieue, un homme très-corpulent, et qui vint à bout de son entreprise, quoiqu'une chicane pour le droit de péage lui eût fait perdre quelques instans.

Pour empêcher le vol des cadavres dans les cimetières, on fait depuis quelque temps à Londres, des cercueils en fer; mais, sous prétexte que le fer étant une matière durable, les cimetières seroient bientôt pleins, si l'usage s'établisoit de substituer le fer au bois, une augmentation de droits a résulté du nouveau mode d'enterrement.

Voulez-vous un moyen sûr de vous éveiller le matin et de quitter le lit à heure fixe, voici ce que l'auteur a trouvé dans un recueil de lettres écrites en 1773 et 1774, par un célèbre avocat irlandais. « J'ai suspendu exactement au-dessus de ma tête, dit cet avocat, deux vases de fer-blanc, perpendiculairement l'un sur l'autre. Quand je vais me coucher, ce que je fais toujours à dix heures, je verse une bouteille d'eau dans le vase de dessus, dont le fond est percé de manière à ce que l'eau qui y est contenue tombe assez lentement dans celui de dessous pour ne l'emplir complètement qu'au bout de six heures et demie. Je n'ai pas eu peu de peine à trouver la proportion qui doit exister entre les deux vases, et j'en ai eu encore davantage à m'habituer à m'endormir la tête placée de telle manière qu'elle reçoive la première goutte qui s'échappe du vase inférieur quand il est trop plein, mais enfin j'ai réussi. »

La manière de prendre le thé a été le sujet d'une foule d'observations; mais nous n'avions pas encore vu que les dames anglaises fissent de leurs genoux une espèce de petite table, et de leur mouchoir, une serviette. L'auteur des *Lettres sur l'Angleterre* les représente « assises en demi-cercle autour d'un feu qu'il ne faut pas trop remuer, de peur d'exciter un nuage de poussière et de fumée qui vous rendroit noir comme un négillon. »

~~~~~

PRENDRE QUELQU'UN AU MOT.

C'est, à l'égard des dames surtout, une expression dont il ne faut juger qu'après s'être bien informé de quoi il s'agit.

Mon incurable manie de moraliser et de généraliser les idées les plus simples, en a fait résulter un événement qui doit influer sur ma vie entière. Permettez-moi, Monsieur, de vous raconter cette aventure, j'abrègerai.

A la veille d'épouser mademoiselle Caroline de R*, je passois, depuis quelque tems, mes soirées au sein de sa famille. On ne m'avoit pas laissé ignorer qu'un jeune homme soupироit

pour ma future
avant dit à moi
de la meilleure
ses sœurs et C

Un soir, co
voir des mots

» votre excell

» prendre un j

La tante, q
prend au mot,

tendie fit rou
rival écondui

crise annoncée

tante me dont

aperçut. Pou

mon irésistil

le père m'aya

gravement: «

» jamais à se

» moindre et

» Est-ce v

« Oui, m

la de lui don

» aurio à nou

» Eh lui

» puisqu'au

» pour prin

» projetés. »

» Serois-je

» chez prie

» L'un ou

» Monsieur,

» de la prud

» Je me r

» mot. »

Il me fut in

juiles sœurs e

grande quanti

ces insectes,

cons on papi

asile aux pros

qu'on la charg

posoit mon r

crise.

pour ma future, que les parens de Caroline, et elle-même, ayant dit à mon rival d'y renoncer, il les avoit *pris au mot* de la meilleure grâce du monde, et s'absentoit poliment quoique ses sœurs et Caroline fussent amies intimes.

Un soir, comme j'arrivois, il sortit en proférant à demi-voix des mots qui me parurent signifier : « Je reconnois-là » votre excellent cœur. Nous en causerons encore avant de » prendre un parti ; le jour de crise approche. »

La tante, qui ne me voyoit pas, dit à Caroline : « S'il *te prend au mot*, tu seras fort embarrassée. » Ma présence inattendue fit rougir Caroline, et l'on se tut. L'aspect de mon rival éconduit, de retour, ses éloges d'un excellent cœur, la crise annoncée, le trouble de ma future et l'observation de sa tante me donnant un peu d'humeur, je craignis qu'on ne s'en aperçût. Pour montrer de la confiance, et aussi pour satisfaire mon irrésistible besoin d'articuler des phrases sentencieuses, le père m'ayant établi juge entre la nièce et la tante, je dis gravement : « Une belle personne, sage et prudente ne s'expose » *jamais* à se voir *prise au mot* de manière à tomber dans le » moindre embarras. »

« Est-ce votre décision, me demanda Caroline ? »

« Oui, mademoiselle, » lui répondis-je, en me flattant par là de lui donner raison, même avant d'entendre ce que sa tante auroit à nous objecter.

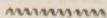
« Eh bien ! si tels sont vos principes, répartit Caroline, » puisqu'ainsi ma tante et vous ne me tenez ni pour sage, ni » pour prudente, trouvez bon que nous renoncions aux vœux » projetés. »

« Serois-je le seul, repris-je stupéfait, qui gémiroit si vous » étiez *prise au mot* ? »

« L'un ou l'autre ou tous deux, n'importe, répliqua-t-elle, » Monsieur, l'essentiel est que votre épouse ait de la sagesse, » de la prudence, et ne soit *jamais* soupçonnée d'en manquer. » Je me résigne à l'embarras d'être deux fois *prise au mot*. »

Il me fut impossible de renouer, et j'ai sçu depuis que les jolies sœurs du bienveillant rival, nourrissoient, en secret, une grande quantité de vers-à-soie, que leur mère avoit horreur de ces insectes, et menaçoit de jeter graine, vers, feuilles, cocons ou papillons par la fenêtre, que Caroline offroit un asile aux proscrits dans sa chambre, et prioit le frère d'obtenir qu'on la chargeât d'en avoir soin, unique embarras auquel l'exposoit mon rival éconduit, s'il *la prenoit au mot* au jour de crise.

L. C. D. M.



On voit quelques chapeaux à passe droite en crêpe citron ; mais l'on en fait toujours beaucoup en rose ; et le satin est plus souvent employé que le crêpe. Un simple liseré de ruban de satin orne les chapeaux à passe droite. Les passes à l'écos-saise ont conservé la garniture de blonde, placée en dessous et plissée à plis ronds. Au haut des passes, c'est un gros nœud d'étoffe, ou de ruban. On n'emploie que des ru-bans unis.

Presque tous les bonnets parés ont une fleur sur le côté, souvent une rose pompon ; ils forment bec par devant. Les bonnets du matin ont ce même bec, et un nœud de ruban plus haut. On fait même un bec aux bonnets de nuit de percale, garnis en mousseline.

Le rouleau de presque tous les turbans des marchandes de modes a la forme d'un diadème ; et ses plis, disposés en biais, sont serrés. Quant aux plumes, ou à l'aigrette que l'on nomme esprit, la direction est tout-à-fait arbitraire.

La garniture d'une grande quantité de robes de bal consiste en crêpe. Au bord inférieur est une ruche ; trois doigts plus haut, une guirlande formée de fleurs faites avec du crêpe, et à très-peu de distance, pareille guirlande dans une proportion plus petite.

C'est surtout à former des ruches sur les dominos de satin, que le crêpe est fréquemment employé.

Le sieur Gelot, cordonnier pour dames, boulevard Italien, n°. 11, est un de ceux qui ont le plus de réputation pour les souliers habillés.

Les gilets de poil de chèvre ont maintenant sur les raies, des fleurs imprimées. ces raies sont larges, le fond est presque toujours jaune, et les bouquets sont bleus, verts, violets, ou noirs.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1878 et 1879.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.



Coffre de bal, orné
de tulle, garni de l

1820.

Costume Parisien.

(1879.)



Coffure de bal, ornée de perles, de roses et d'épis d'argent. Robe de tulle, garnie de blonde et de roses, dessous de satin.

JO

Ce Journal,
le 15, avec
six, et 36 li

En 1802.
Meubles et a
Dames, 18 N

Dernièrem
ture toute ro
elle étoit tra

On répar
la seule piéc
pendant les g
rapides.

M^{re}. Fleur
le nombre
deux volumes
Devoir. Nous
dire à un cam
faire l'éloge de
ingénuité.

M^{re}. Ducarre
lieux, n. 2, dan
les rues Pelletier
qui mérite d'être
On y trouve,

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Dernièrement nous avons vu sur les boulevards, une voiture toute ronde, garnie intérieurement d'un siège circulaire : elle étoit traînée par un seul cheval.

~~~~~

On répare le bassin du joli jet d'eau du Palais-Royal. C'est la seule pièce d'eau qui n'ait point été couverte de glace pendant les grands froids, tant la chute et l'écoulement étoient rapides.

~~~~~

M^{lle}. Fleury du second Théâtre-Français, vient d'augmenter le nombre des artistes-auteurs, en publiant un roman en deux volumes, intitulé : *Aglaure d'Almont, ou Amour et Devoir*. Nous ne l'avons pas lu ; mais nous avons entendu dire à un camarade de M^{lle}. Fleury, qui sans doute vouloit faire l'éloge de son talent, que cet ouvrage étoit écrit avec ingénuité.

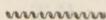
~~~~~

M<sup>me</sup>. Ducarre ouvrit l'année dernière, boulevard des Italiens, n. 2, dans le bâtiment qui venoit d'être construit, entre les rues Pelletier et Grange-Batelière, un SALON DE LECTURE, qui mérite d'être cité.

On y trouve, outre tous les journaux français et plusieurs

journaux allemands et anglais, une grande quantité de nouveautés politiques et littéraires.

L'abonnement est de 6 francs pour un mois, 14 francs pour 3 mois, 27 francs pour 6 mois, et 50 francs pour un an.

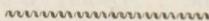


Nous avons lu dans une petite brochure récemment publiée, des réflexions qui n'étoient pas favorables à l'introduction en France des chèvres du Thibet. On disoit que celles que M. Jaubert avoit amenées n'étoient pas de la *bonne race*, on assuroit que, d'abord attaquées d'une gale opiniâtre, elles étoient devenues *poitrinaires*, et cela nous causait du chagrin de plus d'une façon.

Mais il paraît que ces craintes et ces bruits n'étoient pas fondés. Les chèvres qui sont arrivées à Perpignan, et celles de Toulon se portent bien à présent. Elles ont même été fécondées, et tout porte à espérer que l'opération faite l'an dernier à grands frais, bien loin d'être perdue, aura toutes sortes d'avantages.

Les élégantes de haut parage font peu de cas de cette entreprise, et jalouses d'avoir seules des schalls du *merveilleux tissu*, elles aimeroient assez qu'on en fût toujours réduit à aller faire ses achats en ce genre dans la Perse ou au Mogol.

Mais les petites-maitresses du second ordre trouvent leur compte dans les nouvelles mesures. Elles y voient le moment où comme l'a dit un ingénieux écrivain : « leurs desirs sur un » point important, ne pourront plus rencontrer d'obstacles » raisonnables. Il ne s'agira plus de payer à l'étranger dans » l'intérêt de leur toilette, un onéreux tribut; la France aura » ses *cachemires*, et le refus d'en parer celle qui lui sera » chère, deviendra impossible pour un Français. »



#### *Préface de l'Album d'une jolie Femme.*

Madame de N\*\*, a reçu pour étrennes, cette année, un *Album* des plus élégans : c'est le vingtième qu'elle commence sans en avoir rempli aucun. Mais elle veut que celui-ci soit transmis dans l'autre siècle, à ses petits enfans; et, pour mieux réussir dans le projet de rendre son *Album* digne de passer à la postérité, elle a cru à propos d'y joindre cette préface :

« Voici un livre que je désire voir rempli de traits d'esprit » sans malice, de sentimens délicats sans fadeur, de vers sans

» chevilles,  
» plaisir d'y  
» geurs y d  
» pensent d  
» non de n  
» n'aura p  
» Messieur  
» d'inspirat  
» les sont l  
» rez l'art  
» pages de  
» veurs de  
» aimables  
» voyagéat  
» Egypte  
» quelque  
» fait quel  
» l'inviter  
» fermeroi  
» trop de  
» sont nu  
» prie le  
» choses  
» esprit  
» dératie  
» à déchi  
» numéro  
» Si cet  
» pour m  
» l'égarer  
» qu'on  
» donc pa  
» le rend

A Ma

L

» chevilles, de louanges sans flatterie. Tout le monde me fera  
 » plaisir d'y mettre une pensée qui parte du cœur. Les voya-  
 » geurs y diront, sans exagération, s'il est possible, ce qu'ils  
 » pensent des femmes des pays qu'ils ont parcourus, de jour et  
 » non de nuit. Les poètes y mettront des impromptus, qu'on  
 » n'aura pas vus déjà sur les tablettes de nos grand'mères. Si  
 » Messieurs les élèves de Polymnie éprouvent quelque moment  
 » d'inspiration, qu'ils en notent ici le résultat : quelques feuil-  
 » lets sont barrés exprès. Quant à vous, Messieurs, qui culti-  
 » vez l'art de reproduire la nature par les couleurs, plusieurs  
 » pages de cet Album vous sont réservées : laissez-y des sou-  
 » venirs des sites et des personnes qui vous ont paru le plus  
 » aimables. Je voudrais qu'en passant d'un feuillet à l'autre, on  
 » voyageât, pour ainsi dire, de France en Italie, d'Italie en  
 » Egypte, et posséder un véritable Atlas pittoresque. Si  
 » quelque philosophe avoit connu l'amour, et croyoit avoir  
 » fait quelques réflexions profondes sur cette matière, nous  
 » l'inviterions à les exposer ici, à condition qu'elles ne ren-  
 » fermeroient rien d'outré ; car il ne faut dire ni trop de mal ni  
 » trop de bien de l'amour. Comme les feuillets de cet Album  
 » sont numérotés, et que je désire n'en arracher aucun, je  
 » prie les personnes qui croiroient devoir m'adresser des  
 » choses flatteuses (tribut que trop souvent la vanité du bel  
 » esprit paie à la vanité des dames) de mettre beaucoup de mo-  
 » dération dans leurs hyperboles, afin que je ne sois pas forcée  
 » à déchirer quelques feuillets qui romproient la série de mon  
 » numérotage.  
 » Si cet Album peut être rempli de cette manière, il sera  
 » pour moi d'un prix infini, et si par hasard je venais à  
 » l'égarer, j'éprouverais le même chagrin qu'une personne  
 » qu'on voudroit priver de ses plus doux souvenirs. Je n'ai  
 » donc pas besoin de dire combien je saurois gré à celui qui me  
 » le rendroit. »

É P I T R E

*A Madame Aimé Béné, née Thillon de la Chaume,*

En lui présentant

Le Poème des FLEURS de M. MOLLEVAUT.

O vous qui sans chercher à plaire,  
 Savez si bien l'art de charmer ;  
 O vous que la sagesse éclaire,  
 Et dont la beauté tutélaire

Commande le besoin d'aimer :  
 Souffrez que ma reconnaissance ,  
 Cédant aux desirs de ses feux ,  
 A vos pieds dépose les vœux ,  
 Enfans de sa chère espérance ,  
 Et, confuse de vos bontés ,  
 Vous offre les vers qu'a dictés  
 Un luth ami dont la puissance  
 Célèbre la magnificence  
 De Flore aux parfums enchantés.

Ces accords, divine Amélie ,  
 Un illustre enfant d'Apollon ,  
 Rival du Chantre de Délie ,  
 Naguère aux jardins d'Idalie ,  
 Est venu , du sacré vallon ,  
 Les dire à la tendre folie ,  
 Escorté des jeux des amours ,  
 Si fiers de voler sur vos traces ,  
 Entourés des ris et des grâces ,  
 Cortège de vos heureux jours ,  
 Il enfanta ces chants aimables  
 A la gloire des jeunes fleurs ,  
 Dont vos attraits inexprimables  
 Eclipsent les vives couleurs.

Lisez les flatteuses louanges  
 De la *Rose* aux riches odeurs ,  
 Du *Lys* aux attraits séducteurs ,  
 Comme les vôtres , sans mélanges :  
 La *Rose* , fille du matin ,  
 Et que l'astre du jour colore ,  
 Voudroit , de votre bouche , en vain ,  
 Lorsque sa pompe vient d'éclore ,  
 Egalér le riant carmin ;  
 Le *Lys* voudroit de votre sein ,  
 Que le jeune hyménée adore ,  
 Avoir conquis l'éclat divin.

Suivez , dans ce charmant poème ,  
 Des fleurs le magnifique essaim :  
 L'*Anémone* , ce digne emblème  
 Et de *sagesse* et de *candeur* ,

Miroir de la bonté suprême,  
 Est l'image de votre cœur ;  
 L'*Angélique* nous peint l'*extase*  
 Qui naît à votre aspect vainqueur,  
 Riche de noblesse et de grâce.  
 Le *Beaume* aux chastes attributs,  
 Montre vos brillantes *vertus* ;  
 Le *Barbeau*, leur *délicatesse*,  
 Et le *Bouton d'or*, leur *richesse*,  
 Qui charment Pallas et Vénus.  
 La *Ba'samine* est la *constance*,  
 Image de vos doux penchans ;  
 L'*Iris d'Azur*, la *confiance*  
 Qu'inspirent vos regards touchans.  
 La merveilleuse *Fraxinelle*  
 Enflammée aux regards du soir,  
 Quand le feu brille devant elle,  
 Révèle le timide *espoir*  
 Qui s'enflamme, et vous est fidèle.  
 L'*Hortensia* peint les amours (amour constant)  
 Qui badinant sur tous les charmes,  
 Voltigent, s'égarent toujours,  
 Pour vous seule n'ont point d'alarmes.  
 La *Violette* en sa *pudeur*,  
 Dit votre aimable *modestie*,  
 Et la touchante sympathie  
 La marie à votre candeur.  
 Le *Jasmin* nous rappelle encore (bonheur)  
 Et le sourire et le *bonheur*  
 Que sur ses pas ont fait éclore  
 Tous les charmes de votre sœur.  
 Le *Lierre* exprime la *tendresse*  
 Qui vous enlace à votre époux ;  
 Le fatal *Cyprès*, la *tristesse*  
 Qui le tourmente loin de vous.

Enfin je vois dans la *Pensée*  
 La mienne qui suit vos attraits,  
 Et dont la louange empressée  
 Ne connoîtra point les regrets.  
 Ah ! n'imites point l'*Amarante* ;  
 Cette superbe *Indifférente*  
 Donne trop de chagrins secrets :  
 Suivez plutôt la *Sensitive* ;

Lorsqu'elle se montre *crainctive* ,  
 C'est qu'elle a peur des indiscrets.  
 Contre cette épître légère  
 Que m'inspire le *Romarin*.... (franchise).  
 Ah! votre époux d'un front sévère ,  
 N'osera point s'armer du *Thym* (jalousie)  
 Car mon amitié sûre et franche ,  
 Trop heureuse de son destin ,  
 Lui garde à jamais la *Pervenche* (amitié éternelle).

ALBERT MONTÉMONT.

LES MÉDITATIONS ET SOUVENIRS DU SPECTATEUR  
 FRANÇAIS; par M. Delacroix, juge à Versailles (1).

L'auteur donne ici le fruit d'une longue expérience; dès 1787, un de ses ouvrages avait obtenu de l'Académie Française, le prix d'utilité. Celui-ci respire aussi l'amour du bien; il se compose de 150 chapitres. Quelquefois ses pensées sont rendues avec originalité. Telle nous a paru être la suivante:

« Il n'y a rien de si commun que d'entendre reprocher aux hommes de n'être que des *égoïstes*: quant à moi, je serois tenté de les accuser de ne l'être pas assez. Il est vrai qu'il faudroit commencer par bien définir l'égoïsme. Sous ce mot, je comprends le désir d'être mieux que l'on n'est, de perfectionner ses facultés morales et intellectuelles, d'attirer sur soi plus d'estime, et de briller par plus de vertus, par un goût plus délicat, de rectifier les habitudes vicieuses que l'on a contractées, de rendre son existence plus précieuse aux autres hommes, d'acquiescer sur ses passions un tel empire, qu'on ne s'écarte jamais des limites de la justice envers ses égaux et ses inférieurs, de s'efforcer enfin de parvenir à cette noble impassibilité qui caractérisoit les Socrate, les Epictète, et quelques sages plus modernes, dignes de notre vénération. Tels sont les égoïstes que je voudrois voir en grand nombre, et non ceux qui, tout en paraissant ne s'occuper que d'arriver à la fortune et aux honneurs, traversent des routes épineuses, sont rongés de soucis, et fertilisent laborieusement un héritage qui laissera à leurs descendans la faculté de s'éteindre dans l'oisiveté, dans des voluptés honteuses. »

M. Delacroix compare l'ignorance à une maison dont les

(1) Un volume in-8° de 464 pages. Prix 6 francs, et, port franc, 7 francs 50 centimes; à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n. 23.

habitans vivent tranquilles, sans songer au passé, sans s'occuper de l'avenir, et bornent tous leurs soins au présent. « La lumière, dit-il, qui pénètre dans cette maison, suffit pour faire reconnaître tout ce qu'elle renferme de nécessaire et de commode : des vues lointaines, des perspectives agréables ne lui communiquent point de charmes : les tableaux qui la décorent y sont souvent placés dans un faux jour : si on y fait de la musique, plusieurs causes en étouffent les sons et en rendent les instrumens discors : mais des oreilles peu exercées à l'harmonie ne sont pas blessées des tons faux et confus : de vieilles cartes de géographie, dont le temps et les révolutions ont détruit les vérités, n'offrent plus que des erreurs : mais qu'importe à ceux qui n'ont rien à espérer, rien à regretter des révolutions politiques. Une bibliothèque dans laquelle sont entassés confusément de vieilles anecdotes, d'anciens systèmes, de prétendues découvertes, des romans de chevalerie, des voyages imaginaires suffisent à l'oisiveté des lecteurs. Proposez au paisible propriétaire de cette demeure de l'abattre pour en élever une autre plus régulière, située sur un sol plus élevé, d'où l'on puisse découvrir un espace plus étendu ; il vous répondra qu'en sacrifiant son habitation au désir d'en avoir une d'une architecture plus moderne, il courroit le risque de demeurer longtems à découvert ; que peut-être la mort le surprendroit avant de pouvoir jouir de tout ce qu'on lui promet de merveilleux ; qu'il ne veut pas se jeter dans la vague des incertitudes, en abandonnant des réalités avec lesquelles il existe depuis bien des années. »

Après avoir mis en parallèle les jouissances du riche avec le calme dans lequel repose l'ame du *savant*, l'auteur dit de ce dernier : « Ses amis sont d'illustres morts qui vivent encore pour lui, qu'il interroge lorsqu'il lui plaît, avec lesquels il cesse de converser lorsque leur entretien fatigue son esprit. Il leur fait répéter ce qu'il n'a pas bien compris, il les éloigne, il les rapproche à son gré, il les refute sans blesser leur orgueil. Tant qu'il se plaît avec eux, il n'a rien à envier aux autres hommes. C'est à lui seul que les heureux de ce monde devoient porter envie, s'ils connoissoient tout son bonheur, s'ils avoient quelque idée du charme de son indépendance. »

En traitant de *l'amour chez les femmes*, l'auteur employe ce parallèle ingénieux : « L'amant n'écrit point, il parle à sa maîtresse lorsqu'il tient la plume ; la femme au contraire lui écrit souvent ce qu'elle n'oseroit lui dire : le premier déclare, et l'autre ne fait qu'avouer. »

L'auteur étoit allé chez un vénérable *vieillard*, qui avoit depuis peu perdu la compagnie de ses jours. Voici les paroles du *vieillard* : « Cette moitié de moi-même qui me restoit, s'est évanouie. En me perdant, mes vieux serviteurs seront consolés par mes bienfaits ; j'emporterai en mourant la pensée que mon trépas ne sera un malheur pour personne et accroîtra le bien-être de quelques-uns. De quoi donc m'affligerois-je à présent ? Ma tombe est devenue pour moi le seul lieu de repos qui convienne à ma destinée ; en me recevant, elle dérobera aux humains ce que je m'efforcerois en vain de leur cacher. Ils ne verront point les horreurs de la décrépitude, ils n'insulteront point à ma démence ou à l'aliénation de mon esprit. Vous voyez que si l'amitié doit encore faire quelques vœux pour moi, ce n'est pas pour me voir réconcilié avec la vie, mais pour que j'en sois bientôt séparé. »

La critique des *parvenus* se trouve dans le chapitre intitulé : de la Mémoire. « De tous les hommes, dit M. Delacroix, ceux qui paroissent plus dénués de mémoire, ce sont les favoris de la fortune. A peine sont-ils parvenus au plus haut degré d'opulence et de grandeur, qu'ils ont oublié ce qu'ils étoient et de quel point ils sont partis. A voir leur contenance, leur air de dignité, leur mépris pour tout ce qui ne brille pas comme eux, on diroit qu'ils n'ont jamais été ni bas, ni souples, ni intrigans ; qu'une justice divine les a tout-à-coup placés dans le poste qu'ils occupent, et que, loin d'avoir à se louer de sa faveur, ils pourroient se plaindre des bornes qu'elle a mises à sa prodigalité. »

~~~~~  
M O D E S.

Quelques chapeaux blancs, à passe moins longue qu'à l'ordinaire, sont ornés de touffes de lilas, et garnis d'un large ruban lilas appliqué, ou de plusieurs liserés lilas.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1880.

~~~~~  
Le 25 de ce mois, paroîtront les Gravures de *Meubles* 495 et 496.

~~~~~  
Nous avons annoncé pour le 29, le portrait de *Diane de Poitiers*; il sera immédiatement suivi de celui de la *Reine Claude*, première femme de François I<sup>er</sup>.

1820.

Costume Parisien.

(1880)



Chapeau de velours plein, orné de plumes d'autruche. Robe de cachemire à corsage busqué et froncé. Schall long.

30 )  
vénéralle avoué,  
de ses jours. Vrai  
moi-même qui me  
s vieux serviteurs  
terai en mourant la  
pour personne et  
quoi donc m'assure  
pour moi le seul  
me recevant, et  
erois en vain de  
s de la décepiion,  
à l'aliénation de  
teore faire quelques  
réconcilié avec la  
»  
ve dans le chapitre  
ommes, dit M. De  
de mémoire, ce  
nt-ils parvenus au  
qu'ils ont oublié  
partis. A voir leur  
mépris pour tout  
ils n'ont jamais  
tice divine les a  
, et que, loin d'  
plaindre des bon

asse moins long  
es de lilas, et  
ou de plusieurs

Gravure 1880.

Gravures de Meuble

le portrait de  
celui de la Reine

OLAS-VACUET.

Ce Journa  
le 15, av  
six, et 38

En 1802  
Meubles et  
Dames, 187

On ven  
pigeons r  
Les ch  
les flacons  
moins suu

Armanit  
dessus son  
Elle étoit  
— « Ce n'  
» vous, sa  
» par desu  
L'ordoun  
mant.

Dermont e  
» dit-il, et  
» tirer parti.  
Vous êtes  
de chose. Fre  
le troller me

---



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.




---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

---

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---



---

On vend des flacons de cristal qui ont la forme de champignons renversés.

Les champignons ont empoisonné des familles entières, et les flacons sont pleins d'odeurs qui ne sont souvent guères moins funestes à nos belles.

~~~~~

Armantine avoit des douleurs, et ne pouvoit se lever de dessus son canapé sans jeter des cris perçans et navrans. Elle étoit inquiète, et il falloit que le médecin accourût. — « *Ce n'est, dit-il, qu'un peu de rhumatisme, promenez-vous, faites de longues courses, transpirez et couchez-vous par dessus, vous serez guérie.* »

L'ordonnance étoit agreable et le docteur parut charmant.

Dermont entre avec sa cravache à la main : « *Mon cheval,* » dit-il, *est bien malade, il boîte, il tousse et je n'en puis tirer parti.* »

Vous êtes, reprit le docteur, tourmenté pour bien peu de chose. Frottez l'animal avec un bouchon de paille, faites le trotter modérément et puis rentrez-le à l'écurie, vous

verrez que demain il n'y paroîtra plus , car ce qu'il a , n'est qu'un peu de rhumatisme.

Armantine , à ces mots , devint furieuse : *Sortez , Monsieur , laissez-moi , je ne veux plus vous voir de ma vie. Quoi ! vous me trouvez des maux pareils à ceux d'un cheval ! et vous me prescrivez les mêmes remèdes !....*

Le pauvre médecin atterré par cette brusque apostrophe , saisit sa canne et son chapeau , monte dans sa demi-fortune et , tout contristé d'avoir perdu de si bonnes pratiques ,

« Promit mais un peu tard qu'on ne l'y prendroit plus. »

LE VERRE A FACETTES.

J'aime assez le mensonge et les illusions.
Souvent leurs fausses apparences
Semblent doubler mes jouissances
Et la vivacité de mes sensations.

Mais , en buvant dans mon verre à facettes ,
Je suis un peu déconcerté :
Sur ma table je vois trente plats , dix topettes ,
Et cent couverts , tout brillants de clarté.

En cercle autour de moi vous semblez vous étendre ,
Beaux fruits , multipliés par un heureux pouvoir :
Je n'ai que deux yeux pour vous voir ,
O prodige inoui ! j'ai cent mains pour vous prendre.

Auprès de moi folâtre une troupe d'enfans :
Je sais que j'en ai trois ; mais d'où vient tout le reste ?
Quoiqu'il en soit , les mets sont suffisans ,
Et c'est une manne céleste.

Mais posé-je mon verre , alors tout disparaît :
Ce n'était , en effet , que des ombres légères ;
Qui cependant m'ont si bien satisfait
Que je cours à d'autres chimères.

SECOND V
DE L'AEU
Notice hi
composée
glais sur
la narra
orné de
carte rep
jusqu'à l

Mango P
1796 et 17
second, le
Il s'agit
le cours
sance géo
et de pre
à l'état de
leur degré
terieur de l
roient on
créer de n
tracé qui s
et les côtes
la côte occ
européennes
pourroient
la nouvelle

(1) Un volu
à Paris, chez
n. 5, (ancien

(5)
Vous qu'on voit tourmentés par tant de passions ,
Amans , ambitieux , poètes ,
Voulez-vous être heureux par les illusions ?
Buvez dans le verre à facettes.

J. ST. MARTIN.



SECOND VOYAGE DE MUNGO PARCK , DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE , PENDANT L'ANNÉE 1805 : précédé d'une
Notice historique et biographique sur ce célèbre voyageur ,
composée d'après des documens officiels. Traduit de l'an-
glais sur la 2^{ème}. édition , avec des additions tirées de
la narration de *Robert Adams* , en 1810. Ouvrage
orné de planches , du portrait de Mungo Parck , et d'une
carte représentant sa route depuis Kayre , sur la Gambie ,
jusqu'à Boussa sur le Niger (1).

Mungo Parck , né en Ecosse , fit son premier voyage en
1796 et 1797 , et le publia en 1799. Il partit pour le
second , le 27 avril 1805 ; sa mort fut annoncée en 1806.

Il s'agissoit , dans sa dernière expédition , de déterminer
le cours et l'embouchure du Niger , d'acquérir la connois-
sance géographique des pays à travers lesquels ce fleuve coule ,
et de prendre toutes les informations possibles relativement
à l'état des habitans , à leurs relations commerciales et à
leur degré de civilisation. « Des liaisons formées avec l'in-
térieur de l'Afrique , dit l'éditeur du Voyage de Parck , pour-
roient ouvrir de nouvelles communications commerciales , et
créer de nouveaux marchés ; une certaine portion du vaste
trafic qui se fait maintenant avec Tombouctou , par Maroc ,
et les côtes de la Méditerranée , pourroit être détournée vers
la côte occidentale , et la grande quantité de productions
européennes , à qui maintenant d'autres voies sont ouvertes ,
pourroient être transportées dans le centre de l'Afrique , par
la nouvelle route du Niger. »

(1) Un volume in-8°. de 425 pages. Prix : 7 francs 50 centimes ;
à Paris , chez Dentu , imprimeur-libraire , rue des Petits-Augustins ,
n°. 5 , (ancien hôtel de Persan).

Dans sa dernière lettre à un des principaux secrétaires d'état de Sa Majesté Britannique, en date du 17 novembre 1805, Mungo Parck disoit : « Nous n'avons eu avec les naturels aucune espèce de contestation, et aucun de nous n'a été tué par les bêtes féroces, ou n'a péri par quelque autre accident. Cependant, je suis affligé de dire que de quarante-quatre Européens partis de Gambie en parfaite santé, cinq seulement sont aujourd'hui vivans. Ce sont trois soldats, dont un a l'esprit dérangé, le lieutenant Martyn, et moi. D'après ce fait, je crains que Votre Seigneurie ne soit portée à considérer les affaires comme très-désespérées; mais je vous assure que je suis loin de me livrer au désespoir. Avec l'aide d'un des soldats, j'ai changé un grand canot en un schooner assez bon, à bord duquel j'ai hissé ce jour même le pavillon anglais. Sur ce navire, je me dirigerai vers l'est, avec la ferme résolution de découvrir où se termine le Niger, ou de périr dans cette tentative. Je n'ai rien entendu dire qui puisse m'inspirer de la confiance sur le cours lointain de ce superbe fleuve; mais je penche de plus en plus à croire qu'il ne peut finir ailleurs que dans la mer. Mes chers amis, M. Anderson et M. Scott, sont morts; mais quand tous les Européens qui sont avec moi mourroient, quand je serois moi-même à moitié mort, je persévérerois toujours dans mon entreprise; et si je ne pouvois atteindre le but de mon voyage, je voudrois, du moins, mourir sur le Niger. »

A son Épouse (19 Novembre 1805) :

« Je suis affligé jusqu'au cœur de vous écrire quelque chose qui puisse vous causer de la peine; mais telle est la volonté de celui qui *fait tout bien!* Votre frère Alexandre, mon cher ami, n'est plus. Il est mort de la fièvre, à Sansanding, le matin du 28 octobre..... Je crains que, frappé des terreurs d'une femme et des inquiétudes d'une épouse, vous ne veniez à considérer ma situation comme beaucoup plus mauvaise qu'elle ne l'est en effet. A la vérité, mes chers amis, MM. Anderson et George Scott, ont tous les deux dit adieu aux choses de ce monde; et la plupart des soldats sont morts pendant une marche faite dans la saison des pluies; mais, croyez-moi, je suis en bonne santé. Les pluies ont tout-à-fait cessé; la saison saine est revenue; il n'y a donc plus de maladies à redouter, et j'ai toujours assez de force pour me défendre de toute insulte en descendant le fleuve

jusqu'à la m
nous mettr
lettre. »

Non-seul
mouvements
moindres de
occasions qu
forts. C'élai
ment robust
d'un Roi,
idée avanta
serez tous, d
que tous les
Jinnie app
d'un bon fu
tolet, d'un
grains à col
qui a fait ce
Mauris; les
à un plus ha
de Anne,
vous les re

trouver w
marchand
marche qu
ministre a
Voici les pe

Pour le R
à deux coup
Un sabre a
large, coul
jaune. Douz
demi de pou
coups, mont
idem.

Ou croit q
de dire qu'il
le ressentime
geur.

Nous avon
le voyage de l
pris Robert
en voici la su

jusqu'à la mer. Nous avons déjà embarqué tous nos effets, et nous mettrons à la voile dès le moment que j'aurai fini cette lettre. »

Non-seulement Mungo Parck avait dirigé tous les grands mouvemens de la caravanne, mais il en avait surveillé les moindres détails et avoit tenu la première place dans toutes les occasions qui exigeoient de la vigueur physique et de grands efforts. C'étoit un homme d'une taille haute et d'un tempérament robuste. Le discours dans lequel il explique aux envoyés d'un Roi, le dessein et les motifs de son voyage, donne une idée avantageuse de son talent pour les négociations. « Vous savez tous, dit-il, que le peuple blanc est un peuple commerçant, et que tous les articles de valeur que les Maures et le peuple de Jinnie apportent à Ségo, sont faits par nous. Si vous parlez d'un bon fusil; qui l'a fait? Les blancs. Si vous parlez d'un pistolet, d'une pièce de bast (toile bleue), ou d'écarlate, ou de grains à collier, ou de poudre à canon, le tout également bon; qui a fait ces divers objets? Les blancs. Nous les vendons aux Maures: les Maures les apportent à Tombouctou et les y vendent à un plus haut prix. Les gens de Tombouctou les vendent à ceux de Jinnie, et à un prix encore plus haut, et ceux de Jinnie vous les revendent. Maintenant le Roi du peuple blanc désire trouver un chemin par lequel nous puissions vous apporter nos marchandises, et vous les vendre toutes à beaucoup meilleur marché que vous ne les obtenez aujourd'hui. » Le principal ministre assura le voyageur de la protection de son maître. Voici les présens qu'il reçut :

Pour le Roi, un beau coutelas, garni en argent. Deux fusils à deux coups, montés en argent. Deux paires de pistolets, *idem*. Un sabre avec un fourreau mauresque. Trente-deux verges de drap large, couleur écarlate. Douze verges de drap bleu. Douze de jaune. Douze de vert clair. Une demi-charge, ou deux barils et demi de poudre à tirer. Pour le fils aîné du Roi: un fusil à deux coups, monté en argent. Une paire de pistolets, *idem*. Un sabre, *idem*.

On croit que le ministre à qui Mungo Parck eut l'imprudence de dire qu'il ne reviendrait pas, s'appropriâ ces présens, et que le ressentiment du roi fut cause de la mort de notre voyageur.

Nous avons parlé de Tombouctou; on trouve en note, dans le voyage de Mungo Parck, une description de cette ville, d'après Robert Adams, matelot américain, qui l'habita en 1810; en voici la substance: « Le palais du Roi est de terre glaise,

mêlée d'herbes, et ne se compose que d'un rez-de-chaussée de huit à dix pièces.

Les maisons sont éparses et sans alignement ; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée : elles sont carrées, et les toits sont plats.

Près du palais du Roi est un enclos où les marchands qui arrivent dans la ville déposent leurs objets de commerce.

Pendant tout le tems qu'Adams resta dans la ville, ainsi qu'un matelot portugais pris avec lui, il eut la facilité de s'y promener et de se montrer aux curieux, très-empressés de voir les esclaves chrétiens.

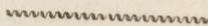
Les principaux fruits sont des noix de coco, des dattes, des figues, des ananas, et une espèce de pêche, si peu commune, qu'on la réserve pour la cour. Les végétaux potagers sont les carottes, les navets, les patates douces, les fèves et les choux : les graines, le riz et le maïs.

La pintade, ou poule de Guinée est le seul oiseau domestique. La viande dont on se nourrit le plus communément, est celle de chèvre et de chevreau.

Les hommes vont tête nue ; les femmes, quand elles le peuvent, se parent d'une grande quantité d'ornemens en ivoire, en or, en os et en cuivre.

Comme tous les autres nègres, ceux de Tombouctou aiment la danse à la fureur. Le fifre, un tambourin et une espèce de guitare, sont les seuls instrumens de musique.

Persone ne sait écrire, et les comptes se font avec des tailles de bois. Des coquillages appelés *coaris*, sont la monnaie courante.



Ah! disois-je, quand j'étois garçon, qu'il est heureux celui qui possède à Paris un revenu de deux mille écus, net d'impôts et de redevances ! Il peut vivre agréablement, sans faste, mais avec une aisance parfaite ; il va au bal, au spectacle, il a des cercles de jolies femmes où il est vu avec faveur, et pourquoi n'y trouveroit-il pas une femme aimable pour doubler encore sa fortune et ses plaisirs ?

Je n'avois que mille écus alors et je vivois en anachorète. Mais les six mille francs arrivèrent et je ne tardai pas à trouver qu'ils étoient bien justes pour mettre à même de se soutenir dans un certain monde. Tout est fort cher dans cette immense

ville, et pour peu qu'on
soit par éprouver
dettes.

Pour combler le
et vertueuse, je de
cent, en quoique
sensible, j'apparis
reste à Paris, quo
et bien courts. Il m
jusqu'à la fin de l'ann
ce fut que deux à la
conin, nous vimes
nos affaires, il éto
encore doubles.

Le sort nous imm
autres nous avou
ne nous avoit été d'
lent bien qui nous é
moine. C'est ains
Pour le coup il nous
peine.

Mais plus on a,
ou se crée des be
avoir un équipage
dans l'antichambre
ouverts tous les je
mente. On pourro
tôt à l'extraire. Les
ou voit s'éteint la d
bition dans son am
autre digne des hau
on se pousse, on
lever dans une carr
rils. On avoit de
obstacles contrain
toutes les espéran
vus idées, l'autre c
vient un combat et v
en repos, autant que
l'habit.

ville, et pour peu qu'on soit généreux, avec deux mille écus, on finit par éprouver de l'embarras et par faire d'assez fortes dettes.

Pour combler le déficit, je me mariaï. Ma femme étoit belle et vertueuse, je devins constant et heureux : heureux du côté du cœur, car quoique ma compagne m'eût apporté la dot que j'avois souhaitée, j'appris par expérience que douze mille francs de rente, à Paris, quand on a un ménage à tenir, sont bien exigus et bien courts. Il manquoit toujours quelque chose pour aller jusqu'à la fin de l'année, et quand il nous vint des enfans, comme ce fut par deux à la fois (tant la providence bénissoit notre union!) nous vîmes assez clairement que pour faire honneur à nos affaires, il étoit indispensable que nos ressources fussent encore doublées.

Le sort nous immola une victime. Une vieille tante qu'à peine autrefois nous avions entrevue, mourut presque subitement : elle ne nous avoit été d'aucun secours pendant sa vie, mais l'excellent bien qui nous échut de son héritage nous fit chérir sa mémoire..... C'est ainsi que sont hélas! les neveux et les nièces..... Pour le coup il nous sembla que nous étions tout-à-fait hors de peine.

Mais plus on a, plus on dépense. En prenant des années, on se crée des besoins ; on n'avoit qu'un cabriolet, on veut avoir un équipage. Les chevaux à l'écurie, les domestiques dans l'antichambre, les dîners souvent répétés, les salons ouverts tous les jours, c'est là ce qui ruine et ce qui tourmente. On pourroit rabattre de ce train, mais on tend plutôt à l'accroître. Les passions tendres sont moins de mode, on voit s'enfuir la douce philosophie, on laisse entrer l'ambition dans son âme, on se sent pour le moins autant qu'un autre digne des hautes fonctions publiques, on s'intrigue, on se pousse, on sacrifie son temps, sa liberté pour s'élever dans une carrière qui n'a que des dégoûts et des périls. On avoit de grandes vues de bien public que mille obstacles contrarient. Tous les meilleurs projets échouent, toutes les espérances sont déçues, l'un se fait honneur de vos idées, l'autre calomnie vos intentions, votre vie devient un combat et vous aspirez désormais à l'obscurité et au repos, autant que vous avez recherché le mouvement et l'éclat.....

**

~~~~~

~~~~~  
 AU RÉDACTEUR ,

J'ai été curieuse d'aller voir les souliers imperméables du sieur Jacquot, de la rue Neuve-Saint-Roch, et j'ai été enchantée de reconnoître que vous ne m'aviez point trompée; mais ces chaussures ne sont pas les seules bonnes que fasse ce cordonnier; il est encore d'une adresse rare pour la coupe des souliers de femme. Une de mes amies a commandé chez lui une demi-douzaine de douillettes, et s'en est bien trouvée. Ce sont des pantouffles, des souliers pour la chambre, piqués, ouâtés et garnis de pluche. Les souliers sont de diverses couleurs, mais la pluche est toujours blanche. M. Jacquot fait aussi pour les enfans de petits souliers de velours, fourrés, et qui leur tiennent les pieds bien chauds. Enfin c'est un cordonnier qui pense à la santé de ses pratiques et qui donne de belle marchandise.

NARCISSE DE B** née L.

~~~~~  
 M O D E S.

Quelques spencers ont une ceinture dont le milieu est taillé en pointe. Cet accessoire vient des costumes de bal. Par derrière, au-dessus de la ceinture, sont de petites basques comme aux habits d'amazône. On commence à porter des robes de percale, et, ce qui avoit cessé d'être en usage, des tabliers pareils. La garniture du bas de la robe consiste en une seule bande de mousseline, plissée à plis ronds. La garniture du tablier est de la même largeur, et plissée de même.

~~~~~  
 A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1881.

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

---

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

*à la fin de chaque page de piqués.  
 dans l'intérieur de la couverture.*

1820.

Costume Parisien.

(1881)



*Habit de drap. Gilet de piqué. Petit schall en crêpe de la Chine. Pantalón de casimir. Bas de soie à jour.*

RÉDACTEUR,

voir les souliers imp...  
 Neuve-Saint-Roch, et...  
 e vous ne m'aviez pour...  
 pas les seules bonnes...  
 d'une adresse rare pour...  
 de mes amies a comman...  
 illettes, et s'en est les...  
 es souliers pour la chan...  
 pluche. Les souliers so...  
 che est toujours blanc...  
 ins de petits souliers...  
 nt les pieds bien chauf...  
 se à la santé de ses pa...  
 lise.

NARCISSE DE D'...

DES.

ge ceinture dont le m...  
 tre vient des costumes...  
 la ceinture, soit de...  
 mazone. On commença...  
 qui avoit cessé d'être...  
 ure du bas de la robe...  
 sseline, plissée à pl...  
 le la même largeur,

ointe la Gravure 1820.

ournal, doit être adressé...  
 ulevart Montmartre, et...  
 onnemens datent de l'...

R DE NICOLAS-VARLEUR.

*Ce Journal paroit  
le 15, par deux  
six, et 36c. pour*

*En 1802, a été  
Nouvelles et de Voisin  
Dunes, 18 N<sup>o</sup>. par a*

Autréhois, je  
à tant d'autres, et q  
quelquefois à son g  
semble à un ridicule  
en France. Hélas!  
encore aujourd'hui à  
pas quelques traces  
développement de m  
Je devins amoureux  
per de moi l'objet de  
un peu le chapeau sur  
un petit air cavalier q  
Ernestine me dit que  
jusqu'à fond du cœur  
peut dans un équilibre  
à cet pu mieux faire. J  
pour à mon oncle le co  
Si vous étiez indifféren  
examine à votre chape

---



---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---



---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---



---

### CRITIQUE AFFECTUEUSE.

Autrefois, je croyois n'avoir aucun de ces tics que je vois à tant d'autres, et qui font remarquer un homme dans la société, quelquefois à son grand dommage; car il est certain tic qui ressemble à un ridicule, et vous savez ce que c'est qu'un ridicule en France. Hélas! je m'étois bien trompé, et je m'examine encore aujourd'hui avec inquiétude, pour savoir s'il ne me reste pas quelques traces de mes imperfections. Voici à qui je dois le développement de ma *Perfectibilité*.

Je devins amoureux, et je fis si bien, que je parvins à occuper de moi l'objet de mes affections. Ordinairement, je portois un peu le chapeau sur l'oreille; je croyois que cela me donnoit un petit air cavalier qui me convenoit fort. Mais un jour, M<sup>l</sup>e Ernestine me dit que cela étoit peu distingué. Ce mot me blessa jusqu'au fond du cœur. Je mis désormais le bord de mon chapeau dans un équilibre parfait: le plus habile géomètre du monde n'eût pu mieux faire. J'étois un peu affecté de cette leçon. J'en parlai à mon oncle le colonel. Tant mieux! me dit-il, tant mieux! Si vous étiez indifférent à cette jeune personne, elle n'auroit pas examiné si votre chapeau étoit droit ou de travers. Moi, avec

mes soixante ans, je passerois devant elle, sans craindre le contrôle. Ces mots me mirent du beauume dans le sang. Le lendemain, je venois d'arranger ma cravate à la dernière mode : cela me grossissoit le col et il me sembloit que mes traits en paroisoient plus fins. Je vis M<sup>lle</sup>. Ernestine au bal, et, dès que je m'approchai d'elle, elle me dit tout bas : Tachez de vous placer devant une glace, pour arranger votre cravate : cela ne vous sied point. Je rougis, et je demeurai d'autant plus embarrassé qu'il me fallut attendre plus d'une heure pour trouver l'occasion favorable à la réparation de ma cravate. Lorsque cela fut fait, je vins remercier ma conseillère, en l'invitant à danser une contredanse. Mon oncle le colonel m'ouvrit alors sa tabatière. Je pris, du bout du doigt, un peu de tabac, et je le portai à mon nez, avec un petit mouvement original qui me parut d'assez bon ton. J'éternuai tout doucement, et je puis dire que ma manière de prendre du tabac n'étoit pas commune. Hé bien, M<sup>lle</sup>. Ernestine me dit en riant : Ah ! mon dieu, que vous êtes comique quand vous prenez du tabac ! Vous fermez les yeux et vous allongez le nez de la plus drôle manière du monde. Je demeurai anéanti. Que seroit-ce donc, me disois-je à moi-même, si elle m'avoit vu essayer de fumer ? Je serois perdu.

Enfin, successivement, toutes les parties de ma toilette ont été soumises à la réforme. On a critiqué mes gants jaunes : je n'en porte que de verts. Il n'est pas jusqu'à mon jabot et à la gance de mon chapeau qui n'aient donné lieu à de vigoureuses sorties.

Je croyois les fonctions de ma charmante critique terminées. Point du tout. Elle passe maintenant de l'extérieur à la personne ; elle assure qu'il y a des tics de l'esprit comme du corps ; et que j'en ai plusieurs. Par exemple, elle a remarqué que je flatte trop les dames ; que je prends, devant les hommes, un certain air de supériorité ; et qu'il m'arrive d'employer trop souvent le mot *moi* dans la conversation, toutes choses qui ne me conviennent point. Elle ajoute que beaucoup de demoiselles ont remarqué cela.

D'après le système de mon oncle, cette dernière circonstance devoit singulièrement flatter mon amour propre. Mais je me suis bien gardé de joindre ce ridicule à mes tics.

Un sage disoit : *Si tu veux donner du poids à tes maximes, fais les prononcer par une bouche pure.* J'éprouve qu'une jolie bouche a encore plus de pouvoir. C'en est fait, si M<sup>lle</sup>. Ernestine continue de m'aimer, je vais devenir un homme parfait, un nouveau Grandisson. On a écrit contre la critique amère.

Moi, je voudrois  
l'homme peuvant en  
mais exprimer à  
bonté qu'elle a eue  
la tête jusqu'au p

Il me vient une  
de ce que l'on aim  
je ne ten pas mal,  
à M<sup>lle</sup>. Ernestine le  
elle a tout ce qu'il  
ai pas moins remar  
pauvre. On trouve  
belle dans sa main  
grasse en parlant ;  
etc... En conscien  
l'aveu de ses défaut  
mes vœux. Je me  
s'il est aussi braveux  
c'est doute. Je crois  
les femmes eussent b  
sontes toujours sue  
reste, nous verrons

Paine et j  
Et j'a  
D'ou  
Mais j'ai

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR  
DU SÉNÉGAL ET  
ORDRE DU GOUVERNEMENT  
ET VRAIS DESIRÉS ET

M. Mallin se trou  
l'usage de la navigation

Il deux volumes in-8  
Paris, chez An  
des-arts, p. 12.

Moi, je voudrais faire l'éloge de la douce critique que les femmes peuvent exercer sur nous. En vérité, je ne pourrai jamais exprimer à M<sup>lle</sup>. Ernestine ma vive reconnaissance pour la bonté qu'elle a eue de me tourmenter, en me contrôlant depuis la tête jusqu'aux pieds.

Il me vient une idée : puisqu'une critique naïve des défauts de ce que l'on aime peut lui être si profitable, je crois que je ne ferai pas mal, à présent que je deviens parfait, de rendre à M<sup>lle</sup>. Ernestine le service que j'en ai reçu. Elle est charmante, elle a tout ce qu'il faut pour plaire, sans doute ; mais je n'en ai pas moins remarqué en elle certains tics qu'on est loin d'applaudir. On trouve généralement qu'il y a quelque chose d'affecté dans sa manière de se coëffer les jours de bal ; qu'elle grasseie en parlant ; qu'elle est un peu encline à médire, etc., etc..... En conscience, je dois trop à ma cousine pour ne pas l'avertir de ses défauts. Je serois coupable de différer d'un jour mes conseils. Je mettrai par écrit le résultat de ma censure, s'il est aussi heureux que celui de la sienne. Mais franchement, j'en doute. Je crois, entre nous, que la nature a voulu que les femmes eussent le droit de nous corriger, tandis que nous sommes toujours forcés de les prendre comme elles sont.... Au reste, nous verrons bien.

J. P.

~~~~~  
IMITATION DE CATULLE.

J'aime et je hais : je hais celle que j'aime.

Et j'aime celle que je hais.

D'où vient cela ? Je ne le sais ;

Mais j'en ressens un mal extrême.

TALAIRAT.

~~~~~  
VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, AUX SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE, FAIT EN 1818, par ordre du gouvernement Français; par G. Mollien; avec cartes et vues dessinées et gravées par Ambroise Tardieu (1).

M. Mollien se trouvoit en 1816, sur la frégate *la Méduse*, lorsqu'elle fit naufrage sur la côte occidentale d'Afrique. Il fut

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 359, l'autre de 319 pages. Prix : 12 francs ; à Paris, chez Ambroise Tardieu, rue du Jardinot. St-André-des-Arts, n. 12.

du nombre de ceux qui, embarqués dans un canot, gagnèrent la terre sans accident.

Les découvertes de Mungo Parck lui avoient fait concevoir le projet, sinon de visiter les contrées où ce voyageur a perdu la vie, au moins de s'enfoncer dans le même continent.

En 1818, M. de Fleuriau, gouverneur du Sénégal, entra dans ses vues et l'autorisa à prendre dans les magasins du Roi tous les objets nécessaires à son expédition. « Je ne voulois pas, dit-il, me charger d'un gros bagage, qui auroit excité la cupidité des nègres. Je reçus des magasins du Roi : deux fusils à deux coups. Dix livres de poudre à feu. Cinquante pierres à fusil. Cinquante balles de plomb. Trois livres et demie de corail, numéros 3 et 2. Deux livres deux onces d'ambre jaune mat. Dix-huit masses de verroterie. Quatorze livres de tabac. Une hache. Un tiers d'aune d'écarlate. Je me pourvus d'une couverture de laine, de deux outres en cuir pour l'eau, d'une poire à poudre et d'un porte-manteau; enfin je mis deux poignards à mes côtés, et pour connoître la direction des routes que je suivrois, je me munis de trois boussoles de poche. Un âne mérito nécessaire pour porter mon bagage, je l'achetai. »

Voici les instructions que notre voyageur reçut de M. de Fleuriau : « Monsieur, la mission que vous allez remplir a pour objet de découvrir les sources du Sénégal, de la rivière de Gambie et du Niger; de vous assurer s'il existe en effet un canal de communication entre les deux premières; de connoître ensuite quelle seroit la distance qui se trouve entre le Sénégal et la source du Niger, et quels seroient les moyens de la franchir. Une fois arrivé sur le Niger, vous prendrez des informations sur la possibilité de le descendre jusqu'à son embouchure.... Le caractère de marchand, que vous adoptez, et la confiance qu'inspire le marabout, que vous avez pour guide, me font espérer que vous trouverez dans votre voyage des chances de succès qu'une suite nombreuse pourroit difficilement se procurer, en excitant l'avidité ou les craintes des peuples que vous rencontrerez. »

Dans une gravure au burin, placée au commencement du premier volume, on trouve le portrait en pied de *Diaï Bourkari*, vu de face. Cent quatre-vingts francs par mois avoient été alloués à cet interprète. C'étoit un homme probe, qui avoit donné des preuves d'attachement aux Européens.

M. Mollien acheta un cheval pour la somme de 300 francs.

Presque toutes les  
fessent la religion  
vera pas dans mo  
de ces dangers in  
relations des rég  
traire, que le cit  
à rebouter dans  
en même tems à  
comme des barria  
connaissances, ne  
habitans de la cat

Son interprète  
tion), parloit l'  
habitant le royan  
tèle et les moists  
go, leur habil  
vient un fardeau  
sent tout l'accout  
reins et descend  
gement sur une  
portent une larg  
chemise de coton  
également simpl  
nom, le reste  
leurs épales ni  
entans derrière  
d'argent, sont le  
esclaves ou mait  
commun.... Les  
leur forme est ;  
il faut se baisser  
quelques nattes,  
en terre, plusieurs  
le mil; voilà les  
à au moins deux  
dans l'autre.»

La capitale des  
village. Ce roi pr  
appeler. « Nous  
palle, dont la p  
hache; nous pass  
étoit semblable à  
Jeolois assis sous u

Presque toutes les nations africaines qu'il va rencontrer, professent la religion de Mahomet. « Le lecteur, dit-il, ne trouvera pas dans mon voyage, de ces aventures extraordinaires; de ces dangers inouis qui donnent souvent tant d'intérêt aux relations des régions lointaines; la mienne fera voir, au contraire, que le climat est l'ennemi le plus dangereux qu'on ait à redouter dans les pays où j'ai voyagé. Mes récits serviront en même tems à prouver que ces nègres que nous regardons comme des barbares, loin d'être entièrement dépourvus de connoissances, ne sont guère moins avancés que la plupart des habitans de la campagne, en Europe. »

Son interprète, qui étoit marabout (ministre de la religion), parloit l'arabe, l'iolof, et le poule. « Les Iolofs, qui habitent le royaume de Cayor, dit M. Mollien, ont tous la tête et les moustaches rasées, mais ils portent la barbe longue, leur habillement est simple; tout ce qui est inutile devient tout l'accessoire d'un nègre; l'une est nouée autour des reins et descend au-dessous du mollet, l'autre jetée négligemment sur une épaule, laisse l'autre à découvert. Les chefs portent une large culote d'une couleur jaunâtre, et ont une chemise de coton, outre la pagne. Le costume des femmes est également simple. Couvertes depuis la poitrine jusqu'aux genoux, le reste de leur corps reste nud. Si elles jettent sur leurs épaules une pagne, c'est pour les aider à porter leurs enfans derrière le dos. Des colliers, des bracelets d'or ou d'argent, sont les seules marques qui désignent les rangs: esclaves ou maîtresses, elles travaillent toutes pour le maître commun.... Les cases des Iolofs sont construites en jonc; leur forme est ronde; on les prendroit pour des ruches; il faut se baisser pour y entrer. L'ameublement consiste en quelques nattes. Une chaudière en fer, et plus communément en terre, plusieurs calebasses, un mortier en bois pour piler le mil; voilà les ustensiles de cuisine. L'Iolof le plus pauvre a au moins deux cases; il couche dans l'une, et fait sa cuisine dans l'autre. »

La capitale des Etats soumis au Bourb-Iolofs, n'est qu'un village. Ce roi prévenu de l'arrivée de notre voyageur, le fit appeler. « Nous traversâmes d'abord, dit-il, une case en paille, dont la porte étoit en planches façonnées à coup de hache; nous passâmes ensuite dans une cour dont la porte étoit semblable à celle de la case, et nous vîmes le Bourb-Iolofs assis sous un arbre, sur une peau de mouton. Il me fit

asseoir à ses côtés ; examina avec attention toutes les parties de mon vêtement , dont la couture lui paroissoit surprenante. Tantôt il me levoit un bras , tantôt une jambe ; il me demanda ensuite si le Roi des blancs étoit aussi puissant que lui ; il s'informa surtout du nombre des femmes qu'il avoit. « Il n'en a qu'une , lui répondis-je. » — « Et tu me vanter ses richesses , reprit-il ; quelle est la grandeur d'un souverain qui n'est pas même en état de nourrir plusieurs femmes ! »

Notre voyageur fit présent d'un grain d'ambre et de dix têtes de tabac. Par reconnaissance , on lui fournit un guide jusqu'à la frontière du Foutatoro , pays dont les habitans se nomment Poules.

L'Almamy ( roi ) du Foutatoro parut à notre voyageur avoir soixante ans. « Sa figure , dit-il , ne manquoit pas d'expression , je dirai plus , son front annonçoit un homme de génie , mais il portoit aussi les traits de la cruauté. Son costume se composoit d'une large culote blanche ; il avoit une tunique de coton à grandes manches ; sa tête étoit couverte d'un bonnet d'écarlate , ceint d'une pague en forme de turban. »

Le marabout qui accompagnoit notre voyageur , avoit dans ce pays une sœur et une nièce. « Si les diamans , dit M. Mollien , attirent en France les regards sur les femmes qui en sont parées , dans le pays de Foute , ce sont des grelots. La sœur et la nièce de Boukari portoient des grelots d'argent. Leurs oreilles , leurs cheveux , leur cou étoient chargés d'or , de corail et d'ambre. Elles avoient le visage long , les traits fins , les formes délicates , la taille svelte et la peau d'un noir d'ébène. »

Leur modestie enchantoit M. Mollien. Chaque fois qu'il les regardoit , elles baissoient les yeux et se couvroient de leur voile. « Je crus , dit-il , devoir , en galant chevalier français , faire leur éloge devant mon marabout ; mais ce philosophe africain me dit à l'oreille : vous ne pouvez vous imaginer comme les femmes de notre pays sont trompeuses ; cette modestie qu'elles affectent , jointe à la régularité de leurs traits et à la vive passion qu'elles semblent ressentir pour leurs amans , enflamment ceux-ci à un tel point , qu'elles les mangent. » Il vouloit dire qu'elles les ruinoient.

Les femmes poules ont une pague autour des reins , et quelquefois une camisole à manches ; leurs cheveux sont longs ; elles les tressent autour de la tête.

Les poules s  
même des habit  
en quittant le F  
et accueillent l'é  
que dans le F  
agréables. Par  
vient plus aux n  
nemens , et leur  
d'art.

M. Mollien ne  
si fautes aux c  
4 mai , dit-il ,  
notre épouvanta  
presser les ca  
cution de mes p  
surtirent de leur  
brouillard épuis  
tagus ; l'orge  
poussée par le co  
che étoit lente ,  
notre case et de  
construite. A pe  
spectacle d'un  
toutes parts ; l  
elle faisoit pou  
sur bestiaux ,  
insistant la terre  
climats tempérés  
qui tombent en d  
les pays compri  
d'eau qui se pré  
répandent dans  
des Européens  
dies qu'elle dér  
Le voyage de l  
ses premiers sois  
soliciter pour su  
d'un terrain sur l  
demande fut acco  
sua.

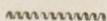
Après une cou  
Blaise , le 23 mai  
au sein de sa fan

Les poules sont d'un caractère violent. Il n'en est pas de même des habitans du Bondou, pays que M. Mollien visita en quittant le Foutatoro. Ces derniers sont doux, tranquilles et accueillent l'étranger avec affabilité. Le costume est le même que dans le Foutatoro ; mais les femmes ne sont pas aussi agréables. Par leurs formes et leur couleur, elles ressemblent plus aux nègresses ; elles portent beaucoup moins d'ornemens, et leurs vêtemens ne sont pas drapés avec autant d'art.

M. Mollien ne nous a pas encore parlé des pluies qui furent si funestes aux compagnons de voyage de Mungo Parck. « Le 4 mai, dit-il, à cinq heures après midi, un coup de tonnerre épouvantable qui annonçoit l'arrivée des pluies, me fit pressentir les calamités qui alloient mettre un obstacle à l'exécution de mes projets. A ce bruit terrible, tous les habitans sortirent de leurs cases ; on apperçut dans l'est comme un bronillard épais qui déroboit la vue des plus hautes montagnes ; l'orage s'approchoit ; la masse d'eau qui s'avançoit, poussée par le courant d'air, étoit prodigieuse, mais sa marche étoit lente, de sorte que nous eûmes le tems de quitter notre case et de nous réfugier dans une antre plus solidement construite. A peine y étions-nous entrés, que j'eus l'effrayant spectacle d'un déluge. Des torrens de pluie tomboient de toutes parts ; la grêle vint augmenter l'horreur de cette scène : elle faisoit pousser par sa chute, des gémissemens affreux aux bestiaux, qui ne savoient où trouver un asile ; en un instant la terre fut converte d'eau : on ne peut, dans les climats tempérés, se faire une idée de l'abondance des pluies qui tombent en Afrique, pendant six mois de l'année, dans les pays compris entre les tropiques ; ce sont des nappes d'eau qui se précipitent sans interruption. L'humidité qu'elles répandent dans l'air est le plus grand obstacle aux progrès des Européens dans cette partie du monde, par les maladies qu'elle développe chez eux. »

Le voyage de M. Mollien dura une année entière. Un de ses premiers soins, lorsqu'il revit M. de Fleuriau, fut de solliciter pour son fidèle interprète Boukari, la concession d'un terrain sur l'île St-Louis pour y bâtir une maison. Cette demande fut accordée, et M. de Fleuriau fit en outre un présent.

Après une courte traversée, notre voyageur débarqua au Havre, le 23 mars 1819 ; et peu de jours après, il se rendit au sein de sa famille, à Paris.



~~~~~  
 A M^{lle} STÉPHANIE DE C*.

Trop aimer est un vrai malheur ;
 Ne pas aimer est un malheur encore.
 Le bonheur, Stéphanie, est loin de notre cœur :
 Vous n'aimez pas, et moi, je vous adore.

J**.

~~~~~  
 M O D E S.

Quelques grappes de lilas et des liserés de cette couleur ont été les premiers indices du renouvellement de la mode. Il n'y avoit que quelques chapeaux sur lesquels ces ornemens se fissent remarquer ; aujourd'hui, le nombre des chapeaux blancs ou couleur de rose, ornés de lilas ou de jacinthes, est considérable ; il y a même des chapeaux en étoffe lilas.

Tantôt les fleurs sont posées au haut de la passe, sur le devant ; tantôt, vers le milieu, sur le côté. Nous avons vu de la giroflée de Mahon sur quelques chapeaux de crêpe de la Chine couleur lilas.

Les passes sont communément tout unies ; ainsi l'on peut citer comme dignes de remarque celles dont la totalité est garnie de larges remplis. Il est rare qu'on mette une ruche de tulle sur le bord des passes : la blonde a cessé d'être en usage ; ce bord reste nud.

Tous les spencers ont un collet debout très-évasé, dans lequel entre la collerette. Les manches sont justes ; elles ont, pour l'ordinaire, des paremens. Quelquefois la ceinture n'est que figurée. Cette ceinture, comme les paremens, a presque toujours une pointe.

Les volans de quelques robes de perkale, qui se portent avec des spencers, ont pour entre-deux des bandes de tulle, brodées en applications.

~~~~~  
 A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1882 ;

~~~~~  
*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

---

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-YAUCLOSE,

~~~~~  
 Chaque le satin, garni de tulle et
 avec quelques de satin. Robe de

1820.

Costume Parisien.

(1882)



Chapeau de satin, garni de têtes de plumes frisées. Spencer de casimir avec épaulettes de satin. Robe de levantine, garnie de rouleaux pareils.

Gravure 1882

doit être adre
Montmartre, n
ns datent du 1^{er}

OLAS-VACUUS

JOURNA

DES

*Ce Journal paroit, avec le
N^o. 13, avec deux Gravures
par an, et 36fr. pour un an. 5*

*En 1802, a été commen
Membres et de Voitures: il
Dames, 18 N^o. par an. L'a*

Un jeune homme app
présenté à un ministre, e
pour paraître devant S
d'heure pour s'habiller. O
nement que l'on éprouve le
rapes en pantalon noir, lar
il y a quelques années, se

Av lieu de gros bouq
garnis de mousse, on met
femmes élégantes, une simp
che, mais belle, épanouie
un vase de cristal.

LES F

Hortense Darbel étoit de
chaude de mules et sa co

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Un jeune homme apprenant tout-à-coup qu'il alloit être présenté à un ministre, et se trouvant un peu trop en négligé pour paroître devant Son Excellence, demande un quart-d'heure pour s'habiller. On le lui accorde, et quel est l'étonnement que l'on éprouve lorsqu'on le voit revenir dix minutes après en pantalon noir, large et flottant: on auroit appelé cela, il y a quelques années, *se déshabiller*.

~~~~~

Au lieu de gros bouquets dans des vases de porcelaine garnis de mousse, on met sur les cheminées, chez quelques femmes élégantes, une simple fleur, une rose rouge ou blanche, mais belle, épanouie et du travail le plus soigné, dans un vase de cristal.

~~~~~

LES KAN-KANS.

Hortense Darbel étoit depuis une demi-heure avec sa marchande de modes et sa couturière, occupée à leur donner

ses instructions ; pendant ce tems , son père s'étoit renfermé dans son cabinet avec un étranger , et paroissoit s'entretenir d'objets importans ; tout-à-coup il en sort et tient à-peu-près ce langage à sa fille : Tu sais , ma chère Hortense , combien il m'en coûte de t'affliger ; depuis la perte que nous avons faite de ton excellente mère , tu la remplaces dans la maison , que tu diriges à ton gré ; tu surveilles la dépense ; tu commandes les domestiques et choisis les fournisseurs. Le soin de faire les invitations t'est même confié ; c'est ainsi que tu as annoncé à nos amis un bal pour la semaine prochaine ; il faut que tu les préviennes qu'il n'aura pas lieu. — Ciel ! quel contretems ! A quoi faut-il l'attribuer ? — Tu le sauras plus tard.

La malheureuse Hortense , après avoir congédié sa marchande de modes , se met à son secrétaire , consulte son père d'un coup-d'œil et voyant qu'il persiste dans sa résolution , commence une espèce de circulaire , dont elle varie seulement le protocole. Ce n'est pas sans pousser de nombreux soupirs et verser quelques larmes qu'elle achève son fastidieux travail ; enfin , les lettres partent. Alors , livrée à elle-même , elle examine tous les préparatifs déjà faits pour le bal. Ici , ce sont des guirlandes de fleurs artificielles , des lustres brillans et des draperies élégantes ; là , un orchestre caché derrière une gaze d'argent , et un buffet en forme de pyramide. Dans une pièce voisine , se trouvent des parures de toutes espèces parmi lesquelles elle devoit faire un choix. En regardant ces différens objets , elle soupire encore , mais elle est bientôt tirée de ses rêveries par deux ou trois bonnes amies qui venoient la consulter sur leur toilette. — Ton bal sera-t-il bien nombreux , bien brillant ? — Il n'y aura point de bal ! — Tu plaisantes ? — Hélas ! non ; un billet que je viens de faire partir , devoit vous en instruire. — Au moins , dis-nous le motif.... — Je l'ignore. — Peut-être , ma chère amie , ton père est-il indisposé ? — Nullement. — C'est donc qu'il n'a pu réunir quelques grands personnages sur lesquels il comptoit ? — Je ne le pense pas. — A-t-il perdu un de ses amis , de ses parens ? — Aucun. — Il nous en coûte de supposer que l'état de sa fortune l'oblige à des réformes , cependant.... — Pensez , Mesdemoiselles , tout ce que voudrez , mais ce qu'il y a de sûr , c'est que nous n'aurons point l'honneur de vous recevoir après demain.

Ces paroles, mal
cesser toutes les ques
tu as de l'humeur :
mère fois que nous
crede, adieu! En que
gode de demander à
écorvoient, mais ell
necesses: Qu'il av
mildred C***, et que
qui devoit se conclure
après avoir joué pen
deux rivaux, epris de
de se couper la gorge,
fait manquer le bal;
peine âgé de 40 ans, y
sollement conservet to

Celle qui va,
Celle pour qu
Et qu'à
En pré
La Mode
Mais en tous li
Sur les
Abusant quelq
Leur comman
Avant l
La Van
Vingt-t
L'ouyra
Adieu colliche
Par les grâces
La fleur qu'en
Comme la fleur

Ces paroles, mal interprétées par les amies d'Hortense, font cesser toutes les questions. — Nous voyons, ma belle, que tu as de l'humeur; nous te quittons; puisses-tu, la première fois que nous te verrons, être plus gaie et moins discrète. adieu! En quittant Hortense, elles se donnèrent de garde de demander à son père la cause du contretemps qu'elles éprouvoient, mais elles allèrent raconter chez toutes ses connaissances: Qu'il avoit perdu 100,000 francs au creps avec mylord C***, et que sa fille avoit manqué un superbe mariage qui devoit se conclure incessamment; elles ajoutèrent même; après avoir joué pendant quelque temps la discrétion, que deux rivaux, épris des charmes d'Hortense, étoient à la veille de se couper la gorge pour elle... Aucun de ces motifs n'avoit fait manquer le bal; quel étoit le véritable? M. Darbel, à peine âgé de 40 ans, venoit de perdre un emploi qu'il avoit cru sottement conserver toute sa vie!

LA MODE

EN MINIATURE.

Celle qui va, bientôt, recevoir mes adieux,
 Celle pour qui, souvent, un jeune cœur soupire,
 Et qu'un instant le sage admire
 En présence de deux beaux yeux,
 La Mode enfin, souveraine en tous lieux,
 Mais en tous lieux chérie, et jusques au délire,
 Sur les sujets de son empire
 Abusant quelquefois d'un pouvoir absolu,
 Leur commande en tyran ce qu'elle a résolu.
 Avant la fin de la journée,
 La Vanité qui la conduit,
 Vingt fois défait, refait, détruit
 L'ouvrage de la matinée.
 Adieu colifichets, adieu brillans atours.
 Par les grâces formés, délices des amours!
 La fleur qu'en ses palais le matin a vu naître,
 Comme la fleur des champs, le soir, a cessé d'être.

Parfois la Mode arrive et s'échappe sans bruit,
Le jeune amant la guette et l'amante volage

Au même instant l'aperçoit et la suit.

Par fois, moins paisible et moins sage,

La Mode trouble tout, le fracas la séduit,

D'un caprice naît un orage.

Dans la foule, sur son passage,

Le froid penseur, par le hazard conduit,

A, d'un autre côté, déjà tourné la vue,

Lorsque, pour la saisir, un vieux fat s'évertue;

Mais la Mode, soudain, le regarde et s'enfuit.

Ce rien dont tu médis, moraliste incommode!

Ce rien charmant qui promet le bonheur,

C'est la *Mode*, il suffit, ce mot est enchanteur;

Elle ordonne, obéis, c'est la bonne méthode;

Puis, contre elle, à loisir, dans ta farouche humeur,

Tu citeras, demain, le digeste ou le code,

Nicole, Arnault, maint pédant, maint rêveur;

La plus savante période

Vaut-elle pour un jeune cœur

Ces petits mots : TOUT POUR LA MODE ?

A des siècles nombreux la Mode a survécu :

Sous des formes toujours nouvelles,

En inconstance elle a vaincu

Le sort, les amans et les belles;

Mais pour fuir sans retour ses esclaves fidèles,

Jamais, .. n'eussent-ils plus que leur dernier écu.

A la Mode, avec nous, ici rendez hommage,

O vous qui réglez sur nos cœurs!

Le plus haut prix de ses faveurs,

Jeunes beautés, c'est votre doux suffrage.

Mais, avec elle, admettez, au partage,

Des éloges les plus flatteurs,

Les Mo
Qu'un p
Prodiges, des
Elles ont de leu

DES PRISONS TELLES Q
DEVROIENT ÊTRE : p
médecine, membre d
etc., etc. (1).

Moraliste et médecin,
le double rapport des me

Le premier chapitre tr

Villermé, qu'une pris

toutes, c'est de ne l'être p

de son logement, autant

mer! les murs de sa pr

ni sa vue ne peuvent fr

encore plus étroites... (

des prisons de Gand,

doit surtout la salubrité

qui les régissent.»

Le retour vers la ver

lisme désireront qu'aussit

on le fit passer parmi ces

moins profondes racines.

le ferait encore passer pi

marques de considération

qu'il les mériterait, ser

pour en mériter de nouve

Le travail est une res

de prisons. La maison ce

bel exemple à suivre. «

vidus, dit M. Villermé,

placés dans les ateliers au

dans le mois de septembre

(1) Un volume in-8°. de
à Paris, chez Météquignon-M
cine, p. 5.

Les Modes , ces aimables sœurs
Qu'un peuple joyeux environne ;
Prodigues , dès longtems , de rubans et de fleurs ,
Elles ont de leur reine embelli la couronne.

DURONCERAY.

DES PRISONS TELLES QU'ELLES SONT, ET TELLES QU'ELLES
DEVROIENT ÊTRE ; par Louis-René *Villermé*, docteur en
médecine , membre de la Société de Médecine de Paris ,
etc. , etc. (1).

Moraliste et médecin , M. Villermé examine les prisons sous
le double rapport des mœurs et de la santé.

Le premier chapitre traite des bâtimens. « Il faut , dit M.
Villermé , qu'une prison soit vaste. Le défaut de presque
toutes , c'est de ne l'être pas assez. Un homme libre a , au-dehors
de son logement , autant d'espace qu'il veut ; mais le prison-
nier ! les murs de sa prison sont des bornes que ni ses pas
ni sa vue ne peuvent franchir , et que son imagination rend
encore plus étroites... C'est à la grandeur , à la distribution
des prisons de Gand , de Saint-Lazare à Paris , etc. , qu'on
doit surtout la salubrité et les moyens d'observer les réglemens
qui les régissent. »

Le retour vers la vertu a ordinairement ses degrés. M. Vil-
lermé désireroit qu'aussitôt que l'âme d'un prisonnier se relève,
on le fit passer parmi ceux d'une classe en qui le vice a de
moins profondes racines. « Un nouveau choix , dit M. Villermé,
le feroit encore passer plus tard parmi d'autres meilleurs. Ces
marques de considérations , qu'on lui accorderoit à mesure
qu'il les mériteroit , seroient le plus sûr garant de ses efforts
pour en mériter de nouvelles. »

Le travail est une ressource qu'on employe dans trop peu
de prisons. La maison centrale de Clairvaux (Aube), offre un
bel exemple à suivre. « Sur une population de 1,600 indi-
vidus , dit M. Villermé , il n'y en avoit encore que 73 d'em-
ployés dans les ateliers au mois d'août 1819 , et tout-à-coup ,
dans le mois de septembre , on a fourni de l'occupation à tous.

(1) Un volume in-8°. de 191 pages. Prix : 2 francs 50 centimes ;
à Paris , chez Méquignon-Marvis , libraire , rue de l'École de Méde-
cine , n°. 3.

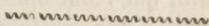
Un tel changement a été fait par un seul homme, l'entrepreneur des travaux. »

M. Villermé indique comme très-propres à maintenir l'ardeur pour le travail, des livrets sur lesquels les comptes établis pour chacun, seroient arrêtés toutes les semaines.

Ce sont les États-Unis qui ont donné le premier exemple du silence observé dans les prisons. « A Philadelphie, dit M. Villermé, toute conversation entre les condamnés est interdite dans les ateliers et pendant les repas; il ne leur est pas même permis de répondre aux questions des étrangers. Dans toutes les circonstances, le rire, le chant, les cris, leur sont défendus; on leur défend surtout de parler des causes de leur détention et de se les reprocher mutuellement..... On voit tout de suite que non-seulement le silence prévient les conversations dangereuses entre les détenus, mais encore qu'il entretient une sorte d'isolement du prisonnier au milieu de ses camarades. C'est de cette manière qu'il prépare et amène le retour sur soi-même. »

Le nombre comparé des hommes et des femmes emprisonnés, donne pour les femmes un résultat fort satisfaisant.

La population moyenne des prisons de femmes à Paris, est de 900, et celle des prisons d'hommes, de 1,320; et notez que toutes les femmes condamnées à la réclusion restent dans la maison de Saint-Lazare, tandis que beaucoup d'hommes sont transférés aux bagnes. Le 20 avril 1819, il y avait dans deux prisons de la ville de Lille, 303 hommes et seulement 25 femmes.



CRITIQUE MALENCONTREUSE (1).

Je l'avais bien prévu, ma tentative a eu le résultat le plus funeste, M^{lle}. Ernestine me hait; qu'on vienne dire à présent que *la critique est aisée*; désormais, je suivrai le conseil de La Fontaine :

« On ne peut trop louer trois sortes de personnes :

» Ses dieux, sa maîtresse et son roi. »

Voici une lettre qui m'a été communiquée :

ERNESTINE A SOPHIE.

Ah! ma chère Sophie, comme ils sont faux et incompréhensibles, les hommes! Glorifiez-vous de leurs hommages:

(1) Voyez dans le n^o. précédent, l'article intitulé : *Critique affectueuse*.

les hypocrites! Tu cot
tu crois rempli pour
semblait écouler tous
semaines, des vers que
grâce à mes observati
qui nous ont si souven
chère, ce M. Charles
plus impoli de Paris :
sieur me contrôle; il m
elle-même n'oserait pas
mens. Hier, il parla lo
grossièrement; et après
de Voltaire :

« Et Pafte

Il n'a pas craint de r
serais presque autant que
M^{re}. R... de S... l'Ce
pas tout. Le jour du coi
d'être couverte d'applan
vint me dire tout bas,
que vous chantez à rav
chez un peu trop la têt
Il rougissait en me pa
ne sas que lui répon
Oui, monsieur, oui,
penchez, et vous l'ave
sembler à une poupée,
votre gracie observateur
vous.

A l'entendre, ma ch
charmante personne! Je
sociétés! Parle-moi fran
point d'affectation dans
la jalousie qui le fait pa
la tête pour répondre
danser. Oui, c'est jalon
que les boucles de mes
manches de ma robe tro
glues en moins d'un qu
dessus un gros commen
gourmandise. Enfin, il a
les points.

Que ferai-tu à ma p

les hypocrites ! Tu connois M. Charles , ce jeune homme que tu croyois rempli pour moi d'un attachement si sincère ; qui sembloit écouter tous mes avis , qui m'adressoit , toutes les semaines , des vers que ma mère trouvoit charmans , et qui , grâce à mes observations , s'étoit défait d'une foule de tics qui nous ont si souvent fait rire à ses dépens. Hé bien , ma chère , ce M. Charles est devenu , tout-à-coup , l'homme le plus impoli de Paris : cela est vraiment inconcevable. Monsieur me contrôle ; il me dit des choses , des choses que maman elle-même n'oseroit pas me reprocher sans quelques ménagemens. Hier , il parla long-temps sur le défant qu'on appelle *grassayement* ; et , après en avoir peint le ridicule , par ce mot de Voltaire :

« Et l'affectation qui grassaye en parlant. »

Il n'a pas craint de me dire que l'on trouvoit que je grassayais presque autant que M^{me}. R... de S... Me comparer à M^{me}. R... de S... ! Conçois-tu rien de semblable ? Ce n'est pas tout. Le jour du concert de M^{me}. D... , lorsque je venois d'être couverte d'applaudissemens , pour mon air italien , il vint me dire tout bas , comme une gentillesse : On trouve que vous chantez à ravir , mais on remarque que vous penchez un peu trop la tête , dans certains morceaux du chant... Il rougissoit en me parlant ainsi. Je devins rouge aussi , et je ne sus que lui répondre ; mais aujourd'hui , je lui dirois : Oui , monsieur , oui , j'ai quelquefois la tête un peu trop penchée , et vous l'avez trop droite , ce qui vous fait ressembler à une poupée. En vérité , je suis ravie d'occuper votre génie observateur , puisqu'il ne peut plus s'exercer sur vous.

A l'entendre , ma chère Sophie , je suis , vraiment , une charmante personne ! Je deviens donc le jouet de toutes les sociétés ! Parle-moi franchement : N'est-il pas vrai qu'il n'y a point d'affectation dans mes manières ? Je gagerois que c'est la jalousie qui le fait parler ainsi. Il trouve que j'avance trop la tête pour répondre aux invitations qu'on me fait pour danser. Oui , c'est jalousie pure. Hier , il me fit remarquer que les boucles de mes cheveux étoient trop longues , et les manches de ma robe trop courtes. L'autre jour , je pris deux glaces en moins d'un quart d'heure ; je gage qu'il prépare là-dessus un gros commentaire , dans lequel il parlera de ma gourmandise. Enfin , il a pris à tâche de me contrôler sur tous les points.

Que ferois-tu à ma place , ma chère Sophie ? Tu ne par-

lerois de la vie à ce censeur insupportable : c'est bien mon projet. Que sera-ce, bon dieu, quand il sera marié? Sa femme sera fort à plaindre; et, pour tout au monde, je ne voudrois d'un pareil mari. Mais, mademoiselle, me disoit-il hier, l'intérêt que l'on porte à une personne se montre souvent par la franchise avec laquelle on lui indique ses défauts. Je dois même beaucoup à vos avis sévères..... Et c'est ainsi qu'il récompense les services que je lui ai rendus! C'en est fait, il m'est désormais odieux, et je le verrois tourner en ridicule par tout le monde, que je ne lui en soufflerois pas un mot; je sens même que je rirois comme les autres, et peut-être la première. Qu'il a peu de goût! Dirois-tu qu'il trouve que ma coëffure en perles, du dernier samedi de M^{me} M.... ne me sied point du tout : je l'ai dit à maman, qui n'en peut revenir, et mon coëffeur en a été suffoqué de colère.

Adieu, ma bonne Sophie. J'irai te voir demain. Tu me consoleras, n'est-ce pas? Tout cela m'a inquiétée. Qui auroit cru que ce jeune homme pensât si mal?

Dans cinq jours, paraîtront, au bureau du Journal des Dames, les numéros 35 et 36 de la suite des *Costumes de divers Pays*. Ce sont deux fiancées de Fribourg en Suisse.

M O D E S.

Quelques modistes commencent à employer de la gaze écossaise : les chapeaux de gros de Naples blanc, qui en sont ornés, ont près du bord de la passe, trois ou quatre liserés de couleurs différentes.

Le lilas, les jacinthes doubles, la giroflée de Mahon et l'immortelle jaune, sont les fleurs qui parent les chapeaux nouveaux.

Quelques chapeaux de crêpe de la Chine violet ont une doublure citron, et pour garniture, un large rebord moitié immortelles moitié crêpe bouillonné.

Au bord de quelques capotes de gros de Naples lilas, c'est un cordon de brins de lilas, blanc et lilas, qui alternent : la passe, toute froncée, est divisée par bandes larges de deux doigts.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1883.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Cornue de tulle sous un chapeau de gros de Naples, garni de brins en pluche.

1820.

Costume Parisien.

(1883.)



Cornette de tulle sous un chapeau de velours plein, orné de marabou. Robe de gros de Naples, garnie de doubles volans. Souliers de peau, bordés en pluche.

104)
insupportable : c'est
u, quand il sera
pour tout au
is, mademoiselle, n
une personne se
elle on lui indique
avis sévères...
ne je lui ai rendu
et je le verrai
je ne lui en sou
ois comme les autr
e goût! D'irois-
dernier samedi de
je l'ai dit à ma
ffleur en a été s

J'irai te voir demai
cela m'a inquiété. Qu
si mal?

au bureau du Jura
de la suite des C
es de Fribourg en Sa

E.S.
à employer de la
Naples blanc, que
asse, trois ou quat

s, la giroflée de Ma
rs qui parent les

de la Chine violet
re, un large rebord
té.
e gros de Naples bl
anc et lilas, que
te par bandes larges

e la Gravure 1881.
NICOLAS-VARASSE

JOURN.

DE

*Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravures,
et 36 fr. pour un an.*

*En 1802, a été connu
Meubles et de Voitures ;
Dames, 18 N^{os}. par an. L.*

LES PA

Il existe à Paris une
ni maisons, ni places,
autres un bien-être qui
resse en Provence ou
à-coop, ils tirent de leur
moodle. A les entendre,
à jamais, si l'on veut se
de bras et quelques mille
des canaux; mais c'est
ville de prédilection. Ils
chaque rue et chaque
ils ont fait des raisonnements
l'Ourcq, les quinconces
laire du Palais-Royal. A
Ces messieurs le promettent
Garde-Meuble, et depuis
dommage pour les architectes
nement, n'approuve pas le
jures fortunes; car il
leurs projets, que de ceux
Mais quel bonheur aussi
ne les peigne pas au mot

53

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trin^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

LES FAISEURS DE PROJETS:

Il existe à Paris une infinité de gens qui n'ayant ni rentes, ni maisons, ni places, s'occupent sans cesse de procurer aux autres un bien-être qui leur manque. Parle-t-on d'une sécheresse en Provence ou d'une inondation en Picardie? Tout-à-coup, ils tirent de leur portefeuille les plus beaux projets du monde. A les entendre, le sort de ces deux provinces est assuré à jamais, si l'on veut seulement leur confier quelques milliers de bras et quelques millions pour planter des forêts et creuser des canaux; mais c'est bien pis lorsqu'il s'agit de Paris, leur ville de prédilection. Ils ont des plans pour chaque quartier, chaque rue et chaque habitant. Pendant nombre d'années, ils ont fait des raisonnemens à perte de vue sur le canal de l'Ourcq, les quinconces des Champs-Élysées et le cadran solaire du Palais-Royal. Aujourd'hui, c'est le tour de l'Opéra. Ces messieurs le promènent de la place de la Bastille au Garde-Meuble, et depuis la Bourse jusqu'à l'Odéon. Quel dommage pour les architectes et les maçons que le Gouvernement n'approuve pas leurs devis! avant peu ils auroient de jolies fortunes; car il n'est question de rien moins, dans leurs projets, que de construire un bâtiment égal au Colysée. Mais quel bonheur aussi pour les artistes de ce théâtre qu'on ne les prenne pas au mot! Combien de héros deviendroient de

simples bourgeois; que de nymphes et de déesses seroient réduites à la portion congrue! Ce qui doit les rassurer, c'est que malgré le grand nombre de musiciens que l'on compte à Paris, les murs ne s'élèvent point au son des instrumens, comme dans l'antiquité, et que les enfans des faiseurs de projets auront peut-être le tems de devenir grand'pères, avant que la nouvelle salle soit bâtie.

~~~~~

A beaucoup de chaînes de montre, on ne voit que deux cachets et une clé; mais ils sont d'un tel volume, qu'à eux seuls, ils forment sur la cuisse un paquet plus gros que les quinze ou vingt breloques que l'on portoit, il y a dix ou quinze ans. Le goût du tems va au matériel.

~~~~~

Il est bien d'avoir deux gilets de peau de chèvre, de couleur et d'une nuance un peu plus foncée l'un que l'autre, sans tomber dans le rembruni. Le plus clair est dessus ou dessous à volonté; mais s'il y en a un d'étoffe à cordonnnet, il doit être pardessus, sans nul doute.

~~~~~

Il y a des bottes qui ont des revers hauts de 15 pouces, pour mettre sous des pantalons, afin d'éviter les incouvéniens du cirage.

~~~~~

Florange et sa femme devoient aller en soirée; il étoit dix heures.

Monsieur est prêt et il n'a plus que ses boucles de cheveux à faire jouer sur son front, lorsque *madame*, inquiète, et lasse de faire chercher sa femme-de-chambre, s'écrie: Où donc est mon corset? Où sont donc mes jarretières?

Ah! dit Florange, en se tâtant les côtes et les genoux, ah! ma chère, ah! pardon, c'est moi qui m'en suis emparé; mais voici mes jarretières et mon corset, servez-vous en, et que cet échange de biens soit encore un gage de tendresse!

~~~~~

J'avois un foulard singulier et fort remarquable; il étoit à fond serin avec des étoiles noires. Un matin, devant aller déjeuner chez M<sup>me</sup>. de B\*, et n'ayant qu'un gilet de piqué assez mince, je sentis un peu de froid sur la poitrine. Je ne voulus cependant pas prendre de gilet d'hiver, et pour ne pas

m'embourner je mis à la mode.

J'arrive chez M<sup>me</sup> dejeune délicateuse comme elle me fit la ce noir qui alloient, si mauvais goût. Va échauffé par le repas dans la salle à manger qui entretennent par rature, j'ôte le look quelle est ma surprise visite à midi, et la gre migraine, j'appe pouille!

En lui ad

Je connais une

Un céleste ray

L'amitié sa

Cupidon

L'Hymer

Et ses rameau

En vain dans o

On cherche cet

Elle est me

Il aurait le

DESCRIPTION GÉNÉRALE

DE L'AUDE, avec

Trouvé, ancien préfet

royal de la Légion d'

M. le baron Trouvé

raportement qu'il décrit

(1) Un volume in-4° de 67  
les Etats Généraux de la  
504 pages, 48 francs; à  
Paris, de l'Institut, et de la

m'enrhumer je mis mon foulard en dedans , en forme de schall , à la mode.

J'arrive chez M<sup>me</sup>. de B\*, il y avoit du monde et l'on déjeûne délicieusement. Après , me tirant à part dans un coin , elle me fit la guerre sur mon schall , sur ce jaune et ce noir qui alloient si mal ensemble et qui lui sembloient de si mauvais goût. Vaincu par ses raisonnemens et d'ailleurs échauffé par le repas et les bouches du poêle qui ouvrent dans la salle à manger , dans le salon , dans l'antichambre , et qui entretiennent par toute la maison la plus douce température , j'ôte le foulard et bientôt je n'y pense plus ; mais quelle est ma surprise , lorsque le lendemain , venant faire ma visite à midi , et la dame étant au lit encore avec une légère migraine , j'apperçois à sa tête mon schall et ma dépouille !

~~~~~  
A MADAME B***,

En lui adressant mon poème des Fleurs.

Je connais une fleur que sa grâce décèle ;
Un céleste rayon me semble l'animer ;
L'amitié sainte aime à s'en parfumer ;
Cupidon badine auprès d'elle ;
L'Hymen se plaît à l'enflammer,
Et ses rameaux féconds la rendent immortelle.
En vain dans ce poème , à ma Flore fidèle ,
On cherche cette fleur , sûre de tout charmer :
Elle est modeste autant que belle ,
Il aurait fallu vous nommer.

C. L. MOLLEVAUT.

~~~~~  
DESCRIPTION GÉNÉRALE ET STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'AUDE , avec carte et gravures ; par *M. le baron Trouvé*, ancien préfet de ce département , officier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur (1).

M. le baron Trouvé a administré pendant quatorze ans le département qu'il décrit.

(1) Un volume in-4° de 679 pages. Prix , avec l'*Essai historique sur les Etats-Généraux de la province de Languedoc*, volume in-4° de 584 pages , 48 francs ; à Paris , chez Firmin Didot , imprimeur du Roi , de l'Institut , et de la Marine , rue Jacob , n. 24.

Carcassonne, Castelnaudary, Limoux, Narbonne; voilà les principales villes de ce département.

Il existe dans la ville-basse de Carcassonne un usage remarquable. Chaque année, le premier dimanche du mois de décembre, les jeunes gens de la rue Saint-Jean se rendent après midi hors de la ville. Là, chacun d'eux, armé d'une gaulle, bat les buissons et fait la chasse de l'oiseau qu'on appelle roitelet. Le premier d'entre eux qui, d'un coup de gaulle, abat un de ces oiseaux, est réputé le vainqueur et proclamé Roi. Si le premier dimanche, aucun n'a obtenu cet avantage, ils se rassemblent de nouveau les dimanches suivants, jusqu'à ce qu'il y ait un vainqueur proclamé. Alors ils rentrent dans la ville, marchant deux à deux, armés de leurs gaulles, et précédant le Roi qui porte suspendu à une perche l'objet et la preuve de son triomphe.

Le dernier jour du mois de décembre, à sept heures du soir, le Roi, précédé de tambours et de fifres, accompagné de tous les jeunes gens qui ont concouru à la chasse du roitelet, et qui sont armés de fusils, parcourt toutes les rues de la ville. Sa marche est éclairée par des torches; il s'arrête devant la porte de chaque maison indistinctement, et un de ceux qui l'accompagnent inscrit à la craie, sur chaque porte, ces mots : *Vive le Roi!* et le millésime de l'année qui commence cette même nuit.

Le jour de l'Épiphanie, le Roi fait une marche en grande pompe. « Si l'on réfléchit à différentes particularités, dit M. le baron Trouvé, on sera porté à croire que cet usage peut remonter à une très-haute antiquité, et se rattacher à quelques coutumes gauloises ou romaines. Que l'on dégage la cérémonie du fantôme de royauté; son objet est d'annoncer et de célébrer la nouvelle année. »

Dans la ville de Limoux, il y a un usage qui se rattache à une des causes de son ancienne prospérité. Tous les ans, le mercredi des Cendres, les jeunes gens, masqués en mémoires, portant un fouet de postillon et un sac blanchi de farine, parcourent la ville en faisant claquer leur fouet, assaillant à coups de dragées les curieux qui paroissent aux fenêtres, frappant avec leurs sacs les enfans et les gens du peuple qui ramassent ces dragées, et dansant des farandoles au son du haut-bois et du tambour. « Une ancienne tradition, dit M. le baron Trouvé, apprend que depuis Pieusse jusqu'à Alet, il y avoit environ cinquante moulins à farine, continuellement occupés pour les besoins des habitans, et surtout pour le com-

merce du minot qui s  
du Toussillon... Ce  
abondance; et les met  
tailleurs de Limoux.

Dans les campagnes  
des paysans se célèbrent  
Au retour de la messe,  
son nouvel époux, et li  
une assiette ou un ba  
baisers de chacun des  
successivement dans le  
vant leur fortune ou leur

La ville de Castelnaudary  
remonte, suivant la tra  
Simon de Montfort. De  
mœurs de cette ville, p  
rang qui leur a été assign  
Fête-Dieu. Chaque pari  
profession à laquelle il ;  
villon, sont deux berges  
la corrompue une mar  
le Marche de Simon de  
que ce général lui aida  
porta la victoire sur les t

Dans cette même vil  
que la police a eu beau  
qu'on appelle courre l'a  
entre époux, cette mas  
étoit devenue la vengeance  
tous les ressentimens,  
rages les plus bouillies,  
par leur conduite ou leur  
pouet à une populace q  
représentations. Les gens  
leur courre l'âne, acco  
que diffamantes. Cet usage  
époque, à un souper où  
sont de proposer de fai  
ville, accusé de s'être la  
vaine plaisanterie, qui en  
finire les années suivant  
un président et des conseil  
de Carême, une process

merce du minot qui se faisoit en Espagne avant la conquête du Roussillon.... Ce commerce faisoit circuler l'argent avec abondance ; et les meuniers étoient alors les plus riches particuliers de Limoux. »

Dans les campagnes de cet arrondissement, les mariages des paysans se célèbrent entre neuf et dix heures du matin. Au retour de la messe, l'épouse se rend avec le cortège chez son nouvel époux, et là, assise sur une chaise de paille, ayant une assiette ou un bassin sur ses genoux, elle reçoit deux baisers de chacun des assistans qui, en même tems, versent successivement dans le bassin des offrandes pécuniaires suivant leur fortune ou leur générosité.

La ville de Castelnaudary a conservé un usage dont l'origine remonte, suivant la tradition, à l'époque de la conquête de Simon de Montfort. De tems immémorial, tous les corps de métiers de cette ville, précédés de leurs bannières, et dans le rang qui leur a été assigné, font partie de la procession de la Fête-Dieu. Chaque pavillon est surmonté d'un attribut de la profession à laquelle il appartient ; de chaque côté de ce pavillon, sont deux bergers de la Montagne-Noire, jouant sur la cornemuse une marche qu'on appelle encore dans le pays la *Marche de Simon de Montfort*. M. le baron Trouvé pense que ce général fut aidé des paysans et des bergers lorsqu'il remporta la victoire sur les troupes de Raymond, comte de Toulouse.

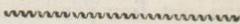
Dans cette même ville de Castelnaudary existoit un usage que la police a eu beaucoup de peine à détruire. C'étoit ce qu'on appelle *courre l'âne*. « Appliquée d'abord aux infidélités entre époux, cette mascarade, dit M. le baron Trouvé, étoit devenue la vengeance bannale de toutes les querelles, de tous les ressentimens, de toutes les petites jalousies. Les ménages les plus honnêtes, les personnes les plus recommandables par leur conduite ou leurs emplois, étoient exposés à servir de jouet à une populace qu'augmentent si facilement ces ridicules représentations. Les gens mêmes de la dernière classe avoient leur *courre l'âne*, accompagné de chansons aussi obscènes que diffamantes. Cet usage avoit commencé, on ne sait à quelle époque, à un souper où quelques personnes trouvèrent plaisant de proposer de faire courir l'âne à un individu de la ville, accusé de s'être laissé battre par sa femme. Cette mauvaise plaisanterie, qui eut lieu pendant le carnaval, fut continuée les années suivantes. Bientôt on forma une cour avec un président et des conseillers ; on faisoit, le premier dimanche de Carême, une procession qui passoit dans toute la ville à

dix heures du soir. Chaque membre de la cour tenoit un flambeau, et l'étendard étoit porté par le plus jeune marié de la troupe. Le costume du président et des conseillers étoit l'habit de velours noir, et un manteau de soie jaune. La cour avoit ses registres, sur lesquels on inscrivait tous les procès-verbaux de ses séances, ainsi que la chanson de l'année. »

Le seul usage que les Narbonnais aient retenu de leurs ancêtres, est celui d'aller, pendant les chaleurs de l'été, prendre des bains sur le bord de la mer, ou dans les étangs d'eau salée plus voisins de la ville. Les parties de mer sont pour eux des jours de fête et de réunions d'amis.

« Le bourg de Gruissan, dit M. le baron Trouvé, offre, dans ses habitans, une manière de vivre, des mœurs et un costume tout particuliers. Hommes et femmes passent la plus grande partie de leur existence dans la mer ou dans les étangs dont cette commune est environnée. Il est presque sans exemple qu'un garçon et une fille qui se seront par hazard rencontrés à la pêche, et qui se seront convenus, ne s'unissent pas par les liens du mariage. Le coup-d'œil donné tient lieu de contrat; la fille commence aussitôt, selon l'expression du pays, à faire son armoire, de manière que, lorsqu'elle devient épouse, elle se trouve, par le fruit d'un travail pénible, munie de hardes et de linge. C'est ordinairement le lendemain de la Pentecôte que les propositions de mariage se font par l'envoi d'un gâteau que le garçon adresse à sa future belle-mère. Ces présens se renouvellent toutes les années à la même époque, jusqu'à la célébration du mariage. »

Du commerce de fabrique résulte l'habitude d'une vie simple et un goût d'épargne. « Sans doute, dit M. le baron Trouvé, les habitans du département de l'Aude tiennent à leurs intérêts; mais ils sont extrêmement charitables; on a vu, lors de la prospérité du commerce, des fabricans de Carcassonne envoyer jusqu'à 30 mille francs aux hôpitaux. Cette inclination bienfaisante s'est récemment manifestée. Des prisonniers prussiens traversoient, en 1807, le département. Le vin, les alimens, l'argent, les habits, tout leur a été prodigué. Et ce n'est pas à Carcassonne seulement qu'ils ont été traités avec bienveillance. A Narbonne, à Castelnaudary, partout sur la route, on leur a fait le même accueil. »



## STANCES.

Riant prestige, illusions du cœur,  
Vous avez fui, j'ai perdu le bonheur.

Is sont passés ces  
Où du printemps  
Sur les coudes de  
Captive alors je  
L'âge est venu, to  
J'ai mesuré mon  
Entre la vie et l'é  
Je n'ai rien vu qu'

Riant prestige, etc.

Je vous croyais sim  
Pauvres humains !  
Partout mon âme a  
La bonne foi, la ve  
Mon jeune cœur ple  
Léger, frivole, imp  
Cherchant l'objet qu  
Était l'amour, la l

Riant prestige, etc.

Qu'is-je trouvé? l'in  
La mélanche et les s  
La vérité, l'insensib  
Vous aimant et vo  
J'ai vu partout l'a  
Vous tenir lieu de  
Dans vos regards d  
Et dans vos cœurs d

J'ai vu la fraude abu  
La fatrasie envier  
L'homme de bien da  
Puis souvent d'avoir  
J'ai vu l'antique usu  
Un sot être toujours  
Et le mérite en proie  
Dans le malheur obs

Au vice heureux, à la  
J'ai vu élever le cœur  
Et, digne objet d'une  
Par les dédains l'amour  
La jalousie étouffer de  
Les doux penchans, l  
Souvent du crime y p  
Mettre le fer à la ma

Ils sont passés ces jours de la jeunesse  
 Où du printemps la vie a les couleurs.  
 Sur les confins des siècles destructeurs  
 Captive alors je voyais la vieillesse.  
 L'âge est venu, tout m'a paru moins beau ;  
 J'ai mesuré mon étroite carrière ;  
 Entre la vie et l'éternel tombeau  
 Je n'ai rien vu qu'une frêle barrière.

Riant prestige , etc.

Je vous croyais simples sans artifice  
 Pauvres humains ! quelle étoit mon erreur !  
 Partout mon âme admirait la justice ,  
 La bonne foi, la vertu, la candeur.  
 Mon jeune cœur plein d'inexpérience ,  
 Léger, frivole, impatient d'aimer,  
 Cherchant l'objet qui devait le charmer,  
 Rêvait l'amour, la beauté, l'innocence.

Riant prestige , etc.

Qu'ai-je trouvé ? l'intérêt, l'injustice ,  
 La méfiance et les soupçons jaloux ,  
 La vérité, l'insensible avarice  
 Vous animant et vous divisant tous.  
 J'ai vu partout l'adroite politesse  
 Vous tenir lieu de cordialité ,  
 Dans vos regards la trompeuse caresse,  
 Et dans vos cœurs l'insensibilité.

J'ai vu la fraude abuser l'innocence ,  
 La flatterie enivrer le pouvoir,  
 L'homme de bien dans sa noble constance  
 Puni souvent d'avoir fait son devoir.  
 J'ai vu l'intrigue usurper la puissance ,  
 Un sot titré toujours tout obtenir,  
 Et le mérite en proie à l'indigence ,  
 Dans le malheur obscurément languir.

Au vice heureux, à la laideur puissante ,  
 J'ai vu céder le cœur de la beauté,  
 Et, digne objet d'une flamme constante,  
 Par les dédains l'amour pur insulté ;  
 La jalousie étouffer dans les âmes  
 Les doux penchans, les tendres sentimens ,  
 Souvent du crime y préparer les trames,  
 Mettre le fer à la main des amans.

Ah ! c'en est fait pour jamais je vous quitte,  
 Monde trompeur qui m'aviez enchanté ;  
 Je vais chercher dans ma rapide fuite  
 Loin des humains un asile écarté.  
 Là , tous les jours regrettant mon ivresse ,  
 Sans espérance ainsi que sans désirs ,  
 Avec froideur jugeant vos faux plaisirs ,  
 Ma triste voix répétera sans cesse :

Riant prestige , illusions du cœur ,  
 Tous avez fui , j'ai perdu le bonheur.

P\*\*.

Les réponses aux bouts rimés proposés le 10 février, paroîtront le 15 mars.

POUR LE 15 AVRIL :

déplaire  
 vous  
 colere  
 courroux  
 retienne  
 maltraité  
 santé  
 mienne.

MODES.

Au lieu d'une pelisse , nos dames à qui la reprise du froid ne permet pas de sortir vêtues légèrement , portent un manteau de taffetas gris, ou violet , qui s'attache au col et descend jusqu'à la cheville. Ce manteau a presque toujours un capuchon avec une coulisse dans laquelle passe un ruban pour le froncer. Les robes de gros de Naples se garnissent en velours plein. Il y a quelque temps que l'on avoit abandonné les losanges. On forme des losanges au haut des manches et au bord inférieur des robes , en opposant les pointes de deux bandes de velours découpées à dents , et en fixant les pointes de la rangée supérieure avec des boutons. Comme en hiver , les souliers sont fourrés.

Quelques capotes vertes ont des ruches pareilles , et sont ornées de touffes de lilas.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1884.

PARIS , DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Chapeau de gros de Naples  
 gros de Naples garnie

1820.

Costume Parisien.

(1884)



Chapeau de gros de Naples, orné de touffes de lilas. Robe de gros de Naples garnie en velours. Sautoir de soie.

vous quitte,  
enchante;  
e fuite  
té.  
on ivresse,  
lésirs,  
plaisirs,  
se :  
r,  
heur.

P<sup>er</sup>.  
posés le 10 février,

RIL :  
deplaire  
vous  
colere  
courroux  
retienne  
maltraite  
santé  
mienne.

qui la reprise bit  
nt, portent on man  
che au col et des  
que toujours on  
passe un ruban  
es se garnissent en  
l'on avoit abando  
u haut des manche  
ant les pointes de  
et en lixant les poi  
as. Comme en linc  
nches pareilles, et

Gravure 1884.  
BLAS-VALLERIEU.

JOURN

D

*Ce Journal paroit, as  
le 15, avec deux Gra  
six, et 36fr. pour un*

*En 1802, a été con  
Memles et de Voiture  
Dames, 18 N<sup>o</sup>. par an.*

*Je ne conseille poi  
bole, avec leurs filles.  
Si ces demoiselles  
toute voluptueuse qu  
Ce n'est pas que r  
prouve, le théâtre se  
telle-ci même il y a u  
hardiesse; mais ce qui  
plus aussi, et nous rép  
sez pas la vos filles.*

*Depuis bien des an  
de nos habits, elle est  
dies pour une comédie  
chanson. Cependant, j  
pour partager les laurie*

*On demandoit à un  
coup voyagé, et d'avou  
riens en Europe, s'il  
de Saint-Pierre à Rom  
j'ai vu les galeries de b  
Palais-Royal étoit l*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Je ne conseille point aux mamans d'aller voir la *Somnambule*, avec leurs filles.

Si ces demoiselles ne sont pas mariées, il y a une scène toute voluptueuse qui leur donneroit trop à penser.

Ce n'est pas que rien de ce qui s'y passe, doive être reproché, le théâtre souffre de plus fortes situations, et dans celle-ci même il y a un charme particulier qui en couvre la hardiesse ; mais ce qui est un mérite de plus est un danger de plus aussi, et nous répétons notre avis aux mères : ne conduisez pas là vos filles.

~~~~~

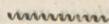
Depuis bien des années, notre littérature a pris la couleur de nos habits, elle est rembrunie ; on voit dix bonnes tragédies pour une comédie passable, et vingt romances pour une chanson. Cependant, il seroit bien tems qu'il parut un Molière pour partager les lauriers de nos jeunes Racines.

~~~~~

On demandoit à un étranger qui se vantoit d'avoir beaucoup voyagé, et d'avoir examiné avec soin ce qu'il y a de curieux en Europe, s'il avoit vu la tour de Londres, et l'église de Saint-Pierre à Romè ? — Non, répondit-il fièrement, mais j'ai vu les galeries de bois à Paris ! Pour ce cosmopolite, le Palais - Royal étoit la huitième merveille du monde ; qui-

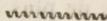
conque a bien observé sera de son avis. Il y a dans les galeries de bois, un noyau de promeneurs qui y circulent habituellement depuis 25 ans; l'été, ils font quelques excursions dans les allées du jardin, et principalement du côté du café de la Rotonde où ils trouvent des sièges de pierre qui ne leur coûtent rien, mais entre dix et onze heures, ils reviennent fidèlement assister à la fermeture des boutiques.

Tel promeneur fait dans une soirée d'hiver de 3 à 4 lieues en marchant toujours au petit pas. Par une prédilection dont on ne peut guères rendre compte, certains habitués ne passent jamais d'une galerie dans l'autre, et aiment mieux se faire étouffer du côté du jardin que de respirer du côté de la cour. Pendant un quart de siècle, la physionomie de la capitale a bien changé, et pourtant les galeries de bois sont toujours restées les mêmes.



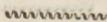
Il y a quelques petits auteurs qui vivent du produit de l'esprit qu'ils font, quand ils peuvent, aux dépens de ceux qu'ils n'aiment pas, ou (à défaut de ceux-ci) aux dépens de leurs amis, ou (quand les amis manquent à leur tour) aux dépens de leurs protecteurs et bienfaiteurs.

Mais on remarque en général que ces écrivains sont maigres et blêmes, ils ont des mouvemens de paupières et de nerfs et un air triste et inquiet, comme des gens qui viennent de faire une mauvaise action.



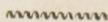
L'histoire nous apprend que l'empereur Auguste étoit consterné quand il lui arrivoit le matin de mettre la chaussure du pied droit au pied gauche et réciproquement.

On dit que c'étoit superstition, je crois bien plutôt que c'étoit par l'incommodité qu'il en ressentait. Que ne vivoit-il de nos jours? On a des souliers ou des bottes pour chaque pied, on les tourne pour qu'ils ne fassent mal ni aux doigts ni aux cors, et, comme l'excès est toujours chez nous voisin de la règle, on les tourne si bien qu'on finit par déformer le pied.



On demandoit comment Saint-Aiglon, fat siffé, qui court toujours ventre à terre, dans un cabriolet sans lanternes, ne se cassait pas dix fois le cou chaque nuit.

*Lui! dix Sixtine B\*, n'avez pas la crainte qu'il lui arrive jamais d'accident faite de lumière, ne marche-t-il pas constamment précédé de la torche du ridicule?*



On trouve, dans plusieurs manières d'usage secret. Il est mis en pratique à l'en action un grand nombre de ces manières de corre par sa simplicité :

L'un des correspondans, les lettres qui d'un côté, l'autre correspondent. Personne ne son les lettres, à des intervalles surans de Lafont, en pointant les lettres c

• Jadis :

• Méprisait de

• On l'a :

Deux jeunes amans, correspondent fort longtemps la faculté de se compter surveillans. Deux dames et jamais correspondent papier, ni plume, ni écrit y perdrait son latin.

M. Carrier (Georges), l'Académie des Sciences et l'histoire Naturelle et membres de la commission d'état, a publié l'imprimeur-libraire à Strasbourg prononcés par lui

« Ce n'est pas seulement le spectacle imposant de vertes de ces hommes que prenons encore un plus de connaissance intime. Le nité de leur vie passée ont quelque chose de très précieuses par leur utilité encore quand on voit ceux qui ne vivaient que

On trouve, dans le célèbre roman de l'Astrée, par d'Urfé, plusieurs manières fort ingénieuses de faire une correspondance secrète. Il est probable que la plupart d'entr'elles furent mises en pratique à la cour d'Henri IV, dont ce roman remet en action un grand nombre d'anecdotes galantes. Voici une de ces manières de correspondre secrètement, qui nous a frappés par sa simplicité :

L'un des correspondans pique avec une épingle, dans un livre, les lettres qui doivent former la phrase qu'il veut exprimer, l'autre correspondant réunit ces lettres et lit très-facilement. Personne ne songe à remarquer ces piqures, placées sur les lettres, à des intervalles plus ou moins grands. Dans les vers suivans de Lafontaine, il sera aisé d'écrire *je vous aime*, en pointant les lettres que nous mettons ici en italique.

« Jadis une jeune merveille

» Méprisoit de l'amour le souverain pouvoir,

» On l'appeloit Alcimadure.... »

Deux jeunes amans, dans l'Astrée, Daphnide et Alcidon, correspondent fort long-temps ainsi, au moyen d'un livre qu'ils ont la faculté de se communiquer, sous les yeux des plus sévères surveillans. Deux dames, ces jours derniers, en ont fait l'essai, et jamais correspondance n'a été plus secrète : elle n'exige ni papier, ni plume, ni écritoire. Le docteur du *Barbier de Séville* y perdrait son latin.

M. Cuvier (Georges), l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des Sciences, l'un des professeurs du Muséum d'Histoire Naturelle et du Collège de France, l'un des membres de la commission de l'instruction publique et du conseil d'état, a publié en deux volumes, chez Levrault, imprimeur-libraire à Strasbourg, le *Recueil des Eloges Historiques* prononcés par lui dans les séances de l'Institut Royal.

« Ce n'est pas seulement (comme le dit l'auteur lui-même) » le spectacle imposant des travaux utiles, des grandes découvertes de ces hommes célèbres, qui nous intéressent ; nous » prenons encore un plaisir particulier à faire avec eux une » connoissance intime. La simplicité de leurs mœurs, la sérénité de leur vie passée loin du monde et de ses agitations, » ont quelque chose de touchant ; et les sciences, déjà si respectables par leur utilité générale, le deviennent davantage » encore quand on voit à quel point elles rendent heureux » ceux qui ne vivent que pour elles, »

## BOUTS-RIMÉS

J'ai traduit Perse et . . . . . Juvénal,  
 J'ai commenté. . . . . Virgile;  
 Mais j'abandonne, en . . . . . carnaval,  
 Ce fatras . . . . . inutile.  
 Fi du latin de . . . . . Cicéron,  
 Fi du latin de . . . . . Pline;  
 Je préfère à tout ce . . . . . jargon:  
 Le latin de . . . . . cuisine.

Souvent, dans mes loisirs, je relis . . . Juvénal  
 Ou fais le parallèle entre Homère et . . . Virgile;  
 Mais, dès que la folie ouvre le . . . carnaval,  
 Je quitte des neuf sœurs, le commerce . . . inutile.  
 Les grelots de Momus, remplacent . . . Cicéron,  
 Je m'affuble d'un masque, en me quant de Pline;  
 Adieu vers, adieu prose, insipide . . . jargon.  
 Quel latin vaut alors, le latin de . . . cuisine?

BOUSSARD, de Bruxelles.

Montrer au jeune fat l'esprit de . . . Juvénal  
 La grâce, le génie et le goût de . . . Virgile;  
 Ce serait, croyez-moi, pendant le . . . carnaval,  
 Perdre son temps, et prendre une peine . . . inutile.  
 A la mâle éloquence, à l'art de . . . Cicéron,  
 Aux tableaux imposans, aux grand savoir de Pline;  
 Il préfère toujours le précieux . . . jargon  
 De nos boudoirs, et même un latin de . . . cuisine.

M<sup>lle</sup>. M....., de Toulouse.

Je ne suis point un . . . . . Juvénal,  
 Encore bien moins un . . . . . Virgile;  
 Ma vie est un vrai . . . . . carnaval,  
 La science m'est . . . . . inutile.  
 Pourtant, chez vingt beautés je suis le . . . Cicéron,  
 Près de mon jardinier j'aime à trancher du Pline;  
 Et je brille par un . . . . . jargon  
 De chasse, de chevaux, de femmes, de . . . cuisine.

Chacun son goût: pour moi j'aime peu . . . Juvénal,  
 Mais Horace me plaît, et j'admire . . . Virgile.  
 Tel s'amuse beaucoup des jeux du . . . carnaval,  
 Et tel autre n'y voit qu'un désordre . . . inutile.

Avec Berryer:  
 Vantez, devant  
 Mais chez ce  
 L'entretien de

LA FRANCE TELLE  
 LADY MORGAN;  
 de l'anglais, par l'  
 lady Morgan (1).

Un des effets de l'  
 des Anglais dans la so  
 pas encore très-favora

Lady Morgan avoit  
 en France. Si elle v  
 moyen pour complime  
 sus porter atteinte à l

ni mendians ni vagab  
 pour thème de ses élé  
 français les secourt et

est certainement plus  
 dians qu'entrent dan  
 gers, des épiciers,  
 ceatimes. En un mot  
 nité à l'égard des ma  
 ne leur parlent da mo  
 que trop souvent en

M. Playfair remarq  
 à Londres, par des

« Les classes inférie  
 une politesse et des

Notre bureau cent  
 l'admiration de M. P)

d'autre chose à faire  
 re, comme à Londre

magistrat, d'un adm  
 crédit, pour être se

out pas souvent le m  
 de se laisser surpasser

de si près à l'humani  
 (1) Un volume in-8°.  
 H. Wollé, Libraire, n

Avec Berryer, Chauveau, parlez de . . . *Cicéron* ;

Vantez, devant Cuvier la science de . . . *Pline* ;

Mais chez ce gros traitant qui n'a que du . . . *jargon*

L'entretien doit rouler sur son chef de . . . *cuisine*.

F. A. P....

*sous-chef aux Postes, à Paris.*

LA FRANCE TELLE QU'ELLE EST, ET NON LA FRANCE DE LADY MORGAN ; par William Playfair ; ouvrage traduit de l'anglais, par l'auteur des *Observations sur la France de lady Morgan* (1).

Un des effets de l'ouvrage de lady Morgan a été de nuire aux Anglais dans la société française. La réputation ne leur est pas encore très-favorable.

Lady Morgan avoit avancé qu'il n'y avoit point de mendiants en France. « Si elle vouloit, dit M. Playfair, se servir de ce moyen pour complimenter la nation française, elle le pouvoit sans porter atteinte à la vérité. Au lieu de soutenir qu'il n'y a ni mendiants ni vagabonds en France, pourquoi ne pas choisir pour thème de ses éloges l'empressement avec lequel le peuple français les secourt et leur fait l'aumône. Le peuple en France est certainement plus charitable qu'en Angleterre.... Les mendiants qui entrent dans les boutiques des bouchers, des boulangers, des épiciers, manquent rarement de recevoir quelques centimes. En un mot, les Français montrent beaucoup d'humanité à l'égard des malheureux ; s'ils ne leur donnent rien, ils ne leur parlent du moins jamais durement, comme cela n'arrive que trop souvent en Angleterre. »

M. Playfair remarque qu'à Paris on n'est point troublé comme à Londres, par des ivrognes qui se querellent et se battent. « Les classes inférieures de la société, dit-il, ont entr'elles une politesse et des égards incroyables. »

Notre bureau central d'admission dans les hôpitaux excite l'admiration de M. Playfair. « Un blessé, dit-il, un malade n'a d'autre chose à faire que de s'y présenter. Il n'est pas nécessaire, comme à Londres, de chercher à obtenir la protection d'un magistrat, d'un administrateur, ou de quelque personne en crédit, pour être secouru. Hélas ! le pauvre et le malade n'en ont pas souvent le moyen, et c'est une honte pour l'Angleterre de se laisser surpasser ainsi par la France dans un objet qui tient de si près à l'humanité. »

(1) Un volume in-8°. de 470 pages. Prix : 7 francs, à Paris, chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n. 12.

Un autre établissement que M. Playfair trouve admirable, est l'école spéciale gratuite pour les jeunes personnes. On sait qu'elles y apprennent à dessiner des animaux, des fleurs, et des ornemens de toute espèce; qu'on fait tous les ans une exposition de leurs ouvrages, et qu'elles reçoivent des médailles d'encouragement. « C'est sur de pareils établissemens, dit M. Playfair, et sur plusieurs autres du même genre qu'on trouve à Paris, que les étrangers doivent réfléchir. Il n'est pas étonnant que les arts fleurissent en France, et que les artistes y soient si nombreux.... Non seulement les artistes français sont habiles; mais leurs ouvrages ne sont pas chers. La supériorité de Paris à cet égard doit être attribuée en grande partie aux facilités qu'y trouvent ceux qui veulent étudier les principes et les élémens... A Londres, si un ouvrier veut apprendre les principes qui doivent le diriger dans ses travaux, les mathématiques, par exemple, les élémens de la mécanique ou du dessin, quel moyen a-t-il d'acquérir ces connaissances? La jeune fille qui veut étudier l'art des costumes, la broderie, le dessin, les ornemens, comment y parviendra-t-elle à Londres? elle ne peut y réussir, même en payant. A Paris l'un et l'autre trouvent des écoles gratuites où on leur apprend tout ce qui leur est nécessaire. C'est dans ces établissemens qu'il faut chercher la grande cause qui fait qu'en matière d'ornement et de goût, Paris est la première ville du monde, et cependant la dépense de ces établissemens si honorables à la nation, si utiles aux particuliers, n'est comparativement qu'une bagatelle. »

Pour le commerce de la société, les Français sont jugés par M. Playfair non seulement supérieurs aux Anglais, mais à tous les autres peuples. « Ils reçoivent, dit-il, les gens suivant leur caractère connu, et n'exigent pas d'eux qu'ils se conforment à ces plans réguliers d'amusement, qui ne font que trop souvent la règle des sociétés de Londres. On ne s'attend point à voir un savant jouer aux cartes, ou se livrer à tel ou tel divertissement. La conversation est le seul tribut dont on désire que chacun paie sa part avec aisance. Il est vrai que l'on a le talent d'obliger en quelque sorte à en faire les frais, les hommes qui ont la réputation d'être plus instruits que les autres dans quelque branche des connaissances; mais on sait toujours le faire de manière, non seulement à ne pas les offenser, mais à leur plaire; c'est un hommage qu'on leur rend, et il est inspiré par le désir de s'instruire. »

Avec son caractère d'impartialité, M. Playfair ne pouvait porter sur les françaises un jugement défavorable. « Elle (une française), dit-il, paraît toujours prête à se lier avec vous et

vous fait un accueil  
cative, n'allez pas e  
vertueuse. »

Nos meubles sont  
semble manquer dans  
Quant aux bâtimens  
voudroit moins solide  
de la durée ordinaire  
devient antique, elle  
et elle ne donne pas d  
maison est vieille et to  
tant ce temps, on a pl  
truction n'avait coûté.

Nos marchés et nos  
Le Conservatoire de  
chers. « Ce ne sont pas  
quent aux Français; n  
existe une collection  
qu'on enrichit à mesur  
public y est admis. Le  
le plus grand détail, e  
fait. »

M. Playfair est obli  
pas aussi exclusiveme  
qu'elle a ses eour-de-  
rieures à celles des aut

Une autre supériori  
spectacles. « Un Angl  
ce peuple si léger écou  
route faire un effort  
entre deux acteurs, sat  
genius de décorations  
acteurs et les actrices  
plus stricte convenance  
bien poli de M. Kemb  
terre de Paris et excite  
on voit en France plus  
théâtre; les unités de  
vies, et les décoration  
adaptées à la pièce, ou  
besoin de dire qu'il faut  
être d'accord sur la néc  
ne peut être qu'il ne so  
des Français en matièr

Passons aux écrits  
M. Playfair, celle en

vous fait un accueil gracieux ; mais parce qu'elle est communicative, n'allez pas en conclure qu'elle ne soit pas réellement vertueuse. »

Nos meubles sont du goût de M. Playfair ; mais ce qui lui semble manquer dans nos appartemens, c'est la propreté.

Quant aux bâtimens, voici un paradoxe : M. Playfair les voudroit moins solides. « Cinq cents ans, dit-il, sont le terme de la durée ordinaire d'une maison : pendant ce temps, elle devient antique, elle n'admet pas les améliorations modernes, et elle ne donne pas d'occupation aux ouvriers. A Londres, une maison est vieille et tombe en ruines au bout d'un siècle ; pendant ce temps, on a plus dépensé pour la réparer que sa construction n'avoit coûté. »

Nos marchés et nos abattoirs sont approuvés sans restriction.

Le Conservatoire des arts est l'occasion de quelques reproches. « Ce ne sont pas les machines, dit M. Playfair, qui manquent aux Français ; mais ils ne savent pas les employer. Il existe une collection admirable, formée depuis longtems, et qu'on enrichit à mesure de toutes les nouvelles inventions. Le public y est admis. Le moindre ouvrier peut les examiner dans le plus grand détail, et cependant presque personne n'en profite. »

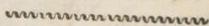
M. Playfair est obligé de convenir que la France ne dépend pas aussi exclusivement de ses manufactures que l'Angleterre, qu'elle a ses eaux-de-vie, ses vins et d'autres productions supérieures à celles des autres pays.

Une autre supériorité incontestable à la France, est celle des spectacles. « Un Anglais, dit M. Playfair, est surpris de voir ce peuple si léger écouter dans un profond silence, et sans paroître faire un effort de patience, de longues conversations entre deux acteurs, sans le secours des processions, des changemens de décorations et des costumes les plus brillans. Les acteurs et les actrices ne consultent, à ce dernier égard, que la plus stricte convenance.... Le casque et le bouclier brillant et bien poli de M. Kemble dans *Coriolan*, feroient rire le parterre de Paris et exciteroient la sévérité des critiques. Rarement on voit en France plus de deux acteurs en même-tems sur le théâtre ; les unités de tems et de lieu sont strictement observées, et les décorations, quoique classiques et parfaitement adaptées à la pièce, ont peu d'éclat et de variété. Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut en excepter l'Opéra. On peut ne pas être d'accord sur la nécessité d'un décorum si sévère, mais on ne peut nier qu'il ne soit une preuve irrécusable du goût exquis des Français en matière de spectacle. »

Passons aux écrits périodiques. « On n'y trouve pas, dit M. Playfair, cette envie de nuire à un auteur, qui se fait

remarquer dans plusieurs des feuilles périodiques anglaises. Nous ne savons pas s'il faut en attribuer la cause à ce que le public, en France, encourage moins qu'en Angleterre cette critique amère, ou à ce que les rédacteurs eux-mêmes y trouvent moins de plaisir à juger avec une excessive sévérité.»

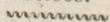
Après avoir nommé les bibliothèques publiques, les musées, le jardin des plantes, M. Playfair dit : « Ces établissemens existoient avant la révolution ; mais la vérité nous oblige à dire qu'ils ont subi depuis cette époque plusieurs changemens avantageux. Les Français peuvent se tromper souvent quant à ce qui est *bien*, mais ils sont toujours pleins d'ardeur pour faire ce qui est *mieux*, quand ils savent une fois comment y réussir. Ils regardent le soin de l'instruction comme une des choses les plus honorables pour leur pays, et ils n'épargnent ni peines ni argent pour les établissemens publics, tendant à encourager le savoir. Même les hommes les plus ignorans apprennent à respecter les gens instruits et savans, et l'individu le plus dissipé, le plus dépravé, seroit honteux d'endommager un ouvrage de mérite, ou d'en traiter l'auteur avec une légèreté peu convenable. Le caractère des classes inférieures est si différent en Angleterre que le public ne peut y jouir de semblables établissemens. Les plus belles choses seroient dégradées, et l'on volerait les plus précieuses. En faisant cette observation, nous devons rougir pour notre pays dont nous avons lieu d'être si fiers sous d'autres rapports. »



#### MODES.

Le rose n'est plus aussi fréquemment employé par les modistes : la couleur lilas et le petit jaune sont entrés en concurrence. On voit aussi du gros vert. Quelques capotes de cette dernière couleur ont pour garniture des ruches boiteuses, violettes et vertes. Sur beaucoup de chapeaux lilas, des grapes de lilas sont entremêlées de narcisses jaunes. Le gros de Naples est plus souvent moiré qu'uni. Quelques modistes font des garnitures de chapeaux blancs avec de la gaze à pois, rayée et nuée, et complètent l'ornement de ces chapeaux avec des tulipes panachées.

Nous avons oublié de dire que le capuchon des manteaux ou mantilles de taffetas avoit quelquefois deux coulisses, que quelquefois on y introduisoit des baleines ; et qu'il y avoit des mantilles ouattées et non ouattées.



A la Fenille de ce jour sont jointes les Gravures 1885 et 1886.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Chapeau de gros de  
de percale. Coulter.

(1885)



Chapeau de gros de Naples. Spencer de velours épinglé. Robe de percale. Cablier de percale, garni en mousseline.

187.  
Ces



*Robe de perle, à passe la  
coulure de mousseline. P. 187.*

1820.

*Costume Parisien.*

(1886)



*Bonnet de percale, à passe large, ornée de gances, garni en mousseline.  
Colerolle de mousseline. Robe et Camisole de percale garnies en mousseline.*

## JOURN

DE

*Ce Journal paroit, avec  
le 15, avec deux Grava-  
six, et 36 fr. pour un an.*

*En 1802, a été comme  
Meubles et de Voitures : à  
Dames, 18 N<sup>o</sup>. par an. L'è*

*Marie Stuart jouit d'un  
la seule piéce qui lève et  
est jointe avec un ensemble  
nos sont admirables dans  
aucune reine n'est plus belle  
Elisabeth. — Voici des ve*

*Le ciel à votre sexe  
Que ce royaume he  
Que la main qui le  
Lorsque ses fondate  
Que le sceptre des  
Sans doute ils ont vo  
À côté du pouvoir fai*

*Il y a des gens qui ne  
voient leur caprice du  
qu'il fait, sans ouvrir seu  
particulier de cette espèce  
Il y a peu de jours sans c  
ait bien la cinquantaine ; n  
peau gris et en souliers de*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

*Marie Stuart* jouit d'un succès constant et mérité ; c'est la seule pièce qui fixe en ce moment l'attention. L'ouvrage est joué avec un ensemble parfait : *Talma* et *M<sup>lle</sup>. Duchesnois* sont admirables dans les rôles de *Leicester* et de *Marie* ; aucune reine n'est plus belle que *M<sup>me</sup>. Paradol* qui représente *Elisabeth*. — Voici des vers que lui adresse *Melvil* :

Le ciel à votre sexe a donné la bonté ;  
 Que ce royaume heureux s'appërçoive, Madame,  
 Que la main qui le guide est celle d'une femme.  
 Lorsque ses fondateurs autrefois ont permis  
 Que le sceptre des rois aux reines fût commis ;  
 Sans doute ils ont voulu, j'en crois mon espérance,  
 A côté du pouvoir faire asseoir la clémence.

\*

Il y a des gens qui ne doutent de rien et qui s'habillent suivant leur caprice du matin, sans s'informer du temps qu'il fait, sans ouvrir seulement leur fenêtre : il y avoit un particulier de cette espèce qui, par un froid piquant, sortoit il y a peu de jours sans caleçon et sans redingote quoiqu'il ait bien la cinquantaine ; un autre étoit, par la boue, en cha-peau gris et en souliers de peau jaune sur le boulevard.

Le premier a attrapé un gros rhume et le second se faisoit montrer au doigt.

Une dame demandoit lequel y perdoit le plus, de celui qui tomboit malade, ou de celui qui se vouoit au ridicule: personne n'a su que répondre, ou plutôt chacun a répondu selon son âge et son quartier.

Quelques jeunes gens ont fait mettre du galon sur toutes les coutures de leur redingote. Il sont allés jusqu'à avoir des dessins sur le dos et les manches comme les laquais et les tambours.

Les voitures entièrement rondes, avec un siège circulaire en dedans, vont, dit-on, devenir voitures publiques pour le service des environs de Paris. Cette entreprise sembleroit devoir réussir, selon cet axiôme de mathématiques: que la forme ronde est celle qui contient le plus dans les plus petites dimensions.

Depuis l'accident arrivé à M. R\*\*\*, plusieurs jeunes gens qui ne veulent se priver ni de chevaux fringans, ni de voitures légères, ont cherché les moyens de se préserver des dangers qui les menacent journellement. Une mécanique destinée à couper les traits du cheval, ou à le débarrasser de son harnois, a été rejetée comme insuffisante, parce que, supposé qu'elle obtint l'effet désiré, le cheval pourroit toujours s'échapper et occasionner des malheurs; mais on vient de faire l'heureux essai d'une espèce de capuchon mobile qui, tombant sur les yeux du cheval, au moment où il s'emporte, lui ôte son audace et la faculté de diriger ses mouvemens.

Les femmes (disoit un homme en crédit, vivement sollicité chaque jour), les femmes aiment à compter sur l'impossible.

Il vient de paroître une nouvelle livraison des ROSES de Redouté: avis aux belles dessinatrices.

Fanny a un mal de gorge opiniâtre, mais elle ne veut pas se couvrir davantage. En vain ses amies l'en supplient, elle se moque de leurs conseils et n'en fait jamais qu'à sa guise.

« Prenez garde, lui  
» de vous plaindre de  
» chère; car il faut qu'  
» l'intérêt quand on ne  
» pire. »

FABLIER DES DAMES  
POUR LES FILLES, I  
d'un avant-propos  
taine (1).

L'auteur de ce recueil  
ment habite Lyon, car  
M. Targe, libraire à  
libraire à Paris.

Ce volume contient ce  
M. Dumas.

Nous regrettons que l'a  
ni le Monner.

Pessellier, Pannard,  
de la Caze avoient pu e  
L'omission la plus éton  
de Madame de Genlis.

LA COL

Un jour, de grand  
En sautillant  
Alla voir la Colombe  
Elles vivoient

— « Ma voisine, bo  
» Comment vous vo  
» Et vous? — Moi,  
» Cela doit v  
» Vous fatiguez bea  
» De les conserver  
» Entretien mon ar  
» Il n'est pas une m  
» Des soins si nature  
» La plus tou

(1) Un volume in-18 de 51  
e centimes, port franc; à Par  
Jacquet, n. 56.

« Prenez garde , lui dit une vieille femme d'esprit , au lieu  
 » de vous plaindre de vos douleurs , bientôt on en rira , ma  
 » chère ; car il faut que vous sachiez que l'on cesse d'exciter  
 » l'intérêt quand on ne tient nul compte de celui que l'on ins-  
 » pire. »

FABLIER DES DAMES , ou CHOIX DE FABLES EN VERS ,  
 POUR LES FILLES , LES ÉPOUSES ET LES MÈRES ; précédé  
 d'un avant-propos et suivi de *Remarques sur La Fontaine* (1).

L'auteur de ce recueil est M. *Dumas* , qui vraisemblable-  
 ment habite Lyon , car , sur le frontispice , l'adresse de  
 M. Targe , libraire à Lyon , précède celle de M. Janet ,  
 libraire à Paris.

Ce volume contient cent trente-une Fables ; cinq sont de  
 M. *Dumas*.

Nous regrettons que l'auteur n'ait cité ni *Grozelier* , ni *Barbe* ,  
 ni le *Monnier*.

*Pesselier* , *Pannard* , *Guichard* , et surtout M. *Gauldrée*  
 de la *Caze* auroient pu enrichir ce volume.

L'omission la plus étonnante , est celle de l'*Herbier moral*  
 de *Madame de Genlis*.

#### LA COLOMBE ET LA PIE.

Un jour , de grand matin , ma commère la Pie ,  
 En sautillant sur l'escalier ,  
 Alla voir la Colombe en son nid accroupie.  
 Elles vivoient sur le même palier.

- « Ma voisine , bonjour . Dites-moi , je vous prie ,  
 » Comment vous vous portez ? — Bien ; je vous remercie ;  
 » Et vous ? — Moi , bien aussi . Mais toujours sur vos œufs !  
 » Cela doit vous être ennuyeux ,  
 » Vous fatiguez beaucoup . — Non , la douce espérance  
 » De les conserver tous , de les voir bien éclos ,  
 » Entretient mon ardeur et nourrit ma constance .  
 » Il n'est pas une mère à qui de tels travaux ,  
 » Des soins si naturels , ne présentent d'avance  
 » La plus touchante récompense .

(1) Un volume in-18 de 318 pages , Prix : 5 francs , et 5 francs 75  
 centimes , port franc ; à Paris chez Louis Janet , libraire , rue St.-  
 Jacques , n°. 59.

- » Vous êtes mère aussi , consultez votre cœur.  
 — » Bah ! bah ! l'on ne convient jamais que l'on s'ennuie.  
 » Il n'est pas là de déshonneur.  
 » Vous vous ennuyez fort ; mais je suis bonne amie ;  
 » Je viens vous tenir compagnie ;  
 » Nous jaserons. A propos , le voleur  
 » De ce fromage de Hollande ,  
 » C'étoit Grippe-Minaut. Quel chat ! Je vous demande ,  
 » Avec son air sournois , son maintien imposteur ,  
 » Auroit-on cru que l'hypocrite  
 » L'eût placé dans sa léchefrite ?  
 » Savez-vous que Jacquot , le bavard perroquet ,  
 » De bonbons trop amers vient de faire un banquet ,  
 » Et qu'il se meurt de la colique ?  
 » J'en suis bien aise. Ici franchement je m'explique ;  
 » Il étoit temps de mettre un terme à son caquet.  
 » Quant à la petite Minette ,  
 » Ma bonne , elle est toujours la plus folle coquette.  
 » Puisque nous sommes sur ce point  
 » Il faut encor que je vous conte .... »

Cause , cause , Margot sans soucis et sans honte ,  
 Loin de ton jeune fils que tu ne soignes point.

Pendant que babille la Pie ,  
 Maître Raton , qui vous l'épie ,  
 Saisit et croque le marmot.

D'un grand sens , selon moi , cet apologue brille.  
 Je pourrois l'expliquer ; je ne suis pas si sot :  
 Je m'en rapporte aux mères de famille.

DUMAS.

Pour faire connoître la prose de l'auteur , nous allons citer le préambule de ses *Remarques sur La Fontaine*.

« M. Palissot , dans ses *Mémoires de Littérature* , dit M. Dumas , rapporte une opinion singulière de M. Turgot : c'est que la naïveté n'est que la plus foible partie du mérite de La Fontaine , et qu'on oublie trop souvent en lui l'homme sublime , pour ne parler que du conteur délicat et du fabuliste plein de grâces. M. Turgot vouloit même que la manière de cet homme unique fût des plus brillantes et des plus épiques que nous connussions , sans en excepter celle de Voltaire. Je ne partageois pas cette opinion qui m'a étonné. Je croyois , avec tous les Français et avec tous les peuples , que le caractère distinctif de La Fou-

taine étoit le naturel ,  
 grâce enchanteresse ,

« La grâce p

J'avois trouvé dans  
 phie ; et , jugeant d'ap  
 fables et dans ses conte  
 je soupçonnois que , s'  
 coup de rapports , le ri  
 servation que M. Paliss  
 goût pur et sévère a pre  
 Je viens de relire tout  
 clef , et je veux vous pr  
 bien il réunit souvent la  
 magnificence des expres  
 agréables qu'utiles : il fi  
 un diamant d'un haut pri  
 éblouissant. Vous convie  
 allons faire ensemble , q  
 homie de La Fontaine ,  
 parmi les poètes à-peu-  
 Vois : le tendre attachem  
 miration. »

LA RELIURE, POES

En se donnant beauco  
 frais , M. Lesné auroit f  
 rimer et d'éparpiller dan  
 qu'il vouloit donner , il les  
 en prose.

Au reste , M. Lesné co  
 et que son principal but  
 art. Il a dédié ce livre  
 dit-il , tu sais à-peu-pr  
 apprends qu'à vingt-sept  
 de bien faire. »

M. Lesné a une qualité  
 « Soyez , dit-il , soit faire  
 ce qu'a jamais produit la

(1) En volume in-8o. de 24  
 Lesné , auteur , rue des Gr  
 libraire , passage des Panor

taine étoit le naturel , la simplicité , la naïveté charmante , la grâce enchanteresse ,

« La grâce plus belle encor que la beauté. »

J'avois trouvé dans notre auteur un grand fonds de philosophie ; et , jugeant d'après le talent dramatique répandu dans ses fables et dans ses contes , plutôt même que d'après ses comédies , je soupçonnois que , s'il l'eût voulu , il auroit été , sous beaucoup de rapports , le rival du célèbre Molière. Frappé de l'observation que M. Palissot a recueillie , et que cet écrivain d'un goût pur et sévère a presque adoptée , je l'ai vérifiée moi-même : Je viens de relire tout mon La Fontaine avec cette nouvelle clef , et je veux vous prouver , par de nombreux exemples , combien il réunit souvent la grandeur , la profondeur des idées , à la magnificence des expressions. De pareilles études sont aussi agréables qu'utiles : il faut considérer sous toutes ses facettes un diamant d'un haut prix ; de toutes parts il fait jaillir un feu éblouissant. Vous conviendrez après l'examen rapide que nous allons faire ensemble , qu'il y a bien du sublime dans la bonhomie de La Fontaine , et que , comme on l'a déjà dit , il est parmi les poètes à-peu-près ce qu'étoit Henri IV parmi les Rois : le tendre attachement qu'il inspire semble nuire à l'admiration. »

LA RELIURE , POÈME DIDACTIQUE EN SIX CHANTS ;  
par *Lesné* (1).

En se donnant beaucoup moins de peine , et à très-peu de frais , M. Lesné auroit fait un bon ouvrage , si , au lieu de rimer et d'éparpiller dans des notes les renseignemens utiles qu'il vouloit donner , il les eût classés dans un petit volume écrit en prose.

Au reste , M. Lesné convient qu'il a fait un *méchant* poème ; et que son principal but étoit de décrire les procédés de son art. Il a dédié ce livre à son fils. « A dix-sept ans , lui dit-il , tu sais à-peu-près un art que je n'ai commencé à apprendre qu'à vingt-sept.... fais toujours bien pour le plaisir de bien faire. »

M. Lesné a une qualité rare ; il voit ses rivaux sans jalousie. « *Saget* , dit-il , sait faire des marbres qui sont plus beaux que ce qu'à jamais produit la nature.... personne ne réussit comme

(1) Un volume in-8°. de 245 pages. Prix : 4 francs ; à Paris , chez Lesné , relieur , rue des Grès-St-Jacques , n°. 5 ; et chez Nepveu , libraire , passage des Panoramas , n. 26.

*Courteval* à imiter le granit.... *Thouvenin* fait plus d'honneur à *Bozerian le jeune* que ses propres ouvrages ne lui en font à lui-même.... *Simier* et *Thouvenin* sont ceux qui sont arrivés le plus près de la perfection.»

Une bonne reliure, suivant M. Lesné, doit réunir trois qualités : la solidité, l'élasticité et l'élégance. Mais avant qu'un livre soit relié, combien d'opérations ! Il faut le ployer, le battre, le mettre en presse, le coudre, y adapter des cartons, l'endosser, le rogner, mettre la tranche en couleur, marbrer ou veiner la peau, y pousser quelques dorures, polir le volume, et le mettre en presse : opérations qui, subdivisées, en forment au moins soixante.

Les manuscrits reliés dans le douzième et le treizième siècle, peuvent donner une idée de la reliure dans son origine : on avoit peu de livres, on veilloit avec un soin extrême à leur conservation. Ces reliures étoient grossières ; il en fut ainsi jusque bien avant dans le quinzisième siècle.

Mais combien de minutieuses précautions ! Le dos de chaque cahier étoit garni d'une bande de parchemin ; on ne cousoit jamais deux cahiers ensemble, comme cela s'est pratiqué depuis. Des ais de bois de chêne tenoient lieu de carton. Chaque angle étoit garni d'une plaque de cuivre ; il y avoit toujours des fermoirs pour garantir de la poussière l'intérieur du livre ; souvent des cloux et des bossettes sur le plat. On adaptoit même des roulettes aux volumes d'un grand format, pour obvier à l'inconvénient du frottement sur les tables.

*Gascon* fut un des premiers qui relièrent chez nous avec élégance. On lui attribue une partie des reliures de la bibliothèque de *Henri II*. On croit même que c'est à lui que sont dus les beaux compartimens des livres qui ont appartenu au riche amateur *Grollier*. Ce financier avoit été ambassadeur à la cour de Rome sous *François I<sup>er</sup>*.

Après *Gascon* vint *Desseuil*, dont les reliures sont aussi élégantes que solides. « A l'élasticité près, dit M. Lesné, ces reliures valent nos belles reliures modernes. »

*Padeloup* et *Derome* étoient contemporains ; ils travailloient très - solidement et très - élégamment dans le goût de leur temps.

La dorure des livres se bornait aux titres dans la naissance de l'art. Le reste des fers, tant sur le dos que sur le plat, se pousoit sans or. Bientôt le goût changea ; et, en suivant les progrès de la mode, on voit que dans la reliure, c'est la dorure qui a le plus varié.

La dorure telle qu'elle est très-espèciève. « Quoi pouvoient à peine suffire plus habile peut être ouvrage ordinaire, et pour plus que suffisante. » C'est, il y a quarante d'un seul coup tout un entre-nerf exige que petits fers.

Presque toutes les mêmes siècles étoient ensuite les marbres, le porphyres. On a aussi cour de Russie. La mode en velours, est passée.

Les grecques sont de y lever les faciles sur le plat. Nous avons emprunté peu-près soixante ans.

Un peu plus tard on a moire.

*Thouvenin* a fait revivre les tranches gaulfrées, *Grollier*.

On gaulfre aussi, de la raison se fait avec des ais quels ou imprime une fe

La mode des tranches Anglais ; elle a tout au p

*Foa* *Theodore-Pierre* la reliure un procédé qui soit des couvertures qu'il étore. Le manque d'éla

l'invention du moitié mé

pour les livres d'étranges

M. Lesné se plaint de tenant négligé, de ce q que économique de la colle

soient remplacés

Pratiques en soit tors tures auroient plus de verture ne seroient plu

La dorure telle qu'elle se faisoit dans le dernier siècle , étoit très-expéditive. « Quatre habiles *coucheuses d'or*, dit M. Lesné, pouvoient à peine suffire à un doreur ; aujourd'hui le doreur le plus habile peut être entretenu par deux coucheuses dans l'ouvrage ordinaire, et pour l'ouvrage soigné, une seule est souvent plus que suffisante. » Cette différence vient de ce que l'on se servoit, il y a quarante ans, d'un fer à dos qui remplissoit d'un seul coup tout un entre-nerf, tandis que maintenant un entre-nerf exige quelquefois l'application de vingt ou trente petits fers.

Presque toutes les reliures en peau des quinzième et seizième siècles étoient en veau brun ou fauve. Sont venus ensuite les marbres, les racines, les écailles, les granits, les porphyres. On a aussi relié, et l'on relie en maroquin et en cuir de Russie. La mode des reliures en chagrin, en satin, en velours, est passée.

Les grecques sont de petites encoches que l'on pratique pour y loger les ficelles sur lesquelles on coud. De là résulte un dos plat. Nous avons emprunté cette mode aux Hollandois, il y a à-peu-près soixante ans.

Un peu plus tard on a pris du goût pour les doublures en moire.

Thouvenin a fait revivre, au commencement de notre siècle, les tranches gaufrées, si communes, dans la bibliothèque de Grollier.

On gauffre aussi, depuis peu, le plat des livres. Cette opération se fait avec des ais en bois ou en cuivre, crenelés et auxquels on imprime une forte pression.

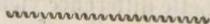
La mode des tranches ornées de paysages, nous vient des Anglais : elle a tout au plus vingt ans.

Feu Théodore-Pierre Bertin s'ingéra en 1807, d'adapter à la reliure un procédé qui appartient à la ferblanterie. Il vernissoit des couvertures qu'il faisoit sécher au four ou dans une étuve. Le manque d'élasticité dégouta de ces reliures ; mais l'invention du moiré métallique les a fait revivre, au moins pour les livres d'étrennes.

M. Lesné se plaint de ce que la couture des livres est maintenant négligée, de ce qu'au lieu de colle forte, on employe par économie de la colle de farine. Il voudroit que le fil et la ficelle fussent remplacés par la soie, et le carton par le cuir. Pratiquées en soie torse sur des lacets de soie, les coutures auroient plus de solidité. Et les angles d'une couverture ne seroient plus sujets à s'émousser, si cette cou-

verture étoit de cuir comme la semelle de nos souliers ; et non de carton.

« On a vu jusqu'ici, dit M. Lesné, que les reliures ont duré beaucoup moins de temps que les livres. Ne seroit-il pas important qu'elles pussent durer tout autant qu'eux ? »



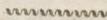
M O D E S.

Ce n'est point une forme nouvelle qui peut faire distinguer les derniers chapeaux , mais de nouvelles fleurs et quantité d'autres ornemens nouveaux. Outre le lilas , on porte beaucoup de narcisses simples ou doubles , quelques jacinthes , quelques petites tulipes , quelques paquets de violettes doubles , et beaucoup de roses mousseuses.

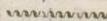
Les quenouilles de roseau , rayées horizontalement en vert , en ponceau , en jaune , etc. , etc. , servent à orner des chapeaux sur lesquels se trouvent des rubans écossais. On recommence à mettre des torsades sur le bord des passes et à taillader , soit la passe soit la calote des chapeaux , pour y introduire des rubans , qui forment tantôt des crevés irréguliers tantôt des losanges. Quelques chapeaux n'ont sur le bord qu'un large biais. Ce biais tranche par sa couleur ; et quelquefois il diffère non seulement du chapeau , mais de la doublure. Par exemple , on voit à un chapeau blanc une doublure citron , et un rebord lilas.

Il est encore de trop bonne heure pour garnir des chapeaux de paille ; mais on fait des chapeaux avec des bandes d'étoffe lilas ou blanche , et des compartimens de paille jaune. Ces chapeaux sont ordinairement ornés de grappes de lilas.

Nous ne connoissons encore que par des échantillons , une gaze que l'on nomme *Péruvienne* , et qui est parsemée de petites houppes en plumes folettes. On la destine à orner et à former des chapeaux. Les rubans qui doivent l'appareiller , sont très-larges , et ont sur les bords , de petites houppes en plumes-marabouts.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1887.



Le 25 , paroîtront les Gravures de *Meubles* 497 et 498.

PARIS , DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

1820.



Chapeau à corpe, orné de jupe de tulle, à jupes et glaces avec entre-deux de tulle.

1820.

Costume Parisien.

(1887.)



Chapeau de crêpe, orné de jacinthes et oreilles d'ours. Spencer de gros de Naples, à pattes et glands. Robe de percale, garnie de volans avec entre-deux de tulle.

JOURN

DE

*Ce Journal paroit, avec  
le 15, avec deux Gros  
six, et 36 fr. pour un an*

*En 1802, a été comm  
Meubles et de Voitures :  
Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L*

*Le Spécul n'a pas eu  
l'Emul aux Variétés. Ce  
épreuve à entendre parler  
père. Cette nouveauté n'  
rite. Voici deux des coup  
est le contenu de la lettre  
la maladie du Spécul, et  
seur de philosophie.*

AIR

*Le comte Ernest  
( Car il couroit les  
Qu'il a lui-même et  
Cherché longtemps  
Vd qu'en ce monde  
Il a pensé que dan  
Devait habiter le p  
Et c'est pour mien  
Que ce soir il s'est*

AIR :

*Oui, dans ces tram  
Compte-t-il pour ri*

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

*Le Spléen n'a pas eu autant de succès au Vaudeville que l'Ennui aux Variétés. Cela tient peut-être au dégoût que l'on éprouve à entendre parler de suicide pendant le cours de la pièce, Cette nouveauté n'est pourtant pas dénuée de tout mérite. Voici deux des couplets qu'on a fait répéter. Le premier est le contenu de la lettre d'avis du jeune homme atteint de la maladie du Spléen, et le second est chanté par son professeur de philosophie.*

AIR : *de la Sentinelle.*

Le comte Ernest fait part à ses amis  
 ( Car il connoît les lois de l'étiquette ),  
 Qu'il a lui-même et dans tous les pays  
 Cherché longtemps félicité parfaite.  
 Vû qu'en ce monde il n'a pu la saisir,  
 Il a pensé que dans l'autre, sans doute,  
 Devoit habiter le plaisir,  
 Et c'est pour mieux s'en éclaircir  
 Que ce soir il s'est mis en route.

AIR : *des Maris ont tort.*

Où, dans ces trames inhumaines,  
 Compte-t-il pour rien l'amitié ?

Elle qui sait calmer nos peines ,  
 Ou les alléger de moitié.  
 Si ses grands biens lui sont pénibles ,  
 Si ses trésors font ses douleurs ,  
 N'a-t-il pas des amis sensibles  
 Prêts à partager ses malheurs ?

~~~~~

Les Comédiens des Andelys sont une farce tirée du roman de *M. Botte*. Quant à *Cadet-Roussel troubadour*, il est arrivé de la Martinique pour se faire siffler à la Porte-Saint-Martin; ce n'étoit guère la peine de venir de si loin. A la 6^{me} scene, *Potier* s'est retiré brusquement, sans demander si le public désiroit que l'on baissât le rideau. On a trouvé cette conduite un peu leste, et les auteurs ont le droit de lui reprocher de n'avoir pas fait tête à l'orage.

~~~~~

Sans l'Opéra  
 Et sans les belles,

Point de bonheur pour un français, etc.

Tel est à peu près le sens d'un couplet qui est passé en proverbe; aussi chacun dit son mot sur ce magnifique spectacle, et de plus fait son plan pour le rebâtir.

Déjà l'on compte huit plans de réédification: 1<sup>o</sup> Faubourg Poissonnière, en face des rues Saint-Fiacre et du Sentier; 2<sup>o</sup> place du Carrousel, dans une direction parallèle au château; 3<sup>o</sup> place du Carrousel encore, dans le prolongement de la galerie-nord; 4<sup>o</sup> rue de Rivoli; 5<sup>o</sup> au palais de la Bourse; 6<sup>o</sup> au Marché des Jacobins, en abattant les pavillons du centre de la place Vendôme pour obtenir des dégagemens.

Voici un septième projet proposé par un habitant du Faubourg Saint-Germain. « Il existe, dit-il, un immense terrain vague, entre la rue des Saints-Pères et celle des Petits-Augustins. Ce terrain appartient au gouvernement, qui doit y placer le Conservatoire des Arts. Changez-en la destination, et construisez-y la salle de l'Opéra. Une belle rue, parallèle à la rue Jacob, animera ce quartier et donnera des issues commodes au théâtre. Vous avez d'ailleurs les quais où les voitures pourront stationner au besoin ».

Ce projet ne me paroît pas plus mauvais qu'un autre; et s'il est adopté, je réclamerai en temps et lieu, de MM. les actionnaires du Pont des Arts, un petit pot de vin pour l'auteur.

~~~~~

Nos marchands de
 surtout si le froid con
 chère et de soie, que
 grant ordinairement d'
 de Venus.

LA PONI

U

So

Ma

For

Lise tén

Regarde

L'abus que de l

Et tout l

C'est

A la

Que d'être

Poulette d

Ya bien!

Méprise e

J'exécute

Cela dit, y

Elle dépos

Un œuf do

Explique l

Car dans le mois

On lui faq

Il s'y botti

Lise prév

Et le poulet de

Ils s'aimoient tendre

De leur bot

Elle pr

Avoir l

Qui so

Et chat

Bodant

Sa vois

Quoi! lui dit

Non nourrisson?

Nos marchands de nouveautés espèrent mettre à la mode ; surtout si le froid continue , une étoffe composée de poil de chèvre et de soie , que l'on nomme *papeline*. Cette étoffe se garnit ordinairement d'une autre tissu soyeux , nommé *duvet de Vénus*.

FABLE.

LA PONDEUSE ET LA COUVEUSE.

Une poulette
Souvent pondoit ;
Mais la coquette
Fort peu couvoit.

Lise témoin de ce manège ,
Regardoit comme un sacrilège
L'abus que de l'hymen la friponne faisoit ,

Et tout bas elle se disoit :

C'est faire injure
A la nature

Que d'être rebelle à ses vœux ;
Poulette doit couvrir ses œufs.

Eh bien ! puisque cette folette

Méprise ce qu'on lui répète ,

J'exécuterai mon dessein.

Cela dit , vite dans son sein

Elle dépose , avec prudence ,

Un œuf dont sa persévérance

Expliqua le tendre larcin ;

Car dans le mois la belle eut un poussin.

On lui façonne un lit de mousse ;

Il s'y bottit , il se trémousse ,

Lise prévoit tous ses besoins ,

Et le poulet de répondre à ses soins.

Ils s'aimoient tendrement ; mais la poule pondeuse

De leur bonheur est envieuse.

Elle prétend

Avoir l'enfant

Qui sortit d'elle ;

Et chaque jour ,

Rodant autour ,

Sa voix l'appelle.

Quoi ! lui dit Lise , on veut m'ôter

Mon nourrisson ? N'y compte pas commère !

Je suis sa véritable mère ,
 Qui peut ici le contester ?
 Tu ponds un œuf ; moi , je le trouve ;
 Tu l'oubliais , et je le couve ;
 Un poulet vient
 Il m'appartient :
 Ainsi , ma chère ,
 Je sais prouver
 Qu'il faut couvrir
 pour être mère.

Extrait d'un Recueil de Fables inédites, par
 M. *Albéric* DEVILLE.

VIE PRIVÉE DE VOLTAIRE ET DE MADAME DU CHATELET,
 PENDANT UN SÉJOUR DE SIX MOIS A CIREY ; par l'auteur
 des *Lettres d'une Péruvienne* : suivie de cinquante lettres
 inédites , en vers et en prose , de Voltaire. (1)

M. Huguet de Grafigny finit ses jours dans une prison où son caractère violent et sa mauvaise conduite l'avoient fait renfermer : son épouse en étoit séparée juridiquement, lorsqu'elle se rendit à Cirey ; c'étoit en 1738.

Les vingt-neuf lettres que nous allons parcourir , et qui occupent 282 pages , sont adressées à M. Devaux , lecteur du Roi de Pologne *Stanislas*. M. Devaux avoit été élevé avec M^{me}. de Grafigny , et tous deux étoient du même âge ; c'est ce qui explique le tutoiement dont l'auteur se sert dans toutes ses lettres.

(4 décembre 1738.) » Tu sautes de joie à la date de cette lettre ; et tu dis : Ah ! mon dieu , elle est à Cirey.... *La nymphe* (M^{me}. du Châtelet) m'a très-bien reçue : je suis restée un moment dans sa chambre , ensuite je suis montée dans la mienne pour me délasser. Un moment après , arrive qui ?... ton *idole* (Voltaire) , tenant un petit bougeoir à la main , comme un moine : il m'a fait mille caresses ; il a paru si aise de me voir , que ses démonstrations ont été jusqu'au transport.... »

(6 décembre.) « Voltaire a une petite antichambre grande comme la main ; ensuite vient sa chambre , qui est petite ,

(1) Un volume in-8°. de 461 pages ; prix : 6 francs , à Paris , chez Treuttel et Wurtz , libraires , Faubourg Saint-Germain.

hasse et tapissée de ve
 des franges d'or : c'é
 serie , mais beaucoup
 des tableaux charmans
 admirables ; des porce
 recherchées , et surtou
 on passe dans la petite
 quarante pieds de lou
 statues fort belles , su
 l'une est la *Venus Fa*
 l'intervalle des fenêtres
 livres , l'autre de mach
 et vernie en petit jau
 reux , tu crois bien qu
 sofa et point de lau
 n'est pas sa volupté app
 Le lendemain M^{me}. d
 plus magnifique de M^{me}.
 dit-elle , est boisée et p
 filets bleu pâle ; une niè
 lodes charmans. Le lit
 ment assorti que , jusqu'
 bleu : bois de lauteuis ,
 glaces et cadres d'argen
 grande porte vitrée , ma
 thèque , qui n'est pas
 comme une tabatière :
 aura des glaces , des tab
 côté de la niche est un p
 à genoux en y entrant. I
 est peint et verni par un
 en encoignure , avec de
 écritoire d'ambre que l
 des vers. »
 Quelques jours après
 à la promenade en calect
 moment de monter en ve
 Grafigny. « Cependant ,
 force sans l'humain Vol
 font les gens complaisans
 peines pour eux. »
 M^{me}. de Grafigny empl
 Châtelet à visiter l'appar

basse et tapissée de velours cramoisi ; une niche de même avec des franges d'or : c'est le meuble d'hiver. Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris, dans lesquels sont encadrés des tableaux charmans ; des glaces, des encoignures de laque admirables ; des porcelaines, des marabouts ; des choses chères, recherchées, et surtout une propreté à baiser le parquet. De là on passe dans la petite galerie, qui n'a guère que trente ou quarante pieds de long. Entre ses fenêtres sont deux petites statues fort belles, sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est la *Vénus Farnèse*, l'autre *Hercule*. Du côté opposé, l'intervalle des fenêtres est occupé par deux armoires ; l'une de livres, l'autre de machines de physique. La galerie est boisée et vernie en petit jaune. Des pendules, des tables, des bureaux, tu crois bien que rien n'y manque. Il n'y a qu'un seul sofa et point de fauteuils commodes : l'aisance du corps n'est pas sa volupté apparemment. »

Le lendemain M^{me}. de Grafigny vit l'appartement beaucoup plus magnifique de M^{me}. du Châtelet. « Sa chambre à coucher, dit-elle, est boisée et peinte en vernis petit jaune, avec des filets bleu pâle ; une niche de même, encadrée de papiers des Indes charmans. Le lit est en moiré bleu ; et tout est tellement assorti que, jusqu'au panier de chien, tout est jaune et bleu : bois de fauteuils, bureau, encoignures, secrétaire. Les glaces et cadres d'argent, tout est d'un brillant admirable. Une grande porte vitrée, mais de glace-miroir, conduit à la bibliothèque, qui n'est pas encore achevée. C'est une sculpture comme une tabatière : rien n'est joli comme tout cela. Il y aura des glaces, des tableaux de Paul Véronèse, etc. D'un côté de la niche est un petit boudoir ; on est prêt à se mettre à genoux en y entrant. Le lambris est en bleu, et le plafond est peint et verni par un élève de Martin. Il y a une cheminée en encoignure, avec de jolies choses dessus, entre autres une écritoire d'ambre que le Prince de Prusse lui a envoyée avec des vers. »

Quelques jours après, M^{me}. du Châtelet se mit en tête d'aller à la promenade en calèche. Les chevaux étoient fringans ; au moment de monter en voiture, le courage manqua à M^{me}. de Grafigny. « Cependant, dit-elle, j'y aurois été de gré ou de force sans l'humain Voltaire, qui dit *qu'il étoit ridicule de forcer les gens complaisans à prendre des plaisirs qui étoient des peines pour eux.* »

M^{me}. de Grafigny employa le tems de l'absence de M^{me}. du Châtelet à visiter l'appartement des bains. « L'antichambre,

écrit-elle à M. Devaux, est grande comme ton lit, la chambre de bains est entièrement de carreaux de fayence, hors le pavé qui est de marbre; il y a un cabinet de toilette de même grandeur, dont le lambris est vernissé d'un vert céladon clair, gai, divin, sculpté et doré admirablement; une chambre, pareille en tout au cabinet, où l'on voit des glaces et des livres amusans sur des tablettes de laque. Si j'avois un appartement comme celui-là, je me ferois réveiller la nuit pour le voir: je t'en ai souhaité cent fois un pareil, à cause de ton goût pour les petits nids. »

M. Devaux qui, comme on le voit, vivoit avec M^{me} de Grafigny, dans la plus étroite amitié, faisoit de jolis vers, et ce fut à lui que le spirituel abbé de Porquet, adressa les suivans:

Tous les malheurs des gens heureux,
 J'en conviens, assiègent ta vie;
 Cependant souffre qu'on t'envie,
 Et plains-toi, puisque tu le veux.
 Le ciel te prodigua tous les défauts qu'on aime;
 Tu n'as que les vertus qu'on pardonne aisément;
 Ta gaité, tes bons mots, tes ridicules même,
 Nous charment presque également.
 Bel esprit à la cour, et commère à la ville,
 Qui, comme toi, d'un air agréable et facile,
 Sait occuper autrui de son oisiveté,
 Minauder, discuter, composer vers ou prose,
 Et, nécessaire enfin par sa frivolité,
 Par des riens valoir quelque chose?
 Supprime donc des pleurs qu'on essuie en riant;
 D'un homme tout entier ose montrer l'étoffe:
 A tout l'esprit d'un philosophe
 Ne joins plus le cœur d'un enfant.

Revenons à Voltaire. « Les soins et les attentions de M. de Voltaire, dit M^{me}. de Grafigny, donneroient réellement envie d'être malade pour faire valoir son bon cœur. »

Voici le train de vie de M^{me}. du Châtelet: « Vous croyez vous autres, dit M^{me}. de Grafigny, qu'elle doit dormir jusqu'à trois heures de l'après-midi, point du tout; elle se lève à neuf ou dix heures du matin; et à six quand elle s'est couchée à quatre heures, ce qu'elle appelle au chant du coq. Bref, elle ne dort que deux heures par jour, et ne quitte son secrétaire dans les vingt-quatre heures que le tems du café, qui dure une heure, et le tems du souper et une heure

après. Quelquefois elle
 soir, mais sur son
 D'un autre côté, qui
 quitter son travail un
 ne faire une visite, il
 chose affreuse que le
 pas perdre une minut
 puisse faire est celle
 ours. On arrive pour
 soupe à moitié quand il
 pêcher de s'y remettre
 pour dire quelques coi
 c'est par pure politesse
 les sois! *Atis* est le pl
 tout ce qu'il vaut et l'a
 mis par la même raiso
 qui s'appelle au désespo
 qui le noye dans l'amert
 cette sottise, qu'en vo
 misérable que son esprit
 En faisant le portrait
 figny a peint le même
 jugement, *Blinde* est
 elle est du premier ran
 riche, mais elle n'a pa
 est folle, mais d'autre
 mari la laisse maîtresse
 de sa conduite, mais i
 bonheur de ces gens que
 suprême. »

Vers l'enfance
 Et quel charme
 Nous retient près
 Ce sont ses pleu
 Sur un jeune fro
 Ce qui nous plai
 Et d'une belle,
 La parure, c'es

après. Quelquefois elle mange un morceau à cinq heures du soir, mais sur son secrétaire et encore bien rarement. D'un autre côté, quand *Atis* (Voltaire) prend sur lui de quitter son travail un demi-quart-d'heure dans la journée pour me faire une visite, il ne s'assied point et dit : « Que c'est une chose affreuse que le tems qu'on perd à parler ; qu'on ne devrait pas perdre une minute ; que la plus grande dépense que l'on puisse faire est celle du tems. » C'est là l'oraison de trente jours. On arrive pour souper, il est à son secrétaire, on a soupé à moitié quand il le quitte, et il faut l'arracher pour l'empêcher de s'y remettre en sortant de table. Il se bat les flancs pour dire quelques contes pendant le repas, et l'on voit que c'est par pure politesse, car son esprit est bien loin.... Vivent les sots! *Atis* est le plus malheureux homme du monde ; il sait tout ce qu'il vaut et l'approbation lui est presque indifférente ; mais par la même raison un mot de ses adversaires le met ce qui s'appelle au désespoir : c'est la seule chose qui l'occupe et qui le noie dans l'amertume. Je ne puis vous donner l'idée de cette sottise, qu'en vous disant qu'elle est plus forte et plus misérable que son esprit n'est grand et étendu. »

En faisant le portrait de M^{me} de Stainville, M^{me}. de Graigny a peint le même travers d'esprit : « Avec un si grand jugement, *Bélinde* est la plus malheureuse femme du monde : elle est du premier rang, mais elle n'est point titrée ; elle est riche, mais elle n'a pas un milliou à mettre en magot ; elle est jolie, mais d'autres femmes plaisent plus qu'elle. Son mari la laisse maîtresse de son bien, de sa dépense, même de sa conduite, mais il suit rarement ses avis.... Jugez du bonheur de ces gens que nous croyons avoir atteint à la félicité suprême. »

~~~~~

#### RÉFLEXIONS.

Vers l'enfance qui nous attire,  
 Et quel charme toujours nouveau,  
 Nous retient près de son berceau ?  
 Ce sont ses pleurs et son sourire.  
 Sur un jeune front de quinze ans,  
 Ce qui nous plaît, c'est l'air d'innocence ;  
 Et d'une belle, en tous les tems,  
 La parure, c'est la décence.

TALAIRAT.

~~~~~

Jean-Baptiste Legrand, marchand cordonnier, rue Neuve-St-Augustin, n^o. 43, a fait le 10 Mars, par un incendie, une perte évaluée à 35,000 francs.

Une souscription de bienfaisance vient d'être ouverte chez M^e. Lairtuillier, notaire, rue Louis-le-Grand, n^o. 13.

Le costume d'une jeune fille *du canton d'Unterwalden, en Suisse*; vient de paroître au bureau du Journal des Dames. C'est le 37^{m^e}. N^o. de la suite de COSTUMES DE DIVERS PAYS.

M O D E S.

La mode des plis ronds et creux sur la passe des chapeaux, est revenue; mais ce n'est point, comme l'année dernière, l'étoffe dont la passe est faite, que l'on plisse: il y a un morceau d'étoffe fort ample, qui recouvre la passe, et sur lequel on trace des plis; quelquefois les intervalles sont marqués par autant de petites fleurs, notamment par de petites grappes de lilas.

Sur quelques chapeaux à passe unie, on voit tout autour de la forme, des languettes ou pattes très-pointues; sur d'autres, ce sont des crevés.

On employe beaucoup d'étoffes écossaises, et outre le crêpe ordinaire, du crêpe de la Chine. La gaze péruvienne a déjà servi à faire quelques chapeaux. Cette gaze est panachée en marabouts qui forment des quadrilles; il y en a en blanc et rose, en blanc et bleu, en blanc et lilas, en jonquille et puce, en vert et bleu, en bleu et noir, etc. etc.

Les chapeaux de paille jaune ont enfin reparu; il y en a qui ont la forme écossaise; en dessous, la passe est garnie d'une rangée de crevés.

On a vu aux Tuileries, beaucoup de robes de mérinos blanc, faites en amazône, et garnies de brandebourgs lilas, et d'une bande de lilas.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1888.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n^o 1. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

1820.

Costume Parisien.

(1888.)



*Chapeau de crêpe de la Chine, orné de giroflée de Mahon.
 Robe de mérinos à corsage orné de remplis devant et derrière.*

(136)
 marchand cordonnier
 it le 10 Mars, par
 francs.
 naissance vient d'être
 rue Louis-le-Grand,
 le du canton d'Uniers
 bureau du Journal
 suite de COSTUME
 DES.
 reux sur la passe de
 oint, comme l'ancien
 que l'on plisse; il y a
 recouvre la passe, et
 es intervalles sont
 ment par de petites
 e unie, on voit tout
 tes très-pointues; sur
 es écossaises, et entre
 e. La gaze perenn
 Cette gaze est par
 trilles; il y en a
 et lilas, en jouque
 etc. etc.
 nt enfin reparu; si
 ous, la passe est
 p de robes de mérin
 brandebourgs lilas,
 e la Gravure 1888
 doit être adre
 art Montmartre, p

NICOLAS-VICTOR

JOURN

D

*Ce Journal paroit, au
le 15, avec deux Gr
six, et 36fr. pour un*

*En 1802, a été com
Meubles et de Voitures
Dames, 18 N^o. par an.*

Les soirées sont en
et l'airté, quelle que
société, surtout lors
jeux innocens et les
tems de M^{re}. de Sévi
racontoit des histoires
maxime im-promptu s
des sentences: en voie
de sa difficulté.

MOTS PR

*Amiité : Mariage de
Bonheur : Sensation
qu'on a nétoyé la place
genaires.*

*Consolateurs : Les P
sensibles.*

*Chemins : Les plus l
le plus loin.*

*Capettes : Espèce d
comme les Cosaques for
place et l'abandonnent.*

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Les soirées sont encore longues, on ne se promène point, et l'*écarté*, quelle que soit sa vogue, ne peut occuper toute une société, surtout lorsqu'il y a beaucoup de demoiselles. Les jeux innocens et les jeux d'esprit sont redevenus à la mode. Du tems de M^{me}. de Sévigné, on faisoit des devises; plus tard on racontoit des histoires improvisées; aujourd'hui, on fait une maxime im-promptu sur un mot donné; on appelle cela le jeu des sentences: en voici un échantillon qui donnera une idée de sa difficulté.

MOTS PROPOSÉS A TOUR DE RÔLE.

Amitié : Mariage de l'ame, très-sujet au divorce.

Bonheur : Sensation qui n'entre dans notre ame, que lorsqu'on a netoyé la place, c'est-à-dire, chassé tous les maux imaginaires.

Consolateurs : Les plus éloquens sont toujours les moins sensibles.

Chemins : Les plus beaux ne sont pas ceux qui conduisent le plus loin.

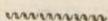
Coquettes : Espèce de femmes qui font l'amour à-peu-près comme les Cosaques font la guerre. Elles mettent le feu à la place et l'abandonnent.



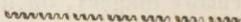
Cœur : L'esprit raconte, l'imagination décrit, le cœur peint.

Dupe : Qui ne l'a jamais été, peut vanter son esprit, mais doit se faire sur son cœur.

Desir : Qui donne un désir, doit un plaisir.



L'importation des chèvres du Thibet a donné l'idée à un jeune naturaliste de notre connoissance d'introduire en France d'autres animaux étrangers d'une grande valeur : je veux parler des animaux à fourrures fines. Il doit parcourir à ses frais l'Amérique du nord et celle du sud, et en rapporter vivans des couples de chaque espèce. Il espère naturaliser plusieurs variétés d'écureuils du Canada, des martres, des renards et peut-être des chinchillas. Il ne demande au Gouvernement qu'une certaine étendue de bois dans laquelle la chasse sera défendue pendant un tems convenu, afin de laisser multiplier les espèces. Cette entreprise, déjà commencée, sera terminée aux frais de notre ami. Nous nous empresserons d'en faire connoître le résultat et de le signaler à la reconnaissance des dames.



MON DERNIER SAMEDI.

Donnez du thé, du punch, des glaces, éclairez bien le vestibule, chauffez votre bibliothèque et vos salons, et comptez qu'après cela il ne faudra qu'ouvrir votre porte pour voir accourir de toutes parts les élégantes et les petits-maitres, les militaires et les savans, les voyageurs et les artistes.

J'en ai fait dieu merci l'épreuve et je n'ai qu'à m'en féliciter. Mais il n'est si doux liens qui ne doivent se rompre, si doux plaisirs qui ne doivent finir. En fait de choses de la société, je n'aime pas celles qui durent toujours, et si j'exerce mon cœur à la constance, j'avoue que je laisse errer mon esprit sur toutes sortes d'idées volages.

Ce qui me plut pendant quelques mois me gêne à la longue et m'ennuye. La satiété naît bientôt pour moi de la jouissance. Je ne résiste pas aux charmes d'un changement de vie; et, pour tout dire en un mot, je ne suis guères, depuis mon entrée dans ce qu'on nomme *le monde*, fidèle qu'à ma légèreté.

J'avois des *samedis* fort brillans; mais le printemps m'a fait congédier mes habitués.

Je veux aller entendre.

Ma harpe n'a plus de cordes, j'ai usé tous les cordons, ma caisse est épuisée, mes doigts commencent à être fatigués, je ne puis plus fixer le terme de mon voyage et faire des épigrammes.

O bienfaits de la bourse, vous agissez avec des forces nouvelles.

J'avois annoncé que j'en proclamais aujourd'hui les bienfaits, mais qui s'en arrive jamais à moi, c'est mon dernier jour, mes rideaux sont tirés.

A Madame la comtesse

Laure est un nom beau

Pétrarque l'éleva ve

Sa lyre d'or vanitoit

Qui le flatta longtem

Si vous eussiez brillé

Où le rival d'Ovide

Ignore, ô

Si vos regards avoient

Accueilli ses

Mais victime ou paye

À la Laure de Naples

De vos attraits vainc

Et laissé dans l'oubli

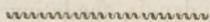
Je veux aller entendre le rossignol et me rouler sur l'herbe tendre.

Ma harpe n'a plus de cordes, les pédales du piano sont brisées, j'ai usé tous mes sixains d'Houbigant au piquet et à l'écarté, ma caisse de bougie du Mans est entièrement consumée, ma porcelaine est en désordre, ma provision de sucre est épuisée, mes domestiques sont sur les dents, mon meuble commencé à être fané et il étoit temps que la saison me permit de fixer le terme de mes soirées. Je vais aller à la campagne et faire des épargnes pour l'hiver prochain.

O bienfaits de la solitude, vous n'influez pas seulement sur la bourse, vous agissez sur l'âme et sur l'imagination. On se retrempe dans la retraite; et quand on reparoit à la ville, c'est avec des forces nouvelles et un petit coffret bien garni.

J'avois annoncé publiquement l'ouverture de mon hôtel; j'en proclame aujourd'hui la clôture, non pas comme ces comédiens ambulans qui spéculent sur les avis répétés d'un départ qui n'arrive jamais ou qu'ils reculent le plus possible. Pour moi, c'est mon dernier mot, mes cinquets sont chez le foirbisseur, mes rideaux chez la blanchisseuse et mes jetons dans leur étui.

ÉVARISTE.



A Madame la comtesse Manhès, née princesse Pignatelli-Cerchiera.

Laure est un nom bien cher aux Nymphes du Permesse;

Pétrarque l'éleva vers l'immortalité;

Sa lyre d'or van toit cette vaine beauté

Qui le flatta longtems d'une ingrate promesse.

Si vous eussiez brillé dans ces fortunés jours.

Où le rival d'Ovide illustroit ses amours,

J'ignore, ô femme enchanteresse,

Si vos regards auroient de la même rudesse.

Accueilli ses brûlans soupirs :

Mais victime ou payé de sa folle tendresse,

A la Laure de Naple attachant ses plaisirs,

De vos attraits vainqueurs il eût charmé sa muse,

Et laissé dans l'oubli sa Laure de Vaucluse.

ALBERT-MONTÉMONT.

MÉMOIRES DE M. DE COULANGES, suivis DE LETTRES INÉDITES DE MADAME DE SÉVIGNÉ, DE SON FILS, DE L'ABBÉ DE COULANGES, D'ARNAUD-D'ANDILLY, D'ARNAUD DE POMPONNE, DE JEAN DE LA FONTAINE, ET D'AUTRES PERSONNAGES DU MÊME SIÈCLE : publiés par M. de Monmerqué, conseiller à la Cour Royale de Paris (1).

L'auteur de ces mémoires est Coulanges le chansonnier, Coulanges que M^{me}. de Sévigné appelloit le petit Coulanges.

Innocent II^e. venoit de mourir (1689) ; M. de Coulanges accompagna à Rome M. de Lavardin « Dont la capacité, dit-il, étoit connue par ses deux premières ambassades à Rome, où le succès de ses négociations avoit donné à la France et à l'Église deux papes tels qu'on les pouvoit désirer. »

Le Conclave, voilà l'objet principal ; mais comme l'auteur est d'un caractère gai, il va faire entrer dans sa relation quelques descriptions de fêtes.

Parlons d'abord des habitans de Rome : ce que nous allons dire, d'après M. de Coulanges, ne tire point à conséquence ; plus d'un siècle s'est écoulé depuis que le jugement a été porté. « Il n'y a point de lieu, dit Coulanges, où les grimaces règnent davantage qu'à Rome. Ce sont cérémonies continuelles, mais il y a bien autant de fourberies et de débauches ; personne n'en est exempt... Cependant il faut vivre au milieu de tout ce monde-là, et affecter avec eux la fainéantise, car la plupart ne savent ce que c'est que de s'occuper à quelque chose de bon ; ils se lèvent de grand matin, vont se promener jusqu'au soleil levé, viennent ensuite se recoucher ; puis ils dînent, dorment toute l'après-dînée ; le chaud étant passé, ils retournent à la promenade jusqu'au souper, et la nuit venue, chacun, une lanterne sourde à la main, va où bon lui semble ».

Un des palais les plus agréables pour passer les soirées, étoit alors celui de la duchesse Lanti, sœur de l'abbé de Noirmoutier, qui étoit venu à Rome avec l'ambassade française. L'habitude de s'y rendre tous les soirs, étoit si bien prise,

(1) Un volume in-8° de 512 pages. Prix : 10 francs ; à Paris, chez Blaise, libraire, quai des Augustins, n°. 61.

qu'au retour des p
l'ordre de leurs ma
Lanti.

Coulanges fit à ce s
au marquis de Torcy

« Sans vous

Si vous voulez

Nous

Presq

Nous visitons v

Nous vivo

Chez

A plus d

Nous

Au cours

Mais quand

Tout re

De Mad

Qui donc est

Écoutez-moi,

Digne

Elle

Tous ses aïeux e

Son cœur répon

L'Himen.

A cond

Voulez-re

Ne la v

Plus on la

Plus elle e

Détendez-

Qui parler

Pendant le carnaval c
obson, neveu du Pape
Le directeur public de Tor

qu'au retour des promenades , les estaffiers , sans attendre l'ordre de leurs maîtres , criaient aux cochers : *da madama Lanti*.

Coulanges fit à ce sujet les vers suivans qu'il envoya en France au marquis de Torcy :

« Sans vous faire un fort long discours,
Si vous voulez, je vous apprendrai comme
Nous passons à Rome
Presque tous les jours.

Nous visitons vignes, palais, églises,
Nous vivons comme en France,
Chez l'ambassadeur.

A plus d'une éminence
Nous rendons honneur.

Au cours on se salue;

Mais quand la nuit est venue

Tout retentit du cri

Da Madama Lanti.

Qui donc est *Madama Lanti* ?

Écoutez-moi, je m'en vais vous le dire :

Digne d'un empire,

Elle règne ici :

Tous ses aïeux étoient gens d'importance;

Son cœur répond à sa grande naissance;

L'Himen, au bord du Tibre,

A conduit ses pas.

Voulez-vous être libre ?

Ne la voyez pas.

Plus on la trouve aimable,

Plus elle est redoutable.

Défendez-vous des feux

Qui partent de ses yeux. »

Pendant le carnaval de l'année 1690, le prince Antonio Ottoni, neveu du Pape, donna une fête à la mode de Venise. Le théâtre public de Tordiana avoit été disposé en salle de bal.

« Aussitôt, dit Coulanges, que l'opéra fut fini, toutes les personnes considérables qui voulurent danser descendirent des loges par un escalier à deux rampes qui avoit été pratiqué exprès, et qui ajoutoit encore à la beauté de la décoration. Dans le même moment il descendit du plafond de la salle une infinité de bougies allumées dans des chandeliers de cristal, et l'on alluma encore des flambeaux de poing de cire blanche, qui étoient disposés entre chaque loge depuis le haut jusqu'en bas.

La compagnie ne fut pas plotôt placée, que la toile du théâtre se releva, et l'on découvrit au fond une troupe de masques placés sur une espèce d'amphithéâtre, qui se détacha et vint insensiblement jusqu'au bord du théâtre; elle s'y arrêta, et les premiers coups d'archet firent reconnoître la meilleure symphonie de Rome. Alors le bal commença par une marche lente et grave d'hommes et de femmes, deux à deux, qui dura assez longtemps, et qui avoit plus de l'air d'une procession que d'un branle. Le prince de Turenne étoit à la tête; il donnoit la main à la princesse Ottoboni, femme de don Antonio. Ils étoient suivis de tous les seigneurs et dames, conformément au cérémonial romain. Tous les cardinaux, prélats, ambassadeurs, et ceux qui ne vouloient point danser, étoient restés dans les loges, d'où l'on voyoit à son aise cette belle assemblée. A cette première marche si grave en succédèrent d'autres un peu moins sérieuses, qui se terminèrent par nos menuets français, qu'on dansa, tant bien que mal, en faveur de la duchesse Lanti, du prince de Turenne et des étrangers curieux de nos manières et de nos modes. »

De la part du grand Duc, un gentilhomme fit voir à M. de Coulanges et à ses compagnons de voyage les curiosités de Florence. Ce qui le flatta le plus, ce fut d'être conduit dans une salle où toutes les dames de la cour étoient rassemblées, pour assister aux fiançailles d'une fille d'honneur de la grande-duchesse. « Je n'ai jamais rien vu, dit Coulanges, de plus agréable ni de plus galant que les filles d'honneur de cette princesse; ce sont sept filles de quize, seize à dix-sept ans, tout-à-fait belles et jolies, lesquelles, ce soir-là, étoient toutes vêtues de satiu couleur de rose, avec des dentelles d'or et d'argent.

Coulanges fut de retour à Paris, le 24 novembre 1691.

A la suite de ses mémoires, se trouvent, dans ce volume, comme le frontispice l'annonce, des lettres inédites de M.^{me} de Sévigné: six sont adressées à M. du Plessis, qui avoit été

gouverneur du marquis, et qui étoit d'abord de la première le vous vous retiré d'un pour le prendre d'un comte lettre: « Je me homme de votre âge, et à rendre une femme un triste célibat..... I occupé de cette nouve m'en dites beaucoup. » La satisfaction du « J'ai reçu votre grat vous ne sauriez croir touchée des sujets de rille, et la gaieté, C'est un meurtre que La lettre suivante nous l'émotions. C'est est adressée. « Je la r Sévigné, d'avoir si s Pomponne. Savez-vous ne me pouvoit donner cœurs de ses loange grosses larmes me te transportée. M. de Po point? Le Roi lui dit imaginé une occasion e prends point du tout ce ment d'autre voulez-vous, car vous le dites, qu'on arrive, et que se gens que vous forcez de cet endroit vraisemblé Quand vous en ôterez car passer à la farce d'heral et se balte en comme il a fait trois jo de ses dragons, dont il vint ce seroit encore tement contente. »

gouverneur du marquis de Grignan, petit-fils de M^{me}. de Sévigné, et qui l'étoit devenu du marquis de Vins. Voici un fragment de la première lettre : « Vous menez donc la vie des sages : vous vous retirerez du monde : vous êtes bien jeune, mon ami, pour le prendre d'un ton si haut. » — Fragmens de la seconde lettre : « Je me doutais bien, mon cher monsieur, qu'un homme de votre âge, de votre humeur, si propre à la société, et à rendre une femme heureuse, ne demeureroit point dans un triste célibat..... Il me paroît que présentement vous êtes occupé de cette nouvelle épouse. En ne me disant rien, vous m'en dites beaucoup. »

La satisfaction du nouveau marié dura à peine dix mois. « J'ai reçu votre grande lettre, lui répond M^{me}. de Sévigné; vous ne sauriez croire, mon cher monsieur, combien je suis touchée des sujets de chagrin qui ont noirci votre joie naturelle, et la gaité, et la vivacité de votre belle jeunesse. C'est un meurtre que d'avoir chassé tout cela de chez vous. »

La lettre suivante contient un récit trop piquant pour que nous l'omettions. C'est encore à M. Du Plessis que cette lettre est adressée. « Je la remercie (la Providence), dit M^{me}. de Sévigné, d'avoir si soigneusement conservé le chevalier de Pomponne. Savez-vous bien que nul autre, après le marquis, ne me pouvoit donner tant d'émotion ? Je fus accablée de tous côtés de ses louanges, et, suivant ma bonne coutume, les grosses larmes me tomboient des yeux. J'étois ravie; j'étois transportée. M. de Pomponne n'est-il pas content au dernier point ? Le Roi lui dit tout ce qui se peut souhaiter, si on avoit imaginé une occasion et des paroles à plaisir. Mais je ne comprends point du tout ce que vous me dites : vous mentez. Comment diantre voulez-vous qu'on passe cette rivière à la nage tout nu, car vous le dites, et qu'on ait son épée dans sa bouche, et qu'on arrive, et que sans se r'habiller on se batte contre des gens que vous forcez dans une redoute ? Si vous ne me rendez cet endroit vraisemblable, je croirai que j'ai lu un roman. Quand vous en ôteriez la moitié, il y en auroit encore assez ; car passer à la faveur des coups de mousquet et à la nage, à cheval et se battre en arrivant, et faire le diable à quatre, comme il a fait trois jours durant comme un dragon au milieu de ses dragons, dont il a perdu deux cents autour de lui : en vérité ce seroit encore plus qu'il ne m'en faut pour être parfaitement contente. »

MODES.

Des losanges formées d'un assemblage de bâtons rompus, tous de couleurs différentes, et des pois nués; voilà les deux ornemens principaux des gazes couleur acajou, tabac d'Espagne, chocolat, etc., etc., qui ont servi à faire des chapeaux pour Lonchamp; les rubans étoient pareils et les fleurs assorties. Les modistes ont, en outre, employé beaucoup de crêpes unis. Ce qui distinguoit les chapeaux faits depuis peu avec du crêpe rose, citron, lilas, etc., étoit la garniture en rubans nouveaux, et surtout l'assortiment de couleurs. Sur du crêpe rose, par exemple, on voyoit des rubans vert d'eau. On a plissé à grosses côtes beaucoup de passes; d'autres ont été bouillonnées; d'autres quadrillées et comme gaufrées. Sur le bord de quelques passes, on a mis comme l'année dernière (gravure 1811), des rubans les uns à côté des autres, et on les a cannelés; mais ces rubans sont plus larges, et on en a formé deux rangs. On a aussi accolé deux rouleaux de rubans de couleurs différentes. Serrés de distance en distance, par des gances, ces rouleaux dont le volume est considérable, forment comme deux rangées de grosses coques. Les rubans écossais, en taffetas, qui nous ont paru les plus nombreux, sont à grands carreaux. Quelques modistes ont employé un ruban écossais, dont un tiers de la largeur seulement est à raies étroites; tandis que les deux autres tiers sont à carreaux larges. Quelques rubans de crêpe de la Chine ont des monches couleur sur couleur, et des bordures à jour. L'espace nous manque pour parler des fleurs; on a remarqué celles du tulipier. Quantité de robes sont faites à l'amazone. On garnit, pour la promenade, des robes en coquilles. Il semble voir des robes de bal, avec cette différence que les coquilles sont pareilles à la robe.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1889.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

(1889)



Chapeau de paille blanche, garni de lils blanc et rouge. Sautoir de cachemire. Spencer de velours éponge. Ceinture de satin. Robe de percale.

blage de blaine
 pois unés; vailu
 leur action, leur
 servi à faire des
 pareils et les
 e, employé
 chapeaux faits
 etc., étoit la
 assortiment de
 on voyoit des
 incoup de passes
 illées et comme
 on a mis comme
 ns les uns à côté
 rubans sont plus
 aussi accolé deux
 errés de distance
 dont le volume est
 gées de grosses
 nous ont paru les
 Quelques modes
 tiers de la largeur
 e les deux autres
 is de crêpe de la
 , et des bordures
 fleurs; on a remar
 sont faites à l'inst
 robes en copie
 cette différence qu

Gravure 1889.
 doit être colorié.
 Montmartre, n° 1.

LAG-1422576

*Ce Journal pa
le 15, avec de
six, et 36 fr. p*

*En 1802, a
Membres et de N
Dames, 18 N^{os}.*

Je fais le me
tradiction.

Louchamp
raus; moi, je

Cette prome
de feuilles, n'
mille inconvéni
voyance, ne se
faire tomber?

Mais eux-mé
moitié part con
troumphe.

Quand je vois
cette file intermin
vaux donc ses pl

L'un vend un
l'autre court sur l
pront. Plus d'une

ne sait pas où alle
Les filles de bat
que les femmes d'a
trier leur gros no

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

LONCHAMP.

Je fais le moraliste, un peu, peut-être, par esprit de contradiction.

Lonchamp est en crédit auprès des belles et de leurs soupirans; moi, je l'attaque, je ne puis le souffrir.

Cette promenade, à une époque où il n'y a presque jamais de feuilles, n'est-elle pas triste et insipide? N'a-t-elle pas mille inconvéniens? Et si les maris avoient la moindre prévoyance, ne se liguroient-ils pas avec moi pour la honnir et la faire tomber?

Mais eux-mêmes poussent à la roue, le char de leur moitié part comme l'éclair; et Lonchamp, malgré moi, triomphe.

Quand je vois cette suite de gens qui lorgnent et bâillent dans cette file interminable de voitures, j'ai pitié du genre humain; voilà donc ses plaisirs et ses fêtes!

L'un vend un vieux château pour avoir des calèches neuves, l'autre court sur la chaussée en *landau* avec quatre chevaux d'emprunt. Plus d'une beauté est jusqu'à six heures en *guigüe*, qui ne sait pas où aller dîner à sept.

Les filles de banquier sont à pied, dans la poussière, tandis que les femmes d'apothicaire, relevant de couche, vont monter leur gros nourrisson en *char-à-banc*, sous parasol.



On voit à cheval de petits artistes à peine ébauchés, qui donnent le ton et carracolent en redingotes neuves, devant l'amateur modeste, qui doit acheter et payer leurs ouvrages, et qui, assis au pied d'un arbre, au milieu de sa famille, est en habit sec et râpé.

Oh! que ces cohues et ce fracas fatiguent le vrai philosophe! pour moi, tous les ans je me promets de ne plus m'y mêler, et je ne puis tenir ma parole: l'exemple et l'habitude entraînent; on suit comme un mouton d'autres moutons qui bondissent; on va sous les arbres sans feuilles, entendre des propos sans sel. J'avois juré du moins de ne pas faire faire un seul gilet, et pourtant j'en ai eu quatre tout neufs, bien comptés, ainsi que deux chapeaux, des cravattes, dont on m'apporte à présent les mémoires....

O belle raison! que vous êtes difficile à acquérir, et que je suis honteux au fond de l'âme, de voir que les années arrivent sans que vous veniez avec elles!

EDMON.

On dit d'un vêtement qui manque d'ampleur, qu'il est *étriqué*.

Dans notre vieux langage, *estriquer*, c'était mesurer avec l'*estrique*, passer un bâton sur la mesure, pour faire tomber le grain qui s'élevoit au-dessus des bords.

M. de Roquefort, dans le supplément (1) qu'il vient de donner à son *glossaire de la langue romane*, publié en 1808, cite une ordonnance du marché au bled de Douay, 5 mars 1593, qui confirme cette étymologie.

On recommence à peindre les voitures en jonquille. Les autres couleurs à la mode, sont le bleu avec un train plus foncé, ou le vert avec un train plus foncé et des filets rouges.

Les caisses sont moins bombées; mais c'est surtout dans l'ensemble de la construction que le changement consiste. La caisse est beaucoup plus près du sol; et le cocher, dont le siège dépassoit ordinairement l'impériale, ne se trouve pas même à son niveau maintenant.

(1) Un volume in-8° de 307 pages, à deux colonnes. Prix: 7 francs, à Paris, chez Chasseriau, libraire, rue de Choiseul, n°. 3.

On construit beaucoup plus de berlines et de diligences que de landaus ; la mode des landaulets se soutient ; il y en avoit plusieurs au milieu de la chaussée, à Lonchamp. La mode des phaëtons commence à reprendre.

On met des armoiries en métal, non-seulement sur la housse du cocher, mais sur les panneaux de la voiture.

Le plaqué jaune n'est plus en faveur.

Après la voiture ronde, dont nous avons parlé le 20 février, la plus singulière voiture de Lonchamp, étoit une calèche qui avoit des accoudoirs en plaqué de métal blanc, et une impériale avec des ornemens qui correspondoient aux accoudoirs.

Il y avoit six personnes dans le ballon. C'est par devant que l'on entre dans cette voiture : une partie de la portière se lève, et se place comme un auvent au-dessus de la tête du cocher, l'autre lui sert de siège.

On voit au Luxembourg, dans les gazons qui sont au pourtour du bassin, un fort grand nombre de *perce-neiges* : c'est le moment où ces fleurs produisent le plus bel effet. Leur multitude et la grande variété de leurs couleurs produisent ce que les poëtes appellent des *gazons émaillés*.

Dans le jardin du Palais-Royal, on vient de remplacer le piédestal en pierre calcaire, sur lequel étoit fixé le canon de la méridienne, par une colonne tronquée en granit. La première espèce de pierre ne pouvoit résister à la commotion, au moment de la détonation ; et le piédestal s'étoit déjà fendu en plusieurs endroits.

La *Psyché* de M. Gérard obtient presque autant d'hommages dans les galeries du Luxembourg, que la *Galatée* de M. Girodet en a obtenu dans celle du Louvre. La foule continue de se porter dans ce *Musée des Artistes vivans*, et ne se lasse point d'admirer tant de chef-d'œuvres, qui font regarder la France comme la première nation du monde dans les arts du dessin.

M^{me}. B*** boude contre son mari qui n'a point voulu lui acheter un équipage nouveau pour Longchamp. J'étois presque tenté de lui donner raison ; mais voilà que l'époux me prend à part et me conte à son tour ses griefs. Malgré la galanterie dont je me pique, je suis forcé d'avouer qu'il n'a pas tout-à-fait tort. M^{me}. B*** a vingt-deux ans ; elle est jolie comme un ange de Prudhon, ou comme une muse de Canova ; elle chante et danse en perfection ; elle peint et fait des vers, et cependant la passion du jeu s'est tellement emparée d'elle, qu'elle a perdu huit mille francs pendant l'hiver et s'est presque endettée d'autant. Qu'a-t-elle fait ? Elle s'est vouée au gris ; elle va à pied et porte habituellement un grand chapeau de paille, sans fleurs ni rubans. Si vous la rencontrez, dites-lui : Fi ! la joueuse !

MÉMOIRES DE M. DE COULANGES (1).

Second et dernier Article.

On connoissait quatre lettres dans lesquelles La Fontaine a transmis à sa femme les détails du voyage qu'il fit à Limoges en 1663 ; mais sa narration n'étoit pas terminée ; en finissant la quatrième lettre, le poëte promettoit la description du château de Richelieu.

L'éditeur des Mémoires de M. de Coulanges a retrouvé deux lettres : en voici un extrait :

(12 Septembre.) « Je vous promis par le dernier ordinaire la description du château de Richelieu ; assez légèrement pour ne vous en point mentir, et sans considérer mon peu de mémoire, ni la peine que cette entreprise me devoit donner : pour la peine, je n'en parle point, et tout mari que je suis je la veux bien prendre : ce qui me retient c'est le défaut de mémoire.... »

La Fontaine s'est principalement attaché à décrire les objets d'art. « Quand on a passé le pont-levis, dit-il, on trouve la grande porte gardée par deux dieux, Mars et Hercule. Je louai fort l'architecture de les avoir placés en ce poste-là, car puisqu'Apollon servoit quelquefois de simple commis

(1) Un volume in-8° de 512 pages. Prix : 10 francs ; à Paris, chez Blaise, libraire, quai des Augustins, n°. 61.

aux secrétaires de son éminence, Mars et Hercule pouvoient bien lui servir de suisses. Ils mériteraient que je m'arrêtasse à eux un peu davantage, si cette porte n'avoit des choses encore plus singulières. Vous vous souviendrez surtout qu'elle est couverte d'un dôme, et qu'il y a une renommée au sommet : c'est une déesse qui ne se plaît pas d'être enfermée, et qui s'aime mieux en cet endroit que si on lui avoit donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

Même elle est en une posture
Toute prête à prendre l'essor ;
Un pied dans l'air, à chaque main un cor,
Légère et déployant les ailes,
Comme allant porter les nouvelles
Des actions de Richelieu,
Cardinal, duc et demi-dieu ;
Telle enfin qu'elle devoit être
Pour bien servir un si bon maître ;
Car tant moins elle a de loisir,
Tant plus on lui fait de plaisir. »

(19 Septembre.) « Tout ce qui se peut imaginer de franchise, d'honnêteté, de bonne chère, de politesse fut employé pour nous régaler à Châtelleraut.... Votre parent passe quatre-vingt-deux ans : au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois ; la femme qu'il a maintenant est bien faite et a certainement du mérite : je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son mari, et vit avec lui comme si c'étoit son galant : et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfans. Il y a ainsi d'heureuses vieilleses, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a, et celle-ci en est une..... Poitiers est ce qu'on appelle proprement une vilasse, qui tant en maisons que terres labourables peut avoir deux ou trois lieues de circuit ; ville mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines. Il y a en récompense nombre de belles, et l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre.... Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie, nous bûmes à Belac du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément *la Tromperie de Belac*. Ce proverbe a cela de bon que Louis XIII en est l'auteur. Rien ne m'auroit plu sans la fille du logis, jeune personne assez jolie. Je la cajolai sur sa coiff-

fure : c'étoit une espèce de *cale* à oreilles, des plus mignones ;
 et bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille
 croyant bien faire, alla querir aussitôt sa cale de cérémonie
 pour me la montrer. Passé Chavigny on ne parle quasi plus
 français ; cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de
 peine ; les fleurettes s'entendent par tout pays, et ont cela de
 commode qu'elles portent avec elles leur truchement... Si vous
 désirez savoir comme je me trouve à Limoges, je vous dirai
 assez bien ; et votre oncle doit s'y trouver encore mieux, vu
 les témoignages d'estime et de bienveillance que chacun lui rend,
 l'évêque principalement ; c'est un prélat qui a toutes les belles
 qualités que vous sauriez vous imaginer ; splendide surtout, et
 qui tient la meilleure table du Limousin. Il vit en grand seigneur
 et l'est en effet. N'allez pas vous figurer que le reste du
 diocèse soit malheureux et disgracié du ciel, comme on se le
 figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoges
 pour aussi fins et aussi polis que peuple de France ; les hommes
 ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur,
 mais leurs coutumes, façon de ville, occupations, complimens
 surtout ne me plaisent point.

Ce n'est pas un plaisant séjour :
 J'y trouve aux mystères d'amour
 Peu de savans, force profanes ;
 Peu de Philis, beaucoup de Jeanes ;
 Peu de muscat de Saint-Mesmin,
 Force boisson peu salutaire ;
 Beaucoup d'ail et peu de jasmin :
 Jugez si c'est là mon affaire.

~~~~~

M O D E S.

On a vu à Lonchamp quelques redingotes café au lait avec  
 des collets en velours, si longs qu'ils descendoient au milieu  
 du gilet. Les redingotes noires, fumée de Londres et gros bleu  
 étoient très-nombreuses. La couleur des habits étoit, comme à  
 l'ordinaire, bleu, noir, olive, avec des boutons plats en soie.  
 Nous devons cependant dire qu'un de nos bons tailleurs fait des  
 habits d'un drap mêlé, qu'il appelle *mousse de Lonchamp*,  
 et qu'il attache sur ces habits des boutons de métal jaune, tant  
 soit peu bombés et ciselés : le collet est de velours lisse, et  
 assorti.

Après avoir bordé le drap, on a fait deux piqûres ; il n'y en  
 a plus qu'une ; elle est un peu éloignée du bord.

Quelques tailleurs font des collets dont le milieu se prolonge

en pointe : quoique la pointe soit arrondie , on les appelle collets en fichu ; ils ont été adoptés pour les habits comme pour les redingotes.

Les tailles sont très-hautes ; mais un peu moins larges qu'elles n'étoient il y a deux mois ; les pans se font longs ; les revers sont peu ouverts.

Tous les gilets sont à schall , quelques-uns à deux rangs de boutons ; on en voit beaucoup de blancs ; il y en a en piqué couleur paille , qu'on appelle piqué fleuri , parce que le fond est semé de petits bouquets.

Quelques élégans avoient à Lonchamp , des pantalons de nankiu ; d'autres , des pantalons blancs en perkale , en coutil , ou en reps ; c'étoit devancer un peu la saison. A Lonchamp , on doit encore être en casimir. Il y avoit , du reste , beaucoup de pantalons de cette étoffe , les uns collans , les autres flottans. Les pantalons collans se portent avec des boîtes à plis ; ceux qui flottent , ne doivent être ni trop longs ni trop larges , plutôt à l'anglaise qu'à la russe. Les couleurs des pantalons de casimir et de cuir de laine , sont : peau de lièvre , et gris perle ; on les fait à grand pont.

Les chapeaux de la dernière mode portent un nom qui ne se rapporte point à leur forme ; ils sont plus larges du haut que du bas ; le dessus est plat ; on les appelle ballons ; ils ont un bord très-étroit et plat.

Il y a ordinairement à Lonchamp , beaucoup de chapeaux de taffetas écossais. Cette année , excepté les ombrelles , ce qu'il y avoit d'écossais à Lonchamp , étoit en gaze ; et l'un l'emportoit sur le rayé et sur le quadrillé.

Le rose dominoit , venoient ensuite les chapeaux de paille blanche , ou de crêpe blanc , ornés de deux rubans unis , ponceau et jonquille , ou citron et bleu de ciel.

Les chapeaux à passe affaissée dans le milieu et bien évasée des deux côtés , avoient plus d'ornemens sous cette passe que tout le dessus du chapeau n'en réunissoit. Ce n'étoit point une simple garniture près du bord , mais fort avant , un semé de coques , et de plus , une ou deux rangées de crevés ; le tout en gaze de couleur.

Pour les chapeaux de forme ordinaire , c'étoit la calote qui offroit le plus d'ornemens , tantôt on voyoit des pointes , taillées en feuilles d'artichaud , et bordées , qui venoient aboutir au centre , où un nœud les attachoit. Ailleurs , c'étoit une rangée de coques en biais , ou des triangles formés par des rubans. Quelquefois il y avoit au pourtour , quatre fleurs et autant de

marabouts : quelquefois aussi c'étoit seulement une grosse fleur dans un nid de marabouts.

Une modiste , pour former une corbeille de fleurs , ou jardinière sur le devant d'un chapeau , avoit coupé un tiers de la calote , et garni cette partie creuse de roses jaunes , de pensées et de cloches bleues.

*OEolia, Sidonia* ; voilà les fleurs les plus distinguées qui aient paru à Lonchamp. Quelques chapeaux étoient ornés de pommes de pin , entourées de feuilles de cédre. Il y avoit sur d'autres chapeaux , des roses du Bengale doubles , montées à deux touffes avec des immortelles vertes ; des paquerettes avec des barbes de plumes de paon vertes ; de la bruyère des Alpes ; des digitales de toutes les couleurs ; du barbeau d'Égypte , de la mauve du Pérou , etc. , etc.

M<sup>me</sup>. Gallet , marchande de modes , boulevard Poissonnière , à la petite Estelle , a vendu beaucoup de chapeaux à la Richemont , en crêpe rose. Ces chapeaux ont sur le bord de la passe , deux grandes pointes , garnies de blonde , qui montent , tandis qu'une autre pointe descend : par derrière , ce sont aussi trois pointes qui se contrarient ; une d'elles forme fichu.

Plusieurs modistes ont doublé en crêpe , pour Lonchamp , des chapeaux de tissu de papier ; elles ont aussi fait usage du tulle brodé en papier , de l'invention de M<sup>me</sup>. Cavaroz , rue St-Sauveur , n. 18.

Presque toutes les robes de Lonchamp étoient faites à l'amazône. On a vu quelques dos lacés ; quelques robes aussi , étoient fermées par derrière avec de petits boutons placés entre deux nervures. Les spencers les plus remarquables étoient ceux dont le collet renversé , étoit garni d'un large ruban de satin , assorti et froncé ; nous en avons vu plusieurs en casimir blanc , avec des garnitures fleur de pensée.

Le costume de quelques dames étoit tout en lilas ; d'autres avoient des robes couleur paille , et des chapeaux de gaze jonquille.

On fait des chapeaux de toutes couleurs avec une gaze métallique soie et argent , à jour : ce tissu a les reflets de la moire.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1890.
~~~~~

Les personnes qui connoissent les procédés de la gravure , n'ont pas cru qu'au numéro de jour pût être joint un costume de Lonchamp.



(1890)



Bonnet de tulle et rouleaux de satin. Mantille de taffetas avec capuchon à double coulisse. Robe de mousseline, garnie de rouleaux et de volans de dentelle.

JOURNAL

DES M

*Journal parit, avec une Gr  
si, sur deux Gravures, (c  
est dit pour un an. So c. a*

*le plus, a été commencée u  
sées et de Voitures: il en p  
es, 18 N<sup>o</sup>. par an. L'abonn*

*La para onze nouveautés  
l'ont été siffées  
Marie Stuart seule, a eu  
constamment attiré la  
d'air y a fait une assez tris  
l'histoire, on peut lui dire  
les plus médiocres. Quelq  
l'histoire du sujet. Le trait le  
demande ce que fait le Fla  
de: il y conduire, répond*

*le Mar de Garçons n'a pe  
sées, qui, déjà, avoient fa  
des Anabelys.*

*le Palais en Goguette on  
laquette, imitée de l'An  
sées, parmi lesquels on a*

Air: Il me faudr

*Tu peyson, aux villes  
En aucun lieu n'est me  
Des soins qu'il prend  
Il doit partout être r*

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Il a paru onze nouveautés dans le mois de mars; la plupart d'entr'elles ont été sifflées, ou n'ont eu qu'un foible succès; *Marie Stuart* seule, a eu tous les honneurs du triomphe; elle a constamment attiré la foule au théâtre Français. *Le Flatteur* y a fait une assez triste figure. Puisque l'auteur aime la franchise, on peut lui dire, *sans flatterie*, que sa comédie est des plus médiocres. Quelques jolis détails n'ont pu racheter la foiblesse du sujet. Le trait le plus spirituel est celui de la fin: on demande ce que fait le *Flatteur* en prison; et le sergent qui vient de l'y conduire, répond qu'il flatte son geolier.

*Le Dîner de Garçons* n'a pas mis en appétit les habitués des Variétés, qui, déjà, avoient fait un mauvais accueil aux *Comédiens des Andelys*.

*Les Valets en Goguette* ont été plus heureux à la Gaité. Cette bluette, imitée de l'*Antichambre*, offre quelques jolis couplets, parmi lesquels on a distingué le suivant.

AIR: *Il me faudra quitter l'Empire.*

Un paysan, aux villes nécessaire,  
En aucun lieu n'est mal placé;  
Des soins qu'il prend de cultiver la terre  
Il doit partout être récompensé.

Puisque votre état honorable  
Met dans nos mains le pain que nous avons,  
Rougirions-nous de voir à notre table  
Le laboureur à qui nous le devons?

On annonce aux Variétés *Marie Jobard*, imitation burlesque de *Marie Stuart*; de son côté le Vaudeville se dispose à parodier cette tragédie.

MA FENÊTRE.

Elle n'est point sur une riante campagne; un vaste paysage comme celui dont je jouissois à Genève, ne lui sert point de cadre. Ma fenêtre est à Paris, au troisième étage, sur une rue assez déserte, mais bien bâtie.

Il faut d'abord que je parle d'un rosier du Bengale, placé sur le balcon.

O toi qui de ma solitude  
Embellis l'aimable séjour!  
Lorsqu'il vient chez moi d'habitude,  
Parfume l'aile de l'amour.  
Livre lui ta fleur purpurine:  
Il faut tout céder à ce dieu;  
Mais fais qu'en entrant dans ce lieu,  
Il ne prenne point ton épine.

J'ai une jalousie que je baisse avec le plus grand soin, quand on vient me faire visite, et qui produit un demi-jour délicieux. Toutes les femmes paroissent plus fraîches et plus jeunes dans mon demi-jour, mes vers y semblent plus harmonieux et plus touchans: un rideau de taffetas vert croise un rideau de mous-seline; les franges sont vertes, et mon demi-jour ressemble à celui d'un bosquet de printems.

En face, mais à un étage au-dessous du mien, logent deux tendres époux, on croiroit voir Philémon et Beaucis, si Philémon avoit porté une perruque à la conseillère, et si Beaucis avoit eu un faux chignon. Ils lisent tout haut des romans de chevalerie et des pastorales; ils se reconnoissent dans *Astrée* et *Céladon*, et soupirent selon toutes les règles romantiques. Appuyés sur leur balcon, ces deux époux se font de petites espiègleries qui les font pâmer de rire, ainsi que leur jolie

ensimière, que l'épouse ne regarde point sans quelque inquiétude, et le mari sans quelque émotion.

A l'entresol sont deux petites-maîtresses, qui quelquefois paroissent à la fenêtre :

« Dans le simple appareil

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil ; »

Mais qui cependant n'ont pas dédaigné de jeter un coup d'œil sur les glaces, pour savoir si leurs papillottes n'étoient point dérangées.

Dans un appartement voisin, loge quelqu'un qui m'a longtemps occupé. Je n'ai jamais vu que le profil de son nez, à la fenêtre. Ce nez porte lunettes, et paroît fort long et fort respectable ; mais il m'a été impossible jusqu'à ce jour, de décider s'il appartient à un homme ou à une femme. Un jeune partisan de Lavater, à qui j'ai fait observer ce nez problématique, ne sait encore à quoi s'en tenir. L'incertitude de mes propres observations à cet égard, fait que souvent, quand je lis des traités d'Astronomie, j'ai peu de foi à ce que messieurs les savans nous disent du soleil et de la lune, qui sont si loin de nous.

Avant-hier, à la nuit tombante, je fus tiré de ma rêverie, en entendant déclamer d'une voix terrible :

« Eh bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ? »

C'étoit la voix d'un acteur tragique distingué. Les concierges, les domestiques et les locataires de tous les hôtels environnans, étoient aux écoutes, pour savoir d'où venoit cette voix sépulcrale. On voyoit des têtes à toutes les fenêtres ; et ma rue déserte ressembloit assez à une salle de spectacle.

Une jeune demoiselle fut du nombre des personnes qui cherchèrent à découvrir d'où ce bruit provenoit. Jamais je n'ai vu une figure plus aimable. Mes jonquilles attirèrent ses regards, et les miens se fixèrent sur elle avec délices. O que n'ai-je eu le tems de former une couronne de toutes mes fleurs et de la jeter à ses pieds... Voilà bien mon cœur, ou, si l'on veut, ma tête. Chaque nouvelle beauté semble m'inspirer une nouvelle passion. L'amour passe partout, disent les poètes ; si la jeune demoiselle qui demeure en face, me regarde avec bienveillance, je pourrai dire, sans figure, que l'amour sera entré chez moi par la fenêtre.

J. P.

~~~~~

~~~~~

L O G O G R Y P H E

*Adressé à une Dame.*

A prononcer je suis bien difficile ;  
 Sans consulter son cœur, il faut parler,  
 Puis ne jamais se rétracter....  
 Amour est bien habile.  
 Voyez ce mot qui le met en courroux,  
 Adroitement il en ôte une lettre,  
 De pied en cap, il s'arme contre vous',  
 Ha! maintenant craignez de trop promettre.

~~~~~

Prenez un œuf frais, quand vous allez au bain, cassez-le et jetez le blanc quand vous êtes prêt à sortir de l'eau, versez le jaune dans le creux de votre main, frottez avec cela vos cheveux comme avec de la pommade ou de l'essence, plongez ensuite la tête dans l'eau à deux reprises, et vous l'aurez plus propre et les cheveux plus doux et plus lisses que si vous vous étiez servi des cosmétiques les plus vantés. C'est se laver la tête avec un lait de poule.

~~~~~

Cet hiver on faisoit pour les petits enfans des souliers de velours noir fourrés; on en fait pour le printems, en reps, bordés de pluche; on en prépare pour l'été, de tout unis en perkale peinte, ou écrue.

~~~~~

Une ombrelle bleu-ciel, à larges franges blanches, est ce qui a paru de plus nouveau et de plus frais, en ce genre, aux Tuileries.

~~~~~

On commence à voir des jeunes gens avec un simple gilet de piqué blanc. On repasse les jabots à très-petits plis.

~~~~~

Entre Alphonse et Valsain la différence est notable, l'un est modeste et l'autre est présomptueux; celui-ci est petit-maitre s'il en fut, et celui-là est tout-à-fait bon-homme; le premier est à cheval sur l'étiquette, tandis que le second est sans cérémonie. Alphonse enfin rend aux gens des services, et Valsain leur fait des visites.

**

HURLUBI

... de Brouill
 ... une coëffure
 ... M^{re}. de S
 ... l'autre jour cette du
 ... comme un ange. M^{re}.
 ... il faut m'en cr
 ... mode excessive. La M
 ... un patron de moc
 ... sur la tête, et fi
 ... qui lui font souffrir me
 ... une petite tête de chon re
 ... vous. Ma fille, c'étoit la
 ... elle n'avoit point de
 ... et jolie; mais toute
 ... La Molte sur-ton
 ... est au point que le R
 ... de tire.
 ... de la même année.) L
 ... il y en a que l'on v
 ... comme dit Nin
 ... comme deux gouttes d'

... un pompeux éloge de la
 ... de près celles qu
 ... l'autre jour la coëffi
 ... La Martin avoit p
 ... une médiocrité qui m'a
 ... cela que vous ne vou
 ... sur vos oreilles, q
 ... n'étoient mal, et qui ne s
 ... que la coëffure de la
 ... la duchesse de Sully
 ... sont charmantes; je
 ... pour votre visa
 ... est fait en un mom
 ... est que cette mode, q
 ... pour les dents.
 ... la paysanne jusqu'à de
 ... de chaque côté
 ... boucles rondes et

... à ces mauvais tableaux
 ... dessus de porte da

HURLUBERLU.

C'est le synonyme de Brouillon. Ce mot fut employé en 1671, pour désigner une coëffure de femme.

Le 18 mars 1671, M^{me}. de Sévigné écrivoit à sa fille : « J'allai voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour ; elle étoit belle comme un ange. M^{me}. la duchesse de Nevers y vint coëffée à faire rire : il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode excessive. La Martin l'avoit *bretaudée* par plaisir comme un patron de mode : elle avoit donc tous les cheveux coupés sur la tête, et fixés *naturellement* par cent papillotes qui lui font souffrir mort et passion toute la nuit. Cela fait une petite tête de chou ronde, sans que rien accompagne les côtés. Ma fille, c'étoit la plus ridicule chose que l'on pût imaginer : elle n'avoit point de coëffe ; mais encore passe, elle est jeune et jolie ; mais toutes ces femmes de Saint-Germain, et cette La Motte sur-tout, se font *testonner* par La Martin ; cela est au point que le Roi et toutes les dames sensées en pâment de rire. »

(1^{er}. *avril de la même année.*) Les coëffures *hurluberlu* m'ont fort divertie ; il y en a que l'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un *printemps d'hôtel-lerie* (1) comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente. »

Voici un pompeux éloge de la même coëffure, et dans une lettre qui suit de près celles que nous venons de citer. « Je vous mandai l'autre jour la coëffure de M^{me}. de Nevers, et dans quel excès La Martin avoit poussé cette mode ; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont pas plus à la mode présentement que la coëffure de la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche ; leurs têtes sont charmantes ; je suis rendue ; cette coëffure est faite justement pour votre visage ; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents..... Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet ; on coupe les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent

(1) Allusion à ces mauvais tableaux des Quatre Saisons, qui forment communément des dessus de porte dans les auberges.

pas plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts; car, comme il faut les friser *naturellement*, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coëffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge..... Je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine..... Je vous vois, vous m'apparaissez, et cette coëffure est faite pour vous. »

Dans la crainte de n'avoir pas bien décrit cette mode, M^{me}. de Sévigné cède la plume à M^{me} de La Troche, son amie. Celle-ci dit : « Madame, vous serez ravissante; tout ce que je crains, c'est que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprendis que la reine, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coëffent à Saint-Germain, achevèrent hier de les faire couper par La Vienne; car c'est lui et M^{lle}. de La Borde qui ont fait toutes les exécutions. M^{me}. de Crussol vint lundi à Saint-Germain, coëffée à la mode; elle alla au coucher de la Reine, et lui dit : Ah! madame, Votre Majesté a donc pris notre coëffure? Votre coëffure, lui répondit la Reine; je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coëffure: je me suis fait couper les cheveux, parce que le Roi les trouve mieux ainsi; mais ce n'est point pour prendre votre coëffure. On fut un peu surpris de ton avec lequel la Reine lui parla. Mais voyez un peu aussi où M^{me}. de Crussol alloit prendre que c'étoit sa coëffure, parce que c'est celle de M^{me}. de Montespan, de M^{me}. de Nevers, de la petite de Thianges et de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premières. M^{me}. de Soubise qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coëffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux; M^{lle}. de La Borde lui a fait une coëffure qui est tout aussi bien que les autres par les côtés; mais le dessus de la tête n'a garde d'être galant, comme celles dont on voit la racine des cheveux. Enfin, madame, il n'est question d'autre chose à Saint-Germain. »

M^{me}. de Sévigné reprend la plume. « Après tout, dit-elle, nous ne vous conseillons point de faire couper vos beaux cheveux; et pour qui? bon dieu! cette mode durera peu; elle est mortelle pour les dents: taponnez-vous seulement par grosses boucles, comme vous faisiez quelquefois; car les petites

se reprend ses droits,
M^{me}. de Marans
M^{me}. de La Fayette
et moi aussi: la voi
coupée, mais coupée
le premier app
elle étoit
improvue. » M
il faut que vous
que vous éte
Bachelard dit: « D
à en demeurerons
que je voie si vous éte
» Sa sœur venoi
vous vult bien. » Vous
elles sont d'après le
Elle se décontenan
elle remit sa c
que la province payat
chose étoit allée en B
saison dans sa terre d
elle: « Ma compagnie e
nous fait ce soir de g
nous avons coupé les ch
vous mis le premier app

~~~~~

M O D

appant blancs sont les  
Chapeaux, ou moiré, et  
rubans imitant la paille. L  
et le citron. Les cha  
Les chapeaux lilas en citr  
qui se sont fait rent  
n'en est point enc  
de rubans cailloulés, ou  
Ce dernier article, ne  
Pisans et compagni  
et des fachus pareils.  
n'ont point encore pa

de la compagnie de M<sup>me</sup>.

boucles rangées de Montgobert (1) sont justement du temps du roi Guillemot. »

La critique reprend ses droits, lorsqu'il s'agit de beautés surannées. « Elle (M<sup>me</sup>. de Marans), dit M<sup>me</sup>. de Sévigné, vint l'autre jour chez M<sup>me</sup>. de La Fayette; M. de La Rochefoucauld y étoit, et moi aussi: la voilà qui entre sans coëffe; elle venoit d'être coupée, mais coupée en vrai faufan: elle étoit poudrée, bouclée; le premier appareil étoit levé, il n'y avoit pas un quart d'heure; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. » M<sup>me</sup>. de La Fayette lui dit: « Mais vraiment il faut que vous soyez folle; mais savez-vous bien, madame, que vous êtes complètement ridicule? » M. de La Rochefoucauld dit: « Ma mère, ah! par ma foi, ma mère, nous n'en demeurerons pas là; approchez un peu, ma mère, que je voie si vous êtes comme votre sœur que je viens de voir. » Sa sœur venoit aussi d'être coupée. « Ma mère, vous voilà bien. » Vous entendez ces tous-là; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel; pour moi, je riais sous ma coëffe. Elle se décontenança si fort, qu'elle ne put soutenir cette attaque; elle remit sa coëffe. »

Il fallut que la province payât son tribut à la nouvelle mode. M<sup>me</sup>. de Sévigné étoit allée en Bretagne passer quelques mois de la belle saison dans sa terre des Rochers. Voici ce qu'elle écrit à sa fille: « Ma compagnie est couchée parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, et, après souper, nous avons coupé les cheveux à la petite Du Cernet, et lui avons mis le premier appareil, que nous leverons demain. »

~~~~~  
M O D E S.

Les chapeaux blancs sont les plus nombreux; il y en a en gros de Naples uni, ou moiré, en crêpe, en bois blanc et en tissu de coton imitant la paille. Les autres couleurs à la mode sont le lilas et le citron. Les chapeaux citron se garnissent en lilas, et les chapeaux lilas en citron.

Les rubans qui se sont fait remarquer d'abord étoient à pois nués; la mode n'en est point encore passée; mais on en porte moins que de rubans cailloutés, ou à dessus imités des anciennes mosaïques. Ce dernier article, nous a-t-on dit, vient de la maison Estienne, Pilaux et compagnie, rue St-Denis; on y trouve des robes et des fichus pareils.

Nous n'avons point encore parlé de la mousse fond de gaze,

(1) Dame de compagnie de M^{me}. de Grignan.

rayée en rubans de tulle, qui forment des côtes : on en fait des chapeaux. Cette étoffe est travaillée comme la plume de soie de l'hiver dernier.

Quelques modistes employent des rubans mouchetés, vert et or, avec les petites plumes que les paons ont sur le col : il y a d'autres rubans qui sont ornés de plumes de pintade, teintes de diverses couleurs.

Les crevés, les bouillons, les torsades, les pattes se combinent de tant de manières, qu'il est impossible d'indiquer, pour ce genre d'ornemens, en quoi la mode consiste. Il n'y a presque pas de garnitures de tulle ; on en voit fort peu en blonde ; on ne fait pas de ruches d'étoffe.

La gaze à reflets, composée de fils d'argent reconverts de soie plate, est communément associée au crêpe, pour former des chapeaux. Tantôt c'est le chapeau qui est fait avec cette gaze, et garni en crêpe ; tantôt ce sont des biais de gaze métallique, qui brillent sur un fond de crêpe.

Supposez une suite de losanges prises dans une étoffe que l'on auroit déchirée, au lieu de la couper avec des ciseaux, il aura sur tous les bords des traces de la déchirure ; voilà ce qu'un de nos fabricans de rubans à imité sur des rubans larges : le milieu, occupé par les losanges, est crêpe ; et le reste, taffetas, ou les losanges sont en taffetas et les côtés en crêpe : il y a ensuite taffetas uni et taffetas moiré, crêpe de la Chine et crêpe ordinaire ; taffetas et gaze, gaze et taffetas.

Les chapeaux de paille d'Italie se portent avec un simple bouquet de marabouts ; le derrière en est plié et replié.

Quelques modistes bordent des chapeaux de paille blanche avec des torsades de fleurs de la même espèce, mais de deux couleurs.

On fait des pantalons en sergé de coton, couleur souris, vert d'eau, etc., à petits dessins de couleurs si douces, qu'à une certaine distance, cette étoffe qui est imprimée ne paroît que moirée.

Les étoffes nouvelles pour gilets, sont des piqués blancs, chamois, beurre frais, paille, avec des feuilles détachées, bleu de ciel, lilas, rouille, chamois, etc.

M. Labruyer, tailleur si justement renommé pour les gilets, demeure maintenant rue Saint-Honoré, n°. 287, à l'entrée du passage Delorme.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1891.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.



... de ...  
... de ...

1820.

Costume Parisien.

(1801)



Chapeau de crêpe et satin, orné de tulle et de lilas. Robe de cachemire français, garnie de crevés de satin par M.<sup>me</sup> Beauhet.

s côtes : on en fait des  
 de la plume de soie de  
 ans mouchés, vert  
 ont sur le col : il y  
 es de piate, te  
 s, les pattes se  
 possible d'indique  
 mode consiste. Il n'  
 n en voit fort peu  
 le.  
 l'argent reconver  
 a crêpe, pour form  
 est fait avec cette ga  
 is de gaze métalliq  
 dans une étoffe  
 r avec des ciseaux  
 à déchirure; ve  
 sur des rubans larg  
 crêpe; et le reste  
 et les côtés en crê  
 crêpe de la Cham  
 taffetas.  
 t avec un simple  
 et replié.  
 aux de paille blan  
 spèce, mais de  
 ton, couleur sou  
 eurs si douces, qu'  
 imprimée ne par  
 des piqués blanc  
 illes détachées, bl  
 mmé pour les g  
 287, à l'entree d

vure 1801.  
 PARCLES.

JOURNAL

DES

Journal paroit, avec une  
deux Gravures,  
pour un an. 50 s.

à être commence  
des Voitures : il e  
N<sup>o</sup>. par an. L'abo

l'ère de quelques bo  
des spectacles ;  
il n'y a jamais disette  
consolera de la perte  
qu'une théâtre ?

de quelques v  
avec des filets d  
pareils.

forme des chapeaux  
indispensable, pou  
il n'est plus de l  
les souliers décollé  
les bottes.

est devenu si c  
est tellement répan  
congrues. Autre  
aujourd'hui  
ni de discuter ;  
un homme qui  
raconte un fait,  
nous savons cela,

---

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

---



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

Les titres de quelques bonnes pièces ont disparu de dessus les affiches des spectacles : on s'en console, parce que chez nous il n'y a jamais disette d'hommes d'esprit ; mais qui nous consolera de la perte de nos ingénues du premier et du cinquième théâtre ?

~~~~~

La couleur de quelques voitures nouvelles est café au lait très-clair, avec des filets chocolat. La caisse et le train sont exactement pareils.

~~~~~

La forme des chapeaux est très-haute et très-large ; mais s'il est indispensable, pour obéir à la mode, d'avoir une grosse tête, il n'est plus défendu de se faire un petit pied. On porte des souliers décolletés, et l'on fait baisser les talons de toutes les bottes.

~~~~~

L'esprit est devenu si commun à Paris, et le goût des arts s'y est tellement répandu, que jamais les sociétés n'ont été aussi ennuyeuses. Autrefois, il y avoit des parleurs et des auditeurs ; aujourd'hui, on ne se donne pas la peine d'écouter, ni de discuter ; on tranche sur tout. Dès qu'un savant ou un homme qui croit l'être, commence un discours, ou raconte un fait, dix voix couvrent la sienne en disant : nous savons cela, nous connoissons cela. S'agit-il

d'un tableau, d'un poëme, d'une tragédie? on marche avant de le voir ou de l'entendre. « Si c'est du Raphaël, du Racine, dit-on, je me déplacerai volontiers, autrement, ne m'en parlez pas. »

~~~~~

On vante à juste titre, sans doute, les belles races de chevaux anglais.

Mais tous les chevaux des Isles Britanniques ne ressemblent pas à ceux qu'on voit dessinés dans les estampes.

Hier, chez un lord d'Ecosse, qui est actuellement à Paris, nous avons eu le spectacle d'une petite calèche d'enfant traînée par deux chevaux, dits criquets (ponies) des isles Schetland et qui ne sont pas plus hauts et plus gros que des moutons.

~~~~~

On compte qu'il a été donné, pendant le cours de 1819, trente mille huit cent cinquante-deux repas aux voyageurs qui ont passé le Mont Saint-Bernard.

Ainsi la mode d'aller visiter la belle Italie n'est pas encore caduque.

~~~~~

#### LES AVERTISSEMENS.

Nous marchons comme des aveugles, rien ne nous instruit, rien ne nous sert. Il y a en nous une fatuité innée qui nous fait dédaigner toutes les expériences.

Mais, vraiment, si nous étions sages, le monde dureroit trop longtemps, les générations seroient éternelles, tandis qu'il est dans l'ordre de la nature au contraire qu'elles se succèdent rapidement.

De tous mes lecteurs d'aujourd'hui, il n'y en a peut-être pas un qui ait quinze ans à vivre!... je partirai peut-être le premier. Profitons des jours qui nous restent et faisons le bien, car il n'y a rien de plus doux sur la terre.

Ce sont là, j'espère, de bons conseils. Il ne faut pas qu'on me traite de sermonneur triste, je cause librement sur ces choses, je ne fais point de la mort un abyme et le passage à des régions meilleures et la porte d'un Elysée.

J'y retrouverai tout ce qui m'est cher, parce que tout ce qui m'est cher est aimable, et que tout ce qui est aimable est à-la-fois vertueux et bon.

La vertu n'exclut point l'amour. Les jolies femmes, les cœurs tendres peuvent avec moi se rassurer. Aimer est notre

loi suprême : et si tous les hommes la suivoient , la vie seroit une fête et Paris un Eden.

Hier , par un vent assez violent , Arsène alla au *Père Lachaise* avec son mari. On ne va guères en de tels lieux se promener avec sa maîtresse ; mais on y conduit volontiers sa femme , bien certain que l'on doit être qu'elle y deviendra grave et sérieuse et qu'elle y fera de saines réflexions.

Arsène est depuis peu arrivée à Paris , un cimelière est pour elle une curiosité comme un théâtre : ce n'est pas toujours au premier qu'on répand les larmes les plus amères.

L'aquilon qui souffloit dans les vallons et sur les collines , au milieu des monumens funéraires , a frappé les yeux de la dame. Elle est atteinte d'une espèce d'ophtalmie , elle a un peu de fièvre et je ne jurerois pas que dans quelques semaines elle ne retournât aux mêmes lieux dans un autre char que celui qui la première fois l'y a conduite ! les morts subites sont si fréquentes ! il semble que la mode s'en mêle.

J'avois vu dans le salon d'un homme habile et qui a des relations avec tout l'univers , j'avois vu dans la même soirée trois hommes intéressans l'un par sa science , l'autre par son excellent goût dans les arts , l'autre par sa fermeté admirable au milieu des plus rudes attaques du sort. Le lendemain tous trois ont péri : le premier , la plume à la main , en écrivant un mémoire sur la chimie ; le second , dans la rue , sur une borne , en rêvant à un plan de musée national ; le troisième , d'une goutte remontée , en six heures , la nuit , sans qu'on eût soupçonné qu'il étoit malade , sans qu'on lui ait porté secours !

Je ne ris pas , cette fois. Ces détails ne sont que trop réels , et ce sont des avertissemens qui sans doute ont bien leur mérite ; mais hélas ! quel cas en ferons-nous ?

Terminons cependant d'une façon moins lugubre et donnons à quelques beautés des avis d'un autre genre :

Emma , l'embonpoint qui vous gagne doit vous engager à faire de l'exercice. Courez , gambadez et ne restez point constamment sur votre canapé ou dans les bras d'un grand fauteuil , car à ce métier vous seriez bientôt grosse comme une tour et tout-à-fait méconnoissable.

Christine , vous avez le nez rouge : vous buvez un peu trop de liqueur et prenez un peu trop de tabac. Soyez donc sobre sur toutes choses , sans quoi vous perdrez votre fraîcheur pour ne plus la retrouver et vous serez délaissée dans un coin autant que vous avez été jusqu'ici recherchée.

Hortense, quel est donc votre genre de société ou de lecture? Vos propos sont toujours fort lestes et vous aimez par dessus tout les réticences et l'équivoque. Savez-vous que cela donne de vous une très-mauvaise idée? Je crois sincèrement que vous êtes fidèle aux liens charmans dans lesquels vous êtes engagée; mais prenez garde, si vous continuez sur le ton que vous avez pris depuis quelque tems, ma foi en vous ne sera plus si robuste; je vous croirai de l'inclination pour quelque officier d'avant-poste, si vous conservez le langage d'un petit hussard.

Pour vous, Elisa, vous êtes le mystère en personne, vos discours sont des hiéroglyphes, jamais on n'y peut rien comprendre, vous avez constamment les yeux à demi-baissés et vous ne touchez à rien que du bout du doigt. Mais cette affectation a aussi ses dangers, et tant de prudence, tant de précaution, pourroient (si je n'étois pas un être charitable) faire naître en mon cœur sur votre compte, plus d'un scrupule et d'un soupçon.....

Armand DE SAINT-LÉON.

POÉSIES DE MARIE DE FRANCE POÈTE ANGLO-NORMAND DU TREIZIÈME SIÈCLE, OU RECUEIL DE LAIS, FABLES ET AUTRES PRODUCTIONS DE CETTE FEMME CÉLÈBRE, publiées par B. de Roquefort, des sociétés de Göttingue, des Antiquaires de France, etc. (1).

Marie naquit en France: son nom l'indique; mais elle a laissé ignorer dans quelle province elle a reçu le jour, et les raisons qui l'avoient déterminée à passer en Angleterre. M. de Roquefort pense que Marie étoit née en Normandie. Philippe-Auguste se rendit maître de cette province en 1204, et nombre de familles normandes, soit par des motifs de parenté avec des familles établies en Angleterre, soit pour des intérêts de commerce, allèrent s'établir dans la Grande-Bretagne.

Les premières productions de Marie de France furent des récits en vers français d'aventures galantes arrivées à de vaillans chevaliers. Les récits, nommés *Lais*, se chantoient au son de

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 581, l'autre de 504 pages. Prix: 16 francs; à Paris, chez Chasseriau, libraire, rue de Choiseul, n°. 3.

la harpe, de la vielle ou d'un autre instrument. Dans l'ouvrage que nous annonçons, on en trouve quatorze; tous sans en excepter les plus courts, contiennent des renseignemens précieux sur les mœurs et les usages du 13<sup>me</sup>. siècle.

Donnons pour exemple le costume de la charmante protectrice du malheureux Lanval: « Sa robe qui étoit serrée, laissoit voir l'élégance d'une taille faite au tour. Un superbe manteau doublé d'ermine et teint en pourpre d'Alexandrie couvroit ses épaules..... Les deux suivantes étoient vêtues d'un *bliaud* de pourpre grise ».

Ce que nos dames nomment un par-dessus, s'appeloit alors un *bliaud*; le mot *pourpre* ne signifioit pas toujours une couleur rouge et sanguine, il servoit à désigner toutes les couleurs fines.

Le lai de Gugemer va nous apprendre en quoi consistoit le lute des lits. « Dans une des chambres étoit un lit enrichi de dorures, de pierres précieuses, de chiffres en ivoire. Il étoit couvert de drap d'or, et la grande couverture faite en drap d'Alexandrie étoit garnie de martre-zibeline. La pièce étoit éclairée par des bougies que portoient deux candlabres d'or garnis de pierreries d'un prix considérable »

Dans le lai d'Yweneck, les colonnes du lit sont d'or émaille. L'auteur parle de l'inestimable valeur des couvertures et de ciergès qui brûloient nuit et jour.

Les succès qu'obtinrent les lais de Marie de France, l'engagèrent à traduire en vers français un recueil de fables qui existoit en anglais. Ces fables étoient une traduction du latin; et le latin avoit été traduit du grec. M. de Roquefort, en réimprimant cent trois fables de Marie de France, s'est contenté d'éclaircir le texte par des notes. Pour le commun des lecteurs, il eût fallu, comme cela se trouve dans le volume qui contient les lais, une traduction en français moderne.

« Elle (Marie de France) dit M. de Roquefort, avoit cette pénétration qui fait distinguer au premier apperçu les différentes passions de l'homme.... Ses fables se font remarquer surtout par une raison supérieure..... On y trouve cette simplicité de style particulière à nos romans anciens, et qui fait douter si La Fontaine n'a pas plutôt imité notre auteur que les fabulistes d'Athènes et de Rome..... Marie écrivant en vers français, dans un tems où la langue; encore dans son enfance, ne pouvoit offrir que des expressions simples et sans art, y joignit des tour-

de société ou de les  
s et vous aimez pe  
avez-vous que cela  
le crois sincèrement  
dans lesquels vous  
ontinuez sur le ton  
foi en vous ne sera  
tation pour quelque  
langage d'un petit

en personne, ma  
n'y peut rien conce  
demi-baissés et vous  
ais cette affectation  
tant de précautions  
able) faire naître de  
n scrupule et d'un

INT-LÉON.

SGLO-NORMAND  
IS, FABLES DE  
CÉLEBRE, publi  
celingue, du lai

dique; maitre  
u le jour, et de  
ngleterre. M. de  
rmandie. Phleg  
en 1204, et de  
tifs de pareille  
it pour des vers  
is la Grande-Is

France furent  
rivées à de romans  
hantoient au sein

ntre de 504 pages  
braire, rue de Cal

nures agréables.... Esope et Phèdre , ayant écrit en grec et en latin , n'ont pu fournir à La Fontaine que des sujets et des idées , tandis que Marie lui présentant les uns et les autres , a pu lui suggérer aussi des expressions , des tournures et même des rimes. »

P. J. Le Roux , réfugié français, qui fit imprimer en Hollande , vers le commencement du dernier siècle , un *Dictionnaire comique , satirique , critique et proverbial* , y a fait entrer une douzaine de fables de Marie de France. Nous allons en extraire la suivante :

LE CHAT ET LE RENARD.

« Un chat et un renard s'étoient associés ensemble pour voyager. Si nous étions attaqués , dit le chat , quelle ruse as-tu pour te défendre ? Mon sac en est rempli , répondit le renard ; mais je ne l'ouvrirai que dans le besoin. Pour moi , reprit le chat , je n'en ai qu'une. Comme il parloit , deux chiens foncent sur les voyageurs. Voici ma ruse , dit le chat ; et aussitôt il grimpe sur un arbre. Le renard , moins lesté , est déchiré par les chiens. Eh ! pourquoi n'ouvres-tu pas ton sac , lui cria le chat du haut de sa branche ? Ils ne m'en ont pas donné le temps , dit le renard près d'expirer. Je vois maintenant , mais trop tard , que dans l'occasion l'on n'a besoin que d'une ruse pourvu qu'elle soit bonne. »

La fable de La Fontaine qui porte le même titre , est à 14<sup>me</sup> du 9<sup>me</sup> livre. Voici l'endroit où il a suivi son modèle de plus près :

« En sais-tu tant que moi , j'ai cent ruses au sac.  
Non , dit l'autre , je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;  
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Le mot du logogryphe du dernier Numéro , est *refus* ; on y trouve *ruse*.

ÉPITRE A UN HONNÊTE HOMME QUI VEUT DEVENIR INTRIGANT. Par M<sup>me</sup>. la princesse C. DE S. (1).

Armand calomnié , privé d'un emploi , veut à son tour recourir à l'intrigue.

- « . . . . . — Jusque-là t'avilir !
- Est-il d'autres moyens qui fassent réussir ?
- D'accord , mais tes ayeux , ton illustre naissance..
- C'est le rang aujourd'hui qui donne l'importance !

(1) Brochure in-8° de 16 pages. A Paris , chez Arthus Bertrand , libraire , rue Hautefeuille , n° 23.

L'auteur fait sentir à Armand que, pour dénoncer, il est un art, un avilissement qu'il ne saura feindre ;

« Un talent tout à part et qui semble, ici bas,  
Le partage honteux de ceux qui n'en ont pas. »

Ajoutons ce trait qui seroit digne de la meilleure comédie :

« Tu veux être intrigant, misérable honnête homme !  
Toi, que, pour tes vertus, partout chacun renomme,  
Toi, qui dix ans sans maître en un poste fameux,  
N'as pas même grossi le bien de tes aïeux ! »

Viens, dit enfin l'auteur ; et tous les deux pénétrèrent dans la lice.

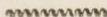
« Quel tumulte ! quel bruit ! on pousse, on est poussé ;  
Sous cent masques divers on attaque, on abuse ;  
Chacun a ses projets, sa victime, sa ruse :  
On ne les voit pas tous marcher au même but ;  
Tel veut un titre, un rang, tel un mince tribut ;  
Mais il n'en est pas un dont l'indigne manœuvre  
D'une ruine au moins n'ait su consommer l'œuvre,  
Et qui, dans le secret préparant d'autres coups,  
S'ils ne nous atteint pas, ne nous menace tous. »

Suivent des portraits qu'il ne faut pas trouver ressemblans, puisque dans un avant-propos, l'auteur a protesté contre tout *soupçon d'application particulière*.

L'auteur demande à Armand quelle intrigue il aura pour confondre l'audace de ses rivaux.

« . . . . . — L'intrigue de l'honneur.  
Je les dévoilerai jusques au fond du cœur.  
Fort de la vérité, qui fait trembler le traître,  
A l'univers entier je les ferai connoître,  
Et, portant dans leur sein un éternel effroi,  
J'en saurai délivrer et mon pays et moi.  
— Oui, parle, tu le peux, ils te laisseront dire ;  
L'intrigant ne craint pas le mépris qu'il inspire ;  
Mais plus adroits que toi, par tes propres discours  
Ils sauront, en secret, te perdre pour toujours ;  
Et lorsque, te croyant certain de la victoire,  
Tu te présenteras, couvert encor de gloire,  
Un refus t'apprendra, malgré ton beau dépit,  
Que l'honneur peut parler, mais que l'intrigue agit.

Nous avons souvent annoncé des ouvrages de M<sup>me</sup>. la princesse C. de S. La versification étoit facile, harmonieuse ; ici, la force est jointe à tous les charmes du style.



M<sup>me</sup>. Marchand, très-connue chez feu Michalon, coëffeur; pour ôter avec adresse les cheveux blancs, demeure maintenant rue de la Feuillade, n<sup>o</sup>. 6. Elle va chez les personnes qui la mandent.

MODES.

Incessamment il y aura autant de chapeaux à *la Marie Stuart*, que l'on vit de toques de ce nom pendant l'hiver de 1818. Le bord de ces chapeaux est grand, un peu incliné sur le front, fort évasé sur les tempes, et vient toucher le bas des joues; nous en avons vu de fort bien faits dans le magasin de M<sup>me</sup>. Doyen, rue Vivienne, près la rue Colbert. Ils étoient blancs: outre la garniture de blonde qui en ornoit le bord, il y avoit un large ruban de couleur, froncé sous la passe; une rangée de coques près de la naissance de la forme, un fichu à quatre pointes, garni de blonde, sur cette forme, et un bouquet de fleurs assorties à la couleur du ruban.

La gaze métallique, que l'on regardoit comme un article de fantaisie, a pris rang parmi les étoffes destinées à faire des chapeaux; il y en a de toutes couleurs: on en fait des chapeaux à passe, des chapeaux à bord égal tout autour, vulgairement à *la Bolivar*, et même des chapeaux à *la Marie Stuart*. Ces derniers sont blancs, couleur de rose, ou couleur lilas. Les couleurs à la mode pour les autres chapeaux, sont citron et paille.

On emploie moins de gazes écossaises que de gazes-mosaïques. Les petites plumes de pintade et celles de paon, montées sur un fil de fer, forment palmettes au bord de quelques rubans de gaze.

Quelques modistes sèment sur des passes de gaze blanche bouillonnée, des oreilles d'ours, des pensées, ou quelques brins de réséda. Parmi les fleurs qui se portent en panache, on distingue le thim du Mexique.

Le nombre des robes faites à l'amazône, ne diminue point. Les volans, d'abord plissés à tuyaux, ont ensuite, figuré de petites coquilles; aujourd'hui, ce sont de petits cornets, rangés les uns à côté des autres.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1892 et 1893.



1820.

*Costume Parisien.*

(1892.)



*Chapeau de gaze écossaise, orné de fleurs. Robe de mérinos, faite en amazone, et garnie de brandebourgs et de satin.*

Michalon, coiffeur,  
demeure mainte-  
nant chez les personnes

ix à la Marie Stuart,  
l'hiver de 1818. Le  
incliné sur le front,  
er le bas des joues;  
dans le magasin de  
Colbert. Ils étoient  
en ornoit le bord,  
roncé sous la passer-  
ce de la forme, un  
sur cette forme,  
ur du ruban.  
t comme un article  
tes destinées à faire  
urs : on en fait des  
égal tout autour,  
chapeaux à la Marie  
de rose, ou en  
autres chapeaux.

que de gaze-  
elles de paon, sur  
u bord de quelques

sses de gaze blanche  
s, ou quelques brins  
n panache, on de-

ne diminue point  
ensuite, figure de  
velis cornets, mar-

res 1892 et 1893.

accuse.



Costume



ballen à long pe  
châsser au cer

1820.

*Costume Parisien.*

(1893)



*Chapeau-Ballon à long poil. Gilet à schall, en piqué.  
Pantalon échanuré au coude-pied.*

(Vingt-quatri

# JOURNAL

## DES

Journal parait, avec une  
deux Gravures, à  
pour un an. 50 c

à commencé  
de Voitures: il en  
N° par an. L'abo

Homme poli, à l'Odéon  
le Flateur, aux  
rebutés en 3 acte  
Estime; mais c'est le

ne se passera p  
de Courain, au  
à l'Opéra-C  
ville.

Johard attire tant  
aux Français.

Longchamp, les jou  
compose, il y a  
harmonie parfaite a  
était neuf, chap  
de Gand; les  
Ce n'est point  
Jacques se metten

les jeunes fill  
York, qui sont

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

*L'Homme poli, à l'Odéon, a produit à peu près le même effet que le Flatteur, aux Français ; tous deux auroient gagné à être réduits en 3 actes. Ils obtiennent maintenant un succès d'estime ; mais c'est le succès que les caissiers estiment le moins.*

*La semaine ne se passera pas, dit-on, sans que l'on voye la tragédie de Conradin, au Second Théâtre Français ; les Voitures versées, à l'Opéra-Comique ; et la Poste dramatique au Vaudeville.*

*Marie Jobard attire autant de monde aux Variétés que Marie Stuart aux Français. C'est une débauche d'esprit très plaisante.*

*Depuis Longchamp, les jours où la promenade des Tuileries étoit le mieux composée, il y avoit tout au plus le tiers des costumes qui fût en harmonie parfaite avec la saison ; dimanche dernier, presque tout étoit neuf, chapeaux, sautoirs et robes ; idem, au boulevard de Gand ; les toilettes du Jardin Turc étoient fort mélangées. Ce n'est point le dimanche que les belles du quartier St.-Jacques se mettent en frais pour aller au Luxembourg.*

*Dernièrement les jeunes filles du canton de Dutchess, dans l'état de New-York, qui sont renommées pour leur beauté, ont*

fait annoncer dans les journaux qu'elles donneroient comme prix du meilleur ouvrage sur l'agriculture, une chaîne tressée avec leurs cheveux.

On a admiré à la dernière exposition du Louvre, des dentelles, dites *points d'Alençon*, qui rivalisent avec les plus beaux ouvrages de l'Angleterre et de la Belgique. M<sup>me</sup>. Michel, qui, à cette époque, obtint une mention honorable, vient d'établir à Paris, rue du Jour, hôtel de Normandie, un dépôt des marchandises de sa fabrique.

Voici le moment où le Jardin du Luxembourg brille de tout son éclat. Rien de plus doux à l'œil que les touffes de lilas dont le pourtour du bassin est décoré : les teintes en sont d'une fraîcheur délicieuse et qui feroit le désespoir des Van-Spaendonc et des Vandaël ; mais le règne des lilas est de courte durée : il n'en est pas de même de la superbe avenue qui conduit à la grille du midi ; déjà les jeunes maronniers qui la forment commencent à arrondir leur tête et à composer un cintre, à travers lequel l'Observatoire produit l'effet le plus majestueux.

Dans plusieurs écoles d'enseignement mutuel, on a introduit depuis peu, l'étude du *dessin linéaire* d'après les élémens publiés par M. Francœur. Les enfans apprendront ainsi à faire des figures de géométrie et des ornemens compliqués ; et de là doit résulter des perfectionnemens sensibles dans tous les arts qui employent le dessin.

Dans un cercle de ma connoissance, plusieurs dames ont adopté depuis peu le costume de François I<sup>er</sup>. pour leurs petits garçons de 6 à 10 ans. C'est un petit habit chamois avec le pantalon pareil ; on y ajoute des guêtres de la même couleur et un chapeau relevé avec une plume.

Volci la demande d'une abonnée de Marseille : « J'espère » de votre obligeance que vous voudrez bien donner dans » de vos prochains numéros, le costume d'été d'une jeune per- » sonne de 14 ans. Les mamans de Province sont un peu em- » barrassées de la toilette de ce moment, qui n'est ni l'enfance » ni la jeunesse. »

La gravure de ce costume paraîtra le 15 mai.

Portrait moral d'Edmond fait par lui même.

« J'ai plus de patience que de caractère, plus de caractère  
» que de courage, plus de courage que de force et plus de force  
» que de vertu. »

Les jeunes gens continuent à se boucler les cheveux sur les  
tempes, à porter des gilets-schalls, à se serrer la taille comme  
des femmes; il y en a même qui ont des redingottes plissées  
sur les hanches.

*Tricotez pour mourir vieilles.* C'est ce que nous pourrions  
dire à nos jeunes beautés Parisiennes; mais elles passent  
les nuits à tout autre chose et ne pensent guères à faire des  
bas.

Dans les Cévennes il y a pourtant un village où toutes les  
personnes du sexe, depuis l'enfance jusqu'à la caducité, tri-  
cotent, tricotent depuis le matin jusqu'au soir.

Elles sont debout, appuyées le long des murs de leurs mai-  
sons; et il est assez curieux d'en voir des files entières dont  
la plus jeune a 10 ou 12 ans et la dernière, 90 ou 100.

On ne vit pas si longtemps dans nos villes.

« Mais (dit une folle de la Chaussée d'Antin) est-ce donc  
» vivre que tricoter? »

M. F\*, géomètre habile, mais surtout homme d'esprit et  
aimable par excellence, racontoit dans un cercle, mardi der-  
nier, une des mille et une aventures de M. Coch\*\*, qui  
vient d'arriver à Paris, après avoir fait naufrage sur la côte  
d'Afrique en voulant aller au Brésil.

Il tomba dans les mains d'un Cheik arabe, ou espèce de  
prince du pays, qui avoit pour femmes les plus belles né-  
gresses de dix lieues à la ronde.

Les négresses sont, à ce qu'il paroît, capricieuses comme  
des Parisiennes.

L'une d'elles s'avisa de vouloir se servir de son nouvel es-  
clave blanc, comme d'un cheval. L'esclave résiste; mais il  
voit qu'il y a trop de danger à se fâcher, et dans la nécessité  
où il se trouve, il finit par consentir à tout ce qu'on exige  
de lui.

Voyez-vous d'ici notre pauvre M. Coch\*\* à quatre pattes,  
nud comme la main, monté par une beauté svelte, noire  
comme l'ébène et qui n'est pas plus vêtue que son *coursier*.

Ce jeu dura pendant un quart d'heure. Mais, après cela ; le Cheik , qui avoit aussi ses caprices , remit , sans rançon , l'esclave français au consul de Mogador.

Billet engageant que j'ai reçu hier :

« Mon cher ami ,

» Je ne suis pas allé vous voir parce que j'ai fait une chute  
» cruelle. Mon cheval gris a emporté mon cabriolet et m'a  
» jeté rudement sur la borne. J'ai cru que j'avois les reins  
» cassés.

» Ma femme non plus n'est pas allée voir la vôtre par la  
» raison qu'elle a un violent mal de gorge et qu'il a fallu lui  
» tirer un peu de sang deux jours de suite.

» Cependant ne manquez pas de venir , vous et votre douce  
» compagne , mardi prochain , nous danserons toute la nuit  
» et le lendemain nous serons plus sages , si nous pou-  
» vons !....

» Adieu , mille compliments. »

Charles Hilaire S.

La suite de *Costumes des Marchandes et des Ouvrières de Paris* , qui n'avoit que 40 Numéros , vient d'être augmentée d'une planche. Ce costume qui se trouve , ainsi que les précédens , au bureau du Journal des Dames , est celui d'une plumassière de la rue St-Denis. Elle porte un bonnet à bec , surmonté d'un fichu blanc , en marmotte ; un spencer de mérinos ponceau , à dos plat ; une robe de percale , ornée de remplis , et un tablier lilas. Le panache blanc qu'elle agite , pour lui donner du jeu , est monté en oiseau de paradis.

AU RÉDACTEUR ,

Je suis à peine poète de société ; c'est loin d'être poète de profession ; ce qui pourtant , surtout dans notre siècle , est assez loin encore d'être poète de génie ou même poète d'esprit. Cependant , par inconstance et par goût , je m'étois exercé déjà dans la plupart des différens genres de poésie légère. Mais je n'avois eu garde d'exténuier ma faible muse sur des *bouts-rimés* : je reprochois à ce genre , comme à l'*acrostiche* et à quelques autres plus ou moins bizarres , beaucoup de difficultés rarement rachetées d'autant d'agrémens. Toutefois je n'avois pas juré de ne m'en mêler jamais : la prudence défend de jurer pour l'avenir. Une singularité remarquable et peut-être unique est la seule cause de l'essai dont je vais

Dernièrement  
mis au che  
doute présidé  
la plus intèrre  
; et voici m  
de posséder le  
je formai le vo  
je n'osais espérer d'être  
Mais si du sort longt  
Ah ! combien ses sav  
Voire bouche un mou  
Eten plus, oh ! Dieu :  
C'est trop ménager-l

.....  
DIALOGUE  
De quel malheur, m  
Je n'eu jamais q  
Comment e  
Retenez-vous, monsie  
C'est est fait, je pars.. (e  
le mourir, mais du  
Que m'aimy  
Si je puis  
Une.

.....  
MES ADIEU  
Cen est fait, belle Iz  
Barchus aura sur moi  
Le temps a sur mon fi  
Je dois céder au temp  
Je ne crois pas qu'am  
Que mon cœur désor  
Le cruel des humain  
A l'abri de ses coups.  
Pier  
.....  
A UNE J  
Par de tendres aveu  
Peut il que sans retou  
Quand vos yeux charm  
Vosre cœur murmuro  
Peler, que dois-je fai  
L'aimant que vos rigue

vous faire juge. Dernièrement j'ai vu dans votre Journa' un huitain de bouts-rimés au choix et à l'arrangement desquels le hasard a sans doute présidé, et qui semblent précisément adaptés à l'époque la plus intéressante de ma vie. Sur-le-champ je les ai remplis; et voici mon huitain, adressé à celle dont j'ai le bonheur de posséder les affections les plus douces.

Quand je formai le vœu de ne pas vous . . . *déplaire,*  
 Je n'osais espérer d'être chéri de . . . *vous;*  
 Mais si du sort longtemps j'essuyai la . . . *colère,*  
 Ah! combien ses faveurs surpassent son . . . *courroux!*  
 Quoique dans vos aveux la pudeur vous . . . *retienne,*  
 Votre bouche un moment ne m'a pas. . . *maltraité!*  
 Bien plus, oh! Dieu: l'amour trouble votre *santé!*...  
 C'est trop! ménagez-la... pour conserver la *mienne.*

A. D. L.....D.

~~~~~  
 DIALOGUE HISTORIQUE.

Le mari. Par quel malheur, madame, ai-je pu vous *déplaire?*
La femme. Je n'eus jamais qu'à me plaindre de . . . *vous.*
Le m. Comment calmer votre . . . *colère?*
La f. Retirez-vous, monsieur, ou craignez mon *courroux.*
Le m. Oui, c'en est fait, je pars.. (*laf.*) Que rien ne vous *retienne.*
Le m. Je mourrai, mais du moins sans être . . . *maltraité!*
La f. Que m'importe votre . . . *santé,*
 Si je puis conserver la . . . *mienne?*

Une abonnée de Paris.

~~~~~  
 MES ADIEUX A L'AMOUR.

C'en est fait, belle Iris, soit dit sans vous *déplaire,*  
 Bacchus aura sur moi plus d'empire que . . . *vous,*  
 Le temps a sur mon front imprimé sa . . . *colère,*  
 Je dois céder au temps pour calmer son . . . *courroux.*  
 Je ne crois pas qu'amour dans ses fers me . . . *retienne,*  
 Que mon cœur désormais par lui soit . . . *maltraité!*  
 Le cruel des humains altère la . . . *santé,*  
 A l'abri de ses coups je veux mettre la . . . *mienne.*

*Pierre BELLOT de Marseille.*

~~~~~  
 A UNE INHUMAINE.

Par de tendres aveux si j'ai pu vous . . . *déplaire*
 Faut-il que sans retour je m'éloigne de . . . *vous?*
 Ah! quand vos yeux charmans s'enflammoient de *colère,*
 Votre cœur murmuroit d'un injuste . . . *courroux.*
 Parlez, que dois-je faire? Il n'est rien qui . . . *retienne*
 L'amant que vos rigueurs n'ont que trop . . . *maltraité!*

L'amour est le seul bien qui vaille la . . . santé;
Et je voudrais, pour vous, sacrifier la . . . mienne.

BOUSSARD de Bruxelles.

MA PHILOSOPHIE.

Qu'un amoureux transi, qui toujours croit *déplaire*,
D'une inutile ardeur se consume pour . . . vous,
Mesdames, c'est fort bien; mais soit dit sans *colère*,
(Car d'un sexe charmant je craindrais le . . . *courroux*)
C'est sottise; pour moi, sans que rien me *retienne*,
Je me sens né trop fier pour être. . . *maltraité*.
La contrainte pouvant nuire à votre . . . *santé*,
Je vous oublierai donc. . . pour conserver la *mienne*.

THÉODORE, de Lille (dépt. du Nord).

L'AMANT MALTRAITÉ

Tout paroît en moi vous . . . *déplaire*
Justine, et tout me plait en . . . *vous*.
Mon amour vous met en . . . *colère*;
J'aime jusqu'à votre . . . *courroux*.
Il n'est fierté qui me . . . *retienne*,
Vous m'aurez en vain . . . *maltraité*:
Je vais boire à votre . . . *santé*
Quand vous m'avez ôté la . . . *mienne* ?

Amant aimé, je crains peu de . . . *déplaire*
Je suis encor maître de . . . *vous*,
Je ne crains point votre. . . *colère*,
Je peux de mes rivaux dédaigner le . . . *courroux*.
Je permets qu'une erreur dans vos fers les *retienne*;
Le sort du plus aimable est d'être . . . *maltraité*,
Et quand par vos rigueurs s'altère leur *santé*,
Toujours par vos fururs a prospéré la *mienne*.

C. V..or.

Anna, tu sais combien je crains de te . . . *déplaire*
Et quel est mon tourment lorsque tu me dis *vous*:
Si dans tes jolis yeux éclate la . . . *colère*
Je tremble.... C'est pour moi le céleste *courroux*.
Que la tendre pitié, chère Anna, te . . . *retienne*;
Songe aux cuisans chagrins d'un amant *maltraité*.
Pour me rendre à la fois repos, bonheur, *santé*,
Approche en souriant ta bouche de la *mienne*.

F. A P.

sous-chef aux Postes, à Paris.

LA LUNE ROUSSE.

Comment ! vous , Madame , pour qui la campagne a tant de charme , vous venez encore sur nos boulevardis , respirer la poussière , tandis que Flore et le Printems émaillent nos prairies et parfument nos bosquets ! je vous croyois dans vos riants jardins de Montmorency , contemplant vos berceaux de lilas.

— J'y serois , Monsieur , sans la *lune rousse*. J'attends qu'elle ne se lève plus sur l'horizon. Je connois ses caprices ; je crains ses giboulées , et j'aime mieux être troublée dans mes promenades à Paris , que contrariée dans mes courses à la campagne.

Mais dites-moi , je vous prie , d'où vient le nom de *lune rousse* donné à la lune d'avril ? Seroit-ce parce que l'épithète de *rousse* est prodiguée par le peuple , aux méchantes femmes et qu'il pense que les beaux jours du printems ne doivent leurs disgrâces momentanées qu'à la malicieuse influence de la lune ?

— N'allons pas , Madame , chercher l'origine de ce mot dans le jargon du peuple ; la voici :

A l'époque des équinoxes , surtout de celui de mars , il survient dans l'atmosphère des changemens subits plus ou moins caractérisés , et qui se font sentir sur la mer , comme sur la terre. Alors règnent ces vents pernecieux dont le souffle roussit les jets tendres et les feuilles naissantes ; de là le nom de *rousse* attaché à la lune que vous redoutez maintenant.

— On dit *faire des trous à la lune* , *prendre la lune avec les dents*. Pensez-vous , Monsieur , qu'il y ait des moyens d'aller jusqu'à elle ?

— Madame , l'ingénieux auteur de la pluralité des Mondes a dit : « Je ne veux pas jurer qu'il ne puisse y avoir commerce , quelque jour , entre la terre et la lune. »

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis que Fontenelle s'exprimoit ainsi. Les ballons ont paru depuis ; ils se perfectionnent tous les jours ; et qui sait s'ils n'arriveront pas au point de ménager à quelque nouveau Colomb l'honneur de découvrir le monde lunaire ? Astolphe y alla bien. Un ballon vaut mieux que son hippogriphé , ou même que le chariot de feu de son guide. Que de choses y trouva ce hardi paladin ! « Il n'est pas croyable , dit encore l'auteur que j'ai cité , combien il y a dans la lune d'esprits perdus. »

Le 38^{eme}. Numéro de la suite de *Costumes des femmes de Hambourg, du Tyrol, de la Hollande et de la Suisse* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

MODES.

Il seroit difficile de dire lesquels sont les plus nombreux des chapeaux lilas à garniture citron, ou des chapeaux citron à garniture lilas. Le rose se marie quelquefois à la couleur lilas; quelquefois aussi le jaune admet pour garniture du vert tendre. Les gazes-écossaises, les gazes-mosaïques et les rubans écossais s'appliquent à toute espèce de fonds. Beaucoup de rubans écossais ont alternativement un carreau uni et un carreau rayé. Les mosaïques ont aussi leurs disparates: un carreau à dessous fort réguliers se trouve à côté d'un assemblage de petits cailloux imitant le granit. Au lieu de mettre une rangée de coques, beaucoup de modistes en posent deux qui se touchent, laissent vide la place de deux autres, en posent deux encore, laissent un espace vide, et ainsi de suite. Les fleurs s'assortissent communément aux étoffes; de là résulte que la couleur lilas étant fort à la mode, et que la fleur de ce nom étant devenue trop commune, les fleuristes sont obligés de dénaturer des fleurs pour les teindre en lilas. La giroflée de Mahon se soutient. Quelques modistes employent une gaze quadrillée avec des rubans noués au métier: ces rubans ont du relief; à chaque angle, il y a un petit nœud. Les plumes plates se portent presque toutes panachées de lilas, de petit jaune, ou de rose sur les bords.

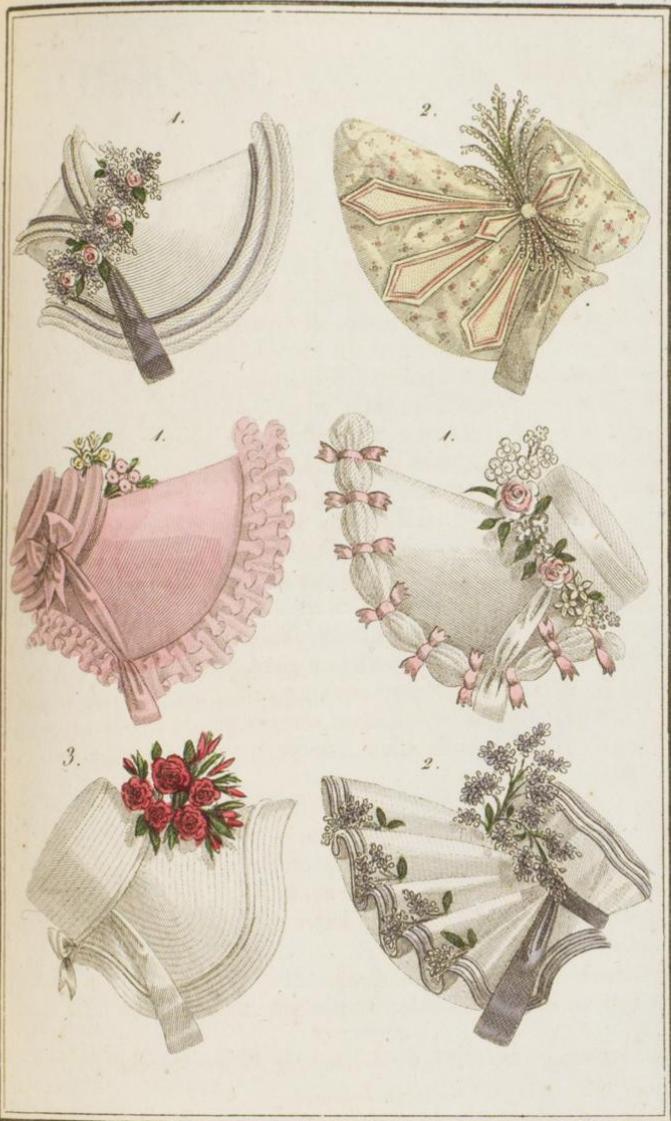
Quatre volans qui se touchent, volans frisés plutôt que plissés, et ornés sur le bord d'une gance de couleur; voilà ce qu'on voit au bas de quelques robes de mousseline à côtes. La garniture de quelques autres robes de mousseline de couleur consiste en deux rangées de cocardes, faites avec l'étoffe. Beaucoup de dos sont lacés.

Presque tous les habits neufs, et il y a déjà bon nombre, sont bleus; on y attache des boutons de métal, mais tout unis.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1894.

Aujourd'hui paroissent aussi les Gravures de *Meubles*, 499 et 500.





1, Chapeaux de Crêpe. 2, Chapeaux de gaze.
3, Chapeau de paille.

JOURNAL

DES I

Journal parait, avec une
deux Gravures, (c
pour un an. 50 c.

à été commencée
de Voitures: il en
N° par an. L'abo

les dames sont simple
voudront coquets; i
et bosquées, des gil
et des bas à jour, il
outre les cachets et l
la boucle de col, il
une boucle de calo

est un vaste creuset
venant s'épurer;
y troque sa gauche
maîtresse d'outre-me
y apprendre l'a
ses ornages. Depu
semblent plus cor
en galette ont
mesquines; et
quelques redingo
Athènes ne ren

pourquoi bo
encore tout hui

JOURNAL DES DAMES

ET

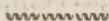
DES MODES.



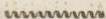
Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Plus les dames sont simples dans leur mise, plus les jeunes gens se montrent coquets ; non contents de porter des tailles pincées et busquées, des gilets de mille espèces, des gants blancs et des bas à jour, ils se chargent de breloques et de bijoux ; outre les cachets et les bagues à la chevalière, le lorgnon et la boucle de col, il est du bon ton pour un élégant d'avoir une boucle de culotte et des coulans de bretelles en or.



Paris est un vaste creuset où les manières, les goûts et les modes viennent s'épurer ; le provincial y perd son accent, l'étranger y troque sa gaucherie contre une démarche aisée ; et la petite-maîtresse d'outre-mer finit comme celle de la Chaussée-d'Antin ; par y apprendre l'art de voiler ses défauts et de faire ressortir ses avantages. Depuis un an, les salons et les lieux publics ne semblent plus contenir qu'une même population ; les chapeaux en galette ont disparu, les garnitures de robes sont moins mesquines ; et si ce n'étoient quelques schalls étroits et quelques redingotes blanchâtres, on croiroit que la moderne Athènes ne renferme ni Scythes, ni Pictes, ni Bédiens.



Constance, pourquoi boudez-vous ? pourquoi vos beaux yeux sont-ils encore tout humides de larmes ? — Parce que

voire maman n'a pas voulu vous donner un chapeau de paille d'Italie de 140 francs. Elle en a le moyen, dites-vous: je le sais; mais je sais aussi qu'une telle coëffure ne convient guère qu'à une femme mariée; vous le serez un jour, car vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; puissiez-vous, plus heureuse que telle demoiselle qu'il seroit aisé de citer, ne jamais regretter votre capote verte et votre chapeau de paille cousue!

Voici le moment de parler des *Bains Turcs*, situés rue du Temple; tous les cabinets ont vue sur un superbe jardin, destiné à la promenade des baigneurs: ces cabinets sont spacieux, et renferment tout ce qui peut être utile à la toilette. Ajoutez des chambres élégantes, de bons lits pour les baigneurs qui veulent se reposer, et une galerie de cent cinquante pieds de long, drapée avec des toiles de la manufacture d'Oberkampf: cent lampes à ballon, répétées par des glaces, éclairent cette galerie pendant la nuit.

Il est impossible d'être plus agréablement surpris que nous ne l'avons été en visitant cet établissement; on peut y prendre des bains minéraux de toute espèce et des bains de vapeur.

La circonstance qui a donné lieu au conte inséré dans notre Numéro du 20 avril, page 171, ligne 22 et suivantes, a été entièrement dénaturée. Voici l'extrait d'une lettre de M. Coch...
 « Si vous lisez un jour la relation de nos malheurs, vous y
 » verrez qu'ayant nous-mêmes conservé parfois une partie de
 » cette gaité nationale qui me donne aujourd'hui l'occasion
 » de vous écrire, nous avons mérité cependant d'être plus
 » souvent l'objet de la compassion que de la plaisanterie.....
 » Croyez que des compatriotes, même en supportant les
 » vexations les plus inouïes, conservoient assez de dignité pour
 » distinguer le terme où il n'eût plus été permis de les
 » souffrir. »

ON NE PEUT PAS VIVRE.

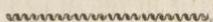
Hé bien! mon voisin, n'avois-je pas raison de vous dire qu'il est impossible de nouer les deux bouts dans ce maudit pays? — Vous prêchez un converti; tel que vous me voyez, je ne vis pas, je végète. J'occupe un logement de 2400 francs

ma belle maison et n
 sage du nécessaire; j
 coupe. Ma salle à ma
 en dans une vingtai
 les jours de bal
 on ne respire pas
 en soi, c'est encore
 le monde..... —
 je à mon aise..... —
 je; mais quel beau
 pas, à moins
 est déjà arrivé plusie
 parce que j'ai voulu
 pas pas plus heures
 il en faudroit av
 suis abonné aux F
 toujours des jéré
 martyre! — A pre
 ssez une collection
 elle que celle de la M
 suer. — Moi, je c
 -Tres-cher; aussi,
 on n'éprouve ici qu

LOU

Sexe charmant,
 A mes décrets i
 Puisque mon pe
 Exerce en tous l
 Un pied de moi
 Dictés par un
 Je veux redire
 Plus bel ornement
 Sorti des mains
 C'est cet ange
 Dieu, n'en dou
 Car à son corps
 Et mit dans son

dans une belle maison et un beau quartier ; mais après tout , je manque du nécessaire ; je n'ai ni galerie , ni boudoir , ni bibliothèque. Ma salle à manger est assez commode ; j'y traite de tems en tems une vingtaine d'amis , mais on étouffe dans mon salon les jours de bal. — C'est comme chez moi ; en honneur ! on ne respire pas dans cette ville ! — Si l'on est mal chez soi , c'est encore pis dehors ; on est heurté , condoyé par tout le monde..... — Ma foi , en voiture , je ne suis guère plus à mon aise..... — Vous avez donc équipage ? — Il le faut bien ; mais quel beau plaisir ! on est condamné à aller toujours au pas , à moins qu'on ne cultube les gens comme cela m'est déjà arrivé plusieurs fois..... — Je n'ai qu'un cabriolet , parce que j'ai voulu me donner une loge à Feydeau ; je n'en suis pas plus heureux , car entre vous , une loge ne suffit pas , il en faudroit au moins trois. — Sans contredit ; moi qui suis abonné aux Français et au Vaudeville , je meurs d'ennui ; toujours des jérémiades et toujours des flons flons ; c'est un martyre ! — A propos de martyre , on m'a dit que vous faisiez une collection de têtes de vierges , au moins aussi belle que celle de la Malmaison ? — Oui , elle est même très-avancée. — Moi , je donne dans les statues ; c'est fort cher. — Très-cher ; aussi , comme j'avois l'honneur de vous le dire , on n'éprouve ici que des privations. — On ne peut pas vivre.



LOGOGRIPE.

Sexe charmant , sexe enchanteur ,
 A mes décrets il faut souscrire :
 Puisque mon pouvoir séducteur
 Exerce en tous lieux son empire.
 Un pied de moins , et dans mes vers
 Dictés par un noble délire ,
 Je veux redire à l'univers :

Ton plus bel ornement , c'est le dernier ouvrage
 Sorti des mains du créateur ;
 C'est cet ange consolateur

Qu'un Dieu , n'en doutons point , a fait à son image :
 Car à son corps il donna la beauté ,
 Et mit dans son cœur la bonté !

DE ST. A....



LA NYMPHE ÉCHO (1).

L'auteur appelle cet ouvrage « les songes de ses premières années, les secrets de la grotte, les discours fugitifs de la nymphe Écho. » Dans cette galerie de tableaux se trouvent les élémens, les règnes de la nature, les saisons, les mois, etc., etc.

Voici le tableau du mois d'avril : « Les uns préparent la terre féconde à recevoir les semences des plantes que le printemps fait éclore ; d'autres tracent des sentiers commodes pour les arroser et les récolter ; on enlève les feuilles sèches qui ont préservé des frimas les tiges délicates qui n'auroient pu leur résister : on place des clayons de paille pour garantir les pousses encore tendres de la rigueur des premiers froids : les femmes et les jeunes filles dégagent avec adresse les plantes utiles des herbes nuisibles, et les arbres du verger sont soignés par des vieillards auxquels une longue expérience a dévoilé les secrets les plus cachés de la végétation ; ils retranchent les rameaux que la nature trop libérale donne avec profusion ; ainsi des arbres sous des formes plus simples et plus belles, produiront de plus beaux fruits : on y voit les branches des pêchers et des amandiers, semblables à des guirlandes tressées à plaisir ; celles des cerisiers couvertes d'un réseau de fleurs et couronnées de feuilles, les pruniers revêtus comme d'un voile léger, les poiriers comme enveloppés d'une robe éclatante, et les pommiers y semblent légèrement nuancés de blanc et de rouge. »

L'auteur a consacré un chapitre au serpolet. « Modeste fleur, dit-il, on t'appelle sauvage, parce que ta couche solitaire est quelquefois dans la fente du rocher, et que tu ne te montres le plus souvent que sur les montagnes : mais partout où l'on respire ton odeur agreste, on jouit aussi de la douce liberté. J'aurois pu chanter la fleur bleue de Cérès, le superbe bassin d'or, la reine des prés, ou la blanche campanelle qui enlace les bleds de sa tige souple et gracieuse ; leurs couleurs sont plus vives, leurs têtes sont plus élevées ; mais le moissonneur s'avance ; ils tomberont avant leur maturité, tandis que, modestement arrondies, les touffes épaisses du serpolet, qui bordent les tertres, échappent à ses coups destructeurs et

(1) Un volume in-12 de 152 pages. Prix : 2 francs 50 centimes ; à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois ; et Pelissier, galerie des Offices.

... de la nymphe Écho, comé
... de la nymphe Écho, comé
... de la nymphe Écho, comé



Chapeau de paille d'Italie, orné de murebauds. Canevas de velours, garni de satin et blonde. Robe de percale, à remplis, garnie de volans de mousseline aussi à remplis.

...seuls, au bord
... Comment pou
... premiers jeux de mo
... ont été parfai
... des voyages de la
... ses trésors, a s
... détourné mon atte
... me plaisois à méd
... l'écouait, la tendre
... que les plus belles fle
... adurant, au lieu m
... une pour la première
... mes amours ; j'ai mêm
... légitis instans qui
... ont à mes amours, el
... sa bonne odeur ; et
... la plus douce espére
... ses rayons du soleil
...
... dans un autre endroit
... ses coudes. « D'un
... à demi-voilées, e
... point la peine d
... comme l'enfant j
... pensées de l'auteu
... barax, dit-il, qui
... sur sa couche parse
... le doux miel de l'a
... ses tremblantes le mêm
... d'amour dans la
... leur va parler des
... d'un temple majes
... vierge couronnée d
... son col légèrement in
... leur ; les yeux baissés
... une mere qui cherch
... des femmes ap
... la bonne déesse, pe
... furtivement en
... pour vient à sa ret
... un beau visage velout
...
... à côté de ce tableau, ;

montrent seuls, au bord des champs désolés, leur chevelure de pourpre. Comment pourrois-je oublier jamais le serpolet ? Les premiers jeux de mon enfance, exempts de soins et d'inquiétudes, ont été parfumés de sa douce odeur ; j'y suivais alors les voyages de la fourmi laborieuse ; l'abeille, venant y puiser ses trésors, a souvent depuis, par ses bourdonnements, détourné mon attention de l'étude des anciens poètes que je me plaisois à méditer à l'ombre des tilleuls de la colline. Leucosie, la tendre Leucosie m'y apparut plus belle encore que les plus belles fleurs, et mollement couché sur le serpolet odorant, au lieu même où son gracieux sourire m'avoit tant ému pour la première fois, j'essayai de chanter mes premières amours : j'ai même négligé la fortune pour songer aux trop fugitifs instans qui m'avoient paru si doux, lorsque, pensant à mes amours, et carressant mes illusions, je respirois sa bonne odeur ; et quand la vieillesse aura blanchi ma tête, ma plus douce espérance est d'aller sur la pelouse, aux derniers rayons du soleil qui luiront pour moi, me les rappeler encore. »

Dans un autre endroit, l'auteur dit qu'il aime à *planer sur les tems écoulés*. « D'un vol rapide, ajoute-t-il, je saisis les pensées à demi-voilées, et dans ma délicieuse rêverie, je ne prends point la peine de les développer, je jouis de leur passage comme l'enfant jouit des saisons. »

Les pensées de l'auteur sont presque toujours des images. « Heureux, dit-il, qui, pour la première fois, près de son amie, sur sa couche parsemée de fleurs, lui voit mêler à l'eau pure le doux miel de l'abeille dorée, puis, touchant de ses lèvres tremblantes le même bord qu'elle a touché de ses lèvres, s'enivre d'amour dans la coupe de hêtre de ses pères. »

L'auteur va parler des apprêts d'un mariage : « Sous le porche d'un temple majestueux, s'avance d'un pas timide une jeune vierge couronnée de myrte : son voile voltigeant autour de son col légèrement incliné, découvre son sein qui semble palpiter ; les yeux baissés on diroit qu'elle rougit en écoutant sa bonne mère qui cherche sans doute à rassurer sa pudeur alarmée ; des femmes apportent une corbeille voilée et invoquent la bonne déesse, pendant que les jeunes filles qui suivent se parlent furtivement entre elles en regardant l'épouse : le jeune époux vient à sa rencontre ; un sourire gracieux anime son beau visage velouté comme la pêche nouvellement cueillie. »

A côté de ce tableau, plaçons celui d'un jeune pâtre amou-

reux et timide, comme on l'est toujours dans l'adolescence. « Un soir, dit l'auteur, au moment où le soleil alloit se cacher derrière la montagne, il parloit à une jeune fille qui étoit venue seule puiser de l'eau à la fontaine; il louoit sa grâce et sa beauté, et, tandis qu'elle sourioit à ses doux propos, l'ombre de son visage, projetée sur la surface polie du hêtre, fit naître au pâtre l'idée d'en suivre les contours avec un caillou tranchant; elle se prêta avec complaisance à ses desirs qui flattoient son amour-propre, sans alarmer son innocence. »

L'auteur a ainsi trouvé le secret de personnifier le dessin; la musique vient immédiatement après. « Un jeune homme semblable à un dieu, et couronné de myrte, sembloit souffler dans une flûte de cannes à sept tuyaux d'inégales grandeurs; tous les pâtres des environs accoururent, et après qu'il eut joué longtems de leur admiration, il leur enseigna les merveilles de son art: il traça des lignes qui répondoient à chacun des tubes dont sa flûte étoit composée, et y marqua, par des points, l'emploi des différens sons, comme aussi leur durée; puis il racontoit comment les longs sifflemens des vents dans les roseaux brisés, qui reportent la réflexion avec tant de charme sur les tems anciens, avoient inspiré l'ingénieur mortel qui créa cet art divin: il dit comment, par des accords différens, il savoit faire éprouver diverses émotions; comment, en pressant ou ralentissant les sons, on faisoit passer de la gaieté à la mélancolie, de la joie à la tristesse, comment on faisoit palpiter le sein d'une belle, en prenant une mesure plus rapide que les mouvemens réglés de son cœur; il dit comment se célébroient les plaisirs, et quels chants pouvoient adoucir les peines de l'absence et les chagrins de l'amour. »

L'auteur a fait hommage de ces fables ingénieuses à une dame dont il loue les grâces et les vertus. ALPHONSE IV; voilà la signature de l'épître dédicatoire.

~~~~~  
BOUTS-RIMÉS A REMPLIR POUR LE 31 MAI.

frais  
rose  
close  
attraits  
recueilles  
atours  
feuilles  
jours

Par Sébastien

Le Blond n'a f  
beaucoup de ch  
seulement M. L  
manière de les  
que l'on doit pre  
de connoître

perroque; il parle  
différentes nuances  
l'examen de to  
un toupet, et inc

Le Blond parle d  
une de ses observ  
à devenir  
quelques fois avan

vingt ans, ils s'é  
Les cheveux le  
peure, le front se  
maladie, n  
plus beaux qu  
Le Blond pense  
la chute des che  
personnes, dit-il  
noir, imm  
elles trouvoit

M. Le Blon  
efficacité pour  
agir la nature; a  
brossez-la t

Le tour Roller, Vi  
un Piano, au  
est de la  
simple, a

de 28 pages. Pri  
25; et chez

## L'ART DE LA COÛFFURE ,

Par Sébastien *Le Blond* , coëffeur (1).

M. Le Blond n'a fait qu'une petite brochure ; mais elle contient beaucoup de choses utiles.

Non seulement M. Le Blond parle de la coupe des cheveux, de la manière de les friser, de les accommoder, mais des soins que l'on doit prendre pour les conserver. Il donne les moyens de connoître la qualité des cheveux qui composent une perruque ; il parle du choix des échantillons pour imiter les différentes nuances de cheveux qui se trouvent sur la même tête, fait l'examen de tous les procédés que l'on employe pour fixer un toupet, et indique les causes de la chute des cheveux.

M. Le Blond parle d'après une expérience de trente années. Voici une de ses observations : « Lorsqu'un homme est de tempérament à devenir chauve, dès l'âge de quinze ans, et même quelquefois avant, ses cheveux commencent à tomber ; à vingt-cinq ans, ils s'éclaircissent, et à trente ans, il a la tonsure. Les cheveux longs tombent d'abord. Sans qu'on s'en aperçoive, le front se dégarnit. Si la chute de vos cheveux provient de maladie, ne vous en affectez pas ; souvent ils reviennent plus beaux qu'ils n'étoient. »

M. Le Blond pense qu'il est inutile de se faire raser la tête lorsque la chute des cheveux est la suite d'une maladie. « Plusieurs personnes, dit-il, en ont été convaincues, en mettant un serre-tête noir, immédiatement après avoir été rasées ; le lendemain elles trouvoient le serre-tête couvert de racines de cheveux. »

Suivant M. Le Blond, les huiles, les pommades ne sont d'aucune efficacité pour arrêter la chute des cheveux. « Laissez, dit-il, agir la nature ; ayez seulement soin de votre chevelure ; peignez-la, brossez-la tous les jours. »

Le sieur *Roller*, Vieille rue du Temple, n°. 6, vient d'exécuter un Piano, auquel il a donné le nom de *transpositeur* : cet instrument est de la forme d'un piano ordinaire ; mais il a un mécanisme simple, au moyen duquel on peut à volonté le

(1) In-8° de 28 pages. Prix : 1 franc, à Paris, chez l'Auteur, rue aux Ours, n°. 25 ; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie du bois.

changer de ton , c'est-à-dire , que chacune des notes qu'indique le clavier , peut d'un même mouvement et au même instant monter ou descendre par degré de demi-ton jusqu'à une octave.

~~~~~

M O D E S.

Pendant long-tems ce fut le pourtour de la forme des chapeaux que les modistes se plurent à orner ; elles s'en occupent peu maintenant ; mais en revanche , le bord de la passe offre , tant en dessous qu'en dessus , trois ou quatre sortes d'ornemens. Une blonde n'empêche pas de mettre des cannelures ou des coques en rubans : quelquefois il y a encore des liserés ; voilà pour le dessous. Quant au dessus , ce sont des crevés , des bouillons , quelquefois une vis sans fin. Préférentiellement aux rubans de deux couleurs , réunis , et produisant l'effet d'un large ruban boiteux , on employe des rubans à pois nués , des rubans à quadrilles et surtout des rubans-mosaïques.

Les fleurs sont , pour l'ordinaire , de la saison ; leur place est le milieu de la passe ; on en met une quantité énorme. Le lilas a repris faveur ; on porte beaucoup de pivoines ; par anticipation , quelques épis murs entrent dans les bouquets à la jardinière.

La brisure de quelques chapeaux de paille ne se trouve point dans le milieu de la passe , comme à l'ordinaire , mais sur le côté ; par ce moyen , le côté opposé est beaucoup plus évasé que ci-devant ; et outre les coques , on met , pour le garnir , un paquet de fleurs ou un gros nœud.

L'an dernier , dès le premier jour de Lonchamp , on vit une grande quantité de voiles de gaze ; ils sont rares cette année. Il ne paroît pas non plus que les ceintures doivent avoir d'aussi longs bouts que l'année dernière. Chaque jour , le nombre des robes lacées par derrière et busquées , augmente : le haut du corsage se drape à la Sévigné.

Le seul changement qu'offre le costume des hommes , consiste dans le pantalon , qui est tant soit peu plus large et beaucoup plus court qu'à l'ordinaire , et qui se fait en cuir de coton blanc , plus souvent qu'en nankin.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1896.

~~~~~

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , boulevard Montmartre , n.° 1. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.



1820.

Costume Parisien.

(1896.)



Chapeau de paille. Robe de cachemire français, à la sévigné, bouquée et liée par derrière: Rouleaux et volans de satin.

acune des notes qu'on
 ment et au même
 le demi-ton jaspé

 our de la forme des
 rner; elles s'en
 e bord de la passe
 ou quatre sortes de
 mettre des cannelures
 y a encore des
 is, ce sont des
 sans fin. Profonde
 s, et produisent
 oye des rubans
 t des rubans
 le la saison; on
 t une quantité
 coup de pivo
 at dans les la

 de paille ne
 me à l'ordina
 pposé est beau
 ptes, on met, p
 noūd.
 de Lonchamp,
 ils sont rares
 ceintures doien
 e. Chaque jout
 usquées, augm

 me des hommes
 soit pen plus larg
 et qui se fait en
 nkin.

 ravure 1896.
 doit être adre
 Montmartre, n.
 65-74, rue de

Journal parait, avec
deux Gravures
en 1836 fr. pour un an

La 1802, a été romm
les et de Voltaires ;
mes, 18 N^o. par an. L

NOTE

à Lyon, où je res
sire. Là, on me di
suroit en peu de ten
tant que c'étoit un jo
papierbot pareil à ce
sponité extrêmement
mandai mon chen
me qui avoit navig
me. — Voilà, me di
sentez-vous aller? —
boute de la Seine
es, tantôt laides, m
beaucoup les quais
les boutiques et les
saper, j'en demand
plus riche dans le ce
me davantage le plai
sont plus gourmand
craints de comestibles
un problème, et toute
bourg St-Germain
sont donc les
de tous les voyageurs

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Menbles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

NOTES D'UN ÉTRANGER.

De Lyon, où je restai très-peu de tems, je me rendis à Auxerre. Là, on me dit qu'il y avoit une voiture d'eau qui me conduiroit en peu de tems dans la capitale. J'y arrêtai ma place, croyant que c'étoit un joli bateau à vapeur, ou tout au moins un paquebot pareil à celui qui va de Douvres à Calais : je fus désappointé extrêmement... Enfin j'arrivai au port de la Rapée... Je demandai mon chemin à un membre de l'Académie de Beaune qui avoit navigué avec moi. C'étoit un très-savant homme. — Voilà, me dit-il, Paris à droite, et Lutèce à gauche ; où voulez-vous aller ? — Au Palais-Royal. Nous suivîmes la rive droite de la Seine ; je vis beaucoup de maisons, tantôt belles, tantôt laides, mais généralement inégales, ce qui dépare beaucoup les quais. Plus nous avançons dans la ville, plus les boutiques et les femmes me paroissoient offrir un air d'élégance, j'en demandai la raison à mon guide. — On n'est pas plus riche dans le centre de la ville qu'ailleurs ; mais on y aime davantage le plaisir et la dépense. — Il paroît qu'on y est aussi plus gourmand, car les cafés, les restaurants et les marchands de comestibles y abondent de toutes parts ? — Ceci est un problème, et toute réflexion faite, je crois que les dîners du faubourg St-Germain valent ceux de la Chaussée d'Antin. — Quels sont donc les établissemens qui rendent, suivant le dire de tous les voyageurs, Paris supérieur à Lutèce ? — Pro-

meñez vous et examinez. Je parcourus dans tous les sens les deux villes pendant un mois que me durèrent mes mille guinées, et voici ce que je remarquai : quoiqu'on se couche plus tard à Paris, on s'y réveille d'aussi bonne heure qu'à Lutèce.

Cette dernière ville, où se trouvent les académies, les lycées, les administrations, etc., est généralement parlant, la demeure des hommes d'esprit ; l'autre, le rendez-vous des hommes à argent.

Là, on fait beaucoup de discours ; ici beaucoup d'affaires. Dans Paris, l'on court : à Lutèce, on marche.

Sur la rive gauche de la Seine, on trouve plus d'établissements pieux et de prisons ; sur la droite, plus de manufactures et de spectacles.

Dans l'ancienne ville, l'esprit est mieux nourri ; dans la nouvelle, le corps est mieux habillé ; la première, produit les fameux libraires ; la seconde, les célèbres marchandes de modes.

Voilà cependant des traits de ressemblance entre les deux pays : les hommes y sont vifs et légers ; les femmes aimables et coquettes ; le commérage y sert de passetems, et le jeu d'occupation sérieuse. Pour un homme de génie, vous y rencontrez cinquante individus bouffis de prétentions, et dix jolis minois pour un cœur ingénu et fidèle. Au résumé, j'aimerais assez passer la matinée et le milieu du jour à Lutèce ; la soirée et la nuit à Paris.

~~~~~

\*\*\*\*

On vend dans les bons magasins une nouvelle étoffe pour pantalons, qui doit avoir une grande vogue pendant le tems des chaleurs ; elle tient le milieu entre le casimir et le ternaux ; les nuances en sont très-variées.

~~~~~

M^{me}. *Amélie GUIEN*, qui demuroit rue de Marivaux, n^o. 1, vient de transporter son magasin rue de Choiseul, n^o. 4 ; c'est une de nos plus célèbres modistes.

~~~~~

**LA MAÇONNERIE**, *Poème en trois chants, avec des notes historiques étymologiques et critiques*; ouvrage orné de deux gravures et de sept vignettes ou culs-de-lampe (1).

Les *Maçons* ont remplacé les *Initiés*. Le nom d'initié se

(1) Un volume in-8<sup>o</sup> de 331 pages. Prix : 7 francs, et, port franc, 8 francs 25 centimes ; à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n<sup>o</sup>. 25.

était au vêtement blanc que l'initié recevoit en *commençant* une nouvelle vie.

L'auteur du poème que nous annonçons, croit avoir trouvé dans l'Inde les premières traces des *initiations*. De là les mystères passèrent en Egypte, puis en Grèce.

« Des sages, cependant, par les Brames instruits,  
De leurs hautes leçons faisoient germer les fruits :  
Dispersés dans l'Asie, ils parloient par images,  
Babel les entendit; les disciples des Mages,  
D'un culte symbolique admirant la beauté,  
En reçurent l'exemple avec docilité.

Les savans à Memphis apprennent la morale,  
Et de leurs devanciers devenus les rivaux,  
Courroient la propager chez des peuples nouveaux.  
Oui, des Egyptiens le secret salutaire  
Sous des noms différens civilisa la terre. »

» Un homme dans une institution, dit l'auteur du poème, est comme une pierre dans un édifice; voilà ce qui donna l'idée à Salomon, quand il réorganisa dans son royaume l'initiation dégénérée, de la comparer au temple qu'il élevoit alors, et de la nommer une *maçonnerie*..... Éclairés au milieu d'un peuple ignorant, bienfaisans au milieu d'un peuple avare, tolérans au milieu d'un peuple fanatique, les initiés Juifs présentoient le spectacle d'une classe d'hommes doués de toutes les supériorités morales..... C'est surtout après l'établissement des barbares en Europe, que les Juifs étant presque les seuls qui se livrassent aux voyages et au commerce, eurent besoin d'une protection cosmopolite et de liens secrets..... Tous les fondateurs d'ordres chevaleresques ont imité l'ordre maçonnique, autant qu'ils ont pu le connoître; car l'aigle noir, l'aigle à deux têtes, le phénix, etc., sont dans les maçonneries..... La chevalerie et toutes ses branches sont un bienfait de l'initiation, qui avoit passé de l'Orient dans le nord..... S'il restoit encore du doute sur la mysticité de la chevalerie à son berceau, il disparaîtroit devant le seul titre de l'un des plus anciens romans de notre langue: *très-élégante, délicieuse, délective et très-plaisante histoire de très-noble, très-victorieux, excellentissime roi Perceforest.... fondateur du FRANC PALAIS et du temple du souverain Dieu.* »

On sait que le principe fondamental de l'association des maçons est la charité soigneusement observée dans ses deux branches, la philosophie et la tolérance. Plusieurs considérations portent à croire que les Templiers étoient maçons; ils trait-

toient avec la plus grande douceur les Musulmans qui tomboient entre leurs mains et leur laissoient leur croyance. L'auteur du poème pense que le nom de Chevaliers du Temple ne se rapporte pas, comme on le croit, à l'église du Saint Sépulchre, mais que par suite de leurs idées mystiques, ces chevaliers avoient en vue un temple plus vaste, la réunion des hommes libres et vertueux dans le monde entier.

Le nombre des maçons s'accrut avec les lumières dans le 16<sup>me</sup>. siècle. En Angleterre, ils avoient déjà obtenu la protection signalée d'Edouard III et de Henri VI. Quant à la France, elle ne possédoit que des maçons isolés, lorsque la première loge nationale s'établit en 1725.

M. l'abbé Grandidier (*Journal de Monsieur*, janvier 1779) a cru trouver l'origine de la franc-maçonnerie dans la confrérie établie à Strasbourg par les ouvriers qui, en 1227, travaillèrent à la tour de Strasbourg.

D'autres auteurs ont prétendu que la maçonnerie avoit été fondée en Angleterre; et ceux-ci, comme M. l'abbé Grandidier, prennent le mot maçonnerie dans le sens propre. Frappés de l'élégance des édifices qu'ils avoient vus en Italie, des Anglais sont censés avoir conçu le projet d'encourager dans leur patrie l'architecture qui y manquoit d'élégance, et avoir accordé de grands privilèges, entr'autres une exception de taxes (*franchise*) à des maçons étrangers; ces maçons auroient même eu la faculté de se donner une constitution, de se nommer un *grand-maître*, des *surveillans*, etc., et de se partager en plusieurs assemblées nommées *loges*.

« A Londres, dit l'auteur du poème, tout le monde jusqu'aux princes du sang, aimant à se faire recevoir de quelque corporation bourgeoise, ce qui est de pure forme, il est tout simple que les initiés des loges anglaises, au lieu de se faire agréger aux boulangers, aux bouchers, etc., aient choisi la corporation des *maçons*, en jouant ainsi, par un calembourg qui est tout-à-fait dans l'esprit du tems, sur le nom qu'ils portoient déjà. »

On sait d'ailleurs que tous les outils du métier matériel de maçon s'emploient comme signes dans la franc-maçonnerie.

Les sciences dont la maçonnerie se réservoir autrefois la clef, se trouvant depuis longtems consignées dans des livres à la portée de tout le monde, la morale pratique et quelques emblèmes, voilà ce qui lui reste.

En 1738, le duc d'Antin fut, en France, nommé grand-

maître ; son successeur , cinq ans après , fut le comte de Clermont , prince du sang , qui avoit pour compétiteurs le prince de Conti et le maréchal de Saxe. Enfin la convocation des députés des loges forma en 1772 le *Grand Orient* de France , qui depuis 1803 a repris régulièrement ses travaux interrompus par nos troubles. « Oh ! qu'ils sont doux , dit l'auteur du poème , ces rendez-vous où la jeunesse vient chercher de l'enthousiasme et de l'épanchement ; l'âge mûr , des distractions honnêtes ; la vieillesse , des consolations , des soins affectueux , et la vue du bonheur des autres ! en ouvrant l'âme aux impressions d'une joie pure , ils la désenchangent de celle que le remords empoisonne. En rappelant la brièveté de la vie , ils avertissent de la bien employer , afin de pouvoir , près du terme , jeter sans crainte les regards en arrière. »

En 1745 , il parut à Paris , un petit livre intitulé *le Secret des Francs-Maçons révélé* ; tous les mystères de cette société y étoient dévoilés en effet , et mis dans le plus grand jour. La publication de cet écrit mit l'alarme dans toutes les loges : le *Grand Orient* s'assembla à la hâte : on y délibéra que le seul moyen de parer ce coup terrible , étoit de semer rapidement dans Paris une vingtaine de petits ouvrages sur le même sujet , du même format , à peu-près de la même étendue , tous différens les uns des autres , pour faire disparaître la vérité , en la noyant dans un océan de fictions et de mensonges. Cette pressante besogne fut répartie entre les frères lettrés que l'on jugea les plus capables de la bien faire. On composa , on imprima , on publia dans moins de quatre jours ; la chose réussit à souhait , le véritable catéchisme se sauva à travers la foule des faux , et il ne fut plus possible de le reconnoître.

Plus d'une fois les mystères de la franc-maçonnerie ont été tournés en ridicule ; et l'on peut , entr'autres , citer une gravure où les officiers de la franc-maçonnerie sont représentés sous les figures de divers animaux ; le *vénérable* est un loup ; les *surveillans* sont deux chiens ; l'*orateur* est un perroquet ; le *maître de cérémonie* , un singe ; le *secrétaire* , un âne ; le *frère terrible* , un lion ; et le *récipiendaire* , un diudon. Mais qu'est-ce que prouvent des caricatures ?

L'ordre maçonnique est à présent répandu dans les quatre parties du monde , et partout il a le même esprit , les mêmes signes. « Un frère , dit l'auteur du poème , se fait reconnoître et secourir à Paris comme à Calcutta ; à Edimbourg comme au Caire ; au Chili , à la Nouvelle Orléans , comme en Perse

ou en Russie.... La maçonnerie ne répand pas seulement des secours innombrables ; elle a cela de particulier que l'homme qui la pratique ne croit pas , en se rendant utile aux infortunés ou à ses frères , leur faire une faveur extrême , ni mériter de grands éloges , mais plutôt s'acquitter d'un devoir et éviter le reproche d'égoïsme. Il ne se borne point à des charités pécuniaires ; les démarches , les recommandations , les bons offices de tout genre , il les prodigue ; et le ton amical et fraternel qu'il conserve , même avec les malheureux qui l'importunent , double le prix de ce qu'il fait pour eux. La grande institution étend de toutes parts ses ressorts puissans et cachés. Que de procès elle a terminés ! que de duels elle a fait avorter ! que de fois elle a prévenu le suicide , effet du désespoir ! toujours elle ramène à la morale la plus rigide. »

Voici un exemple qui vient à l'appui de ces assertions : « Dans une ville de la frontière d'Alsace , un officier avoit longtems fait la cour à une demoiselle bien née , digne , sous beaucoup de rapports , de devenir la compagne de sa vie. Mais ses vœux n'étoient pas aussi purs ; et tandis qu'il ne comptoit former qu'un lien passager , il inspiroit à la jeune personne une passion sérieuse dont elle eut le malheur de lui donner des preuves. Lassé bientôt de cette conquête , qui ne lui auroit pas présenté d'assez grands avantages du côté de la fortune pour compenser la perte de sa liberté , il l'abandonna , suivant l'usage , après lui avoir enlevé l'honneur. Un an après , quand la douleur avoit déjà flétri la beauté de sa victime , on apprend qu'il est revenu , qu'il l'a revue , et que , plein d'un tendre respect pour elle , il demande à réparer ses torts par le mariage. Cet officier s'étoit fait recevoir franc-maçon. »

« Les vertus que chérissent les maçons , dit l'auteur du poème , ne sont point des vertus farouches et impraticables ; ce sont des vertus pratiques , réelles , humaines , des vertus de tous les pays et de tous les momens. Leurs vœux philanthropiques embrassent le bonheur de tous les habitans du globe. »

Quoiqu'il nous reste peu d'espace , nous ne nous permettrons pas de morceler le bel épisode du vieillard italien :

« Au pied des Appenins il avoit pris naissance.  
 Une antique noblesse , une vaste opulence ,  
 Sur ses jours fortunés versant leur double éclat ,  
 L'avoient porté sans peine au timon de l'état ;  
 Et Phymen , penchamment à sa jeune maîtresse ,  
 Du nectar de l'amour nourrissoit son ivresse.  
 Hélas ! de tout ravir à cette âme de feu  
 Le barbare destin sembla se faire un jeu.

Il perdit son Emma , le charme de sa vie ;  
 Et bientôt, succombant aux efforts de l'envie,  
 Tandis que sans pudeur d'ingrats concitoyens  
 Méconnaissaient en lui l'auteur de tous leurs biens,  
 Calomnié, proscrit, et fuyant la tempête,  
 Il ne put à leurs coups dérober que sa tête.  
 Dieu ne fit point alors briller la vérité :  
 Longtems sourde à sa voix, la tardive équité,  
 Qui, depuis, d'un regret honora sa mémoire,  
 Au milieu de Paris le fit vieillir sans gloire,  
 Et laisser, sans respect pour de nobles talens,  
 Le souffle du malheur flétrir ses cheveux blancs.

Parmi les longs ennuis d'une vie importune  
 Un appui lui restoit : aux jours de sa fortune  
 Il avoit su connoître et serrer ce lien  
 Qui fait de l'homme à l'homme un utile soutien.  
 Les fils de Salomon accueillirent leur frère ;  
 Il vit de son réduit s'éloigner la misère.  
 Environné par eux de soins inattendus,  
 Ce Nestor des Maçons admiroit leurs vertus,  
 Et même, en ces festins où leur touchant hommage  
 De Sparte aux plus beaux tems ressuscitoit l'image,  
 Voyant autour de soi l'univers embelli,  
 De ses vieilles douleurs buvait par fois l'oubli.  
 Lorsqu'enfin le trépas vint borner sa carrière,  
 Une fidèle main lui ferma la paupière :  
 L'horreur de l'abandon ne troubla point sa mort ;  
 Il emporta l'espoir que, pour charmer son sort,  
 Sur la tombe où sans crainte il se voyoit descendre,  
 Les pleurs de quelque ami viendroient mouiller sa cendre. »

L'auteur a parlé avec beaucoup de grâce et de finesse des  
 loges d'adoption :

« O Femmes ! pardonnez, s'il est chez des Français,  
 Quelque grade où vos vœux ne trouvent point d'accès.  
 Un être qui séduit les héros et les sages,  
 Un être à qui cent voix, prodiguant les hommages,  
 S'efforcent à l'envi d'arracher son secret,  
 Pouvoit-il, si charmant, paroître encor discret ? »

Le mot du logogryphe du dernier Numéro, est *mode* ; on y  
 trouve *ode*.

EAU DE STAHL.

On l'employe en frictions pour les douleurs rhumatismales,  
 en compresses pour les contusions ; elle maintient la pro-

prété de la tête ; et vingt ou trente gouttes dans un demi-verre d'eau sont un excellent préservatif contre la carie des dents.

*L'Eau de Stahl* est un extrait de substances végétales. S'adresser à M. Malaisie, rue aux Ours, n°. 16, à Paris. Le prix est de 3 francs le flacon.

~~~~~

M O D E S.

Il est rare que la passe d'un chapeau de paille ne soit pas évasée ; au contraire , les chapeaux d'étoffe ont presque toujours la passe droite comme celle d'une capote. On porte beaucoup plus de chapeaux de paille blanche , ou du moins de ce qui est réputé paille blanche , que de chapeaux de paille jaune.

Depuis quelques jours , le tulle est préféré aux rubans pour former la garniture du dessous des passes : cette garniture se compose de deux tulles plissés à plis ronds ; mais sur le bord des passes , ce sont , comme à l'ordinaire , des bouillons en rubans de gaze , des coques , ou un seul ruban qui serpente.

Les fleurs étoient naguères rassemblées sur le devant de la passe ; on les porte aujourd'hui éparpillées sur toute la passe , et quelquefois autour de la forme. La fleur de tabac et quelques autres fleurs d'un volume considérable se portent sans accompagnement. Les fleurs qui ont été fabriquées pour Lonchamp , s'emploient encore journellement ; et comme les fleuristes , depuis cette époque , n'ont point été inactifs , il en résulte , dans les magasins de modes , une variété de fleurs prodigieuse.

Les capotes écossaises sont moins rares qu'à l'ordinaire ; on en drape plutôt la passe qu'on ne la plisse.

La gaze de couleur à pois nus , et celle que l'on nomme gaze-mosaïque , servent quelquefois à faire des bonnets à pointes courtes , mais sans bec sur le front.

Le corsage de quelques robes est froncé horizontalement par derrière comme par devant.

Quelques dames mettent , en place de sautoir , une cravate de gaze écossaise , à raies de satin , qu'elles nouent sur le côté.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1897.

PARIS , DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Costum.



de bois. 2.  
de crêpe. 4.  
de paille



1, Chapeaux de bois. 2, Chapeau de lacets de coton.  
 3, Chapeau de crêpe. 4, Chapeau de gros de Naples,  
 avec des pattes de paille.

dans un demie  
 tre la carie des  
 végétales. S.  
 6, à Paris. Le  
 lle ne soit pas  
 nt presque tou  
 On porte beau  
 le moins de ce  
 peaux de paille  
 ix rubans pour  
 te garantir se  
 is sur le bord  
 des bouillons  
 ban qui ser-  
 devant de la  
 oute la passe  
 abac et quel  
 e portent sans  
 tes pour Lon  
 omme les fleur  
 nactifs, il en  
 riété de fleurs  
 ordinaire; on  
 l'on nomme  
 mets à pointes  
 italement par  
 ir, une cre  
 s novent sur

JOURNA

DE S

Journal parait, avec  
1711, avec deux Gravur  
11, et 36 fr. pour un an.

la 1802, a été comme  
des et de Voitures :  
1711, 18 N<sup>o</sup>. par an. L

regiez un vieux  
à mettre au collèg  
je trouve tout-à-cot  
ment qu'il va prendre  
Est là ce que je su  
son, de mes action  
me et mener fort jo  
bons, par où com  
en y lit à loisir la  
est dit et fait la y  
les docteurs de ces  
sance? Les livres q  
le moins n'est pas  
à moitié prix.  
après pour le r  
chez le restau  
être placé à côté  
qui, en liant conve  
sances. Fort bien, n  
bons, s'ils ont l  
un garçon et de s'en  
comme cela n'arrive que  
à votre table et pour  
santé, vous vous es

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

### LE VEUVAGE.

Imaginez un vieux mari de dix ans qui a des enfans prêts à mettre au collège et qui après de longs jours d'esclavage se trouve tout-à-coup dégagé de ses fers et qui croit un moment qu'il va prendre la volée.

C'est là ce que je suis et il me semble que maître de ma maison, de mes actions, de mon argent, je vas faire le jeune homme et mener fort joyeuse vie.

Voyons, par où commencer? Le déjeuner au café me sourit, on y lit à loisir la gazette et l'on y sait dès le matin ce qui s'est dit et fait la veille. Mais que m'importe? et que sont les docteurs de ces feuilles pour mériter après tout ma confiance? Les livres que j'ai chez moi valent mieux, mon café du moins n'est pas mêlé de chicorée et je puis l'avoir meilleur à moitié prix. Déjeûnons donc à la maison, nous verrons après pour le reste.

Le dîner chez le restaurateur a quelquefois aussi ses charmes; on se trouve placé à côté de gens aimables qui viennent de loin et de qui, en liant conversation, on apprend des choses merveilleuses. Fort bien, mais si les voisins sont sourds, s'ils sont lourds, s'ils ont l'impertinence de ne parler français qu'au garçon et de s'entretenir dans une langue étrangère, comme cela n'arrive que trop souvent, vous faites triste mine seul à votre table et pour peu que vous ayez l'esprit porté à la mélancolie, vous vous enfoncez dans des rêves qui empêchent

la digestion. Je ne parle pas des épices et des champignons, qui vous échauffent et vous empoisonnent ; et de la lenteur ou de l'impertinence des garçons qui quoique bien payés sont négligens, oubliés et qui vous apportent des asperges à la sauce quand vous demandiez des épinards au jus. Restons, restons encore à la maison, ouvrons nos fenêtres pendant le repas, les Tuileries sont presque en face, de très-jolies femmes sont là sur le côté ; et avec les lettres qu'on reçoit par la grande ou par la petite poste, il y a sans doute de quoi dîner agréablement.

Les jolies femmes sont fort tentantes ; et le soir quand on s'est bien restauré, quand on a bien pris le verre de vin de Bordeaux et la liqueur fine du Levant, on est disposé à aller faire le galant au boulevard. Il n'est pas difficile d'y trouver à qui lancer des coups-d'œil et adresser des propos tendres. Mais quel en est donc l'avantage ? ou plutôt quels n'en sont pas les inconvéniens ? J'ai passé par là avant mon mariage et ne me rappelle-je plus les ennuis, les embarras de ces intrigues du dehors : *Santé* : fortune tout s'y engoutissoit. Cela peut sourire à certain âge, il faut un peu user de tout. Mais quand l'expérience nous a instruits, quand elle ne nous a point épargné ses plus rudes leçons, nous sied-il de nous jeter encore dans ces abîmes et de rentrer dans ces tourbillons ?

Ah ! croyez-moi, ces promenades au milieu de la poussière et des coquettes, ne sont que fatigantes et fades. Le spectacle va devenir étouffant et désert. La chaleur pénétrera dans les petites loges et les bons acteurs vont profiter de leurs congés. Toute réflexion faite il n'y a plus que les champs de supportables et de désirables pour un homme qui a de la raison et qui sait calculer ses plaisirs.

Je pars donc pour la campagne sous peu de jours ; et j'ai envoyé devant moi mon fidèle domestique *Lafleur*, pour arranger ma petite maison de Nogent, sur les bords enchantés de la Marne. Je veux m'y rendre incessamment et m'y enfoncer dans la retraite la plus philosophique. Assis sur l'herbe, couché sur le dos, je me livrerai à la contemplation des astres : ce fut le métier des premiers sages, et je suis peut-être destiné à être le dernier. Tout le monde court après l'éclat et le bruit ; moi seul, je cherche l'ombre et le silence. Cette singularité a son mérite. Mais pourtant que les jours seront longs, que longues surtout seront les nuits ! je le sens, je ne suis plus fait pour l'isolement. Les affaires de ménage sont sans doute par

incessantes, mais  
vous commande  
vous domine et vo  
vous conduit est se  
lère. Les enfans s  
mais ils ont m  
tout.  
quand au goût de c  
peut plus sortir san  
ne. Un pere de famil  
autres devoirs à rempli  
gentillesse de l'ade  
Je sens que je ne  
il n'il m'assomme de  
ces douceurs, j'a  
ne fait porter ses ch  
mettre, j'étois moi-m  
précipiter en esclav

www  
Sous ce chên  
Je vois les be  
Aux gais acce  
Accorder leur  
dussez, joyeux berg  
Léphire enfin succéd

Sur l'émail flex  
Voyez-vous ce  
Promener, ten  
Leurs amour  
De tous les lieux d'am  
Bergers ! il n'est qu'a

Déjà la rose vi  
Belle d'un écla  
Aux baisers du  
Cede les trésor  
Et, parlant les airs  
Belle, au fond du vall

fois tracassantes, mais elles distraient, elles occupent. Une femme veut commander; c'est le principe de la Fée Urgèle, elle vous domine et vous mène; mais le chemin par lequel elle vous conduit est semé de fleurs et il est doux de se laisser faire. Les enfans souvent pleurent et se montrent fort exigeans, mais ils ont mille grâces touchantes et on les chérit malgré tout.

Quand on a goûté de cette existence et de ce train de vie on n'en peut plus sortir sans chagrin, sans rester tout décontenancé. Un père de famille ne peut plus se faire hermite, il a d'autres devoirs à remplir. Il ne peut plus redevenir volage, les gentillesses de l'adolescence ne conviennent plus à l'âge mûr. Je sens que je ne profiterai guères de mon veuvage; hélas! il m'assomme déjà, et voyez ce que c'est que l'habitude et ses douceurs, j'appelle déjà de toutes mes forces celle qui me fait porter ses chaînes et je sens que si elle tarde à reparoître, j'irois moi-même la retrouver par les malles-postes et me précipiter en esclave à ses pieds!...

EDGAR DU LIGNON.

ROMANCE.

Sous ce chêne au front séculaire,  
Je vois les bergers du hameau  
Aux gais accens du chalumeau  
Accorder leur danse légère.

Dancez, joyeux bergers, sous ces ombrages verts,  
Zéphire enfin succède au souffle des hivers!

Sur l'émail fleuri des prairies,  
Voyez-vous ces jeunes amans  
Promener, tendres et charmans,  
Leurs amoureuses rêveries!

De tous les feux d'amour laissez-vous enflammer,  
Bergers! il n'est qu'un temps pour plaire et pour aimer.

Déjà la rose virginale,  
Belle d'un éclat passager,  
Aux baisers du zéphir léger  
Cède les trésors qu'elle étale;

Et, parfumant les airs de ses douces odeurs,  
Brille, au fond du yallon, souveraine des fleurs.

Que dans vos fêtes bocagères ,  
 Amans heureux de ces cantons ,  
 Ses frais , ses odorans boutons  
 Ornent le sein de vos bergères !  
 Leur calice , entr'ouvert aux premiers feux du jour ,  
 Inspire la tendresse et fait rêver d'amour.

Dans vos rians et doux asiles ,  
 Loin du trouble et des factions ,  
 Exempts de folles pasions ,  
 Coulez des jours purs et tranquilles !  
 Que d'altiers courtisans , de leur sort incertains ,  
 Tout bas , portent , chez nous , envie à nos destins ?

Pourquoi , dans mon humeur volage ,  
 Me suis-je exilé de ces bois  
 Que j'ai tant chéris autrefois ?...  
 J'étais né pour vivre au village !  
 Pour l'homme qui n'a point d'ambitieux penchans ,  
 Le bonheur , aujourd'hui , n'existe plus qu'aux champs.

Auguste MOUFLE.

LE PALAIS DE SCAURUS, OU DESCRIPTION D'UNE MAISON  
 ROMAINE. FRAGMENT D'UN VOYAGE FAIT A ROME,  
 VERS LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE, PAR MÉROVIR,  
 PRINCE DES SUÈVES (1).

C'est un jeune architecte , M. Mazois , qui donne un livre d'érudition. Nos artistes sont pour la plupart , maintenant , des hommes de lettres. Les uns font des poèmes aussi bien que des tableaux ; les autres lisent à l'Académie des mémoires qui sont de vrais morceaux d'éloquence ; et en voici un qui se lance sur les pas de l'abbé Barthélemy , rassemblant mille traits épars dans les auteurs anciens , pour en former une description qu'il dit être faite par un prince Suève.

Les Suèves habitoient la Germanie. Mérovir fait prisonnier par les Romains , avoit été emmené dans les Gaules , et y avoit pris une teinture des lettres et des arts. Après la dernière révolte des Gaulois , César qui se préparoit à repasser

(1) Un volume in-8°. de 236 pages ; à Paris , chez Firmin Didot , imprimeur du Roi et de l'Institut , rue Jacob , n°. 24.

les Alpes l'année suivante, crut prudent d'éloigner le jeune prince Suève, et il l'envoya en Italie.

Né dans les forêts de la Germanie, Mérovig, dut nécessairement être profondément ému en voyant Rome pour la première fois. M. Mazois prend pour type, ou, si l'on veut, pour thème le *Palais de Scaurus*, qui étoit un des plus opulens citoyens de Rome, et aussi l'un des plus fastueux. Ce qu'il appelle, dans sa préface, un essai, sera lu avec le plus grand intérêt; et encouragé par ce succès, l'auteur, sans doute, ne tardera pas à donner les parties inédites de son manuscrit qui concernent le Forum romain, le Capitole, les cérémonies religieuses, les théâtres et les jeux de l'arène.

Dans la partie qui vient d'être imprimée, on voit que la plupart des rues de la capitale du monde étoient étroites et tortueuses, toujours embarrassées d'échaffauds, de matériaux, d'ouvriers et de marbres.

Il tomboit des tuiles du haut des maisons sur la tête des gens, comme à Paris; et il falloit se défendre comme ici du danger de ces rones énormes qui portent de lourds fardeaux toujours prêts à vous écraser.

Il y avoit à Rome, comme chez nous, des sonnettes étourdissantes, aux portes; des lanternes sous le vestibule; et dès le matin, chez le portier, une foule de solliciteurs qui venoient se faire annoncer.

Cicéron avoit fait ouvrir des boutiques autour de son palais; et il en tiroit un revenu plus fort que celui de ses harangues.

M. Mazois, jeune encore, quoique déjà fort habile, a été élève de M. Percier; et voici l'éloge qu'il fait de son maître, auquel il adjoint M. Fontaine, tous deux architectes du Louvre. Il leur donne, et il prend lui même des noms grecs, reportant leur existence aux derniers tems de la République. « Grâce au ciel, dit Chrysispe, j'ai étudié sous Hermodore, le plus habile homme du siècle, et si jamais quelques succès couronnent mes efforts, c'est à ses soins, à ses conseils, à son exemple que j'en serai redevable; aussi ma reconnaissance le place-t-elle dans mon affection au même rang que les auteurs de mes jours. Tous nos confrères ne lui ressemblent pas, la plupart d'entr'eux excités par la cupidité, sont trop occupés de petites intrigues; ils abandonnent le soin de leur réputation pour courir après la fortune. Hermodore au contraire rappelle ces artistes des anciens tems qu'on ne sauroit trop proposer pour modèle à la jeunesse. Modeste, probe, désintéressé,

MAISON  
ROME,  
MÉROVIG,

un livre  
devant,  
ssi bien  
rémoires  
un qui  
nt mille  
ner une

issonnier  
, et y  
la det-  
repasser

in Didot,

passionné pour son art, il vit dans la retraite au sein de l'étude, entouré d'une génération de jeunes talens pleins d'admiration, de respect et de tendresse pour leur maître. Théagène, son ami, partage tous ses travaux; c'est à leurs soins réunis qu'Athènes doit les momumens nouveaux qui l'embellissent chaque jour; et je ne sais ce qui les honore davantage, de leur rare mérite ou de cette amitié fraternelle que ni l'intérêt, ni l'amour propre, n'ont pu altérer un instant dans le cours de toute leur vie. Ce sont là les exemples que doivent suivre ceux qui se livrent aux arts; les talens ne sauroient procurer une vraie gloire, s'ils ne sont accompagnés des sentimens nobles et généreux.»

Cette page nous paroît aussi bien pensée que bien écrite. Tout le livre est semé de réflexions qui font avantageusement juger de l'esprit observateur de l'écrivain.

Les Romaines, d'après notre auteur, étoient vers le commencement des Empeurs, de terribles femmes pour la toilette. Ce fut encore pis plus tard; et l'on peut juger de ce que cela devint par la description du cabinet de toilette de Lollia. «Rome offrit à Brennus moins de trésors pour sa rançon, que Scaurus n'en a réuni dans l'appartement de sa femme; jamais mortel n'a, je crois, rassemblé en un même lieu tant de différens genres de richesses. Croirois-tu qu'une seule perle d'un des colliers de Lollia a coûté six millions de sesterces! On nous montra des vases de toutes formes et de tous métaux, contenant, soit des parfums, soit des compositions pour changer la teinte des cheveux, ou rendre aux teints livides et pâles les couleurs fraîches et pures de la jeunesse; des armoires pleines de tissus d'une grande finesse pour se laver et s'essuyer; des miroirs de métal, et d'autres de verre que l'on fait venir de Sidon. Quant aux ornemens, c'est un délire chez les Romaines; elles mettent l'univers à contribution pour rehausser l'éclat de leurs charmes: l'Egypte leur fournit des étoffes xyliques; Tyr change pour elles la blancheur éblouissante des toisons en une pourpre éclatante; l'or et la soie, mêlés avec art, composent le tissu varié de leurs vêtemens; des émeraudes d'un vert azuré, des perles que recèlent les mers profondes de l'Orient, couvrent leurs robes, se balancent à leurs oreilles, ou brillent dans leur coëffure; mais c'est trop peu de ces richesses dont la valeur peut être appréciée; elles se sont créés des raffinemens de luxe qui n'auroient aucun prix sans leur folie. Ces fleurs que le printemps fait éclore sous l'haleine des zéphirs, sont pour elles sans parfums et sans charmes, si elles ne leur sont apportées des pays

étrangers; encore leur préférèrent-elles des couronnes de fleurs artificielles, dont on va chercher la matière et le parfum au-delà de l'Indus. Non contentes de mépriser ces innocens atourés que l'heureux climat d'Italie s'empresse à leur offrir sans frais presque en toute saison, elles se dépouillent elles-mêmes du plus noble ornement dont la nature se soit pluë à les embellir; elles se rasent la tête pour la parer de chevelures blondes achetées à prix d'or aux jeunes vierges de la Gaule et de la Germanie. »

On va retrouver l'architecte dans la description du pavé d'une cuisine. « Après avoir creusé environ deux pieds et bien battu la terre, j'ai établi sur ce sol une aire en briques pilées, inclinée de manière à donner aux eaux un écoulement facile vers un canal pratiqué exprès. Sur cette aire, j'ai établi un lit de charbon fortement battu, et sur ce charbon une troisième couche, haute d'un demi-pied, d'un ciment composé de chaux, de sable, ou de cendre chaude; puis j'ai fait polir cet enduit avec la pierre ponce. Cela produit un pavé d'un beau noir, qui a cette propriété particulière que l'eau qui y tombe est absorbée sur-le-champ; ensorte que le sol de cette cuisine est toujours sec, et que les personnes qui s'y tiennent ne ressentent jamais de froid aux pieds, quoiqu'elles soient pieds nus. »

A l'un des montans d'une vaste fenêtre, qui donnoit du jour au vestibule de la cuisine, étoit suspendu un énorme jambou de bronze: examinons-le attentivement, dit l'introducteur à Mérovir; « c'est un cadran solaire, la queue sert de style, et les lignes qui indiquent les heures, sont tracées en filets d'or sur la couenne; voilà à quelles gentillesces Scaurus exerce son imagination dans ses momens de loisir! »

Comme dans l'immortel ouvrage de l'abbé Barthélemy, des renvois indiquent tous les passages d'auteurs anciens sur lesquels M. Mazois a fondé son histoire du Luxe.

\* \*

---

 M O D E S.

Les chapeaux couleur de rose sont les plus nombreux; on y met des garnitures pareilles, tandis que les chapeaux citron, ainsi que les blancs, se garnissent en lilas, et les chapeaux lilas en citron. On ne porte point de vert; mais le jaune paille a pris faveur; on employe, depuis quelques jours, beaucoup de gaze de cette nuance, pour former des garni-



1820.

Costume Parisien.

(1808.)



Chapeau de paille blanche, orné d'un fichu à quatre pointes et de plumes noires. Robe de gros drap: le corsage en cœur, froncé. Velours pareils. Boutonnure et ceinture de satin.

il y a une cer-  
 vaille, qui sont  
 rtissent aux re-  
 blanche qui en  
 e paille blanche  
 fichus de crêpe  
 le paille: pour  
 nous avons vu  
 es lilas.  
 ce n'est point,  
 tures, mais des  
 tapeaux couleur  
 noire chapeau,  
 horizontales,  
 ment froncée.  
 veltes dont la  
 e de ces lan-  
 e, tantôt elles  
 ulier, et fait  
 é comme un  
 mettent deux  
 nouvelle, con-  
 enter sur deux  
 zins de soie à  
 quels sont des  
 par exemple,  
 les lilas; fond  
 les lapis; fond  
 d'Espagne.  
 1808.  
 adressé, por-  
 tre, n.º 1. Lu

(Vingt-quatre)

# JOURNA

DES

Journal paroit, avec  
des vignettes, avec deux Gravures  
par an, et 36 fr. pour un an.

Il s'écrit, a été comme  
des Lettres et de Voitures :  
par an, 18 N<sup>os</sup>, par an. L

deux genres de  
employe mal-  
tentures d'ap  
vous intére  
une pièce aux  
de Tours ; ou  
tableaux sur c  
de manufacturier

qui nous  
de Charles II, ro  
exercice qui occupa  
Il falloit mett  
et faire un to  
les dents, sans la  
vendredi dernier,  
presque tou  
de bois, emb  
manière la beauté

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

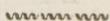
*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

Il est deux genres de luxe qui peuvent se nuire mutuellement si on les employe mal-à-propos. C'est celui des tableaux et des riches tentures d'appartement. Voulez-vous les favoriser sans blesser vos intérêts ni le bon goût? Consacrez comme M. C\*\*\*, une pièce aux peintures et une autre aux étoffes de Lyon ou de Tours; ou plutôt faites comme M. L\*\*\*, placez de bons tableaux sur de belles soieries à fond uni: l'artiste et le manufacturier y trouveront leur compte.

~~~~~

Hamilton, qui nous peint d'une manière si piquante, la cour de Charles II, roi d'Angleterre, donne la description d'un exercice qui occupa quelque tems les dames les plus distinguées. Il falloit mettre dans sa bouche une petite mèche allumée, et faire un tour de chambre, en la tenant serrée entre les dents, sans la laisser éteindre. Ce jeu est très-facile. Samedi dernier, j'étois chez des dames qui en firent l'essai: presque toutes y réussirent, en employant des brochettes de bois, embrasées par un bout. L'on montre de cette manière la beauté de ses dents, et les jolies femmes

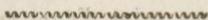
ne perdent rien à cet exercice , qui sembleroit devoir être celui d'un latin , surtout , lorsqu'on le fait dans l'obscurité. Quant aux grandes bouches , elles peuvent bien alors être comparées à des *lanternes* , comme celle de l'aimable auteur que nous venons de citer , s'il faut en croire à son récit.



Autrefois les personnes qui possédoient des cartes géographiques ; et à part les ingénieurs et les maîtres de poste , le nombre en étoit petit. Ces personnes , dis-je , les clouoient tout simplement contre le mur , ou les colloient sur de la toile ; aujourd'hui on les met sous verre et on les encadre comme les meilleures estampes. Est-ce amour du luxe ou amour de la science ?



Nous avons vu le 13 mai , la plus belle glace qu'il y ait en France ; elle a dix pieds passés de haut sur neuf de large. Son poli est si parfait et sa teinte si douce , que toutes les femmes y paroissent jolies. Cette raison nous empêche de dire où elle est. Ce seroit à qui l'auroit. Nous ajouterons seulement que le même lieu renferme les deux plus beaux vases de cristal à pointes de diamans , qu'on ait jamais vus dans la capitale. Un jeune poëte de notre connoissance disoit à ce sujet : Je fais des élégies parce que je me promène dans l'allée des Veuves , et des satyres parce que j'habite un quatrième ; mais au milieu de ces glaces , de ces lustres et de ces cristaux je sens que j'écrirais des contes comme les Mille et une Nuits.



UNE VILLE DE PROVINCE EN 1820.

C.....e, le 14 mai 1820.

Tu regrettois de me voir partir , ma chère Juliette , tu me croyois condamnée à la tristesse et à l'ennui ; combien tu étois dans l'erreur ! Je ne me suis jamais autant amusée que depuis que j'habite cette petite ville ; pardonne-moi cette franchise,

Elle ne porte aucune atteinte à mon amitié pour toi, puisque je suis certaine de te revoir à la fin du mois, et qu'en attendant je t'écris régulièrement par chaque courrier. Je t'ai déjà mandé de quelle manière flatteuse nous avions été accueillies ma sœur et moi; mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est que mes cousins, accompagnés de plusieurs jeunes officiers qui font partie de la garnison, étoient venus à notre rencontre, une lieue en avant de la ville. En se voyant ainsi escortée par une brillante cavalcade, ma sœur, dont tu connois l'esprit romanesque, rêvoit déjà les aventures; elle s'imaginait que nous étions deux jeunes orphelines, qui allions prendre possession des domaines du feu seigneur notre père, ou plutôt deux châtelaines de haut parage, destinées à présider des cours d'amour. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le soleil de mai, la verdure et les fleurs donnoient à notre marche un air de fête et de joie, qui nous faisoit oublier facilement les fatigues de la route. Un seul incident troubla un peu le plaisir que nous éprouvâmes en entrant à C***; Mesdames V***, dont la maison se trouvoit sur notre passage, piquées apparemment de nous voir aussi bien entourées, dirent assez haut pour être entendues: « Il en coûte de se montrer en calèche découverte; grâce au vent et à la poussière, » elles ont l'air de folles! » Il n'en étoit rien; mais comme nous n'avions point de miroir de poche pour nous en assurer, nous fîmes une contenance pitoyable pendant toute la traversée de la ville. Ces deux dames que nous revîmes le lendemain en société, s'amusèrent sans doute beaucoup de l'embarras qu'elles nous avoient causé; mais leur triomphe fut de courte durée, car depuis, nous n'avons cessé d'être l'objet des hommages les plus empressés.

Tu sauras, ma bonne Juliette, que dans le 19^e siècle, une ville de province n'est point ce qu'elle étoit dans le 16^e, et peut-être dans le 18^e; la cuisine, chez les personnes aisées, y est aussi délicate qu'à Paris; les équipages y sont aussi bien tenus, et la toilette n'y a pas moins d'élégance; elle y est même plus constamment soignée, parce que les assemblées sont plus fréquentes et plus cérémonieuses; à peine avons-nous osé nous servir jusqu'à présent de nos jolies redingottes et de nos bonnets du matin; nos dames font, en se levant, une grande toilette pour aller à l'église; elles se parent pour dîner en ville, et pour se promener dans la forêt; mais tout cela n'est rien en comparaison des parures que l'on étale les jours de grande

parade ; c'est à qui sera le plus brillant de nos belles et de nos lanciers ; en vérité je n'oserois donner la palme , tout ce que je puis dire , c'est qu'elle est bien disputée ; il y a dans cette charmante résidence , spectacle public et particulier ; bal deux fois par semaine et assemblée tous les soirs ; on y prend du punch et des glaces ; on y chante : *Au clair de la Lune* , et l'on y joue l'écarté à 20 francs. Nous avons de plus qu'à Paris , un air pur et des bois magnifiques. Envie notre sort ou plutôt viens le partager.

Ton amie YVONNE.

~~~~~

LE VER LUISANT.

*Fable.*

Un Ver luisant errait sous nos vastes charmilles ;

Un hôte impur des eaux lui lance son venin :

« Que t'ai-je fait , dit-il , misérable assassin ? »

— Tu brilles.

C. L. MOLLEVAUT.

~~~~~

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LA VIE DE M. SUARD, SUR SES ÉCRITS, ET SUR LE 18^{me}. SIÈCLE ; par Dominique-Joseph Garat (1).

« Ecrite dans toute son étendue , dit M. Garat , la vie de M. Suard seroit liée à presque tout ce qui s'est fait , tout ce qui est arrivé de grand et de mémorable dans le dix-huitième siècle..... Dès sa jeunesse , M. Suard attacha à son caractère une grande considération ; et jusqu'aux derniers jours de sa longue vie , il a toujours été aimable et considéré..... On eût dit que le monde , celui surtout où il y a le plus d'esprit , de grâces et de dignité , ne pouvoit se passer de lui. »

(1) Deux volumes in-8^e. , l'un de 363 , l'autre de 451 pages : Prix 13 francs , et port franc , 16 francs ; à Paris , chez A. Belin , imprimeur-Libraire , rue des Mathurins-St-Jacques , hôtel de Clugny.

Les mémoires de M. Garat sont divisés en sept livres. Le premier commence à la naissance de M. Suard, fin de l'année 1732. Fils du secrétaire de l'université de Besançon, M. Suard avoit pu faire d'excellentes études sans sortir de la maison paternelle. Un duel où il avoit servi de témoin, le fit condamner à l'âge de dix-sept ans à une année de prison dans le fort de l'île Ste.-Marguerite, *espèce de cachot dans les airs et sur les flots*, dit l'auteur des Mémoires.

Des lectures d'autant plus profondes pendant sa détention, qu'elles étoient moins variées, le portèrent à la condition des gens de lettres. Une personne distinguée, à laquelle il étoit recommandé, lui procura à Paris, dans les bureaux d'un financier, une place de douze cents francs. Si le traitement étoit modique, il y avoit peu de travail. Le jeune Suard mit à profit ses momens de loisir pour se fortifier dans la langue anglaise. Bientôt après il fut chargé par un libraire de Paris de traduire les gazettes anglaises. « Il gagnoit assez, dit l'auteur des Mémoires, pour vivre indépendant à Paris, dans les meilleures sociétés; et le parallèle de l'esprit, des usages, du ton des deux premières capitales de l'Europe, se trouvoit tout fait, pour lui, dans ce qu'il traduisoit le matin, et dans ce qu'il voyoit le reste de la journée. »

Quelques années plus tard, le fils d'un libraire de Lille en Flandre, vint s'établir à Paris, et y amena deux sœurs pour gouverner son ménage. La plus jeune étoit la seule jolie; « elle étoit aussi, dit l'auteur des Mémoires, la seule qui eût beaucoup cultivé son esprit. »

« M. Suard encore jeune, poursuit l'auteur des Mémoires, ne pouvoit pas paroître avec tous ses avantages; une profonde mélancolie sembloit lui donner plus d'années, et un bras en écharpe déclaroit avant son amour, un violent accès de goutte dont il n'étoit pas très-bien guéri encore. Cependant, à peine ils se furent vus qu'il fut comme décidé au fond de leurs âmes qu'ils s'appartiendroient l'un à l'autre. Cette impression, également forte et douce dans tous les deux, n'étoit pas une de ces passions subites qu'on ne voit guère que dans les romans. Le sentiment dont furent pénétrés à la fois M. Suard et M^{lle}. Panckoucke, plus modéré et plus profond, tiroit sa modération de sa profondeur même et de la certitude d'y trouver un bonheur que ne pourroient pas épuiser des siècles de vie. »

Vingt ou vingt-cinq ans après la première entrevue, dans des lettres imprimées et non signées, M^{me}. Suard parloit à son mari de la promptitude et de la sûreté des jugemens du cœur, et elle ajoutoit : « Je me rapelle que je devinai presque tout ce que vous valez, la première fois que je vous vis : l'accord de vos accens et de votre langage, de vos manières et de votre physionomie, m'annonça un homme aussi honnête que je le trouvai aimable ; et l'intérêt de vos regards me promit un ami. Il faut que ce soient là des indications justes de l'âme et du caractère, puisque vous m'avez tenu parole en vertu comme en amitié. »

Les témoignages réunis de M. de Buffon, du baron d'Holback et de M^{me}. Helvétius, persuadèrent à M. Panckoucke que nul homme au monde n'étoit plus propre que M. Suard à rendre sa sœur heureuse.

L'amitié bienfaisante de M^{me}. Geoffrin pour les gens de lettres, qu'elle aimoit comme ses enfans, lui faisoit exercer sur eux une espèce de tutelle. Quand M. Suard lui parla du mariage qu'il alloit faire, et d'un mariage sans dot, elle le vit déjà dans l'indigence, elle refusa même de l'écouter ; mais la première fois que M^{me}. Geoffrin et M^{me}. Suard, qui ne s'étoient jamais vues, se rencontrèrent dans un salon, elles se parlèrent et furent enchantées l'une de l'autre.

« Quoique les hommes de lettres de quelque distinction, dit l'auteur des Mémoires, fussent tous, à cette époque, sinon attirés, comme M. Suard, au moins appelés dans les plus hautes sociétés de la capitale, il étoit presque sans exemple que leurs femmes le fussent également... Ces cercles brillans aimoient assez M. Suard pour ne pas vouloir le séparer de la compagne qu'il venoit de prendre... Des hôtels les plus magnifiques, du pavillon même de Flore se rendoient des hommes puissans et de grandes dames à la porte d'un homme de lettres et de sa femme. »

Il fut convenu que M^{me}. Suard se renfermeroit dans sa condition et dans son ménage ; que le mari seul se rendroit aux invitations et aux empressemens des hautes sociétés, mais que toutes les soirées, sans en excepter une, depuis l'heure où les spectacles finissoient alors, le mari et la femme resteroient chez eux, seuls ou avec des amis. « Pour bien connoître ces soirées, dit l'auteur des Mémoires, il faut connoître les moyens grands et petits par lesquels le mari et la femme en faisoient les

les plus heureux d
 que les hommes ai
 que là, ou le soient
 leur faut un il
 les succès, n
 être applaudis
 à se reposer
 même à se reposer
 fait pour plaire,
 leurs défauts ; ils
 quand ils n'
 femmes ; ils n'imag
 davantage... Tout c
 aimable, de spirit
 plus haut degré dans

M. Suard aussi, n'é
 Par leur seule p
 nées, ils s'aidoient :

Le montrer en tot
 Crier l'empire à l'
 onner à mille of
 est-ce bien mon

à guère que les
 dont la pass
 sur les autres
 en distance, pour
 en bouillonne mè
 vales.
 Le bord des passes es
 cause en dessus,
 en forme des plis
 la rose est toujours

momens les plus heureux de leurs journées. Il n'est que trop ordinaire que les hommes aimables dans le grand monde, ne le soient que là, ou le soient infiniment moins dans une vie domestique; il leur faut un théâtre, et non pas un ménage; ils vivent pour les succès, non pour le bonheur; dès qu'ils ne peuvent pas être applaudis, ils ne font rien pour être aimés; ils ont même à se reposer plus d'une fois de plus d'un effort qu'ils ont fait pour plaire, de plus d'une contrainte qu'ils ont imposée à leurs défauts; ils respirent chez eux en mettant leurs défauts à l'aise: quand ils n'ont que de l'humeur, ils font grâce à leurs femmes; ils n'imaginent pas qu'on puisse leur en demander davantage.... Tout ce que M. Suard pouvoit avoir de bon, d'aimable, de spirituel et d'intéressant, il l'avoit à un bien plus haut degré dans son intérieur que sur la scène du monde. »

M^{me}. Suard aussi, n'étoit jamais mieux qu'auprès de son mari. « Par leur seule présence mutuelle, dit l'auteur des Mémoires, ils s'aideroient à paroître avec tout leur mérite. »

ACROSTICHE.

N e montrer en tous tems et bizarre et légère;
 O ter l'empire à l'une, à l'autre l'accorder;
 D onner à mille objets une vogue éphémère;
 E st-ce bien mon portrait que je viens de tracer?

DE ST-A....

MODES.

Il n'y a guère que les chapeaux de paille et ceux de gaze métallique, dont la passe soit lisse. Quand on ne trace pas des côtes sur les autres passes, on pince l'étoffe, de distance en distance, pour y attacher un nœud de ruban ou une fleur; on bouillonne même toute la passe, et à très-gros bouillons.

Le bord des passes est souvent garni de deux blondes; l'une cousue en dessus, l'autre en dessous: ni l'une ni l'autre ne forme des plis réguliers.

Le rose est toujours fort à la mode; mais on ne voit

plus un aussi grand nombre de chapeaux couleur citron; la couleur lilas est plus souvent employée à doubler ou à garnir des chapeaux qu'à en former le dessous. Le goût pour le jaune paille n'a pas fait de progrès; mais on a repris le bleu de ciel.

Dernièrement nous parlions de fleurs naturelles; nous voulions dire qu'on n'employoit point de fleurs de fantaisie. Il faut ajouter que toutes ces fleurs sont de la saison, qu'on ne les porte ni en couronne ni réunies en botte; mais placées comme au hasard, ou en large buisson, vers le milieu de la passe. De cette dernière façon se portent les coquelicots et le chèvre-feuille.

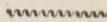
Non seulement on entaille les chapeaux de paille blanche pour faire passer le ruban qui doit les attacher sous le menton; mais souvent il y a, de chaque côté de la forme, une demi-douzaine de languettes, qui proviennent de rubans introduits dans des fentes. Ces rubans sont, ou écossais, ou simplement rayés en travers, à grandes bandes.

Les modistes ne font plus de chapeaux à la Bolivar; et si l'on en voit de cette forme chez les lingères, ils sont destinés à des enfans.

Quelques robes de perkale ont de petites basques en amazone, et, par devant deux rangs de boutons disposés en V.

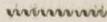
Beaucoup de robes sont faites à la Vierge, et se ferment par derrière avec une lacure ou un rang de boutons. On ne voit presque plus de pélerines. Outre les sautoirs de soie, il y a de petits fichus, simples ou doubles, en dentelle noire, et quelques demi-fichus blancs, brodés.

On ne porte point de voiles de gaze tout unis; mais il y en a à bordure. Cette bordure est composée de raies, ou de bouquets blanc sur blanc.



A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1899 et 1900.

On peut, à notre Bureau, se procurer la Collection complète.



Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

1820.

Costume Parisien.

(1899)



Chapeau de gris de Naples, recouvert en crêpe, et orné de fleurs et de blonde.
Robe de mousseline à côtes, garnie de corolles pareilles. Suaveur de soie.

eur citron; la
bler ou à garnir
gôit pour le
on a repris le

turelles; nous
rs de fantaisie.
saison, qu'on
botte; mais
sson, vers le
se portent les

le blanche pour
s le menton;
né, une demi-
bans introduits
ou simplement

var; et si l'on
destinés à des

basques en
tons disposés

se ferment par
s. On ne voit
soie; il y a de
re, et quelques

mais il y en a à
ou de bouquets

vires 1899 et
ollection com-

adressé, par
tre, n.º 1. Les



... d'une très-jolie personne
... avec un ruban de satin
... de gaze. Quatre de t

1820.

Costume Parisien.

(1900)



*Costume d'une très-jeune personne. Coiffure en cheveux: la natte
nouée avec un ruban de satin. Robe de percale, à la vierge.
Ceinture de gaze. Gants de batiste écarlate. Chapeau de paille d'Italie.*

JOURNA

DE

L'Journal paroit, avec
le 15, avec deux Grava
ures, et 36fr. pour un an

Le 1802, a été comm
munes et de Voitures :
ans, 18 N^{os}. par an. L

On s'étouffe à l'Op
er entendre les Voitu
res, et toutes nos pe
sées de la lune. Le
sont. La Dame Noire
de donner l'Artis
de Duchesnois et de
Français. Les
où l'on joue l
Voitures Versées
tant et le Mari, P
on donne, dit-on, u
de la cérémonie
avec beaucoup d'

L'Invisible a produit
un applaudi quelques

AIR de J

Être mari, v
En vain j'ent
Que possède
Est quelquef

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MÔDES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

On s'étonne à l'Opéra-Comique, pour voir, ou plutôt pour entendre *les Voitures Versées*, dont la musique est ravissante, et toutes nos petites-maîtresses raffolent des variations du *clair de la lune*. Le grand Opéra brille d'un foible éclat à Favart. *La Dame Noire* n'a fait que passer à l'Odéon, qui va se hâter de donner *l'Artiste Ambitieux*. L'absence de Talma, de M^{lle} Duchesnois et de M^{lle} Mars, porte un coup funeste au Théâtre-Français. Les théâtres du boulevard languissent, hors les jours où l'on joue *les Petites Danaïdes*. Lorsque la vogue de *les Voitures Versées* sera passée, l'Opéra-Comique offrira *l'Amant et le Mari*, pièce en deux actes, dans laquelle un mari donne, dit-on, une leçon à une femme légère, le jour même de la cérémonie nuptiale. Il faut qu'un pareil sujet soit traité avec beaucoup d'adresse, pour ne pas déplaire au beau sexe.

L'Invisible a produit peu d'effet au Vaudeville; on a cependant applaudi quelques couplets gracieux, notamment celui-ci :

AIR de *Julie*, ou le *Pot de fleurs*.

Être mari, voilà ma seule envie,
En vain j'entends dire en tous lieux,
Que posséder femme jeune et jolie
Est quelquefois bien dangereux.

Pour faire naître mes alarmes
De tels motifs sont trop légers....
Je n'apperçois pas les dangers
Qui sont cachés par tant de charmes.

OUVERTURE D'UN BAL CHAMPÊTRE.

Les soirées finissent ordinairement dans la capitale vers les fêtes de Pâques, mais les bals champêtres ne commencent pas si tôt; il faut attendre que les jours augmentent, que les toilettes d'été se préparent. Ce n'est guères qu'à la mi-mai que les Parisiens franchissent leurs barrières et se répandent dans les villages des environs. Un de ceux qui attirent la plus grande affluence, est sans contredit celui de S***. Ce bal, renommé parmi tous ceux du même genre, a l'avantage d'être établi dans un local délicieux et de réunir une société choisie. Comme je savois que le premier de ces bals étoit une espèce de solennité pour le pays et les villages circonvoisins, je résolus de m'y rendre. La route de Paris étoit couverte d'une foule d'équipages, de jeunes gens à cheval et de piétons, qui marchaient avec un égal empressement vers le même but, le plaisir. Les dames en calèche, en passant à côté d'un élégant coupé, sembloient dire par leurs regards à celles qui étoient enfermées: nous ne nous voyons pas, nous ne pouvons savoir si vous êtes mieux mises, mieux coëffées que nous; mais ce soir nous nous retrouverons dans le parc, et l'on jugera qui mérite la palme. D'un autre côté, des lycéens, des élèves en droit, doués de toute la vigueur de la jeunesse et comptant pour rien la chaleur, avoient l'air de défier, par la légèreté de leur marche, les cavaliers avec qui ils faisoient route. Mes amis et moi, nous risquions aussi nos réflexions. Grâce au bal de S**, disions-nous, ces jolies femmes qui nous sont maintenant totalement étrangères, nous adresseront bientôt des paroles polies; elles laisseront tomber sur nous des regards de bienveillance; peut-être même, après avoir dansé avec nous pendant toute la soirée, accueilleront-elles de notre part ces hommages que l'on appelle insignifiants et qui, souvent, décident du destin de la vie. Après un dîner plus solide que délicat, nous nous rendîmes au bal, établi dans le parc sous une vaste tente. Toutes les danseuses villageoises y étoient rangées sur deux files, attendant qu'on vint les inviter; mais les dames en chapeaux, ce qu'on appelle *les bourgeoises*, eurent seules les honneurs de la soirée; et

... me dit un l
... véritable amour po
... toujours aus
... sont passées et
... siment à les faire
... de Paris qui les
... il semble qu'il y ai
... Amour a mal à l'ce
... une entorse!

... L'Ambassadeur de
... Fête extraordin
... grande, qui aura lie

... HISTORIQUES
... ÉCRITS, ET SUR
... Garat (1).

S E C O

... connoissances intim
... Gerbier. Le p
... de province
... relation avec l'a
... Montesquien, l
... presenta à Fonten
... Diderot, le t
... que Roberson
... de Charles Qui
... l'ouvrage et la
... de ce livre et cel
... Home et Rousse
... et de M^{re}. Suar
... ou quatre mais
... du monde. Les m

... deux volumes in-8°. Fu
... et port franc, 160 francs
... rue des Mathurins-St-

croyez point, me dit un habitant du lieu, qui paroissoit animé d'un véritable amour pour ses compatriotes, que nos danseuses soient toujours aussi délaissées; leur gentillesse et leur coquetterie sont passées en proverbe; tous les jeunes gens des environs aiment à les faire danser, et il vient même de beaux Messieurs de Paris qui les préfèrent aux *Dames*; mais aujourd'hui, il semble qu'il y ait *un sort* sur les plus jolies filles: *Rose d'Amour* a mal à l'œil; *Flore* souffre des dents, et *Belle de Nuit* a une entorse!

S. E. l'Ambassadeur de Perse, qui a honoré de sa présence, la première *Fête extraordinaire de Tivoli*, a promis de se rendre à la seconde, qui aura lieu le 21 mai.

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LA VIE DE M. SUARD, SUR SES ÉCRITS, ET SUR LE 18^{me}. SIÈCLE; par *Dominique-Joseph Garat* (1).

SECOND ARTICLE.

Les connoissances intimes de M. Suard étoient l'abbé Arnaud et l'avocat Gerbier. Le premier prix de prose remporté dans une académie de province, pour un éloge de Montesquieu, le mit en relation avec l'auteur de *l'Esprit des Loix*; il trouva auprès de Montesquieu, Helvétius et l'abbé Raynal. Ce dernier le présenta à Fontenelle; plus tard, il connut Buffon, d'Alembert, Diderot, le baron d'Holbach et Condorcet.

A mesure que Roberson faisoit imprimer en Angleterre, son *Histoire de Charles Quint*, il en envoyoit les épreuves à M. Suard; l'ouvrage et la traduction parurent en même tems. La vente de ce livre et celle de *l'Exposé succinct de la Querelle entre Hume et Rousseau* répandirent de l'aisance dans la vie de M. et de M^{me}. Suard. Il s'établit des soirées régulières entre trois ou quatre maisons où l'on s'occupoit également des lettres et du monde. Les mêmes sociétés, dans la belle saison,

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 363, l'autre de 451 pages: Prix 13 francs, et port franc, 16 francs; à Paris, chez A. Belin, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-St-Jacques, hôtel de Cluny.

se rendoient régulièrement au Moulin-Joli, chez M. Watelet ; à St-Ouen chez M. et M^{me}. Necker, à Aubonne chez M. de St.-Lambert. Les déjeûners de M. l'abbé Morellet s'établirent plus tard.

Jamais tant d'étrangers illustres n'avoient visité la France : la plupart se mêloient à ces réunions : « Tous, dit l'auteur des Mémoires, sembloient se donner rendez-vous au cabinet de M. Suard et au salon de sa femme. »

Le premier de ces grands personnages fut le baron de Gleekem, ambassadeur de Danemarck. Votre Roi, dit une femme à M. de Gleekem, est une tête. — *Couronnée, Madame*, répondit le baron. Un autre mot de lui est plus souvent cité sans que tout le monde sache qu'il est aussi de lui. On s'exaltoit à ses côtés sur l'admirable exécution d'une sonate peu expressive, et en le voyant froid quelqu'un s'écria : *Ah! si vous saviez combien cela est difficile!* — *Ah! je voudrais bien que cela fût impossible*, dit Gleekem.

L'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, avoit un autre genre d'esprit. Ce qui dominoit dans le sien, c'étoit l'imagination. « Ses accens, dit l'auteur des Mémoires, étoient sublimes quand il parloit de la Suède, de ses nuits qui sont presque des jours ; de son ciel, qu'un soleil resplendissant rend magnifique alors même qu'il ne peut le rendre doux ; de ses lacs nombreux, traversés aussi rapidement par les patins et par les traînaux que par les voiles ; de sa végétation diligente, qui commence et achève en trois mois les créations pour lesquelles il faut ailleurs à la nature des années ; des races antiques et toujours pures de sa population primitive, qui, entre le pôle et d'immenses étangs glacés, dérobent toutes les vertus et toutes les félicités de l'âge d'or aux souffles contagieux des vices et des malheurs des nations.... »

Les Mémoires sur la vie de M. Suard parlent aussi des succès de Garrick dans les salons de Paris. Touché de la reconnaissance la plus vraie et la plus vive pour l'accueil qu'il recevoit en France, Garrick regrettoit beaucoup qu'il ne lui fût pas aussi possible d'en prendre l'accent que d'en apprendre la langue. Mêlé aux acteurs de Paris, et sans autre rétribution que le plaisir qu'il auroit donné et les succès qu'il auroit pu avoir, il eût voulu jouer avec eux la comédie et la tragédie françaises. Un autre vœu de Garrick eût été que la France et l'Angleterre, pour faire un échange de leurs plus belles jouissances dramatiques, s'envoyassent de tems en tems leurs meil-

les tropes complètes
dans, et le théâtre au
jeu près dans le mè
remonos aux âmes
M. Garat, un aut
elles darantage; les
espe la même chose.

se constamment com
es gestes habituels
s'ouvrent et dans
n'avoit pas le nom
étoit, il le cor
ces ».

le métaphysicien Hu
en France, sont de
question dans ce
nre Gibbon, qui au
il lui craint les sédu
sue-propre étoit fone
ous allons offrir à
sperbe Histoire de
s sept à huit pouce
sire de Silène étoit
on appelle flûtes ;
sire du droit pût em
ment assez longs et
s saire de cinq à six
s plus gros que le po
s profondément que
s, très vils, mais t
s malheurs ; sa voix q
s avoir d'autre mo
saires ».

Les mémoires de M.
Carraccioli, ce dip
s l'Europe, étoient
soutient de l'abbé Gal
saires, qui contribue
sire de l'inoculation.
s M. Suard, qui
sable à celles qu

leures troupes complètes, et qu'on pût voir le théâtre français à Londres, et le théâtre anglais à Paris.

A peu près dans le même tems un autre anglais vint donner des émotions aux âmes tendres, c'étoit Sterne. « Jamais, dit M. Garat, un auteur et ses ouvrages ne se sont ressemblés davantage; les lire ou le voir et l'entendre, c'étoit presque la même chose..... Les traits de la figure de Sterne, plus constamment comiques que son talent, une foule de ses gestes habituels, de ses mots, étoient gravés dans les souvenirs et dans l'imagination de M. Suard; on n'en prononçoit pas le nom qu'il ne crût le voir et l'entendre; il l'imitoit, il le contrefaisoit, ce qui ne lui arrivoit guères ».

Le métaphysicien Hume, et le publiciste Smith, qui vièrent aussi en France, sont de trop graves personnages pour qu'il en soit question dans ce Journal; mais nous ne devons pas omettre Gibbon, qui auroit plus longtemps séjourné en France, s'il n'eût craint les séductions. On va voir combien peu son amour-propre étoit fondé; c'est une dame qui a fait le portrait que nous allons offrir à nos lectrices: « L'auteur de la grande et superbe Histoire de l'Empire Romain avoit à peine quatre pieds sept à huit pouces; le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène étoit posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes*; ses pieds, assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étoient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq à six pouces; au milieu de son visage, pas plus gros que le poing, la racine de son nez s'enfonçoit plus profondément que celle du nez d'un Kalmouk, et ses yeux, très vifs, mais très-petits, se perdoient dans les mêmes profondeurs; sa voix qui n'avoit que des accens aigus, ne pouvoit avoir d'autre moyen d'arriver au cœur que de percer les oreilles. »

Les mémoires de M. Garat ne s'étendent point sur le marquis de Carracioli, ce diplomate dont les bons mots, répétés dans toute l'Europe, étoient la raison rendue gaie et piquante; mais ils parlent de l'abbé Galiani, et d'un autre italien très-original, Gatti, qui contribua à répandre en France la découverte de l'inoculation. « Gatti, disent les mémoires, avoit pour M. Suard, qu'il connoissoit à peine, une amitié semblable à celles qui naissent dans l'enfance pour durer

toute la vie. Il disoit de M^{me}. Suard : *C'est la seule jolie femme dont je n'aie jamais été amoureux, et une de celles que j'ai le plus aimées.* La Philosophie et la Médecine de Gatti étoient naïves : c'est le mot par lequel les caractérisoit M. Suard; »

La part la plus forte d'éloges donnés dans les Mémoires de M. Garat aux étrangers de distinction qui vinrent visiter la France au milieu du 18^{me}. Siècle, est pour le Prince Royal de Portugal. L'auteur remonte au tremblement de terre de Lisbonne. « Dans une catastrophe sans exemple en Europe, dit-il, c'étoit beaucoup de voir avec la rapidité nécessaire les ordres qu'il falloit donner au milieu de tant de ruines qui se cachotent les unes les autres en cachant les morts et les mourans, et lorsque la terre menaçoit partout de s'ouvrir, l'Océan de tout engloutir. Un jeune homme dans la fleur de l'âge et de la beauté, comme le Renaud du Tasse, et déjà dans le plein exercice de toutes ses forces et de tout son courage, élève sa tête et ses regards sur ces ruines qui s'entassent les unes sur les autres; il s'écrie : *Suivez-moi, mes amis, allons sauver ceux qui peuvent l'être encore.* Sous les débris d'une maison, il apperçoit un vieillard dont les deux cuisses brisées et les cris lamentables n'attiroient l'attention ni les secours de personne. Aussi robuste qu'humain, le jeune homme le retire de dessous les ruines, l'enlève dans ses bras, le porte sur ses épaules à l'une des maisons de secours déjà établies. Le vieillard étoit un nègre : le jeune homme étoit un Duc de Bragance. Ce spectacle d'un Prince de la Famille Royale portant un nègre dans ses bras ; cet hommage rendu à l'humanité dans la personne d'un infortuné regardé à peine comme un homme, touche profondément les âmes glacées par la terreur, et les fortifie comme un miracle. »

Le Duc de Bragance et M. le Duc de Crillon, aujourd'hui pair de France, s'étoient rencontrés à Vienne en 1774. Arrivé à Paris, le Prince s'empressa d'aller chercher M. de Crillon à sa campagne, et il y fit la rencontre et la connoissance de M. Suard et de l'abbé de Lille : l'élection de ces deux académiciens étoit alors toute récente ; c'étoit aussi le moment où l'élégant traducteur des *Georgiques* travailloit au poëme des *Jardins*. Le Prince qui venoit de faire un long voyage commencé par le nord de l'Europe, fit connoître à l'abbé de Lille cet usage heureux des Lapons, qui, privés par la rigueur de leurs longs hivers de tout bel ombrage, et réduits à l'indigente

verdure de quelques noirs sapins, donnent au moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats, les noms d'un père, d'un fils, d'un ami, d'un hôte, et ne sentent plus ce qui manque de charme à leurs yeux, lorsqu'un charme plus doux pénètre leurs cœurs. L'abbé de Lille a fait de cet usage transformé en précepte pour tous les jardins, et en exemple pour ceux des rois, un des morceaux les plus touchans de son poëme.

« Que de hasards, dans le génie même, dit M. Garat! Il a fallu que la misère de leurs bois inspirât cette belle et pathétique idée aux habitans des glaces du pôle; qu'un Prince né sous le magnifique soleil de Lusitanie allât la voir parmi les Lapons; et qu'au retour il rencontrât à Paris le poëte qui chantoit les bois, et dont le genre avoit le plus besoin de cet épisode qui fait d'un arbre et d'un arbrisseau un père, un fils, un ami! »

Après la journée du 18 fructidor, M. Suard qui avoit à craindre la déportation comme principal rédacteur des *Nouvelles Politiques*, journal supprimé, se rendit en Suisse, chez M. Necker. Les Mémoires sur sa vie parlent d'une correspondance qui lui prenôit une partie des jours et des nuits. « C'est, dit M. Garat, tout ce que l'amour le plus tendre peut faire ressentir le plus vivement et exprimer le plus naïvement; c'est cette impatience de la passion au moindre retard d'un mot attendu, et ces transports de joie lorsque le mot arrive; ces terreurs pour des dangers qui ne menacent pas ce qu'on aime, et qui tuent celui qui les imagine; toutes ces expressions du cœur que les cœurs sensibles ont fait passer depuis longtemps dans toutes les langues, et qui semblent toujours employées pour la première fois lorsque celui qui s'en sert a besoin de toutes et qu'il en ajoute encore de nouvelles; ces formes douces, caressantes et languissantes, cette mollesse de style qu'on a appelée la grâce du sublime, et qu'on pourroit aussi appeler le sublime de l'amour: tels sont les caractères de ces lettres écrites par M. Suard à soixante ans, à une femme qui en avoit cinquante, et qui étoit la sienne..... On n'aime ainsi sa femme à soixante ans, après en avoir passé trente avec elle, que pour recevoir du ciel la récompense du soin qu'on a pris de la rendre toujours heureuse; les feux sacrés ne s'éteignent que dans la vieillesse de ceux qui ne les ont pas entretenus et nourris des vertus de leur jeune âge et de leur âge mûr. »

~~~~~

M O D E S.

Les chapeaux couleur de rose sont encore les plus nombreux; et ce n'est pas sous ce seul rapport que la mode est

constante : on assortit toujours les fleurs aux rubans ; et le haut de la passe est , comme à l'ordinaire , l'endroit où les fleurs se posent.

Au lieu de piquer , de distance en distance , des passes bouillonnées , et d'y attacher un nœud de ruban ou une fleur , quelques modistes forment des rouleaux de gaze , qu'elles font passer dans des coulans de satin , et posent ces rouleaux en long , ou en travers.

Autour de quelques chapeaux de paille blanche , une draperie de gaze unie , ou une écharpe de gaze-mozaique passe dans des coulans de paille.

Nous avons parlé des garnitures formées de coquelicots enchassés dans des marabouts ; une garniture plus remarquable , se compose de marabouts et de plumes couleur de feu , montées de manière à imiter des fleurs. Ces garnitures s'adaptent à des chapeaux de paille d'Italie.

Les fleurs des champs , le chèvre-feuille surtout et les coquelicots , sont en grande faveur. Il y a des passes dont le haut est tout couvert de chèvre-feuille. Les coquelicots se portent souvent sans mélange ; il en de même des roses.

On voit encore des coques sur quelques bonnets de lingère ; mais pour les capotes de perkale , la mode des coques de mousseline est passée ; on n'en met pas non plus au bas des robes.

La pluie a rendu depuis quelques jours , les robes de couleur plus communes que les robes blanches ; on en voit beaucoup de violettes : la garniture de quelques-unes est composée de quatre volans , placés deux à deux , et plissés à tuyaux plats. Entre le bord de la robe et les volans du bas , il y a l'espace de deux doigts ; et entre le premier et le second rang de volans , un espace moitié plus considérable.

La frange qui garnit quelques ombrelles , est terminée par des boules de la couleur de la doublure.

Coutil blanc , ou gris ; voilà l'étoffe des Pantalons. La taille des habits est encore plus haute qu'à l'ordinaire ; et le collet descend plus bas. Le cran , entre le collet et le revers , est extraordinairement petit. Les boutons jaunes sont fort à la mode , surtout les boutons unis.

~~~~~  
A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1901.

~~~~~  
Le 25 , paroîtront les Gravures de *Meubles* , 501 et 502.

1820.

Costume Parisien.

(1901)



Chapeau à demi-pied et ganse large. Habit à collet en Schall.  
Boutons unis. Pantalón de cordón.

rubans ; et le  
adroit où les  
s passes bouil-  
le fleur, quel-  
elles font pas-  
seaux en long,  
une draperie  
passe dans des  
coquelicots en-  
marquable, se  
eu, montées de  
adaptent à des  
nt et les coque-  
dont le haut est  
se portent sou-  
nets de légère;  
de des coques  
non plus au bas  
robes de couleur  
soit beaucoup de  
posée de quatre  
piats. Entre le  
espace de deux  
de volans, au  
terminée par  
dons. La taille  
e; et le collet  
revers, est ex-  
fort à la mode,

901.  
501 et 502.

JOURN.

DE

Journal paroit, avec  
deux, avec deux Grav  
un, et 36lr. pour un an

En 1802, a été com  
ales et de Voitures  
mes, 18 N<sup>o</sup>. par an. d

LA MÉD

que les Grecs étoien  
noient tout, les  
leurs héros se  
mes, en cent lieu  
ries.  
tôt comme ils rac  
geur qui avoit per  
trouva sur une m  
pendissant de lum  
rien; c'étoit Esc  
leurs spurs furent cou  
Les blessures  
dirait à ses opérati  
montré, aux parole  
ne reconnoit dans  
médecine que le hasa  
l'écrit va éclairer l'  
les mortels?  
les dieux jouent un g  
Esculape, une chi  
aussi qui nourrit  
lui a rendu récem  
Parisienne.

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures; (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

#### LA MÉDECINE ET LA VACCINE.

Que les Grecs étoient un peuple aimable! Ils personnifioient et aimoient tout, les découvertes étoient pour eux des prodiges, leurs héros se plaçoient au rang des dieux, et les femmes, en cent lieux divers, avoient des autels et des temples.

Voici comme ils racontaient l'histoire d'Esculape: « Un berger qui avoit perdu son chien et une de ses chèvres, les trouva sur une montagne voisine, auprès d'un enfant resplendissant de lumière, allaité par la chèvre et gardé par le chien; c'étoit Esculape, fils d'Apollon et de Coronis. Ses jours furent consacrés au soulagement des malheureux. Les blessures et les maladies les plus dangereuses cédoient à ses opérations, à ses remèdes, aux chants harmonieux, aux paroles magiques qu'il employoit. »

Qui ne reconnoît dans cet enfant, l'art lui-même, l'art de la médecine que le hasard fait découvrir par un chevrier, et qui bientôt va éclairer l'univers et répandre ses consolations parmi les mortels?

Les chèvres jouent un grand rôle dans l'antiquité, une chèvre allaite Esculape, une chèvre nourrit Jupiter..... Ce fut une chèvre aussi qui nourrit ma jeune sœur, et une chèvre encore dont le lait a rendu récemment la santé et la vie à l'une de nos plus jolies Parisiennes.

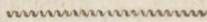


Cependant les vaches semblent, dans nos temps modernes, appelées à jouer un plus grand rôle que les chèvres.

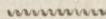
Les vaches, dit Colin-d'Harleville, *sont nos nourrices*. Tout le monde connoît l'histoire de la vache de Fénélon, la peinture et la poésie se sont emparées de ce sujet, qui leur a prêté plus de charmes qu'il n'en a reçu : il y a des traits si touchans, qu'ils perdent à être racontés avec trop d'éclat, et des vertus si pures et si modestes, que c'est montrer peu de sens et de goût que d'en parler trop et sans mesure.

C'est d'une vache que nous est venu ce préservatif précieux, qui sauve nos enfans de mille périls, et qui nous assure des générations de nymphes toutes plus belles les unes que les autres. Si leur teint est toujours uni désormais, il faut en même temps que leur cœur soit bon et simple. Car quel seroit notre malheur si tant de charmes, conservés par un art divin, ne devoient servir qu'à des coquetteries et des perfidies ! Oh ! non, cela n'est pas possible ; la vaccine est un double bienfait, et s'il n'y a plus à craindre avec elle de trouver des visages difformes et hideux, il n'y a plus de même à redouter de rencontrer des âmes fausses et dissimulées.

Si nous avons un peu d'imagination, nous ferions de cette découverte l'objet du tableau le plus gracieux. Auprès de la nouvelle Io, dont les formes seroient élevées jusqu'à l'idéal, on verroit une jeune fille, une vierge, resplendissante de fraîcheur et de beauté ; l'heureux Jenner ou plutôt un génie à sa place, s'approche d'elle en frappant les airs de sa voix mélodieuse, et le mystère de leur union sacrée est dérobé par un nuage aux yeux des profanes !.....



L'auteur de l'ouvrage intitulé *la Nymphe Écho*, dont nous avons donné un extrait le 30 avril dernier, est M. Alphonse Niquevert, peintre d'histoire et de paysage, qui a obtenu une médaille d'or au dernier salon.



Depuis longtems on cherche le meilleur procédé pour le numérotage et les inscriptions des rues. L'Athénée des Arts vient de décerner une couronne et une médaille à M. Luton, qui croit pouvoir employer avec avantage de petites plaques de verre peint en émail, chacune portant une lettre, et réunies dans le même cadre, comme des caractères d'imprimerie.

Les jeunes gens o  
ne se manche de na  
d'heureux, se noire  
à baguettes d'or mou  
travaite. Ils pass  
peu pomponner le mi  
comme faisoit Socrate  
opés ni moins frive  
« Si vous êtes laid  
vu ; si vous êtes b  
né par le vice. »

Vouï le moment  
nagerie que la rigu  
en désirent, peuv  
criste et pépiniérist  
sont-Roch.

On trouvera chez l  
à Floride, en pot

La glace d'une imm  
ma, étoit destinée  
Les jours derniers  
chez MM. Mat  
n. 6, voir des me  
Nous en avons rem  
nations en bronze  
né en velours par  
criste, fond de sa  
nature en acajou, a  
Comme nous n'avon  
que ces meubles  
tion. Les étoffes on  
cristes de Paris. Les  
ous et de satin, avec  
Il y a des cheminées  
criste doré, des cons  
cristes, de lustres et  
Comme tous les dess  
péd.

Les jeunes gens ont maintenant de petites glaces rondes avec un manche de nacre pour se nettoyer les dents, se friser les cheveux, se noircir les sourcils; ils ont des miroirs garnis de baguettes d'or moulu, pour se faire la barbe et pour mettre leur cravatte. Ils passent des heures entières à se regarder et à se pomponner le matin; et cela donne l'envie de leur dire comme faisoit Socrate aux Athéniens, qui n'étoient ni moins coquets ni moins frivoles:

« Si vous êtes laids de visage, corrigez votre laideur par la vertu; si vous êtes beaux au contraire ne souillez pas cette beauté par le vice. »

Voici le moment de remplacer les plantes de serre et d'orangerie que la rigueur de l'hiver a fait périr. Les personnes qui en désirent, peuvent s'adresser à M. Laurent, grenetier-fleuriste et pépiniériste, rue Saint-Honoré, n°. 301, vis-à-vis Saint-Roch.

On trouvera chez lui, entr'autres nouveautés, des Rosiers de la Floride, en pot.

La glace d'une immense volume, dont nous avons parlé le 15 mai, étoit destinée pour une Cour du Nord.

Ces jours derniers, plusieurs personnes de distinction sont allées chez MM. Mathias frères, rue des Fossés-Montmartre, n. 6, voir des meubles qui ont la même destination.

Nous en avons remarqué quatre: un tout blanc, avec des applications en bronze doré; un autre ponceau, fond satin, broché en velours pareil; le troisième bleu et argent; et le quatrième, fond de satin jaune, broché en velours cramoisi, monture en acajou, avec des applications de bronze doré.

Comme nous n'avons vu ni lits, ni secrétaires, nous présumons que ces meubles doivent orner des pièces de grande réception. Les étoffes ont été exécutées à Lyon sur des dessins envoyés de Paris. Les draperies pour toutes les pièces, sont de damas et de satin, avec des franges analogues.

Il y a des cheminées en marbre, avec des applications de bronze doré, des consoles toutes dorées, et beaucoup de candélabres, de lustres et de pendules.

Comme tous les dessins ont été faits exprès, l'ensemble est parfait.

## LE BOSQUET.

ROMANCE.

AIR : *Celui qui sut toucher mon cœur.* (Tyrolienne.)

Dans ce bosquet silencieux ,  
S'écoula mon heureuse enfance ;  
L'amour vint sourire à mes vœux ,  
Dans ce bosquet silencieux.

Du premier objet de mes feux ,  
J'y reçus un mot d'espérance ;  
Là , j'obtins de tendres aveux  
Du premier objet de mes feux.

Non loin de ces flots écumeux ,  
Je sus vaincre sa résistance :  
Je goûtai le bonheur des Dieux ,  
Non loin de ces flots écumeux.

Sous ces ombrages amoureux ,  
Des grands je brave la puissance :  
Je finirai mes jours heureux ,  
Sous ces ombrages amoureux.

Auguste MOUFLE.

## LA GALETTE.

M<sup>mes</sup>. S<sup>\*\*</sup>, qui se proposent, avant la fin de mai, de retourner aux champs où elles ont coutume de passer la belle saison, parloient souvent des excellentes galettes qu'elles faisoient en province. Pour rendre leur société juge de la qualité du mets, il fut résolu qu'à la première soirée de boston, ces dames mettroient la main à la pâte, et au lieu de brioche, nous feroient servir une galette.

Dès-lors, la pâtisserie devint un sujet intarissable; on ne parla plus que de fine fleur, œufs frais, beurre frais.

Enfin le bienheureux jour arriva. Ces dames s'adjoignirent pour l'exécution de leur chef-d'œuvre, trois demoiselles charmantes, ayant les plus belles mains du monde. On mit à cela tout le mystère d'un sacrifice à Cérès. La cuisinière n'entra point dans la salle à manger, où le mets précieux devoit être apprêté; car on vouloit en avoir toute la gloire.

LA QU  
Vous, dont l'esp  
Dites-moi, s  
A quel tems  
D'un verbe

C'étoit vraiment un spectacle curieux que celui que présentoient cinq dames charmantes, les bras nus jusqu'au des du coude, et faisant tour-à-tour preuve de zèle et d'adresse. L'une rouloit la pâte dans un sens, l'autre dans le sens contraire. Celle-ci craignoit que la galette ne fût trop feuilletée, celle-là qu'elle ne devint mate; il s'élevoit des craintes non moins fondées sur la quantité de sel, sur le degré de cuisson; que sais-je?

Le cœur des trois jeunes demoiselles battoit de crainte que la chère galette ne fût manquée. Peut-être auroit-on dû consulter le *Cuisinier Français*, disoit la plus jeune; il n'est pas prudent de se hasarder ainsi, et il est toujours bon de prendre des conseils.

*Mais il n'étoit plus tems*; les œufs étoient cassés; et déjà l'on ne songeoit plus qu'à dorer la surface arrondie de l'appétissant gâteau.

Enfin, on l'emporta pour le mettre au four; tous les yeux l'accompagnèrent le plus loin qu'il fut possible. On regrettoit de ne pouvoir suivre ses destinées. Le four aura peut-être été trop chauffé; la galette sera mal placée! on se met au boston en attendant que le cher gâteau revienne.

Les pendules sonnent dix heures; la galette est apportée comme en triomphe; sa dorure est du plus bel éclat, son parfum exquis; on la mange des yeux; les parts sont faites également, et chacun prend le morceau triangulaire qui lui est présenté.

Pour dire vrai, je déclare que rien ne se peut imaginer de plus coriace et de plus acré. Personne n'alloit vite en besogne; vous eussiez dit qu'on savouroit la galette avec délices; il étoit déjà question de vers à sa louange.

Cependant quelqu'un demande de l'eau sucrée; inutile remède; la soif, le mal d'estomac se manifestoient de toutes parts; il fallut faire du thé. Mais voyez jusqu'où va la galanterie française! personne n'osa dire à ces dames que leur galette étoit tant soit peu lourde et trop salée. Je crois même qu'en partant, je m'écriai comme beaucoup d'autres: la bonne chose qu'une galette!

J. P.

~~~~~  
LA QUESTION RÉSOLUE.

Vous, dont l'esprit est sans pédanterie,
Dites-moi, savante Emilie,
A quel tems d'un verbe charmant,
D'un verbe qui fait mon tourment,

Du verbe *Aimer*, est cette phrase :

Aimer sans être aimé? — Monsieur, sans périphrase,
Si je vous ai bien entendu
Ce tems là, c'est.... un tems perdu!

DE ST. A.

« Une femme qui n'avoit que trop connu elle-même les passions dont elle devoit être la proie et la victime, et qui avoit observé celles des autres avec l'intérêt d'un cœur tendre et la finesse d'un esprit attentif, assignoit aux plus longues un lustre de vie seulement. Tout, dans les âges peu assortis, concourt à les rendre plus courtes encore. Il est bien fugitif ce moment de la vie des deux sexes où tous les avantages, toutes les supériorités sont du côté de la femme qui a quelques années de plus; et bientôt les années ne semblent plus s'avancer du même pas dans l'une et dans l'autre. La beauté et la grâce, perfections si délicates, et attribut du sexe le plus faible, s'altèrent aisément; la force, attribut essentiel de l'homme, croît et s'augmente jusqu'aux deux tiers d'une vie bien conduite.

« Les inégalités de l'esprit se multiplient, s'il est possible, dans un plus grand rapport encore. La femme dont tous les trésors se forment si vite, et qui gagne tant à les préserver de toute atteinte, avoit besoin de tout ce que l'intelligence peut avoir de plus précoce; elle est encore dans l'enfance, et elle a déjà tous les pressentimens de toute sa vie; son innocence même l'aide à tout deviner; mais, hors de certains intérêts de son existence comme femme, tout dans la nature et dans la société, est pour elle bien peu de chose; et là s'arrêtent communément ses progrès. L'homme, au contraire, qui peut gagner autant qu'il peut perdre en se jetant un peu étourdiment au milieu de tous les hasards de la vie, observe mal très-longtemps, parce qu'il observe sans beaucoup de crainte; mais au premier faisceau de lumière, tout se démêle à ses yeux; tout ce qu'il voit se transforme en principes féconds. Qui ne croiroit que l'homme doit être fier de tant de prééminences qu'il acquiert sur sa compagne! Il en est malheureux; il n'en est pas une qui n'enlève quelque chose à son bonheur. Ce n'est pas le moindre enchantement d'un homme qui a plus de tendresse que d'orgueil, d'être à la fois éclipsé et éclairé par celle qu'il aime, de ne réfléchir que la lumière qu'il reçoit d'elle. »

Nous avons tiré ce passage des *Mémoires sur la Vie de*

l'ind (r). A l'âge
P^r de Kr..., q
des Mémoires.
M Panckouke avoi
chez M. de Bu
approuva une u
de a avoit pas enco

Pou

Tu dont la
Crois-tu, mor
Tu honnête rim
Vient charger e
Va! ne pre
Ce fidèle por
— De nom
Çi-git qui f

Dans le Numéro du
monstancie, lisez

l'indessence de savo
nos: 3 francs le flac
Hôtel-de-Ville, 1

Les chapeaux de pa
nieres, avec un rui
qui dont les pointes
bien avec une courc

Deux volumes in-8^e
et port franc, 16 f
rue des Malauris

M. Suard (1). A l'âge de vingt ans, *M. Suard* s'étoit attaché à *M^{me}. de Kr....*, qui en avoit vingt-cinq. « L'amour, dit l'auteur des Mémoires, ne s'envola point; il s'éteignit. »

M. Panckoucke avoit donné son consentement au mariage de sa sœur chez *M. de Buffon*; ce fut chez *M. Necker* que *M^{me}. de Kr....* approuva une union qui promettoit le bonheur à celui qu'elle n'avoit pas encore cessé de regretter.

~~~~~  
ÉPITAPHE

*Pour un ami de la vérité.*

Toi dont la cendre ici repose,  
Crois-tu, mon cher, qu'en haine de la prose  
Un honnête rimeur, qui jamais ne mentit,  
Vient charger ce tombeau de vers à ta louange?  
Va! ne prends pas ainsi le change,  
Ce fidèle portrait à ton ombre suffit:  
— De nom, de stature et d'esprit,  
Ci-git qui fut toujours petit.

DURONCERAY.

~~~~~  
Dans le Numéro du 20 avril, page 172, ligne 32, au lieu de: *inconstance*, lisez *circonstance*.

~~~~~  
*Quintessence de savon turc*, pour les bains et la toilette des dames: 5 francs le flacon, chez *M. Guilaine*, coëffeur, place de l'Hôtel-de-Ville, n. 33, à côté de la Tourelle.

~~~~~  
M O D E S.

Les chapeaux de paille d'Italie se portent garnis de deux manières, avec un ruban qui fait le tour de la forme et un nœud dont les pointes viennent aboutir au bord de la passe, ou bien avec une couronne de coquelicots, surmontée d'autant

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 363, l'autre de 451 pages: Prix 15 francs, et port franc, 16 francs; à Paris, chez A. Belin, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-St-Jacques, hôtel de Cluny.

de marabouts qu'il y a de fleurs. Ordinairement le ruban est de couleur paille ; quelquefois c'est un ruban rayé.

Parmi les rubans nouveaux, on distingue le ruban *résille*, et le ruban *sable d'Égypte* ; l'un et l'autre ont de larges raies sur les bords. Malgré sa légèreté, le ruban *résille* n'est point sujet à se friper ; son tissu est formé de soie grenadine retorse ; les modistes l'emploient ; et l'on en fait des ceintures. Les fonds sont : rose, lilas, bleu-de-ciel, bleu-raimond, paille, citron, ponceau, réséda, caroline, pistache, vert, pensée, gris, amarante ; quant aux bandes ou raies larges, l'énumération seroit trop longue.

Les rubans sable d'Égypte peuvent, comme les précédens, se marier avec les étoffes de fantaisie, parce que non-seulement les bandes, mais les fonds réunissent une grande variété de couleurs. Les sables que les papetiers vendent pour mettre sur l'écriture, peuvent donner l'idée de ces fonds, en supposant qu'ils aient été mêlés.

La garniture de beaucoup de chapeaux de paille blanche, est un énorme touffe de coquelicots. Sur d'autres, c'est un semé d'épis et de marabouts.

Les fichus que l'on nomme sautoirs, se portent souvent en cravate ; il y en a beaucoup en gaze *iris*. Sans parler des franges qui tranchent, un fichu *iris* réunit quatorze dispositions de couleurs ; et dans chaque disposition, il y a quatre ou cinq couleurs ; de là le nom d'*iris*.

M. Hyppolite, coëffeur de S. A. R. M^{me} la Duchesse de Berry, est sur le point de partir pour Londres, où il doit travailler aux modèles de coëffures de cour pour le sacre prochain ; son absence ne sera que d'un mois.

Depuis le commencement de la semaine, on voit des redingotes de bouracan gris, à taille haute et collet long ; elles sont garnies de boutons pareils.

~~~~~

À la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1902.

~~~~~

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

*de gaze garni de
cette robe de perles
à plus de 1000*

1820.

Costume Parisien.

(1902.)



Chapeau de gaze, garni de crevés en rubans et d'un paquet de coquilleots et d'épis. Robe de percale, busquée et garnie de volans et entre-deux plissés à plus vends. Ceinture de crêpe chiné.

nt le ruban est
yé.
e ruban risille,
de larges rais
ille n'est point
adine retorse ;
ures. Les fonds
aille, citron,
e, gris, ama
teration seroit

es précédens,
ue non-seule-
grande variété
pour mettre
s, en suppo

blanche, est
est un semé

souvent en
parler des
orce disposi-
il y a quatre

Duchesse de
, on il doit
ur le sacre

oit des redin-
long ; elles

02.

dressé, port
n.º 1. Les

JOURN

DE

Le Journal parait, avec
deux, avec deux Grav
et, et 36 fr. pour un an

Le 1802, a été com
mises et de Voitures
mes, 18 N^o. par an. 1

mand devoit rē
au boulevard, im
arroit toujours ve
si si tendre pouvoi
l'autre soir enfin, à
le roula qui me qui
placer droit en fa
l'on aperçues, en ch
est toujours à cette
en. Regarde, vis-t
est? L'une est la m
vraiment.

elles ont toujours c
ment le blanc, q
depuis quelques jo
cette couleur est char
le connu autrefois
est une nuance
son tapis, tout d
dans le lit est ene
nuance, plus sûre,
blanc, si l'on vouloit

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

LES ROBES LILAS.

Armand devenoit rêveur et pensif, je ne pouvois plus le retenir au boulevard, impossible de le faire entrer au spectacle, il tournoit toujours vers les Tuileries, et j'ignorois quel penchant si tendre pouvoit l'y conduire.

L'autre soir enfin, à peine y faisons-nous les premiers pas ; que le voilà qui me quitte le bras, il court, il se précipite et va se placer droit en face de deux belles personnes qu'il avoit de loin aperçues, en chapeau de paille et en robe lilas.

C'est toujours à cette heure-ci, me dit-il, que je les rencontre. Regarde, vis-tu jamais deux physionomies plus aimables ? L'une est la mère et l'autre la fille, on les croiroit sœurs vraiment.

Elles ont toujours des robes pareilles. Quelquefois elles choisissent le blanc, quelquefois elles sont en vert tendre ; mais depuis quelques jours, c'est le lilas qui a la préférence, et cette couleur est charmante en effet.

J'ai connu autrefois une dame qui étoit vouée au gris de lin, c'est une nuance à-peu-près pareille. Son lit, ses fauteils, son tapis, tout dans sa chambre étoit gris de lin.

Mais le lilas est encore plus joli. C'est une couleur plus prononcée, plus sûre, et du choix qu'on en a fait, on pourroit bien, si l'on vouloit, tirer le plus doux agure.



Je tirois mon ami par le bras , et je faisais tout au monde pour l'entraîner au pied d'un autre arbre ou même l'emmener à l'Opéra-Buffera, où nous avions des places gardées; mais toute mon éloquence fut vaine, il demeura sur sa chaise jusqu'après la retraite battue, et il ne sortit du jardin qu'en soupirant, suivant long-temps encore dans la rue la voiture qui emportoit les deux belles et les robes lilas.

**

Tous les jardins publics ont été ouverts sous d'heureux auspices; mais celui de Tivoli a conservé la prééminence. S. Ex. l'ambassadeur de Perse, qui se montre peu, a assisté à deux de ses fêtes.

Les livraisons 4, 5, 6, 7, 8 et 9 des LEÇONS DE FLORE, que publie M. Ch. Panckoucke (rue des Poitevins, n. 14), ont paru successivement et répondent aux premiers cahiers, par l'intérêt du texte et la bonne exécution des planches.

C'est tout-à-fait un ouvrage de dames.

Derrière les grillages, le long de la première maison du boulevard de Gand, on a mis des fleurs qui répandent l'odeur la plus suave et qui font le meilleur effet.

On reprochoit à l'un de nos orateurs de s'habiller trop en petit-maitre.

Souvenez-vous, répondit-il, de Démosthènes, qui quoique fort âpre dans sa parole, étoit fort coquet dans sa mise, et se piquoit d'avoir le plus beau linge de tous les élégans d'Athènes.

Nous avons vu, rue Taitbout, n. 8 bis, des éventails qui viennent de Chine même, dans leur étui. Pour vingt ou trente francs, une Parisienne peut se donner de petits airs de femme de Mandarin.

Notre GALERIE FRANÇAISE DE FEMMES CÉLÈBRES n'étoit encore composée que de sept Numéros: nous venons d'en publier quatre: ce sont les *Portraits d'Isabeau de Bavière, de*

des ses suivantes
de Charles VI.

On voit dans les
sculptures qui firent d'
ciment fait comme
des plus grandes
le prédicateur céleste
mole, réussit à faire
après son départ, l'
complément.

Une des quatre
se portent encore n
à l'abri de l'inon, aj

Dans la coiffure
es cornes proviennent
à la forme d'un e
est par derrière; et
dans bas que celui
est donc point u
de quelques-uns d

Quant aux robes,
est plus longue q
à la famille des Ur
caré, qui ressembl
stances, si les an

On employoit alo
coiffure d'Isabeau de
dame de la famill
quoiqu'aussi l'ermi
des robes, mais ex
manches, qui recony
qui descendoit aussi

A en juger par l
robes, les femmes
des quelques minia
capes, des cheveu
étaient.

Chaque portrait e
mer qui paraîtra, est
aux revencendrous aux

deux de ses suivantes et d'une dame de la famille des Ursins ; sous Charles VI.

On voit dans les quatre coëffures des dames de la Cour ; ces cornes qui firent dire à l'annaliste Paradin , que les femmes avoient fait comme les limaçons , « lesquels relèvent leurs cornes plus grandes que devant , quand le bruit est passé. » Un prédicateur célèbre qui avoit tonné contre la nouvelle mode , réussit à faire porter des coëffures plus basses ; mais après son départ , les femmes coquettes se dédommagèrent amplement.

Une des quatre coëffures est pyramidale comme celles que portent encore maintenant les femmes du pays de Caux : un fichu de linon , ajusté autour , forme des cornes de chaque côté.

Dans la coëffure d'Isabeau de Bavière et d'une suivante ; les cornes proviennent d'un gros bourrelet d'étoffe brocardée , qui a la forme d'un cœur. Sur ce cœur est posé un voile qui pend par derrière ; et , chose très-remarquable , ce voile tombe moins bas que celui de la suivante. La longueur des voiles n'étoit donc point une marque de dignité , comme l'ont prétendu quelques-uns de nos historiens.

Quant aux robes , la queue d'Isabeau de Bavière est du double plus longue que celles de ses suivantes et de la dame de la famille des Ursins. Cette dame a un bonnet à fond large et carré , qui ressembleroit beaucoup au *bavolet* des femmes de Contances , si les angles étoient moins aigus.

On employoit alors les perles et les pierres de couleur : la coëffure d'Isabeau de Bavière , son manteau , et le bonnet de la dame de la famille des Ursins , en sont ornés. On employoit aussi l'ermine , non-seulement à border les manteaux et les robes , mais encore le *surcot* , espèce de par-dessus sans manches , qui reconvroit le corsage de la cotte , ou robe , et qui descendoit aussi bas que le busc qui est en usage maintenant.

A en juger par les quatre portraits dont nous venons de parler , les femmes n'auroient point porté de cheveux ; mais dans quelques miniatures du même temps , on voit près des tempes , des cheveux lisses , qui vont se perdre sous le bonnet.

Chaque portrait coûte , à notre bureau , 2 francs. Le premier qui paraîtra , est celui de M^{me}. de Sévigné. Bientôt après , nous reviendrons aux costumes des règnes de Charles VI et de

out au monde
re l'emmenet
gardées ; mais
ur sa chaise
jardin qu'en
la voiture qui

**
ous d'honneur
préeminence.
Peu , a assisté

SS DE FLORE ;
vins , n. 14)
miers cahiers ,
planches.

ère maison du
candé l'obac

abiller trop en

s , qui quoique
is sa mise , et
is les élégans

éventails qui
ingt ou trente
us de femme

BRES n'étoit
ins d'en pe-
Bavière , de

Charles VII : trois portraits de ces règnes sont gravés ; on les colorie ; ils paroîtront le même jour.

~~~~~  
A M<sup>me</sup>. CONSTANCE DE L\*\*\*.

*Air :*

Au temps de la chevalerie  
Où l'infidèle étoit félon ;  
Où l'inconstance étoit bannie ;  
Tout chevalier, de votre nom  
Eût fait sa devise chérie.  
Constance, amour, fidélité,  
Se juroient pour toute la vie  
Aux pieds d'une seule beauté.

Mais las, dans le siècle où nous sommes  
Les femmes disent chaque jour :  
On ne trouve plus chez les hommes  
Fidélité, constance, amour.  
Moi, je soutiens que c'est folie,  
Et que l'on peut, facilement,  
Pour vous, quittant femme jolie,  
A la beauté rester constant.

DE ST. A\*\*\*\*.

~~~~~  
LES DÉTAILS DE MÉNAGE.

Il faut quelquefois compter avec soi-même, et mettre ses affaires à jour.

Voyons, ouvrons notre registre, et réglons les mémoires du mois.

J'ai trente ans, ma femme en a vingt : nos âges sont fort bien assortis. Elle est fraîche, et je suis robuste ; nous devons de jolis enfans à l'Etat, mais il faut leur assurer quelques rentes, et pour cela nous ne pouvons mettre dans notre conduite trop de mesure et d'économie.

1^o. Voici d'abord pour la table des maîtres :
20 fr. par jour. 600 fr.

C'est une table fort ordinaire, à deux couverts, quelquefois trois, pour un ami, pour une amie, qui passent la journée avec nous : potage, bœuf, entrées

toujours fraîches , rôti , salade , légumes , crème ou gâteau . Puis quelques assiettes de dessert , un peu de café , jamais de liqueur .

2°. Blanchissage . — Je ne porte jamais que des gilets blancs . Je mets une chemise tous les jours , quelquefois deux , quand je dîne en ville ; cravates de même , et mouchoir de poche *idem* . Ma femme est d'une grande délicatesse sur les garnitures de ses robes , sur le repassage de ses collerettes ; un pli de travers la fait sauter , il lui faut des bas le matin , des bas le soir , un bonnet toutes les nuits avec le fichu de l'Inde ou de Nismes par-dessus , puis des camisoles sans nombre et des rideaux , et le linge ouvré , et les tabliers de ses femmes , et des cornettes , et des dentelles : nous n'en sommes pas quittes tous les mois pour dix louis

240

3°. Cirage des bottes , frotteur , coëffeur et moustaches postiches pour les jours où l'on veut se donner un air martial

150

4°. Toilette de *Monsieur* , toilette de *Madame* : nous réglons en masse , et nous mettons de côté tous les mois pour cet objet un billet de 500 fr . ; cela fait deux mille écus par an : nous ne sommes coquets ni l'un ni l'autre , encore faut-il avoir des habits qui ne soient pas râpés , des robes qui ne soient pas fripées . Le partage se fait suivant la faiblesse des sexes : un tiers pour le mari , deux tiers pour la femme . On ne croirait pas une chose , c'est qu'une des plus fortes dépenses de ma belle est en caleçons ; elle en fait faire par douzaines , et elle ne monte pas une fois à cheval , elle ne rentre pas du bal ou du bain que ses pauvres caleçons ne soient en loqués ; elle a une ouvrière exprès à demeure pour l'en entretenir . Les mouchoirs brodés à jour , brodés en couleur , brodés de mille façons , sont fort chers aussi ; mais enfin tout cela pourtant se renferme dans nos

500

5°. L'appartement est fort modeste , et y compris les contributions , on s'en tire par année pour mille écus , et par mois

250

Il y a chambre pour *Monsieur* , chambre pour *Madame* , chambre pour les enfans futurs , bibliothèque , salon de compagnie , n'oublions pas la salle à

rés ; on les

ltre ses

émoires

ont fort

ous de

s notre

500 fr.

manger en stuc, vestibule à colonnes, cuisine spacieuse à dix fourneaux, comme si nous étions gourmands, cave au bois, cave au vin, grenier, chambres de bonnes, cabinets de tous côtés, armoires, bûcher, boudoir, cabinet de bains, et sur-tout lieux à l'anglaise.

| | | | |
|--|---------|---|-----|
| 6°. Gages de domestiques mâles et femelles, par mois | 200 fr. | } | 500 |
| Quant à leur nourriture, en y ajoutant les gaspillages et autres menus frais, cela va bien au double des gages; mais pour ne pas exagérer, je ne porte que | 300 | | |

| | |
|---|-----|
| 7°. Spectacles pendant l'hiver, et parties de campagne durant l'été, calèche pour les jours de Lonchamp et chevaux de main pour quelques fêtes, coupés pour les visites et boguey d'emprunt pour les courses du matin, cela se compte par semaine et ne demande guères que 80 francs, ou par mois | 320 |
|---|-----|

| | |
|--|-----|
| 8°. Il y a le bois dont nous ne faisons pas à la vérité une grande consommation pour nous, parce que nous ne sommes pas frileux, mais nos bonnes chauffent tout rouge, quoiqu'elles en disent, pendant huit mois, leur pièce de travail, à trois voies par mois, l'un dans l'autre, été comme hiver, c'est, à 40 francs, bois neuf, scié et rentré | 120 |
|--|-----|

| | |
|--|-----|
| 9°. Il faut mettre pour renouvellement de meubles, quand on n'est pas sur ce point très-difficile, à-peu-près par mois | 160 |
|--|-----|

| | |
|---|-----|
| 10°. Viennent ensuite les frais imprévus, les petits voyages de Rouen, de Lyon ou de Bordeaux, pour affaires pressées, les fantaisies, les caprices qu'on reprime bien autant qu'on peut; mais que l'on ne sauroit pas toujours vaincre, les achats de livres, de gravures, les abonnemens aux journaux; on n'en est pas quitte, par mois, pour | 400 |
|---|-----|

| | |
|------------------------------|-------------|
| Le total s'éleve à | <u>3240</u> |
|------------------------------|-------------|

C'est par année 38,880 francs; or, nous n'avons que 30,000 livres de rentes, et il faut penser à la réforme.

Il y a bien d'autres maisons à Paris, où comme dans la

en, en dépense plu
 ter, on ne rencont
 plus autre exemple,
 après moi? ils pour
 l'équilibre.
 nous avons un peu
 usiques, nous n'a
 nous contenteron
 nous, nous espérons
 pendant les deux boute
 Eau à
 dans, le flacon.
 rue d'Argenteuil
 de
 se-solement cette
 de les genives.
 les coiffures de pre
 nte à la ville; p
 la passe est gran
 chaque côté du fr
 tres-épaisses: l
 es légères font,
 percale. Les cap
 rose; et les ne
 de la calote, pro
 de gaze. Ces ca
 couches, qui forme
 du transparent
 plissée à plus r
 ordina
 troncée; qu
 le reste de la pas
 aussi, il est plus
 n'est plus, c

nôtre, on dépense plus qu'on n'a. Aussi crie-t-on toujours misère, on ne rencontre que des riches mal aisés. Que n'imitent-ils notre exemple, que ne comptent-ils avec eux-mêmes tous les mois? ils pourroient faire des réductions qui rétabliraient l'équilibre.

Nous irons un peu plus à pied, nous retrancherons sur les domestiques, nous n'achèterons point de romans nouveaux, nous nous contenterons de nos classiques; et avec cette modération, nous espérons pouvoir à la fin de l'année, joindre sagement les deux bouts.

EVARISTE et CLÉMENTINE C*.

Eau de la Belle Gabrielle.

3 francs, le flacon, chez M. Gaffet, parfumeur-distillateur, rue d'Argenteuil, n°. 31, et à sa fabrique, même rue, n°. 23.

Non-seulement cette eau parfume la bouche, mais elle fortifie les gencives.

M O D E S.

Les coëffures de présentation sont moins basses qu'on ne les porte à la ville; pour les chapeaux, c'est le contraire; moins la passe est grande, plus ils sont distingués.

De chaque côté du front, on porte toujours des touffes de cheveux très-épaisses: les anneaux doivent être réguliers.

Les lingères font, cette année, autant de capotes en gaze qu'en perkale. Les capotes de gaze ont presque toutes un transparent rose; et les nœuds sans bouts qui forment guirlande autour de la calote, proviennent d'un ruban rose, cousu à une bande de gaze. Ces capotes sont entièrement recouvertes de plis couchés, qui forment une double épaisseur, et adoucissent la teinte du transparent; on les borde de deux ou trois bandes de gaze, plissée à plis ronds. Le bord des capotes de perkale reste nud pour l'ordinaire; pour l'ordinaire aussi, la passe est entièrement froncée; quant au fond, il est ordinairement froncé comme le reste de la passe, et arrondi en champignon; quelquefois aussi, il est plissé en soufflet.

Le rose n'est plus, dans les magasins de modes, la couleur

dominante. On employe beaucoup de gaze blanche, et quelquefois de la gaze jaune-paille, du crêpe bleu-de-ciel, du crêpe citron, et du crêpe écossais. Ce dernier a le grain du crêpe de la Chine.

Quelques modistes bordent avec une tresse de paille jaune de larges rubans de satin blanc, pour former la garniture des chapeaux de paille d'Italie. On voit des fleurs de grenadier sur quelques chapeaux de paille blanche.

La garniture de quelques robes de percale consiste en trois volans de percale, brodés à jour, ainsi que les entre-deux. Il n'y a point de tulle dans les jours; et les entre-deux sont de percale.

Le nombre des robes de soie, garnies de bandes détachées et plissées comme un jabot, est devenu considérable. Au haut des manches, ce que l'on nomme jokeni, est plus étroit qu'à l'ordinaire. Communément on plisse le corsage horizontalement.

Un de nos principaux marchands de soieries vient de faire fabriquer sur les métiers à rubans, des sacs écossais, qui se trouvent fermés par le travail du métier, et qui, par conséquent, n'ont pas de couture. Ces sacs se montent à l'anglaise; il y a dans les coulisses des rubans écossais de la même disposition que le sac.

La pluie n'a pas empêché les redingotes de bouracan de se multiplier; on les porte de différens gris. Les bottiers comptent sur la mode des bottines de buffle, et les cordonniers sur celle des souliers gris; car on en voit dans quantité de boutiques.

Pour les petits garçons, il y a des vestes de nankin, qui ont de petites basques comme un habit d'amazône: les boutons sont de soie, et en pointe. Un galon blanc recouvre les coutures extérieures. Le chapeau est de paille jaune lisse.

M. Albin, coëffeur, vient de transférer son établissement, de la rue St-Honoré, n°. 372, à la rue Castiglione, n°. 4.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1903.

~~~~~

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n°. 1. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

Chapeau de gris de N...
à la plus grande de

1820.

Costume Parisien.

(1903.)



Chapeau de gros de Naples, garni de blonde et de tulle. Robe de gros de Naples, garnie de bandes plissées comme un jabot. Le corsage français.

che, et quel-
ciel, du crêpe
grain du crêpe
de paille jaune
a garniture des
e grenadier sur
insiste en trois
entre-deux. Il
e-deux sont de
odes détachées
rable. Au haut
us étroit qu'à
horizontale-
vient de faire
ssais, qui se
par consé-
à l'anglaise;
même dispo-
ouracan de se
tiers comptent
niers sur celle
le boutiques.
nankin, qui
zône: les bou-
c recouvre les
une lisse.
établissement,
lione, n.° 4.
903.
adressé, port
e, n.° 1. Les

(Vingt-

JOURN

DE

Le Journal parait, av
1815, avec deux Gra
m. et 36 fr. pour un a

En 1802, a été con
mises et de Voiture
ans, 18 N°. par an.

Deux nouveautés c
n d'entr'elles seul
est appelé du juyen
et de se voir conda
plus de *l'Artist*
de Vandeville et le
et un mois; rien de
des *Ermite St.-A*
En attendant de g
est deux bluettes
Tide; dans la se
Eléonore, qui

Pour mettre la mo
quelques dames se so
ou de levantine
filas rose ou bleu

Les Bouffes sont u
peuvent y aller. C
autres théâtres; à
toute les actes d'une r
ment robuste po

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



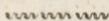
Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

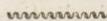
Onze nouveautés ont été jouées dans le courant de mai; cinq d'entr'elles seulement ont réussi. *La Dame Noire*, qui avoit appelé du jugement rigoureux du public, a eu la douleur de se voir condamner une seconde fois. On espère beaucoup plus de *l'Artiste Ambitieux*, qui lui succède à l'Odéon.

Le Vaudeville et les Variétés n'ont pas été fort heureux pendant ce mois; rien de bien remarquable n'a paru à ces théâtres; où *les Ermites St.-Avelle* vont s'établir.

En attendant de grands mélodrames, la Porte-St.-Martin a offert deux bluettes, *les Epauettes de Grenadier* et *Levez la Toile*; dans la seconde pièce, brille une jeune actrice, M^{lle}. Eléonore, qui joue et chante très-agréablement.



Pour mettre la mode d'accord avec l'intempérie de la saison, quelques dames se sont avisées de substituer aux mantilles de satin ou de levantine, des mantilles de dentelle, doublées de taffetas rose ou bleu clair.



Les Bouffes sont un spectacle charmant; les gens du bon ton peuvent y aller. On commence de trop bonne heure aux autres théâtres; à 7 heures la toile est levée, et l'on multiplie les actes d'une manière fatigante; il faut avoir un tempéramment robuste pour y résister. Autre chose: on a la manie-

de tout écouter ; et c'est tout au plus si les *amateurs* permettent que l'on toussé ou qu'on se mouche ; tandis qu'aux Bouffes , c'est à merveille. On ne commence qu'à 8 heures un quart ; il n'est pas besoin de presser le dîner pour se trouver à l'ouverture. On ne donne qu'un ou deux actes, on ne chante que cinq ou six airs, et l'on sort de là assez frais pour pouvoir encore aller passer la soirée quelque part.

Sous le règne de Louis XIV, on ne cachetoit point les lettres comme maintenant. Nous avons sous les yeux plusieurs lettres de la princesse de Conti, de la duchesse de Longueville, etc., qui sont scellées avec des soies de différentes couleurs. Voici comment la chose se faisoit : on pliait la feuille de papier deux fois sur elle-même, en la prenant par les côtés, puis on la reploioit en deux dans le sens opposé. Alors on l'attachoit en travers avec un brin de soie, et l'on posoit un sceau sur chaque bout. La soie étoit noire, pendant le deuil ; et de la couleur des armoiries, dans le tems ordinaire.

Isabeau de Bavière, dont nous avons publié dernièrement le portrait en pied, étoit très-belle de taille et de visage.

« Ses parens, dit Jean Le Laboureur, la firent venir à Amiens, sous prétexte de visiter le chef de Saint-Jean-Baptiste, qui est gardé en cette ville, et de s'acquitter de quelque vœu ; mais véritablement pour visiter Charles, et tâcher à lui donner dans la vue, comme il arriva ; car, ayant été habillée à la française, et adextrée par la comtesse de Hainaut, elle lui sembla si belle, qu'il voulut, sans plus attendre, l'épouser deux jours après. »

Isabeau avoit quatorze ans. Ce n'est point elle, comme on le croit, qui a introduit en France, la haute coëffure, dite à *La Hennin* ; elle en fit revivre la mode qui avoit existé sous Charles IV, et sous Philippe VI.

Quant au mot *Hennin*, c'est celui d'une ville de Flandre ; mais la Flandre avoit tiré cette mode de la Syrie dans le tems des premières croisades.

CHARADE.

Comme le plus touchant modèle
D'ami constant, d'ami fidèle,
Toujours fut cité mon premier ;
Aux maux qu'il éprouve

A l'
Un s'ê
Si vous n
Nallez)
Pour pu
Le lui n

L'Al
Monsieur le R
Les bonnes spéc
brerie, sont for
à un petit nomb
nner des chiffon
pouq je ne sois n
un moyen aussi hon
sa réputation litté
sque. Ce titre parc
plus que celui d'
tant d'autres qui
spectacle et la ta
mariage a bien a
et M. G***, b
la meilleure épître
qui paroitra
faire conn
sienne qui s'ênro
men ; de cette
de mes conte
qui auront échap
bulletins, aux jou
omberont dans m
bourgeois, q
lières matrimonia
est passé pend
qui on est conv
vins s'avront,
combien il
besoin
cessés, le nomb
des musiciens.
étant très-répar
subitement la
de l'année

A l'instant il trouve

Un sûr remède en mon entier.

Si vous ne devinez ce qui fait mon dernier,

N'allez pas, lecteur, en colère,

Pour punir l'auteur téméraire,

Le lui montrer, mis au plurier.

DE ST. A.

L'ALMANACH DES MARIAGES.

Monsieur le Rédacteur,

Les bonnes spéculations en tous genres, et surtout en librairie, sont fort rares, vous le savez. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes de génie ou de malins, de troquer des chiffons de papier contre des écus; cependant, quoique je ne sois ni l'un ni l'autre, je crois avoir trouvé un moyen aussi honnête que sûr d'augmenter mon pécule et ma réputation littéraire, j'ai inventé *l'Almanach des Mariages*. Ce titre paroîtra peut-être un peu bizarre; il ne l'est pas plus que celui d'*Almanach des Gourmands*, des *Théâtres*, et tant d'autres qui ont illustré leurs auteurs. En effet, si le spectacle et la table sont des plaisirs qu'il faille célébrer, le mariage a bien aussi son mérite; et quoi qu'en disent Boileau et M. G***, beaucoup de gens préfèrent une jolie femme à la meilleure épître et même au meilleur pâté. Mon Almanach, qui paroîtra par livraisons, de mois en mois, est destiné à faire connoître les individus de la capitale et de la banlieue qui s'enrôlent journellement sous les drapeaux de l'hymen; de cette manière, j'espère que la plus grande partie de mes contemporains ira à la postérité, puisque tous ceux qui auront échappé aux biographies anciennes et modernes, aux bulletins, aux journaux, aux souscriptions, etc., etc., etc. retomberont dans mes filets. Il n'est si grand seigneur, ni si mince bourgeois, qui ne soit certain de trouver dans mes archives matrimoniales le détail exact et circonstancié de ce qui s'est passé pendant *le plus beau jour de sa vie*, car c'est ainsi qu'on est convenu de le nommer. Ses parens, amis et voisins sauront quelle étoit la mine et la robe de la mariée, combien il y avoit de témoins, de cierges et de carrosses; au besoin, je pourrai faire connoître aux parties intéressées, le nombre de plats, la qualité des vins, et le talent des musiciens. Votre Journal, Monsieur le Rédacteur, étant très-répandu parmi les personnes du beau sexe, donnera subitement la vogue à mon Almanach, si vous avez la bonté de l'annoncer; pour vous en témoigner ma recon-

noissance , je serai toujours prêt à offrir mes services *gratis*
aux épouseurs que vous voudrez bien me désigner.

J'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur ,

TOUSSAINT , *édit. propriétaire, rue des Ménestriers.*

BOUTS - RIMÉS,

A Thémire.

Viens , charmante Thémire , en ce bocage . *frais* ;
A ton bonheur , au mien , il ne faut qu'une . *rose* .
La volupté se peint sur ta bouche mi- . . . *close* . . .
Viens donc , l'amour t'attend... yvre de tes . *attraits* ,
Il veut , de ses faveurs , il veut que tu . . . *recueilles*
Les fruits si doux... remets le soin de tes . *atours*
A la simple nature..... hâte-toi , de ces . . . *feuilles*
Le court destin te dit : jouis de tes beaux . *jours* .

J. F. D. D'ATTEL DE LUTANGE,

A UN JALOUX.

Conseils dictés par l'expérience.

Peut-on , étant jaloux , goûter l'ombre et le . *frais* ?
Savourer les parfums du lis et de la . . . *rose* ?
Qu'importe , qu'une fleur s'entrouvre ou soit é *close* ,
La nature a , pour nous , perdu tous ses . . . *attraits* .
Tel est , d'un fol amour , le fruit que tu . . . *recueilles* ,
Insensé ! qu'ont séduit de perfides . . . *atours* :
Fuis l'amour , crains ses traits , l'épine est sous les *feuilles* ,
S'il caresse par fois , ce dieu blesse tou . . . *jours* .

BOUSSARD , de Bruxelles.

CONSEIL A ZÉLIE.

Zélie , on te compare au bouton le plus . . . *frais*
D'une *rose*
Demi- *close* .
Ah ! crois-moi , cet encens offert à tes . . . *attraits* ,
Qu'avec tant de plaisir aujourd'hui tu . . . *recueilles* ,
Est un tribut qu'on paie à tous ces vains . . . *atours*
Dont tu fais ton bonheur ; mais il ressemble aux *feuilles*
Tu sais que leur durée est celle des beaux . *jours* !

DE SAINT A....

LE SONGE.

Sur un lit de verdure , orné de myrtes . . . *frais* ,
Tu dormais cettie nuit , Céphaline ; une . . . *rose*
S'échappoit de ta main ; ta bouche étoit mi- *close* .
Un simple lin servoit de voile à tes . . . *attraits* .

Tout paisant , m
Mes vœux et me
Et si belle... ah ! p
Mon songe a disj

LI

Dans un bosquet
Une Immortelle aj
Tenait sa corolle
Pour mieux conse
Amable fleur, dit-
Bientôt Phébus di
Il est des roses à
Mais il n'en est

Mien, triste cité,
Jardins délicieux q
Que pour moi des
Vaine mieux du p
Mortel ambitieux
Vaut-il Flore et l
Je le sais, tu m'at
Soit, mais j'aurai d

CARACTÈRES

par M.

Les Caractères sont
à consacré 82 pa
pages.

Voici le caractère
que par ses variatio
compose, par son
esprit et son opiniât
à rendre le comu
qui est à-la-fo

Un volume in-8°. P
à Paris, che
rue Jacob, n°. 2

Dieu puissant, m'écriai-je, amour! toi qui . . . *recueilles*
 Mes vœux et mes soupirs, vois comme sans . . . *atours*
 Elle est belle.. ah! permets...soudain au bruit des *feuilles*
 Mon songe a disparu, mais j'y pense tou . . . *jours.*

F. A. P. . . . T,

Sous-chef aux Postes de Paris,

F A B L E.

L'Immortelle et la Rose.

Dans un bosquet riant et *frais,*
 Une Immortelle aperçut une *rose,*
 Tenant sa corolle mi- *c'ose*
 Pour mieux conserver ses *attraits.*
 Aimable fleur, dit-elle, envain tu te *recueilles,*
 Bientôt Phébus fanera tes *atours;*
 Il est des roses à cent *feuilles,*
 Mais il n'en est point de cent *jours.*

Albéric DEVILLE.

Adieu, triste cité, salut, ombrages *frais,*
 Jardins délicieux que parfume la *rose.*
 Que pour moi des emplois la porte reste *close,*
 J'aime mieux du printemps admirer les *attraits.*
 Mortel ambitieux, l'argent que tu *recueilles*
 Vaut-il Flore et l'aspect de ses simples *atours?*
 Je le sais, tu m'attends à la châte des *feuilles,*
 Soit, mais j'aurai du moins passé quelques beaux *jours.*

J. B. DELCROS, du Puy.

CARACTÈRES ET RÉFLEXIONS MORALES,

par M. le vicomte de L. C. (1).

Les Caractères sont au nombre de trente-quatre ; M. L. C. leur a consacré 82 pages ; les Réflexions morales occupent 121 pages.

Voici le caractère de Christine : « Une capricieuse vous fatigue par ses variations ; une vaine, par ses petitesse ; une dédaigneuse, par son orgueil ; une contrariante, par son aigreur et son opiniâtreté ; et chacun de ces défauts suffit pour rendre le commerce difficile. Mais que dire d'une femme qui est à-la-fois capricieuse, vaine, dédaigneuse et

(1) Un volume in-8°. Prix 4 francs 50 centimes, et port franc, 5 fr. 25 centimes ; à Paris, chez Firmin Didot, imprimeur du Roi et de l'Institut, rue Jacob, n°. 24.

contrariante ? Que dire de Christine en un mot ? qu'elle est désagréable ? c'est bien peu ; qu'elle est insociable ? ce n'est pas assez ; qu'elle est incorrigible et qu'il faut la fuir ? c'est la vérité. »

M. Carle n'est pas trop aimable non plus. « Seul avec vous , il sera bien quatre heures sans vous adresser la parole ; vous le questionnerez , et vous n'obtiendrez que des monosyllabes ; et même pour se dispenser de vous répondre , il va jouer le distrait et prendre un livre..... Entrez chez lui à l'improviste , il fuit par une porte opposée.... Y pensez-vous de vous occuper de Carle , de faire ce qui lui plaît , d'éviter ce qui le contrarie , et de lui ménager quelque surprise ?..... Mêlez-vous de ce qui vous regarde , vous dira-t-il , je vous tiens quitte de vos attentions , je n'aime point qu'on s'occupe de moi. »

Carle est un homme bizarre ; nous allons voir un impertinent. « Eugène n'a qu'un ton avec tout le monde ; il ne prie point , il ordonne , *il faut* , *je veux* , sont ses mots favoris ; on diroit qu'il parle à ses gens.... Vous allez chez Eugène ; il ne vient pas chez vous : vous lui écrivez ; il ne vous répond point..... Eugène est-il chez vous ? est-il chez lui ? on n'y fait point de différence : partout il prend la première place ; il s'arrange , et s'empare de ce qui lui convient ; que vous ayez vos aises , c'est bien ce qui l'occupe ! qu'il ait les siennes , cela lui suffit. »

Les cheveux d'Honorine blanchissent , ses traits se décomposent ; « quittez les plumes , lui dit l'auteur , déposez les diamans ; renoncez au rouge , aux *aigrettes* et aux *esprits*..... Soyez vieille , puisque vous l'êtes ; avouez-le , puisqu'on le voit ; et si vous êtes bonne et amie de la jeunesse ; si vous ne vantez pas incessamment le passé ; et si les modes du jour ne vous semblent pas plus étranges que celles de l'âge où l'on vous trouvoit belle , peut-être encore vous trouvera-t-on aimable. »

Les Réflexions morales forment 185 articles. Justesse et précision ; voilà le caractère des pensées que nous allons citer :

« Le vice se moque de la vertu , comme les poltrons des gens de cœur ; ce n'est pas face-à-face.

« Le faux savant n'est jamais simple ; il craint les savans et les ignorans ; les uns pourroient le faire descendre , et les autres monter à son niveau.

« Le ridicule est comme certains animaux , qui mordent quand on fuit , et qui fuient quand on tient ferme.

« On a rarement une bonne réputation parmi ceux qui ont perdu la leur ; un coupable ne peut être un bon juge.

« L'indifférence est située entre l'amour et la haine , comme l'aisance entre la richesse et la pauvreté.

« Il faut un cœur d'airain pour tromper un ami sans en être troublé ; mais je ne sais quel cœur il faut pour le tromper en l'embrassant.

« Compter sur un raccommodement , c'est oublier que les choses raccommodées se cassent facilement , et à la même place.

« Les femmes savent s'ennoblir et ennoblir les desirs en les dissimulant. Si la pudeur n'étoit un sentiment délicat , elle seroit encore une idée heureuse.

« Je n'ai point encore suffisamment médité sur un état aussi grave que le mariage , pour pouvoir assigner à cette longue situation de la vie les conditions nécessaires du bonheur : j'affirmerai cependant , toutes choses égales d'ailleurs , que les unions les plus heureuses sont celles où les goûts sont pareils , et les défauts différens. »

EAU DES ODALISLIQUES.

C'est à Constantinople même que le capitaine Bacheville a appris en 1817 , à composer cette eau.

Pour la tête , c'est un excellent parfum ; elle contribue à la conservation des dents , et préserve la peau des rides.

Prix : 3 francs le flacon. S'adresser , rue St.-Denis , n°. 319 ; à M. Boudet , chez qui le capitaine Bacheville a établi un dépôt.

Le *Bon Genre* 113^{ème}. Numéro , vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

MODES.

Les chapeaux de gaze sont toujours les plus nombreux ; et l'on bouillonne les passes comme à l'ordinaire ; mais de lé-

gers changemens se font remarquer. D'abord on est revenu aux torsades, puis, au lieu de nœuds à petits bonts, ce sont quelquefois de simples anneaux en ruban. Pour cela l'on emploie des rubans unis, et l'on met deux anneaux de couleurs différentes, l'un à côté de l'autre.

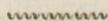
La disposition des fleurs a aussi éprouvé quelques changemens : au lieu de les semer sur les passes, on en forme des lignes parallèles; et ce qui est fort bizarre, il n'y a quelquefois qu'un seul côté de la passe qui soit orné de fleurs ainsi alignées; l'autre côté reste nud. Dans les guirlandes qui font le tour des formes, il entre quelquefois une égale quantité de fleurs et de nœuds de ruban. Le pied d'alouette, qui est une des fleurs à la mode, se porte quelquefois couleur bien de ciel sur des chapeaux de gaze blanche à carreaux bleux. On associe souvent le géranium et le chèvre-feuille pourpre aux roses jaunes. Parmi les roses boîteuses, on remarque celles dont une moitié est couleur de rose, et l'autre jaunâtre ou verdâtre avec de petits points : ce sont des plumes de pintade qui servent à faire cette seconde moitié. La rose à cent feuilles, dont on ne faisoit point usage depuis long-tems, reparoît; on la porte épanouie, ou en boutons. Les roses mousseuses et les roses tremières n'ont pas pour cela été exclues.

Quelques lingères font des capotes à transparent rose ou citron, en gaze brodée au passé.

L'ornement du bas de beaucoup de robes consiste en quatre bandes de mousseline claire froncée, et autant de bandes, mais plus étroites, de percale brodée à jour. Le corsage est aussi comme divisé en bandes. Quelques couturières donnent à ces bandes une direction horizontale; le plus grand nombre les fait verticales.

On porte beaucoup de pantalons de mérinos; il y a même des redingotes de cette étoffe.

La coupe des cheveux a éprouvé quelques changemens. On les porte moins courts par derrière, plats vers le sommet de la tête et bouclés sur tout le reste. Ce genre de coëffure s'appelle à *l'Antinoüs*. Les favoris ne figurent plus deux virgules; ils sont droits, et descendent sous la cravate.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1904.

(1904)



Chapeau de gaze, orné d'une couronne de roses, recouverte d'un
 tulle pareil. Robe de percale, garnie de bandes de mousseline
 brodée. Corbeille de maroquin.

on est revenu
 tous, ce sont
 cela l'on em-
 ux de couleurs

quelques change-
 en forme des
 y a quelquefois
 s ainsi alignées ;
 sont le tour des
 té de fleurs et de
 e des fleurs à la
 tel sur des cha-
 ssocie souvent le
 es jaunes. Parmi
 t une moitié est
 tre avec de petits
 vent à faire cette
 y ne faisait point
 épanouie, ou en
 mères n'ont pas

esparent rose ou

consiste en qua-
 autant de bandes,
 r. Le corsage est
 couturiers don-
 e ; le plus grand

nos ; il y a même

changemens. On
 rs le sommet de
 ure de coëffure
 t plus deux vi-
 eravate.

1904.

(Vingt-

JOURN

D E

Journal paroit, av
1775, avec deux Gra
n. et 36 fr. pour un.

En 1802, a été con
nues et de Voiture
mes, 18 N^o. par an.

deux théâtres, le
nues : les *Ermite*
sans celle des Va
suisant :

AI

On prétend e
Ceux qu'il co
On dit que sa
Des maux est
On dit qu'il e
On dit; mais
Car je vois ce
A tous ceux q

LE

quel charmant spec
et engagés depuis pe
le autour d'eux le b

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Deux théâtres, le Vaudeville et les Variétés, ont des pièces intitulées: *les Ermites de Ste.-Avelle*.

Dans celle des Variétés, une petite paysanne chante le couplet suivant:

AIR: *des Maris ont tort.*

On prétend que l'amour tourmente
 Ceux qu'il consume de ses feux;
 On dit que sa fièvre brûlante
 Des maux est le plus dangereux:
 On dit qu'il abrège la vie,
 On dit; mais moi, je n'en crois rien;
 Car je vois cette maladie
 A tous ceux qui se portent bien.

~~~~~

### LE NOUVEAU MÉNAGE.

Quel charmant spectacle que celui de deux jeunes époux qui sont engagés depuis peu dans les liens de l'hyménée! Tout respire autour d'eux le bonheur et la joie; les parens et les amis

sont accueillis avec un redoublement de bienveillance ; les marchands n'éprouvent ni crédit, ni réduction, et les domestiques peuvent se permettre impunément toutes sortes de gaspillages ; l'heureux couple n'est occupé que de soi, de sa tendresse ; il rêve une félicité parfaite, inaltérable et il a quelquefois la satisfaction de la voir se prolonger pendant tout un trimestre ! Mon cousin Valville marié depuis deux mois, et témoin de ces exclamations, en approuvoit la justesse, à l'exception de la durée que j'assignois au bonheur des nouveaux époux. — « Tu ne connois pas ma femme, me dit-il, viens la voir, étudie son caractère, juge de sa douceur, de son esprit, et après, soutiens si tu l'oses, que notre union ne doit pas être éternellement heureuse. Adieu, je t'attends demain à déjeuner. »

Je savois que ma cousine s'étoit mariée en province ; présumant qu'elle devoit en avoir les habitudes, je m'étois rendu chez elle de bonne heure ; elle reposoit encore. En attendant son réveil, Valville me fit voir sa corbeille de notes, son écrin, et une quantité de petits meubles et de colifichets qu'il prétendoit être indispensables à une jeune femme, mais dont il ne pouvoit dire l'emploi, ni même le nom. D'après un usage, dont plusieurs dames ont la bonté de me savoir gré, je m'étois muni d'un beau bouquet pour l'offrir à M<sup>me</sup>. de Valville ; — Plaisantes-tu, me dit son mari, d'apporter ici des fleurs ; lorsque j'ai une serre des plus rares ? Suis-moi sur la pointe du pied, et tu vas voir si je t'en impose. Valville m'ouvrit la porte d'une chambre assez vaste qui contenoit effectivement des plantes très-précieuses. Cette pièce n'étoit séparée de l'alcove de sa femme que par une glace sans tain, de manière que de son lit elle pouvoit admirer les fleurs les plus belles sans redouter leur odeur. Par une attention d'un autre genre, il lui avoit ménagé matin et soir une espèce de concert en plaçant dans un cabinet voisin un *panharmonicon*, qui servoit à l'endormir et à l'éveiller. Ce fut le signal qui nous avertit que nous pouvions entrer ; je m'avançois déjà pour embrasser mon aimable cousine, lorsque me repoussant de la main et jetant sur moi un coup-d'œil irrité, elle me demanda qui m'avoit donné la permission d'entrer chez elle ? — Votre mari, mon cousin. — Mon mari est un sot, qui savoit que je n'étois ni habillée, ni coëffée.... — Excusez, Madame ; .... — Je n'excuse rien ! me laisser voir avec mes papillottes et sans rouge !!! — Vous n'en êtes pas moins jolie.... — C'est possible.... — Pas moins aimable.... — Je veux bien le croire, mais n'im-

... je vous céd  
... avec violen  
... établis de l  
... .

LE PORTRAIT EN  
... parlé dans not  
... bureau du Journ  
... Marie de Rabutin-  
... elle épousa, l  
... d'Al-  
... de-camp.

En 1651, ce mar  
... me femme he  
... de Sévigné a  
... leurs cheveux blo  
... dans le portrait qu  
... cheveux sont frisé  
... après avoir réparé  
... reparat dans le  
... tracer un second

En 1663, elle pré  
... encore, dit  
... de Sévigné ; mais  
... il en existoit de  
... des affections  
... et réglé, M<sup>me</sup>.  
... des années s'  
... ; son cousin  
... le nom de Me

S'il y avoit un è  
... (à peu près comm  
... ), et qu'o  
... de sens qu'il y  
... de Sévigné.... F  
... économie et un  
... remens, mais  
... plus de grâce.

... ravau, et on les  
... sur le caract  
... (Thomas.)

... .

... .

... .

... .

... .

porte, je vous cède la place.... En disant cela ; elle ouvrit une porte avec violence et disparut, nous laissant son mari et moi tout ébahis de la douceur et de l'aménité de la nouvelle mariée.

\*\*\*\*

LE PORTRAIT EN PIED DE M<sup>me</sup>. DE SÉVIGNÉ, dont nous avons parlé dans notre Numéro du 31 mai, vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

Marie de Rabutin-Chantal n'avoit pas encore dix-huit ans ; lorsqu'elle épousa, le 1<sup>er</sup>. août 1644, le marquis de Sévigné, maréchal-de-camp.

En 1651, ce mari qui étoit riche, mais peu capable de rendre une femme heureuse, périt dans un duel.

M<sup>me</sup>. de Sévigné avoit une physionomie vive et spirituelle, de beaux cheveux blonds, et une taille au-dessus de la moyenne.

Dans le portrait que nous annonçons, elle est vêtue de noir ; ses cheveux sont frisés à grosses boucles.

Après avoir réparé le désordre de sa fortune, M<sup>me</sup>. de Sévigné reparut dans le monde ; mais jamais elle n'eut l'idée de contracter un second mariage.

En 1663, elle présenta sa fille à la cour. « Elle auroit pu, longtems encore, dit un de ses biographes, briller elle-même sur ce théâtre ; mais ses propres succès ne l'y conduisoient pas : il en existoit de plus doux pour son cœur maternel. »

Avec des affections douces et pures, avec un plan de vie sage et réglé, M<sup>me</sup>. de Sévigné se préserva des maladies. Le progrès des années s'annonça chez elle de la manière la moins sensible ; son cousin, le jovial Coulanges, put longtems lui donner le nom de *Mère-Beauté*.

« S'il y avoit un être qui ignorât ce que c'est que sensibilité (à peu près comme il y a des aveugles et de sourds de naissance), et qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudroit lui lire les Lettres de M<sup>me</sup>. de Sévigné.... Elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés et qui n'en ont que plus de grâce. Les momens qu'elle peint se fixent sous son pinceau, et on les voit encore. »

( *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes.*  
par Thomas. )

~~~~~

veillance ; les
, et les domes-
sortes de gas-
toi, de sa tri-
et il a quelque-
nt tout un tri-
mois, et té-
tesse, à l'ex-
des nouveaux
li-il, viens la
de son esprit,
u ne doit pas
demain à dé-

ovince ; pré-
n'étois rendu
En attendant
voies, son
tchets qu'il
mais dont
Après un
savoir gré,
M^{me}. de Val-
ortier ici des
is-moi sur la
alville m'ou-
oit effective-
it séparée de
, de manière
s plus belles
autre genre,
concert en pla-
qui servoit à
us avertit que
embrasser mon
main et jetant
qui n'avoit
mari, mon
je n'étois ni
— Je n'ex-
sans rouge!!!
possible....
mais u im-

LE JARDIN ANGLAIS DANS PARIS.

Dans un de ces jardins que recèle Paris,
 Où Flore prisonnière a perdu son souris,
 J'ai vu certain Crésus, de toute la nature,
 Derrière ses comptoirs, offrir la miniature.
 Des Trésors décoroient cet enclos citadin.
 Mais le luxe fait-il la beauté d'un jardin?
 Là, deux fossés malsains ont le nom de vallées.
 Deux amis ne pourroient causer dans les allées.
 Grâce au jeu d'une pompe, un maigre filet d'eau,
 Par les gens du logis, est appelé ruisseau;
 Et, se couvrant d'un pont, garni d'une barrière,
 Il offre à maints flatteurs l'aspect d'une rivière.
 Sur un mont de huit pieds, un cèdre du Liban
 Etendoit des rameaux, éclos depuis un an.
 Près de là, le parterre offrait un labyrinthe :
 Il étoit mal aisé, dans cette étroite enceinte,
 Où dix sentiers ouverts se présentoient soudain,
 Quelqu'effort que l'on fit.... de perdre son chemin.
 Sur des rocs escarpés, couverts d'un jaune lierre,
 Où le plâtre à grands frais a remplacé la pierre,
 Un temple d'Apollon sert de salle à manger :
 Bacchus rit de son frère, et l'en fait déloger.

« Monsieur, me dit un jour l'heureux propriétaire,
 » J'enferme dans mon parc tous les biens de la terre.
 » Dans peu, vous pourrez voir, comme au jardin du Roi,
 » Cent rares animaux hurlant autour de moi.
 » Là, ma serre à châssis mûrira sous la neige,
 » Les petits pois friands qu'envain décembre assiège.
 » Là, je veux pour mes fils, de bonne heure éclairés,
 » D'un jardin botanique établir les carrés.
 » Ici, je veux en lac transformer ma rivière :
 » Nous nous promènerons dans ma barque légère,
 » Je sais ramer. Plus loin, vous verrez une tour
 » Qui pourra nous servir d'observatoire un jour.
 » Auprès de mon kiosque, il faut une pagode.
 » On verra sous ce toit un boudoir à la mode.
 » Je ne vous parle pas du désert, du moulin
 » Et de l'escarpolette, au milieu du jardin.
 » J'ai déjà pour mon parc commandé cent statues :
 » Demain vous les verrez dans ces bois répandues.
 » L'on en mettra partout; enfin je ne veux pas,
 » Sans heurter quelque dieu, qu'on puisse faire un pas.
 » Convenez qu'il est beau de voir, dans nos contrées,
 » Tant d'objets différents, sur vingt toises carrées. »

J. P. BRIS.

COUP-D'ŒIL SUR LISBONNE ET MADRID, EN 1814, *suivi d'un Mémoire politique concernant la Constitution promulguée par les Cortès à Cadix, et d'une Notice sur l'état moderne des Sciences mathématiques et physiques en Espagne : ouvrage dédié au Roi*, par Ch. V. D'Hautefort (1).

M. D'Hautefort avoit rempli les fonctions d'intendant en Arragon, lors de l'occupation de l'Espagne par les armées françaises. Il en étoit de retour, et vivoit paisible dans le département de la Corrèze, à l'époque où Ferdinand VII remonta sur le trône. « On doit, dit-il, se rappeler l'anathème prononcé soit dans les journaux, soit dans les salons, contre les jeunes auditeurs au conseil d'état. »

M. D'Hautefort prit tout de suite la résolution d'aller à Saragosse pour réclamer des autorités un jugement public de sa conduite administrative.

Il quitta Paris le 30 mai 1814. Alors les routes de Bayonne et d'Oleron étoient couvertes de troupes anglaises, portugaises et espagnoles. Pour prévenir les difficultés que son passage auroit pu éprouver, il alla à Londres; et de là, il se dirigea vers Falsmouth; mais il n'y avoit dans le port aucun bâtiment qui dût, avant un mois, mettre à la voile pour le nord de l'Espagne. Cette circonstance le détermina à prendre le paquebot anglais qui partoient le lendemain pour Lisbonne.

La traversée fut absolument dépourvue d'aventures; M. D'Hautefort arriva à Lisbonne le 25 juin. La brièveté de son séjour dans cette ville ne lui permit pas d'étudier les mœurs des habitans; mais il remarqua que les femmes avoient de très-beaux yeux. Elles étoient toutes habillées à l'anglaise, « et par conséquent, dit-il, aussi défigurées que peuvent être ceux ou celles qui adoptent les modes britanniques. »

Les femmes du peuple ne sortent point sans mettre sur la tête un mouchoir qu'elles nouent sous le menton, et sans endosser une houpebande à manches pendantes.

M. D'Hautefort dit que tous les jours il se mettoit en route de bonne heure pour voir ce que la ville offre de plus intéressant. Dans toutes les parties qui ont échappé à la dévastation du tremblement de terre, les rues sont étroites et tortueuses;

(1) Un volume in-8°. de 440 pages. Prix : 6 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

mais dans les quartiers nouvellement construits, qui forment à peu près la moitié de la ville, les rues sont d'une largeur convenable; quelques unes ont des trottoirs. Les maisons sont élevées de trois à quatre étages. « Toutes ces habitations, dit M. D'Hautefort, sont en maçonnerie appuyée sur une charpente, méthode de bâtir que les habitans croyent plus propre à les garantir contre les effets d'un tremblement de terre. »

La plus étendue des places de Lisbonne est celle qu'on nomme *du Commerce*; elle est un peu plus large que longue. Au midi, cette place est baignée par les eaux du Tage; aux trois autres points cardinaux, elle est entourée de fort beaux bâtimens qui s'élèvent sur des portiques. Au centre, on admire la statue équestre en bronze de Joseph 1^{er}. L'effigie du marquis de Pombal se voyoit originairement à une des faces du piédestal: lors de sa disgrâce, on la fit disparaître; « mais, dit M. D'Hautefort, sont-ils disparus avec elle ces superbes édifices élevés sous les auspices de ce ministre? »

Trois rues principales conduisent de la place du Commerce à celle du *Rocio*. Toutes les trois sont tirées au cordeau. Celle du milieu est habitée par les marchands de draps et de soieries; les deux autres, qui sont latérales, par les orfèvres et les bijoutiers.

La place du *Rocio*, moins étendue que celle du Commerce, conduit à une promenade publique qui est entremêlée d'arbres et de charmilles; mais cette promenade est déserte. Les habitans de Lisbonne préfèrent la liberté de la campagne.

M. D'Hautefort quitta Lisbonne le 3 juillet. Des landes couvertes de bruyères, des forêts de chênes verts et d'arbres à liège; voilà ce qu'il rencontra d'abord. Elvas est une ville de douze mille âmes. Les filles de l'aubergiste chez lequel il logea, avoient un costume qui s'approchoit plus des modes françaises que des modes anglaises.

M. D'Hautefort ne trouva point à Badajoz d'édifices remarquables; la plupart des maisons n'ont qu'un étage. « Pendant la route de Badajoz à Madrid, rien, dit-il, n'interrompt la triste monotonie qui nous environnoit.... À trois lieues de la capitale le terrain se déroule, on commença à apercevoir la ville de Madrid s'élevant au milieu des campagnes incultes où elle est bâtie.... L'aire occupée par la capitale de l'Espagne est d'une prodigieuse élévation.... À mesure que j'avançais dans Madrid, l'aspect de cette capitale me représentoit celui d'une

ville d'Italie. La manière dont les maisons sont bâties, la grandeur et la propreté des rues, les façades des églises, tout contribuoit à créer ce parallèle dans mon imagination. »

L'auberge où logea notre voyageur avoit l'avantage d'être voisine de la *Puerta del Sol*, « la fameuse porte du Soleil, dit-il, qui sert de ralliement à tous les habitans et de rendez-vous général à tous les gens d'affaires. »

Les édifices publics dont M. D'Hautefort parle avec éloge, sont : la Douane, l'Hôtel-de-Ville, le Palais des Conseils, et l'Hôtel des Postes. Il faut que le Palais du Roi ait fait sur lui une impression bien vive pour qu'il ait écrit les deux phrases suivantes : « Si le Louvre étoit conduit à son terme, à peine pourroit-il lui être comparé. Les Tuileries sont vraiment au-dessous de l'habitation d'un Roi. » Cependant M. D'Hautefort convient qu'il manque un jardin au palais du Roi d'Espagne.

Les rues de Madrid ont l'inconvénient d'être pavées en cailloux pointus et d'avoir pour trottoirs des dalles glissantes et étroites.

Un immense concours a lieu chaque soir au Prado ; cette promenade est renfermée dans la ville ; les autres promenades sont éloignées.

L'usage des glaces est très-fréquent à Madrid ; mais notre voyageur trouva que les cafés n'avoient rien de commun pour l'élégance avec ceux de Paris. « En revanche, dit-il, tout ce qu'on y livre aux consommateurs est de bonne qualité. »

L'acte de la Cité de Saragosse que M. D'Hautefort étoit allé solliciter, se trouve à la fin du volume.

~~~~~  
Le mot de la Charade du dernier numéro est *Chien-Dent*.

~~~~~  
BOUTS - RIMÉS

à remplir pour le 10 juillet.

bien
finesse
rien
mal-adresse
dit
maître
reconnaître
esprit.

~~~~~

Le *Costume d'une Femme de Zurich* vient de paroître au Bureau du Journal des Dames; c'est le 40<sup>m</sup>. numéro d'une suite de costumes étrangers.

MODES.

Beaucoup de chapeaux de paille jaune ont, autour de la forme, un diadème d'épis. Sur les chapeaux jaunés en tissu de paille et soie, ou en gaze, les épis sont entremêlés de fleurs des champs. On ne met pour l'ordinaire que des coquelicots ou des roses sur les chapeaux de paille blanche; mais la gaze blanche admet plusieurs sortes de garnitures; tantôt c'est du lilas, tantôt du bleu de ciel, tantôt du jaune paille.

Il y a maintenant presque autant de passes unies que de passes bouillonnées. Les passes unies se rayent quelquefois avec des tresses de paille. Nous avons vu de ces tresses sur des chapeaux violets: le rebord étoit une espèce de bourrelet, moitié gaze, moitié rubans unis. Il est rare actuellement que l'on mette du tulle ou de la blonde sur le bord des passes.

Le jaune et le bleu dominant presque toujours dans les rayures des étoffes écossaises; de là, tant de roses jaunes et de fleurs bleues; parmi les fleurs bleues, on remarque la germandrée.

La gaze de coton qu'employent les lingères, a beaucoup plus de consistance que celle de soie dont se servent les modistes; aussi, les nervures, les pas de vis, les serpentaux, qui ornent les capotes de lingères, sont-ils très-réguliers.

Les premières robes blanches de la saison étoient de perkale; on en brode aujourd'hui, qui sont de mousseline.

Voici le costume d'une mariée: coëffure en cheveux, ornée d'un croissant de fleurs d'oranger, d'une branche de tubéreuse, et d'un voile de dentelle, posé à la *Marie Stuart*, c'est-à-dire, ayant de pointe sur le front; robe de mousseline brodée, garnie de deux volans de dentelle; ceinture en ruban de satin moiré.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1905.

1820.

Costume Parisien.

(1905)



Capote de percale, ornée de pointes de gaze roulée en serpentan. Robe de percale garnie au corsage, de tresses plates et de boutons; entre-deux de gaze aux manches et au bas de la robe; ceinture ins. Ombrelle écossaise.

le paraitre au  
numéro d'une  
  
autour de la  
tunes en tissu  
nt entremêlés  
inaire que des  
aille blanche;  
de garnitures;  
antôt du jaune  
  
unies que de  
it quelquefois  
tresses sur des  
de bourrelet,  
actuellement  
r le bord des  
  
jours dans les  
e roses jaunes  
on remarque la  
  
beaucoup plus de  
modistes; aussi,  
ornent les ca-  
  
ient de percale;  
re.  
heveux, ornée  
de tubéreuse,  
tuart, c'est-à-  
oussetine bro-  
e en ruban de

905.

Journal paroit, av  
li, avec deux Gra  
n. et 36 fr. pour un

En 1802, a été con  
sules et de Voiture  
es, 18 N<sup>o</sup>. par an.

restantes. — Le  
diratoire, au Thé  
neur, et l'Aman  
l'a qu'une voi  
père, le sujet n'e  
un homme qui ;  
ses caprices de sa  
mariage.

Une maison a été le  
passer le cortège  
après IV.

REMAR

En s'approchant d'un  
Parisien se  
chuchotte à l'oreil  
l'autre, la  
d'usage que de  
sans ménagem  
la carte que l'on v  
blanc avec des bott  
et des cols qui é

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

*Spectacles.* — Le vent est aux succès : On applaudit *le Folliculaire*, au Théâtre-Français ; *l'Artiste ambitieux*, à l'Odéon ; et *l'Amant et le Mari*, à l'Opéra-Comique.

Il n'y a qu'une voix sur le mérite des deux comédies ; quant à l'opéra, le sujet n'en sauroit plaire aux dames, puisqu'on y voit un homme qui, après s'être montré docile aux volontés et aux caprices de sa future, agit en maître le jour même de son mariage.

Une maison a été louée à Londres, 180,000 francs, pour voir passer le cortège, le jour du couronnement de S. M. Georges IV.

## REMARQUES D'UN PROVINCIAL.

En s'approchant d'une dame, quel que soit son âge et son rang, vos jeunes Parisiens se donnent rarement la peine de la saluer ; l'un chuchotte à l'oreille de son voisin, en la regardant avec affectation ; l'autre, la toise avec son lorgnon, quoiqu'il ne soit éloigné que de deux pas, et quelquefois même, il la pousse sans ménagement, pour peu qu'elle l'empêche de voir la carte que l'on va jouer, ou l'actrice qui entre en scène.

Danser avec des bottes et des éperons ! Porter de larges pantalons et des cols qui étranglent !

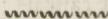
Je pourrais encore critiquer dans vos bals cette profusion de fleurs qui entêtent, de lumières et surtout de quinquets qui éblouissent; je pourrais prouver que les femmes en chapeaux ne sont ni belles, ni élégantes; que les hommes en noir ne sont ni gais, ni magnifiques; que l'on joue trop, que l'on ne mange point assez; mais je me tais, afin de ne pas mériter davantage l'épithète qui vient de m'être donnée en passant. — Qu'a-t-on dit, s'il vous plaît? — Que j'étois un homme de l'autre monde.



Voici une exagération que je lis dans un livre nouveau :

« Une femme ne l'est qu'à demi, lorsqu'elle n'a pas toutes  
» les ambitions pour un amant, pour un mari, pour un fils;  
» lorsqu'il ne manque pas à sa félicité de les porter sur le trône  
» de l'univers. »

Ah! ce n'est pas sur le trône de l'univers que je veux qu'on désire me porter; je veux qu'on me souhaite un séjour plus tranquille et un bonheur plus solide et plus pur, au milieu des champs et dans un château, sur les bords de la Loire, entouré de métairies pour 20 ou 30,000 livres de rentes, seulement.



*La Peinture et la Sculpture dévoilées*; tel est le titre d'un ouvrage dans lequel un amateur, qui s'est livré à de très-grandes recherches, se propose de faire connoître les personnages qui ont servi de modèles aux peintres et aux sculpteurs dans les temps anciens et modernes. C'est ainsi qu'après nous avoir appris à qui l'on doit les belles formes de la Vénus Callipyge et de la Terpsichore de Canova, il lèvera le voile qui nous empêche de distinguer le véritable type de la Vierge de Girodet et de la Psyché de Gérard.



Alphonse a des chevaux arabes et une fortune brillante; il donne deux fois par semaine à dîner à des amis qui le prônent, il a une terre charmante, à dix lieues de Paris; il en vient le matin en trois heures, et on le voit à toutes les fêtes, à tous les spectacles. Sa femme au milieu de tout cela est sage autant qu'elle est belle, et ses enfans sont de petits êtres délicieux. Quand Alphonse veut quelque chose d'un ministre, il l'obtient. À l'armée, il n'a jamais reçu une égratignure quoiqu'il passe pour audacieux; au jeu, malgré ses étourderies, il finit toujours par gagner.....

— Arrêtez, ce que vous dites là est inutile et je le savois

me vraiment. Ri  
se devant vous  
oprens, il lorge  
passans avec soi  
N'a-t-il pas, je  
me heureux?

Chez ce  
Mon pre  
Sont l'op  
Mais ché  
Ils sont a  
Synonyr  
Bien plu  
Mon der  
A la plac  
Et, dans  
Tu vas en  
Un synon

SCRIPTION STATIS  
ETATS-UNIS DE L'  
ÉPOQUE DES PRI  
MUS; par D. B.  
bis; membre ou cc  
New-Yorck et de  
New-Yorck; de  
ent de Paris, etc.,  
me; ornée d'une c.  
M. Tardieu, et d'  
Warden regarde  
Etats-Unis, d'avo  
les plus éclairée  
s siècles-un petit n

Cinq volumes in-8°  
et, port franc,  
qui des Augustia

d'avance vraiment. Rien qu'à voir Alphonse, j'ai tout deviné. Il passe devant vous sans saluer, il déchire les robes avec ses éperons, il lorgne sous le nez toutes les femmes, il accroche les passans avec son boguey rapide, et peut-on s'y méprendre? N'a-t-il pas, je vous le demande, toute l'insolence d'un homme heureux?

\* \*

## CHARADE.

Chez certain peuple étranger,  
 Mon premier et mon dernier  
 Sont l'opposé l'un de l'autre;  
 Mais chez nous, cas singulier,  
 Ils sont avec mon entier,  
 Synonymes l'un de l'autre.  
 Bien plus, tu peux échanger  
 Mon dernier et mon premier  
 A la place l'un de l'autre,  
 Et, dans ce nouvel entier,  
 Tu vas encor retrouver  
 Un synonyme de l'autre.

M<sup>m</sup>. B<sup>\*\*</sup>.

DESCRIPTION STATISTIQUE, HISTORIQUE ET POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, DEPUIS L'ÉPOQUE DES PREMIERS ÉTABLISSEMENS JUSQU'À NOS JOURS; par *D. B. Warden*, ancien consul américain, à Paris; membre ou correspondant des Sociétés Philosophiques de New-Yorck et de Philadelphie; de la Société Historique de New-Yorck; de la Société Philomatique et d'Encouragement de Paris, etc., etc.: édition traduite sur celle d'Angleterre; ornée d'une carte nouvelle et générale des États-Unis, par M. Tardieu, et d'une vue du Capitole (1).

M. Warden regarde comme une circonstance favorable pour les États-Unis, d'avoir été peuplés par une colonie tirée des nations les plus éclairées du vieux monde. Dans le court espace de deux siècles un petit nombre de familles est devenu une grande nation.

(1) Cinq volumes in-8°. de 537, 528, 581, 778 et 660 pages. Prix. 40 francs, et, port franc, 50 francs; à Paris, chez Rey et Gravier, Libraires, quai des Augustins, n. 55.

» Les premiers, dit M. Warden, qui s'établirent en Amérique, ont sans doute considéré d'abord, leur abandon forcé de la terre natale, comme un pénible sacrifice ; mais lorsque ensuite ils eurent acquis assez de force pour résister aux Indiens, ils commencèrent à sentir les avantages de leur situation; ils s'aperçurent qu'ils jouissoient d'une vaste contrée, d'un sol riche et fécond, d'un climat favorisé de la nature, d'une grande étendue de terrain partagé entre un petit nombre d'hommes, qui possédoient les talens et l'industrie d'une société éclairée. Dans l'ancien monde, les arts dont la connoissance est nécessaire pour tirer des richesses de la terre, n'avoient pas été découverts avant que le sol eût trouvé des possesseurs ; et les progrès de la société avoient été arrêtés d'abord par l'ignorance, ensuite par des arrangemens vicieux. Les anciennes histoires qui font mention de Colonies, nous montrent souvent les efforts d'une tribu, qui avoit fait quelques pas dans les arts et dans les sciences, pour comprimer ou envahir une autre tribu plus sauvage et plus ignorante ; mais jamais il n'avoit existé une différence aussi grande que celle qui règne entre les colons anglais et les indiens ; jamais il ne s'étoit élevé de Colonies aussi bien pourvues de toutes les semences d'institutions morales et politiques. »

Raynal, dans sa brochure, intitulée : *Révolution de l'Amérique*, a parlé de manière à induire en erreur les étrangers sur la nature du sol américain. « Si Raynal vivoit maintenant, dit M. Warden, et qu'il vît la variété et l'abondance des productions de cette contrée, décrite par lui avec des couleurs si défavorables ; s'il étoit transporté comme passager sur les bateaux à vapeur du Mississipi et de l'Ohio, à travers la contrée de l'Ouest ; si dans le cours de ce voyage intérieur, de plus de deux mille milles, il étoit témoin de cette abondance de grains de toute espèce, de coton, de cannes à sucre, de raisins, d'olives, et de toutes les productions utiles à l'homme, et qu'il eût à considérer que tous ces objets sont cultivés par les vrais propriétaires du sol, qui vivent doucement du fruit de leur travail et forment partie d'une grande confédération, qui a triomphé de tous les efforts qu'on a fait pour la renverser ; combien Raynal n'auroit-il pas raison de sourire au souvenir de sa belle théorie de la pauvreté du sol du Nouveau Monde, et de la dégénération des êtres qui l'habitent, hommes et animaux ? »

M. Warden fait une description particulière de chaque état. Étendue, productions végétales et animales, population,

mœurs, histoire, administration, religion, agriculture, industrie, commerce, travaux publics; voilà les divisions des chapitres.

Il décrit dans les termes suivans, les mœurs de l'état de MASSACHUSETTS : « Les amusemens sont, durant l'hiver, le bal et le traîneau; et, durant l'été, la pêche, la promenade du soir, soit à cheval, soit en voiture; et cette dernière manière d'aller est si commune que, d'après un rapport sur les taxes intérieures, le nombre des voitures au Massachusetts montoit, en 1814, à quatorze mille neuf cent trente-quatre. Les thés commencent de bonne heure, et, comme les *conversazioni* en Italie, sont animés par un entretien amical et plein d'intérêt. »

Dans l'état de CONECTICUT, les amusemens consistent dans la danse, les visites, la lecture, les promenades à cheval et en voiture. Le duel est regardé comme une chose très-immorale, et il n'y a personne qui soit connu pour avoir donné ou reçu un cartel.

M. Warden, qui n'avoit point encore parlé de la parure, dit que dans l'état de NEW-YORCK, les jeunes femmes d'un rang élevé et celles de la classe moyenne y attachent beaucoup de prix. Il ajoute que les jeunes gens s'adonnent au luxe de toute espèce; mais qu'avec le mariage commencent l'économie et un strict attachement à tous leurs devoirs. Les hommes suivent la mode de Londres, et les femmes celle de Paris. Le jeu est défendu; mais on fréquente les théâtres. Il y a des parties de thé; et l'on danse dans toutes les villes.

M. Warden dit de la PENNSYLVANIE, que « l'origine de cet état est encore trop récente pour que ses usages et ses mœurs aient pris un caractère distinctif. »

La principale occupation des habitans de l'état de MARYLAND est l'agriculture. « Ils se distinguent, dit M. Warden, par leurs manières agréables, par leur bonté, et l'accueil qu'ils font à tous les malheureux des autres pays. Les femmes joignent à la beauté les grâces et l'amabilité. »

Les habitans de l'état de VIRGINIE sont aussi très-hospitaliers. Un voyageur, quoique entièrement inconnu, reçoit souvent, dans l'auberge où il s'est arrêté, une invitation de la part des planteurs de venir avec ses chevaux se reposer et se rafraîchir. La table des riches ressemble à celle des épicuriens d'Europe pour la variété et la recherche des mets. Un des amusemens est de tirer au blanc; les chasseurs y sont si habiles,

qu'ils tiennent la planche d'une main, ou qu'ils la placent même entre leurs jambes, tandis qu'un autre tire.

Dans la CAROLINE DU NORD, on se marie de si bonne heure, qu'il y a des grand'mères qui n'ont pas atteint l'âge de vingt-sept ans.

M. Warden vante la politesse des habitans de la CAROLINE DU SUD; mais il ne dissimule pas leur penchant à contracter des dettes.

Il accorde de la finesse d'esprit et beaucoup de franchise aux habitans du KENTUCKY. « Les femmes, dit-il, sont généralement sobres et industrieuses. Les hommes se sont laissé dominer par la passion du jeu, et, pour la satisfaire, ils sacrifient souvent leur tems, leur fortune et leur santé. »

On sait que dans l'été de 1814, une armée anglaise s'empara de la ville de Washington et parcourut son enceinte la torche à la main. Le Capitole, qui devint la proie des flammes, est en partie rebâti. « Le Capitole, dit M. Warden, couronne une éminence de quatre-vingts pieds d'élévation au-dessus des plus hautes eaux, et d'environ soixante à soixante-dix au-dessus de la surface intermédiaire. La façade sera longue de six cent cinquante pieds, et présentera un péristyle soutenu par seize colonnes d'ordre corinthien, de trente-un pieds et demi de hauteur. Le dôme aura cent cinquante pieds d'élévation: l'étage qui forme le soubassement en aura vingt, l'entablement sept, le parapet six et demi. Le centre du bâtiment, depuis le portique de l'est jusqu'à celui de l'ouest, aura deux cent quarante pieds. Le plafond sera voûté, et tout l'édifice, bâti en pierres de taille. Le centre, ou grand corps de bâtiment, n'est pas encore commencé, mais les deux ailes sont presque achevées. »

Les maisons de Washingthon consistent, pour l'ordinaire, en deux étages, et de chaque côté il y a un large portique qui présente un abri contre le soleil, la neige, ou la pluie.

Dans le cinquième tome, M. Warden se résume. « Les habitans des ports de mer, dit-il, ressemblent parfaitement à ceux des grandes cités d'Europe, et déploient tout le luxe d'une civilisation avancée. Ceux de l'intérieur, qui mènent une vie agricole, jouissent du bonheur que doit procurer l'exercice des vertus sociales dans toute leur pureté. Leurs affections sont constantes; la félicité préside toujours à l'union conjugale, l'autorité paternelle est respectée comme une chose sacrée, l'infidélité de l'épouse est presque inconnue, le divorce peu commun, et la mendicité et le vol sont très-rares. Enfin, une

des qualités qui distinguent le plus cette population, est l'humanité et la compassion pour les maux d'autrui. »

La vaccine, cette découverte si précieuse pour le genre humain, l'est doublement pour les États-Unis, où les moyens de subsistance, suivant M. Warden, sont toujours plus que suffisans aux besoins de la population.

« Toute l'étendue des États-Unis, dit M. Warden, présente l'aspect d'une contrée agricole. Le nombre des personnes adonnées au commerce est très-petit par rapport à la population, et les manufacturiers sont presque tous fermiers. Les indigènes et les étrangers qui arrivent, se livrent de préférence à l'agriculture, et beaucoup d'années s'écouleront encore avant qu'ils préfèrent un autre genre d'occupation. D'immenses étendues de terres de toute espèce, encore en friches, situées sous des climats si variés, appellent la population; et le bas prix auquel on les vend permet à tout homme industriel d'acheter, avec un petit capital, quelques centaines d'acres, et de se procurer ainsi une honnête aisance. Les Américains ont fait de grands progrès dans leurs travaux agricoles depuis quelques années, et ont converti en champs fertiles des forêts immenses. »

Au mois de mai 1817, le nombre des journaux ou feuilles périodiques imprimées aux États-Unis étoit de cinq cents; et le nombre des exemplaires imprimés chaque semaine, de deux cent cinquante mille.

En 1798, on rapporta la loi qui proscrivoit les ouvrages dramatiques. « Depuis 1808, dit M. Warden, les théâtres de l'Amérique septentrionale commencent à rivaliser, tant pour le goût que pour la magnificence, avec ceux de l'ancien monde. »

Le *Bézoard d'Arabie*, ou *Boule de Beauté*, cosmétique qui fut annoncé pour la première fois dans ce Journal, il y a dix ans, se trouve toujours chez M<sup>lle</sup>. Juliette, rue d'Ha-nôvre, n<sup>o</sup>. 10. Une boîte coûte 6 francs.

#### M O D E S.

Il y a des chapeaux dont la passe est droite et carrée comme celle des capotés; c'est sur ceux-là principalement que les modistes mettent des tresses de paille; nous en avons vu en bleu

de ciel et en violet : outre les cinq ou six raies qui se trouvoient près du bord, et qui étoient faites avec des tresses de paille, il y avoit, plus avant sur la passe, une large bande, formée de tresses presque contiguës : le haut étoit orné d'une guirlande d'épis. Presque toujours les épis se portent sans mélange, cette année ; quelquefois cependant on voit des épis dans des bouquets de roses.

Quelques modistes employent des tissus de paille et soie ; il y en a à raies de satin blanc ; les autres sont tout-à-fait couleur de paille.

La blonde qui orne le bord de quelques calèches, retombe très-bas. Pour servir de tête à cette garniture, les modistes mettent une ruche de tulle, ou, ce qui est plus nouveau, une guirlande faite de bouts de ruban, découpés à pointes très-aiguës.

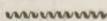
Après les guirlandes d'épis, celles de chèvre-feuille sont les plus nombreuses ; on en met sur les chapeaux d'étoffe et sur ceux de paille blanche.

Le mauvais tems a fait reprendre les robes d'étoffe et reparoître les garnitures en ruches pareilles. La ceinture que l'on met sur ces robes, est pareille aussi, et agrafée par devant avec une boucle d'acier.

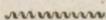
Pour les ceintures qui se mettent sur des robes blanches, il y a des rubans fabriqués exprès, et dont les bouts sont d'un autre dessin que celui de la ceinture.

Les canezous de mousseline occupent beaucoup de brodeuses. Une pointe à la *Marie-Stuart*, par devant, est comme obligée. On taille aussi en pointes le devant et le derrière des pelearines ; quelquefois même, outre ces deux longues pointes, il y a sur les épaules deux petites pointes.

Le collet des habits et des redingotes, naguères très-bas, est haut maintenant, et très-large, surtout par derrière : les bords se cousent en fourreau.



A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1906 et 1907.



*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

1820.

## Costume Parisien.

(1906)



Chapeau de gaze métallique. Robe de gros d'été avec une pélerine à pointe devant et derrière. Taches de la même étoffe. Sac de marquin, en forme de portefeuille.

qui se trouvoient  
sées de paille, il  
ande, formée de  
d'une guirlande  
sans mélange,  
es épis dans des

paille et soie; il  
ut-à-fait couleur

alèches, retombe  
re, les modistes  
si plus nouveau,  
vés à pointes très-

vre-feuille sont les  
ux d'étoffe et sur

d'étoffe et repré-  
entation que l'on  
e par devant avec

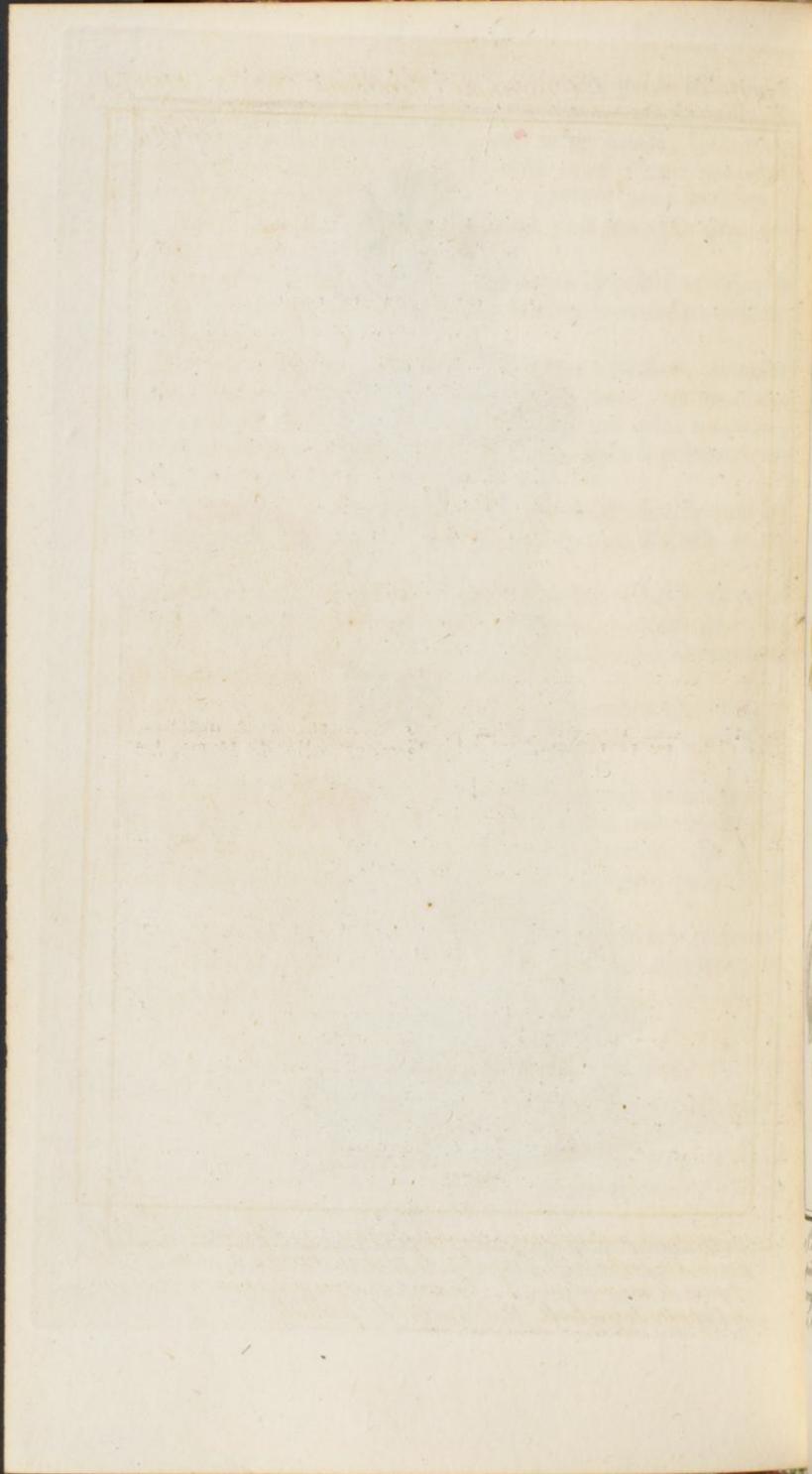
obes blanches, il  
bouts sont d'un

oup de brodeuses.  
t comme obligée.  
rière des péle-  
agnes pointes, il

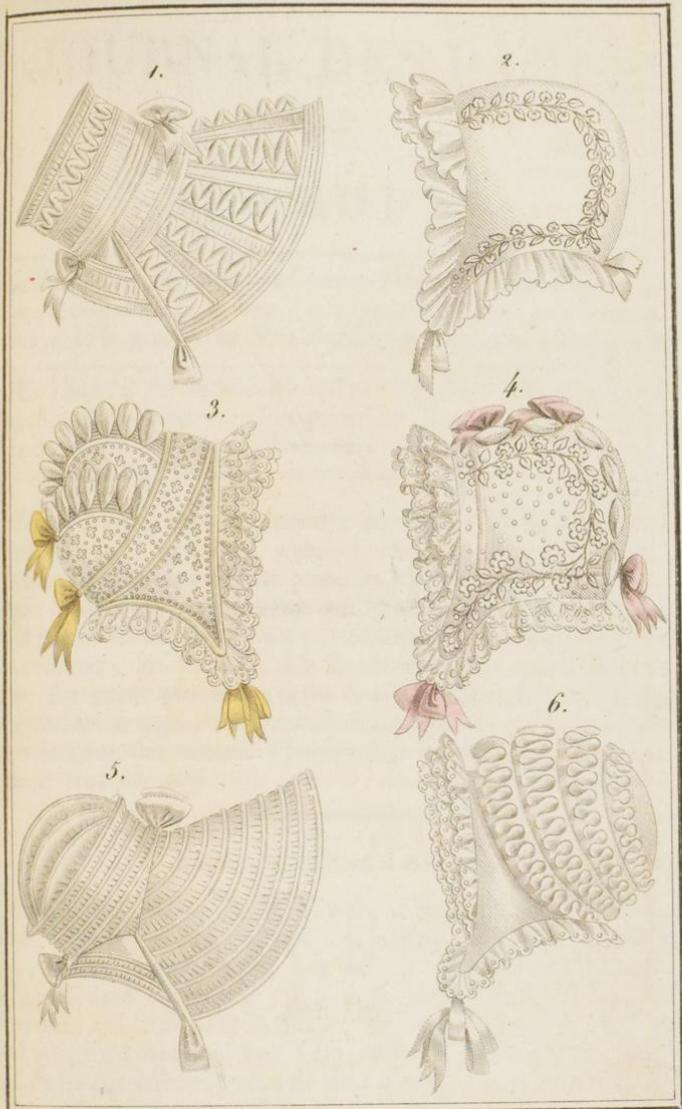
guères très-bus,  
par derrière: les

ravures 1906 et

re adressé, post  
aire, n.º 1. Les



Capote de percale, au  
dessus en percale. 3.  
dessus de musulme.  
Capote de percale.



1, Capote de percale, avec zig-zags de gaze. 2, Bonnet de trois pièces, en percale. 3, Cornette de percale brodie à jour, avec coques de mousseline. 4, Bonnet de trois pièces en mousseline. 5, Capote de percale. 6, Cornette de percale.

JOURN

D

Le Journal paroit, e  
175, avec deux G  
in, et 36 fr. pour u

En 1802, a été ce  
tibles et de Voitur  
mes, 18 N<sup>o</sup>. par a

La Vampires se  
deville; le pre  
revenir; le second  
es Vampires voi  
suz sans doute a  
reghases, les te  
se aux maux que  
opérations frappées  
et le sang des vi  
pour tout un pays

B.

Parlons d'abord de  
ce; c'est le restau  
ce, et non loin du  
la meilleure comp  
ersonnes qui craign  
dière, c'est comm  
mais en eux-même  
que qui double touj  
sous les fenêtres c  
la enfans achètent

---

# JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

---

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures: il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

---

*Les Vampires* se sont emparés du théâtre St-Martin et du Vaudeville; le premier, vampire véritable, fait frissonner d'horreur; le second est un vampire pour rire. Bientôt trois autres *Vampires* vont paroître aux Variétés; et la Gaité en offrira sans doute aussi; puis, viendront les chansons, les contredanses, les toques, les boubons, sans que personne pense aux maux que causa jadis le *vampirisme*. Il y avoit des imaginations frappées au point de croire que les morts venoient sucer le sang des vivans. Quelquefois un vampire mettoit en rumeur tout un pays.

~~~~~

BAL DE ST-CLOUD.

Parlons d'abord de ce M. Griel, si renommé, si digne de l'être; c'est le restaurateur qui a sa maison près de la grille du parc, et non loin du pont. Ses salons sont toujours remplis de la meilleure compagnie, il y a de petits cabinets pour les personnes qui craignent la foule; sa carte après tout est fort modérée, c'est comme chez Véry ou Le Gacque; et ses mets, parfaits en eux-mêmes, sont de plus assaisonnés par la promenade qui double toujours l'appétit.

Sous les fenêtres de Griel, commence la foire permanente où les enfans achètent des pantins et du pain d'épice, des pou-

pées de carton et des ménages de fer-blanc. Si un jeune homme brise ses bretelles en courant sur les gazons frais, il trouve ici à les remplacer à bon compte ; les beautés qui veulent réparer les torts de la rosée et relaire les boucles de leurs cheveux, ont sous la main de petits miroirs portatifs qu'on place dans le fond du sac et qui sont de la plus grande commodité.

Chacun est bien aise de se rajuster un peu vers le soir, pour aller à la salle de danse. Déjà les violons et les clarinettes font entendre leurs bruyans accords. La trombonne domine par-dessus, et le petit flageolet aigu perce les tympan délicats.

On monte quelques marches, et l'on est au bal des paysannes. Gentils minois et tabliers de soie : c'est le costume obligé. Plus haut est le rang des bourgeoises ; et sous des feuillages verts, à la clarté de trente quinquets, on voit se lancer en cadence des femmes élégantes et des petits-mâtres distingués.

Les imberbes académiciens s'y mêlent aux colonels à moustaches frisées. La variété des robes et des chapeaux fait un effet ravissant, et cette franche gaité qui pétille dans tous les regards porte les aiguillons du désir jusqu'au fond du cœur de nos plus austères philosophes.

J'ai vu valser un géomètre et cabrioler un érudit. Le banquier, oubliant la baisse, fait à son tour mille entrechats ; et l'avocat pirouette en gesticulant comme s'il plaidoit encore la cause de l'innocent et de l'orphelin.

La danse sous les arbres a vraiment un charme particulier, je m'y suis donné une entorse ; mais c'est égal, j'en conserve de précieux souvenirs. Les dames avec qui j'étois, sont aujourd'hui toutes enrhumées ; mais n'importe, elles se sont tant amusées qu'elles ont le projet de retourner incessamment à St-Cloud pour courir, dîner et danser.

Beaucoup de sacs sont faits en porte-feuille ou en soufflet. Nous en avons donné un modèle dans une des gravures de ce journal, il y a quelques jours.

Mais on en fait aussi en lyre. Le maroquin est taillé comme l'instrument chéri de Sapho, et de légères palmettes d'acier en dessinent les brillans contours.

Quelquefois la lyre est seulement appliquée sur le sac, à l'endroit de la fermeture. Mais malgré cette mode poétique, on assure que parmi les bêtes qui l'ont adoptée il ne règne, pas plus qu'à l'ordinaire, d'accord et d'harmonie.

Voulez-vous maxim
Il vaut mieux
la louange de l'it

Le mot de la ch
l'air-Forté.

Dans u
Ce que
Ce qu'
Ce qui

A l'A

Problen! Monsie
magement abusé,
tous les poètes,
s régions imagin
un beau château,
male; vous les é
rien de tout cel
roules sont sup
qui plus est, nos
; quoique moins
vement des saec
peable, surtout
ports et enrichi
un musée, un jan
à propos de bot
au Vandevill
on, en introduis
est amiel? Qu'il
les n'en sont poi
les concerts de soe
les virtuoses qui n
certains amaten
Les Martin, à l
vance; mais je n

Voici une maxime qui ne sera point du goût des dames :
 « Il vaut mieux être reprise par le sage , qu'être déçue par
 » la louange de l'insensé ».

Le mot de la charade du dernier numéro est *Forté-Piano* ,
Piano-Forté.

CHARADE.

A une jolie Femme.

Dans un seul mot Rose peut voir
 Ce que le hasard fait valoir ,
 Ce qu'elle fait sans le vouloir ,
 Ce qui n'est pas en son pouvoir.

A. D.

A l'Auteur des *Voitures Versées*.

Parblen ! Monsieur l'Auteur , il faut avouer que vous avez étrangement abusé de la faculté qu'ont les gens d'esprit , et surtout les poètes , de faire voyager ceux qui les écoutent dans des régions imaginaires ; vous aviez besoin pour votre pièce d'un beau château , d'un mauvais chemin et d'un héros bien ridicule ; vous les cherchez sans façon dans l'Anjou ; apprenez que rien de tout cela n'y existe. Nos maisons sont modestes , nos routes sont superbes , nos habitans tous gens fort sensés , et qui plus est , nos dames presque toutes jolies ; notre capitale , quoique moins brillante que celle où vous obtenez journellement des succès , est , je vous le jure , une ville fort agréable , surtout depuis qu'on l'a débarrassée de ses vieux remparts et enrichie de quelques nouveaux établissemens , tels qu'un musée , un jardin de botanique , etc. etc.

A propos de botanique , celui qui en a donné une si jolie leçon au Vaudeville , n'auroit-il point voulu se moquer de nous , en introduisant dans son opéra une leçon d'enseignement mutuel ? Qu'il sache que nos jeunes gens et nos demoiselles n'en sont point à l'A. B. C. *Comme à Paris* , nous avons des concerts de société , et dans ces concerts l'on voit briller des virtuoses qui ne sont ni plus ennuyeux ni plus ridicules que certains amateurs du Marais et même de la chaussée d'Antin. *Les Martin* , à la vérité , ne se comptent point chez nous par douzaine ; mais je me rappelle fort bien qu'il y a une quinzaine

d'années, c'est-à-dire, dans un tems où le goût de la musique étoit beaucoup moins répandu, la ville d'Angers possédoit dans M. *** , un rival de Tulou, et dans M^{lle}. de ****, une émule de Pradher.

Après cela qu'on mette les Angevins sur la scène, et qu'on les représente comme des ignorans qui n'ont jamais rien vu et rien su, c'est un procédé discourtois dont, tôt ou tard, quelque poète du pays saura faire justice; en attendant que MM. les auteurs de comédies, d'opéras et de vaudevilles veuillent bien conserver aux habitans de chaque pays la physionomie qui leur est propre. Je leur abandonne de grand cœur les Normands, les Champenois et même les Limousins, quoiqu'ils soient de fort bonnes gens, mais qu'ils se gardent de dire que les Angevins sont des niais, des poltrons et des sots, c'est comme si je voulois persuader à l'auteur à qui j'écris, qu'il n'existe ni goût, ni esprit, ni talent, ni courage sur les bords de la Garonne.

UN ANGEVIN.

HISTOIRE DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS, DEPUIS L'ORIGINE DE LA NATION JUSQU'A NOS JOURS; PAR LEGRAND D'AUSSY. Nouvelle édition, avec des notes, corrections et additions, par J. B. B. de Roquefort (1).

La première édition parut en 1782. L'idée de cet ouvrage avoit été conçue par M. de Paulmy, fondateur de l'immense bibliothèque, qui porte aujourd'hui le titre de Bibliothèque de Monsieur.

M. de Paulmy recueillit les premiers matériaux et donna à M. Legrand d'Aussy jouissance entière de sa bibliothèque. « Je me dévouai, dit celui-ci, à la vie des savans du 16^{me} siècle; renonçant à tous les plaisirs, travaillant dix à douze heures par jour, extrayant, copiant sans cesse. »

M. Legrand d'Aussy a le mérite d'avoir rédigé historiquement ses matières et d'avoir corrigé l'aridité du sujet par des citations d'anecdotes et des digressions amusantes.

Dans son plan devoient entrer les alimens, les habillemens, le logement et les amusemens; il s'est borné à la partie qui pouvoit être publiée sans gravures.

M. Legrand d'Aussy traite d'abord du blé et autres farineux, du pain, des légumes et des fruits.

Anciennement il étoit d'usage dans quelques unes de nos

(1) Trois volumes in-8°. de 448, 431, et 481 pages. Prix : 18 francs; à Paris, chez D'hauteil, imprimeur, rue de la Harpe, n°. 80.

provinces, de saupoudrer d'anis pulvérisé la table sur laquelle on avoit pétri le pain , pour donner du goût à la croûte inférieure ; dans d'autres , on répandoit de la marjolaine en poudre sur la croute de dessus.

En 1635 , on faisoit déjà entrer du beurre et du lait dans la pâte , puisque dans un concile tenu cette année-là , à Angers ; il fut défendu d'employer dans le pain ces deux substances pendant le carême.

Lorsque Marie-de-Médicis vint en France pour épouser Henri IV , elle amena des boulangers italiens , qui , au lieu de levain , mettoient de la lie de bière dans la pâte qu'ils employoient. Leur pain ayant été trouvé de facile digestion , le procédé fut mis en usage par plusieurs boulangers. Soixante ans plus tard , le pain fait avec de la levure de bière devint l'objet d'une contestation sérieuse. La Faculté de Médecine étoit d'un avis , et le public de l'autre. Heureusement que le président de Lamoignon vit l'affaire du pain mollet de l'œil dont il avoit vu le lutrin de la Sainte-Chapelle.

Autrefois on regardoit les bouillies comme régal , et on les servoit comme telles , *même chez les moines* , dit M. Legrand d'Aussy.

Nos pâtisseries ont des gâteaux qui ressemblent à des poissons. Ceci tient à l'usage que la dévotion avoit autrefois introduit de ne servir certains jours maigres que des pâtes figurées en poissons. « A la Cour , dit M. Legrand d'Aussy , pays où l'étiquette finit presque toujours par devenir insensiblement une loi , l'usage des poissons figurés s'est long-temps maintenu. Au commencement du règne de Louis XV , encore , le Roi et la Famille Royale étoient , le vendredi saint , servis ainsi à leur grand couvert. »

M. Legrand d'Aussy donne l'origine de plusieurs plantes comestibles. Nous devons l'échalotte au territoire d'Ascalon , le cerfeuil musqué , le scorsonère noir et les épinards à l'Espagne ; la citrouille au royaume de Naples ; le persil aux Italiens , qui l'apportèrent de Macédoine , vers le milieu du 16^{me} siècle ; la poirée aux Romains ; les artichauds aux Florentins ; les choux-fleurs sont originaires de Chypre. La capucine a d'abord porté le nom de cresson du Pérou ; celui de capucine est dû à la configuration de sa fleur. Ce furent les conquêtes de Charles VIII , en Italie , qui nous procurèrent les melons.

Dès l'année 1560 , les fèves dans leur primeur étoient un plat fin. Un autre plat , aujourd'hui fort bourgeois , et alors très-distingué , consistoit en pois cuits avec du porc salé.

M. Legrand d'Aussy se demande si ce n'est point au goût que nos ancêtres avoient pour les pois, qu'est dû l'art, aujourd'hui si répandu, de s'en procurer de hâtifs ? Les premiers pois qu'on mangea en vert, furent ceux qu'on appelloit pois de Hollande, ou pois sans parchemin ; ils avoient été apportés en France vers 1600, par M. de Buhi, ambassadeur de France en Hollande.

On s'appliqua sous Louis XIV, à la culture des asperges, parce qu'il les aimoit beaucoup.

« Le chapitre des pois dure toujours, écrivoit M^{me} de Maintenon en 1696 : l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé, et la joie d'en manger encore, sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours. Il y a des dames qui, après avoir soupé avec le Roi, et bien soupé, trouvent des pois chez elles pour manger avant de se coucher, au risque d'une indigestion. C'est une mode, une fureur ; et l'une suit l'autre. » Il faut remarquer que la lettre de M^{me} de Maintenon est du 10 mai ; avoir des petits pois à cette époque, étoit donc le plus grand effort de l'art.

« L'art des primeurs, dit M. Legrand d'Aussy, ne s'est perfectionné que dans le 18^{me} siècle. On le doit sur-tout aux Hollandais et aux Anglais, les deux nations de l'Europe qui aiment le plus le jardinage, et celles qui, avec un pareil goût, ont dû faire plus de progrès, parce que leur climat offroit plus de difficultés à vaincre. »

Anciennement couverte de marécages et de forêts, la Gaule devoit avoir peu de fruits indigènes. La plupart de ceux dont nous jouissons, sont venus de l'Asie, notamment la pomme, la poire, la figue, le coing, la noix, la châtaigne, l'amande, l'olive, la prune, la cerise. Presque tous ces fruits avoient d'abord été cultivés en Italie ; les Romains devenus maîtres de la Gaule, y acclimatèrent les fruits de leurs pays. L'olivier nous avoit été apporté par les Phocéens, fondateurs de Marseille. Le pêcher gaulois est lui-même originaire de Perse. Transplanté dans notre climat, qui de tous parait lui être le plus favorable, il y aura produit une variété, remarquable par la grosseur de son fruit ; et les Romains, dans la suite, auront voulu introduire cette variété chez eux. La Gaule cultivoit sans doute beaucoup de citronniers, puisqu'au rapport de Villeius Paterculus, César, lorsqu'il l'eut soumise, décora son triomphe avec des branches de cet arbre.

« Plus les Gaulois, dit M. Legrand d'Aussy, trouvèrent d'obstacles dans leur sol, plus il étoit glorieux pour eux d'y

avoir acclimaté des arbres tirés d'un pays plus fertile et plus chaud. »

L'invasion des Francs et des autres barbares qui se partagèrent la Gaule, arrêchèrent les progrès de l'agriculture. « L'art du jardinage, dit M. Legrand d'Aussy, eut le sort des autres. Il périt au moment presque où il commençoit à naître. »

Les arbres plantés en plein air, croissoient à l'abandon; personne n'imaginait qu'il fût possible de leur procurer un abri contre les vents froids. Point de taille, point de soins; on laissoit tout faire à la nature. Ajoutez des absurdités, des superstitions grossières.

Un des premiers cultivateurs éclairés fut du Bellay, évêque du Mans, mort en 1547. Tous les ans il faisoit venir des pays étrangers, de Flandre, d'Allemagne et d'Italie, un grand nombre d'arbres, de plantes et de simples, et distribuoit des plants, des graines et des greffes à ceux qui en désiroient. Ses jardins furent le dépôt des envois de Bélon, médecin du Mans, qui voyagea en Syrie, en Egypte et en Perse; et c'est aux bienfaits de ces deux hommes que les provinces du Maine, de l'Anjou et de la Touraine ont dû le bonheur d'être les premières en France, pourvues d'arbres à fruits de toute espèce.

En 1670, Colbert établit au faubourg du Roule, à Paris, une pépinière d'arbres étrangers; et Louis XIV protégea d'une manière spéciale cet établissement. A peu près à la même époque un des plus célèbres solitaires de Port-Royal, Arnaud d'Andilly, consacra tous ses momens de loisir à la culture des arbres fruitiers. M. Legrand d'Aussy parle de ses succès et de ceux de la Quintinye. Girardot, ancien mousquetaire, s'appliqua aussi avec fruit au jardinage. Toute sa fortune consistoit en un jardin de trois arpens et demi à Bagnolet, village près de Paris; avec des murs de refend, il le partagea en petits enclos et s'en fit un revenu de 12,000 livres. « Non seulement, dit M. Legrand d'Aussy, il parvint à se procurer des fruits lorsqu'on n'en avoit point ailleurs, mais encore à les obtenir meilleures, plus beaux, et surtout plus hâtifs. Il s'appliquoit surtout à la culture des pêchers. Son exemple stimula les habitans de Montreuil; on sait quels succès ils ont obtenus. »

Le CABINET LITTÉRAIRE DE M^{me}. DUCARRE, un des mieux approvisionnés de Paris en journaux étrangers et en

nouveautés françaises , a encore l'avantage de faire partie d'une maison toute neuve , et de se trouver sur le boulevard des Italiens.

L'abonnement est de 6 francs , pour un mois ; 14 francs , pour trois mois ; 27 francs , pour six mois ; et 50 francs , pour un an.

~~~~~

MODES.

Quelques chapeaux de paille d'Italie ont pour garniture une natte composée de deux larges rubans blancs , et un bouquet de marabonts. Autour de la forme de quelques autres chapeaux de paille d'Italie , c'est un simple ruban couleur paille , noué par-devant , et dont le nœud a de très-longes bouts.

Les épis qu'on n'avoit pas coutume de mettre sur la gaze blanche , ornent non seulement le tour de la forme de quelques chapeaux faits avec cette étoffe ; mais il y a sur le bord un épi , de distance en distance.

La passe-rose est une des fleurs nouvellement employées ; on emploie aussi , depuis peu ; le bouton d'or et l'œillet simple , appelé par corruption œillet de poète , du vieux mot *poype* ( montagne ). Nous avons vu cette dernière fleur sur des chapeaux de crêpe citron , dont le bord étoit garni de deux biais de gaze , et de deux rangs de triangles , formés d'un ruban à mouches de la couleur des œillets.

Outre les petites tresses de paille , il y a de larges nattes de paille que les modistes employent en garnitures ; elles forment sur les passes , des quadrilles avec les nattes. Les lignes qu'elles traçaient d'abord avec les petites tresses , étoient droites ; aujourd'hui , ce sont des zig-zags , ou des lignes qui vont en serpentant.

On fait dans quelques magasins de lingerie , des mantilles de percale , qui ont , par-devant , deux longues pointes de fichu , et dont le derrière forme habit d'amazône : la garniture de ces mantilles est une bande de gaze , ornée de remplis , et plissée à plis ronds.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1908.

1820.

Costume Parisien.

(1908.)



Chapeau de feutre. Cravate de mousseline brochée. Redingote de boracanon. Gilet de piqué. Pantalón de casimir de coton. Bottes molles en castor.

JOURN

D I

Journal paroit, av
175, avec deux Gra
n, et 36 fr. pour un

Le rbor, a été con
sibles et de Voiture
mes, 18 N^{os}, par an.

Depuis longtems la
nie de musique, a
vers. Celin de Cl
qu'il ait du rappo
ques scènes, joué
ont assuré le succè
es affets ont tné
doit donner la
aque, un mélodra
es auteurs d'un L
un Dimanche à

voit depuis que
me Boucher, une
me illustre de Bea
mes pour combat
ville en 1472. Le
brche, arracha l
le soldat qui le p
Charles-le-Hardi,
le siège, commande
Louis XI, par lettr
à perpétuité, pou
mes précéderoient

ous ne savons pas
en 1818, elle fut
in 14). De jeune
sur la brèche p
Jeanne l'Actu

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Depuis longtems la danse a le pas sur le chant à l'Académie Royale de musique, aussi y représente-t-on plus de ballets que d'opéras. Celui de *Clary* qu'on vient d'y donner, a réussi, quoiqu'il ait du rapport avec *Lisbeth* et autres pièces connues : quelques scènes, jouées dans la perfection par M^{lle}. Bigottini, en ont assuré le succès.

Les sifflets ont tué les *Trois Vampires* aux Variétés.

On doit donner la *Famille Sirven* à la Gaîté, et à l'Ambigu-Comique, un mélodrame intitulé : *la Discipline Militaire*.

Les auteurs d'un *Dimanche à Passy*, vont offrir au Vaudeville un *Dimanche à Pantin*.

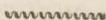
On voit depuis quelque tems, rue de la Monnoie, au coin de la rue Boucher, une enseigne représentant *Jeanne Hachette*, femme illustre de Beauvais, qui se mit à la tête de ses concitoyennes pour combattre les Bourguignons, qui assiégeoient cette ville en 1472. Le jour de l'assaut, cette héroïne parut sur la brèche, arracha le drapeau qu'on y vouloit arborer, et jeta le soldat qui le portoit au bas de la muraille.

Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui fut obligé de lever le siège, commandoit 80,000 hommes.

Louis XI, par lettres-patentes du mois de juin 1473, institua à perpétuité, pour le 14 octobre, une procession où les femmes précéderoient les hommes, en mémoire du siège de 1472.

Nous ne savons pas si cette procession a eu lieu en 1819 ; mais en 1818, elle fut faite le dimanche 11 octobre (le plus près du 14). De jeunes demoiselles y portoient le drapeau même enlevé sur la brèche par *Jeanne Hachette*, dont le véritable nom étoit *Jeanne l'Aînée*, épouse de *Colin Pilon*.

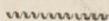
La ville de Péronne conserve également le souvenir d'une héroïne, nommée *Marie-Catherine Fourré*, dont l'histoire a moins parlé que de Jeanne Hachette, quoiqu'elle ait montré la même bravoure, et qu'elle ait aussi délivré son pays. Cette femme courageuse força le comte Henri de Nassau de lever le siège de Péronne, en 1536. L'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas, ennuyée de la résistance de cette ville, écrivit au comte : « Je suis étonnée que vous soyez si long-tems devant Péronne, vù que ce n'est qu'un pigeonnier. » Madame, répondit le comte, « il est vrai que Péronne n'est qu'un pigeonnier ; mais les pigeons qui sont dedans sont difficiles à prendre : les femelles y sont aussi courageuses que les mâles. »



M. Sakoski, bottier au Palais-Royal, galerie de pierre, n°. 110, du côté de la rue de Valois, vient de publier une brochure de 15 pages, pour prouver l'utilité d'une sorte de bottes dont la tige est, tout autour, plissée en lozanges, depuis la naissance du molet jusqu'au coude-pied. Deux cuirs, l'un gras, en dessus, l'autre sec, en dessous, forment cette tige, et composent un ressort dont les flexions et les extensions se prêtent à tous les mouvemens de la jambe et du pied.

M. Sakoski prétend qu'au bal ses bottes produiront un effet surprenant : on peut les faire, ajoute-t-il, aussi légères que des chaussons de danse.

Ce nouveau genre de bottes a rendu nécessaires de nouveaux embouchoirs ; on les trouve chez M. Sakoski.



Il est rare que les livraisons des **MONUMENS FRANÇAIS INÉDITS, POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES ARTS**, par M. *Villemain*, ne renferment pas quelques planches qui intéressent les dames.

Dans la 28^e, qui vient de paroître (1), elles trouveront une aumônière brodée, et ornée de cinq glands, qui vaut bien les sacs actuels, quoiqu'elle date du 9^e siècle. Il y a aussi de très-beaux dessins de broderie dans la copie d'une miniature du 10^e siècle. Enfin, une fileuse debout, copiée sur une carte à jouer du commencement du 15^e siècle, fait partie de la même livraison. Cette fileuse a les cheveux séparés sur le front et épars ; sa robe est bleue, les manches en sont amples jusqu'au coude et très-étroites depuis le coude jusqu'au poignet. Le par-dessus, couleur giroflée, a un de ces corsages que l'on nomme à la vierge, et laisse voir, outre les manches,

(1) Chez l'auteur, rue Babille, n°. 6, près la rue Saint-Honoré.

quatre doigts du bas de la robe. La taille n'est ni haute ni basse. Le bord de la robe est sans ornement ; mais la partie inférieure du par-dessus a, outre deux baguettes en soie jaune, une double rangée de feuilles de la même couleur. L'ornement le plus remarquable consiste en boutons de métal jaune, qui ne ferment point le par-dessus, puisqu'il n'y a aucune ouverture, et qui cependant partent du haut, et vont aboutir à la bande brodée. Le fuseau ne ressemble point à ceux dont on se sert maintenant ; il est plus orné ; et pour garantir la filasse de la poussière, il y a un cornet qui paraît être de métal.

Un voit beaucoup de voitures peintes en couleurs très-sombres ; vert bouteille, par exemple, chocolat, café brûlé. Souvent le train est sans filets, ou du moins les filets ne sont plus de deux couleurs ; et comme pour former contraste, les traits des chevaux et le reste de leur équipage ont une foule d'ornemens que l'on n'avoit pas coutume d'y voir. Le tapis de la sellette, nagnères très-étroit et à peine distinct du cuir, est aujourd'hui large et de couleurs assorties à la livrée.

HISTOIRE DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS, DEPUIS L'ORIGINE DE LA NATION JUSQU'À NOS JOURS ; PAR LEGRAND-AUSSY. *Nouvelle édition, avec des notes, corrections et additions, par J. B. B. de Roquefort* (1).

SECOND ARTICLE.

L'opinion commune sur *l'oranger* est que cet arbre vient de la Chine, et qu'il fut apporté dans nos climats par les Portugais. Un compte de l'an 1333 fait mention d'orangers dans le Dauphiné. Henri IV avait fait construire dans le jardin des Tuileries, une orangerie qui a subsisté longtems. Sous Louis XIV, non seulement l'orangerie de Versailles était célèbre, mais de grands seigneurs, des particuliers riches avoient adopté dans leurs jardins la sorte de magnificence qui décoroit ceux de Versailles. « Nous fûmes à Clagny, dit M^{me}. de Sévigné, année 1675 ; c'est le palais d'Armide. Le bâtiment s'élève à vue d'œil, les jardins sont faits. Vous connoissez la manière de Le Nostre. Il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien. Il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses ; on s'y promène : ce sont des allées où l'on est à l'ombre ; et pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palis-

(1) Trois volumes in-8°. de 448, 431, et 481 pages. Prix : 18 francs ; à Paris, chez D'hautel, imprimeur, rue de la Harpe, n°. 80.

sades à hauteur, toutes fleuries, de tubereuses, de roses, de jasmins, d'œillets. C'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer. » Quatre ans plus tard, M^{me}. de Sévigné, parlant du mariage de M^{lle}. de Louvois, célébré le 24 novembre, dit : « On avoit fait revenir le printemps : tout étoit plein d'orangers fleuris et de fleurs dans des caisses. » Bientôt cette mode devint générale.

Selon l'Emery (*Traité des Alimens*), les femmes de la Cour, au 17^{me}. siècle, avoient à la main des *citrons doux*, qu'elles mordoiient de temps en temps, pour avoir les lèvres vermeilles.

Les écoliers de l'Université, dans les premiers jours de juin, étoient dans l'usage d'offrir à leurs professeurs, un citron dans lequel ils avoient fiché six ou sept écus d'or : l'offrande se donnoit dans un verre de cristal.

Excepté dans les provinces méridionales, les seuls *figuiers* que l'on voyoit en France, au commencement du règne de Louis XIV, étoient ceux que quelques paysans plantoient dans un coin de leur basse-cour. La Quintinye s'attacha particulièrement à la culture du figuier, et imagina deux procédés qui lui réussirent. L'un fut de disposer un certain nombre de ces arbres en espalier ; l'autre d'en mettre quelques-uns en caisse, comme les orangers. Par ce moyen, si pendant l'hiver, les premiers étoient atteints de la gelée, les autres, au moins se conservoient dans la serre. Ceux-ci d'ailleurs pouvoient donner des fruits plus hâtifs, parce qu'il étoit aisé d'avancer leur végétation. Beaucoup d'amateurs, à l'exemple du jardinier de la cour, formèrent des bosquets de figuiers en caisse, et le mot *figuerie* fut introduit dans la langue.

Le *néflier* est un des plus anciens arbres de la Gaule.

Charlemagne ordonna de planter dans ses jardins des *noyers* et des *pruniers*. La *prune de Damas* fut apportée, au temps des croisades, par les comtes d'Anjou ; celle qu'on nomme *Reine-Claude*, doit son nom à la fille de Louis XII, première femme de François I^{er}.

M. Legrand d'Aussy pense que l'art des jardiniers a beaucoup perfectionné les *abricots*, fruit que nous n'avons connu qu'au 16^{me}. siècle.

La *pêche d'Andilly* a pris son nom du solitaire du Port-Royal auquel on doit l'art des espaliers.

Dans le 16^{me}. siècle, les femmes enfermoient les *pommes de Capendu* ou court pendu, dans leurs armoires, pour parfumer leurs robes.

La Quintinye parle de vingt-cinq variétés de *pommes* ;

celles auxquelles il mettoit le plus de prix, étoient : la reinette grise, la reinette blanche ou franche, le calville d'automne, le fenouillet, le court pendu, l'api, et la violette.

Les espèces de *poires* étoient plus nombreuses ; on avoit tiré des forêts beaucoup de poiriers sauvageons. Les fruits que produisirent ces arbres, prirent le prénom de *Bezy*, synonyme de sauvageon dans plusieurs provinces ; on y ajouta, pour désigner l'espèce de fruit, le nom de la forêt d'où l'arbre avoit été tiré ; c'est ainsi que nous avons eu le *Bezy-d'Héry*, le *Bezy-de-Chaumontel*. La *virgouleuse* vient du village de Virgoulé en Limousin.

Le premier pas de l'industrie fut l'art de greffer, que l'on tourna bientôt vers la singularité ; car on attacha un grand prix à cueillir plusieurs espèces de fruits sur le même arbre, et surtout des fruits métis.

La Quintinye s'occupa beaucoup de la taille des arbres, et les força, pour ainsi dire, non-seulement à donner du fruit, mais à le donner sur telle ou telle branche. Il fut le premier à enseigner comment avec un terrain de grandeur ordinaire, on pouvoit, pendant toute l'année, se procurer pour sa table, une succession de fruits non interrompue. Non-seulement nos pères avoient des fruits moins bons que les nôtres, mais ils en mauquoient une partie de l'année.

Les *cerises de Montmorency*, ainsi appelées de cette riche vallée qui s'étend depuis Saint-Denis jusqu'à Pontoise, étoient déjà renommées dans le 17^{me}. siècle, et La Quintinye en parle. Les *raisins* qu'il estimait le plus, étoient le *muscat* de Touraine et le *chasselas de Bar-sur-Aube*.

Comme le *fraisier* transporté dans un terrain trop bien cultivé, est sujet à dégénérer, un nommé Fressant, habitant de Montlhéry, s'avisa vers le commencement du 18^{me}. siècle, de former pour les besoins des jardiniers, dans les terres sablonneuses qui environnent Montlhéry, un semis de fraisiers. Les autres habitans suivirent son exemple ; leur aride terrain se trouva ainsi couvert de pépinières d'une espèce nouvelle, qui l'enrichirent ; et c'est chez eux que les cultivateurs de Montrenil vont tous les ans chercher leurs plants nouveaux. La *fraise-buisson* fut trouvée en 1748, dans un taillis, près de Laval. La *fraise-ananas* est originaire de la Louisiane ; c'est en 1767, qu'on en a vu les premiers plants à Paris.

M. Legrand d'Aussy passe des fruits à la viande de boucherie. « Dès les premiers temps de la monarchie, dit-il, on voit chez les Français le veau, l'agneau, le chevreau, le bœuf et le mouton, employés pour la table. Mais quand les Gaulois commencèrent-ils à avoir des moutons et des bœufs, c'est-à-

es, de roses,
belle, la plus
se puisse ima-
é, parlant du
embre, dit :
plein d'oran-
di cette mode

Femmes de la
 Citrons doux,
 Air les lèvres

ers jours de
urs, un ci-
d'or : l'of-

nls figuiers
 rigne de
 plantoient
 cha parti-
 s procédés
 nombre de
 ques-uns en
 lant l'hiver,
 ; au moins
 pouvoient
 é d'avancer
 du jardinier
 caisse, et le

Ganle.
 us des noyers
 au temps des
 mme Rémo-
 mière femme

iers a beau-
avons connu
re du Port-

les pommes
 , pour par-
de pommes;

dire, à se nourrir d'une chair plus délicate que celle du bœuf et du taureau? » Nous ne pouvons pas entrer dans les détails qui seroient nécessaires pour appuyer les conjectures de l'auteur; nous nous contenterons de dire qu'il attribue aux Romains l'importation d'un procédé que ceux-ci tenoient des Grecs.

Les Gaulois, selon Strabon, étoient grands mangeurs de viande, et surtout de cochon tant frais que salé. Selon Athénée, la gaule avoit la réputation de faire les meilleurs jambons; elle approvisionnoit de graisse et de salaisons, non-seulement Rome, mais toute l'Italie. Tout le monde connoît ce trait de la reine Frédégonde qui se plaignoit à Chilpéric de ce qu'on avoit volé plusieurs jambons dans ses celliers. Charlemagne, dans ses *Capitulaires*, ordonne aux régisseurs de ses domaines d'élever force cochons. Les habitans des villes qui ne pouvoient, comme ceux des campagnes, avoir un troupeau entier, élevoient chez eux un ou deux cochons, qu'ils lâchoient pendant le jour dans les rues. Le prince Philippe, fils de Louis-le-Gros, mourut le 3 octobre 1131, d'une chute faite la veille, rue du Martroi, à Paris, parce qu'un cochon avoit effarouché son cheval. Quelquefois il y avoit des fêtes où l'on ne servoit que du cochon.

Au 16^{me} siècle, les moutons de France les plus renommés pour la table, étoient ceux du Berri et du Limousin. De toutes les viandes de boucherie, celle de veau étoit regardée comme la meilleure. Le chancelier Duprat faisoit engraisser des ânes pour sa table.

Sous la domination des Romains, les Gaulois entretenoient avec la capitale de leurs vainqueurs un commerce considérable en oies; c'étoit surtout du Boulonnais et du Calaisis qu'il en partoit des troupeaux. Ce commerce s'anéantit par la suite, lorsque la Gaule changea de maître; mais l'oie continua d'être en faveur dans les festins de la nation. Ce fut même, pendant plusieurs siècles, la pièce de volaille la plus estimée; on la servoit fréquemment à la table du Roi; témoin ce vieux proverbe: *Qui mange l'oie du Roi, cent ans après il en rend la plume*. Les rôtisseurs, dans leurs boutiques n'avoient presque que des oies, et lorsque ces artisans furent réunis en communauté, on leur donna le nom d'*oyers*.

Il est souvent fait mention de *chapons* dans nos poètes du 13^{me} siècle: les *poulardes* vinrent plus tard. Champier (année 1560), en parle comme d'une chose nouvelle. De Serres (*Théâtre d'Agriculture*, année 1600), dit que les gourmands qui vouloient donner à la volaille la plus savoureuse, faisoient mêler dans la pâte destinée à les engraisser, des dragées musquées, de l'anis et d'autres drogues aromatiques.

De La Mare (*Traité de la Police*), prétend que ce fut Jacques Cœur, trésorier de Charles VII, qui introduisit en France les *cogs d'inde*; Bouche (*Histoire de Provence*), dit que nous les devons à René d'Anjou, roi de Sicile et comte de Provence. Plus communément on attribue cette importation aux missionnaires jésuites; d'autres veulent qu'elle soit due à Philippe de Chabot, amiral sous François I^{er}.

La *pintade* fut apportée de Guinée par des marchands.

Chez nos vieux romanciers, le *paon* est qualifié de *noble oiseau*; et sa chair y est regardée comme la *nourriture des amans* et comme la *viande des preux*. La coutume, dans les occasions d'éclat, étoit de le servir rôti, et avec ses plumes. Pour conserver l'aigrette, on enveloppoit la tête d'un linge, et on l'arrosait d'eau fraîche pendant qu'il étoit à la broche. Quant au reste du corps, il avoit été dépouillé: la peau se rajustoit au moment où l'on alloit mettre l'oiseau sur la table. Au reste, ce n'étoient point les écuyers ordinaires qui avoient l'honneur de servir le paon. Cette cérémonie glorieuse regardoit les dames; et ordinairement elle étoit déferée à celle d'entr'elles que distinguoit le plus sa naissance, son rang ou sa beauté. « Suivie d'un certain nombre d'autres femmes, accompagnée d'instrument de musique, cette reine de la fête, dit M. Legrand d'Aussy, entroit en pompe dans la salle du festin, portant en main le plat d'or ou d'argent dans lequel étoit l'oiseau. Là, au bruit des fanfares, elle le posoit devant le maître du logis, si ce maître étoit d'un rang à exiger un pareil hommage; ou devant celui des convives qui étoit le plus renommé pour sa courtoisie et sa valeur. Quand le banquet se donnoit après un tournoi, et que le chevalier qui avoit remporté le prix du combat se trouvoit à table, c'étoit à lui, de droit, qu'on déferoit l'honneur du paon. » M. Legrand d'Aussy ajoute qu'en parcourant les rues de Paris, en 1764, un jour de Fête-Dieu, pour voir les tapisseries, il en trouva une qui représentoit un festin du paon, et où l'on voyoit le costume français du 15^{me} siècle. Les personnes qui connoissent les gravures, savent qu'il en existe une de L'empereur, d'après Stévens, qui représente un festin du paon.

MODES.

Les passes sont, ou tout unies, ou bouillonnées de manière à ne former ni côtes ni aucun autre dessin. Quelquefois on y adapte çà et là des nœuds de ruban, des fleurs ou des épis. La couleur dominante est le rose, non-seulement pour les étoffes, mais pour les fleurs. Outre les roses mousseuses, muscates et à cent feuilles, il y a des pois à fleurs, des pieds

d'alouette , de petits œillets , et du chèvre-feuille couleur de rose.

Quelques modistes employent du gros vert ; le violet forme la garniture des chapeaux de cette couleur. Les chapeaux jaune paille ont pour garniture des rubans pareils.

On voit sur quelques chapeaux de paille blanche un panache de cinq ou six plumes plates , les unes vert tendre , les autres rouges ; et , à droite et à gauche , autour de la forme , des rubans de ces mêmes couleurs qui ressortent en languettes par cinq ou six entailles. Quant aux chapeaux de paille d'Italie , jamais on ne les porta moins ornés. Les voiles à la mode sont toujours ceux de gaze.

Depuis plus d'un an , les lingères donnoient aux gances qui ornent les bonnets de percale , de mousseline ou de gaze , une direction parallèle à la garniture : aujourd'hui , comme en 1798 (voyez notre gravure N^o. 18) , ces gances partent de la garniture , et vont , en se rapprochant , aboutir au milieu du fond.

Outre les pélerines en fichu , il y en a , comme les années précédentes , de rondes ; simple ou double , la garniture est toujours plissée à plis ronds.

En place d'une chaîne d'or , c'est souvent un simple ruban noir qui attache le lorgnon. On porte aussi beaucoup de ceintures noires sans bouts.

Les manches des canezous sont tantôt plissées à colonnes , et bouillonnées ; tantôt elles forment des cercles autour du bras ; quelquefois ce sont des chevrons brisés , qui rentrent les uns dans les autres.

Voici un genre nouveau de broderie en applications : ces applications forment des rosaces pour chacune desquelles on employe huit coques. On met , au bas d'une robe de percale , six rangs de ces rosaces ; au haut , pour les encadrer , un filet brodé à jour , qui serpente ; et au bas , un petit volant de percale , festonné et brodé. Les manches sont , depuis le haut du bras jusqu'au poignet , ornées de rosaces pareilles à celles du bas de la robe. Sur le corsage , les rosaces sont disposées en chevrons.

Une garniture plus simple se forme , sur une robe de percale , avec ces ouvertures rondes , ombrées d'un côté , que l'on nomme œillets.

Le Camelot que l'on employe pour faire des redingotes , est plus foncé qu'à l'ordinaire , et les redingotes sont plus courtes. On voit , depuis quelques jours , des guêtres grises sous des pantalons gris ou blancs. Ces pantalons sont très-larges et ne descendent pas tout-à-fait jusqu'à la cheville.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1909.

1820.

Costume Parisien.

(1909.)



Chapeau de paille d'Italie. Voile de gaze. Robe de percale, à pèlerine: remplis et volant de mousseline.

...leur de rose.
...e violet forme
...chapeaux jaune

...he un panache
...re, les autres
...forme, des ra-
...languettes par
...paille d'Italie,
...la mode sont

...aux gances qui
...ou de gaze, me
...comme en 1798
...ent de la garni-
...milien du fond.
...omme les années
...garniture est tou-

...n simple ruban
...aucoup de cen-

...sées à colonnes,
...autour du bras:
...rentrent les un

...applications: ces
...de lesquelles on
...robe de percale,
...cadrer, un filet
...petit volant de
...t, depuis le haut
...pareilles à celles
...ont disposées en

...e robe de per-
...d'un côté, que

...les redingotes,
...otes sont plus
...guêtres grises
...ons sont très-
...cheville.

1909.

1909.

JOUR

I

Le Journal paroit, le 15, avec deux C... et 36 fr. pour

En 1802, a été e... de Voitu... 18 N^{os}. par a

Dimanche dernie... la plus n... de cent équipa... à minuit.

M^{rs}. *** a fait fai... quezeys, à la m... un officier-gé... de cette idée. Ce... supporté par... en été; le... de cuir préparé... de paille.

On a vu, dimanch... boulevarts, b... et laine, et de... et blanc. Ces co... moins passent q

MA

Il y a des lieux qu... a vos, et do... mency, c'est... ville; la foule... milieu des ch... charmes. ... les lieux un

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODÉS.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les deux jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)



En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Dimanche dernier, il y avoit au bal de Sceaux, sous la Rotonde, la plus nombreuse et la plus brillante compagnie. Plus de cent équipages étoient à la grille du parc ; on dansoit encore à minuit.

M^{me}. *** a fait faire pour sa maison de campagne d'Aunay, des *angareys*, à la manière des habitans de Berber en Nubie. C'est un officier-général de l'expédition d'Egypte qui lui a donné cette idée. Ce meuble consiste en une espèce de châssis oblong supporté par quatre pieds. Il sert de divan sous les arbres, en été ; le siège est fait d'un tissu de minces lamères de cuir préparé. On peut y substituer des nattes de roseau ou de paille.

On a vu, dimanche, aux Tuileries, et les jours suivans, sur les boulevarts, beaucoup de pantalons larges en tissu de coton et laine, et de couleurs mêlées : rose et blanc, bleu lapis et blanc. Ces couleurs, quoique tendres, sont solides, ou du moins passent pour telles.

MA MAISON DE FLEURY.

Il y a des lieux que tout le monde connoît, que tout le monde a vus, et dont chacun parle avec enthousiasme ; c'est Montmorency, c'est Saint-Cloud, ou l'isle Saint-Denis ou Romainville ; la foule s'y porte avec ses jeux bruyans, c'est la ville au milieu des champs, et ce n'est point là ce qui a pour moi des charmes.

J'aime les lieux un peu solitaires, et qui, sans être des

Thébaïdes, offrent pourtant des retraites sûres pour la philosophie et la réflexion.

A Fleury, mon but est atteint et mon âme est satisfaite. Beaucoup de Parisiens ignorent l'existence de ce village, on n'y voit ni guinguettes ni soldats; les jeunes filles y sont en repos et les jardins, riches de fleurs, n'y sont point couverts de poussière.

Fleury est du côté de Meudon, au-dessus de Molineaux, près de Clamart; et ma maison, à moi, est sur le penchant de la colline, à mi-côte, entre le château d'un érudit et l'hermitage d'un artiste.

L'artiste et l'érudit, tous deux fort singuliers et fort aimables, viennent souvent manger à ma table des fruits savoureux du pays, J'ai des fraises parfumées, et des cerises de la plus belle espèce, et, sous mes cloches de verre, je vois grossir des melons qui feront bientôt nos délices.

Pour les jours de pluie, j'ai un billard en acajou avec de bonnes queues et des billes justes: deux choses assez rares pour qu'on en fasse la remarque, les amateurs en sentiront le prix. J'ai une bibliothèque bien composée et où j'ai mis les Confessions de Saint-Augustin entre celles de Jean-Jacques et les Essais de Montaigne.

Montaigne et Jean-Jacques ont pris plus qu'on ne pense dans le père de l'Eglise, et l'on est frappé des traits de ressemblance qui se rencontrent plus fréquemment qu'on ne peut dire dans les chapitres de ces trois écrivains.

Il y a une dame qui vient quelquefois me voir et des mains de laquelle, quand elle est là, je ne puis tirer les Confessions de Saint-Augustin. Elle y trouve une âme, une imagination, une raison douce et une vérité qui l'enchantent. Les chapitres sont courts, et les jeunes femmes seront bien étonnées d'apprendre que l'on puisse préférer une telle lecture à tous les romans de la terre.

Que de choses ainsi que les jeunes femmes ne peuvent croire et qui n'en sont pas moins certaines et positives. Elles s'en instruisent plus tard et elles regrettent d'avoir été si longtemps dans l'erreur. Qu'elles viennent à Fleury se dégager des préjugés de leur éducation.

J'ai vu toutes les passions de la ville, et je me suis retiré pour jamais au milieu du calme des champs. Les amours de Fleury sont tendres, car il y a partout des amours, et sans eux quel seroit la vie?

Sous les arbres de ma terrasse, j'ai fait dresser en toile

peinte en t
 tout tous les ob
 e passage font le
 pourquoi ils e
 Non loin de là
 reux viennent
 les jeunes beautés
 les, applaudisse
 eux qui font pre
 Vers le soir on
 me-
 me-
 ment l'orchestre
 car des tables, o
 sement de la b
 un garde, fort c
 aux pages. L
 es arides d'anced
 es en vouloit er
 Fleury, retrai
 compter ceux q
 d'un arbre ve
 de mes pensée
 et je me per
 Quelquefois
 je vois
 de fleur, des
 encore les bi
 ment.

Volta mes pigeot
 mes abeilles
 enroulement l'air
 sous du soleil brû
 Cieran à
 de l'un, ni
 la mer baignoit
 comme Platon
 Mais ces sages se
 tout sort est p
 mais plus e
 de bonne foi
 que moi
 mais il
 dans les livres.

cirée, peinte en treillages, une chambre obscure où se retracent tous les objets d'alentour. Plus d'un de nos peintres de paysage font leurs tableaux par ce procédé commode, et voilà pourquoi ils en mettent des douzaines au salon.

Non loin de là est mon Gymnase où les jeunes gens des environs viennent exercer leurs forces et montrer leur adresse. Les jeunes beautés qui assistent à leurs jeux plaisaient les faibles, applaudissent aux plus ardents et s'attachent volontiers à ceux qui font preuve de plus de grâce et de légèreté.

Vers le soir on court à la danse, car en France où ne danse-t-on pas? Trois violons, deux fifres, une basse, composent l'orchestre de Fleury. Le bal est à l'entrée du bois; et sur des tables, ouvrage du bûcheron, on sert pour rafraichissement de la bière mousseuse qui sort de la cave d'un vieux garde, fort curieux à entendre sur le temps où il étoit attaché aux pages. Nos dames le font par fois jaser, et toujours avides d'anecdotes, elles passeroient la nuit à écouter, si on les en vouloit croire.

O Fleury, retraite paisible, que de plaisir je te dois déjà, sans compter ceux que tu me promets encore. Quelquefois au pied d'un arbre verd, et ma lyre à la main, je chante la reine de mes pensées, je me berce des illusions les plus flatteuses et je me perds dans les régions d'un bonheur sans limites. Quelquefois monté sur mon belvédère et l'œil à mon télescope, je vois au loin passer sur la grande route ou sur le fleuve, des voyageurs de toutes les nations qui cherchent encore les biens que j'ai trouvés et que je goûte avec ravissement.

Voilà mes pigeons qui roucoulent, mon paon qui fait la roue, mes abeilles qui préparent leur miel. Voilà mes roses qui embaument l'air et mes ombrages qui me défendent des rayons du soleil brûlant. Je suis ici comme Horace à Tivoli, comme Cicéron à Tusculum, excepté que je n'ai ni l'éloquence de l'un, ni la verve de l'autre, et c'est dommage! Si la mer baignoit le pied de ces montagnes, je dirois que je suis comme Platon sur le cap Sunium.

Mais ces sages sont morts et je vis, je respire, j'aime, et mon sort est plus beau que le leur. Je fais cas de la gloire, mais plus encore de la vie, j'en fais l'aveu, et tout homme de bonne foi, ayant la tête saine, sera, je pense, du même avis que moi. Il est beau de grossir les pages de l'histoire, mais il est toujours temps d'aller se faire coucher dans les livres. Il n'y a point d'ouvrage dont il ne

vaille mieux être l'auteur que le sujet, et pour tout dire, en un mot, j'apprécie l'honneur d'avoir une statue dans le temple de la Renommée; mais je préfère un corps bien agile, sans goutte et sans rhumatisme, dans une petite maison de Fleury!

ERNEST DE ***.

HISTOIRE DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS, DEPUIS L'ORIGINE DE LA NATION JUSQU'À NOS JOURS; PAR LEGRAND D'AUSSY. Nouvelle édition, avec des notes, corrections et additions, par J. B. B. de Roquefort (1).

TROISIÈME ARTICLE.

Avant de parler du gibier, M. Legrand d'Aussy entre dans de grands détails sur la chasse.

La *fauconnerie* fut introduite chez nous par les barbares qui conquièrent la Gaule. Le faucon n'étoit pas le seul oiseau qu'on employât à cette chasse; mais elle en a pris le nom, parce qu'est l'oiseau de proie le plus facile à dresser.

Louis XIII avoit des oiseaux de fauconnerie de tous les vols possibles. « Pour procurer en ce genre, dit M. Legrand d'Aussy, quelque plaisir à la reine et aux dames de la Cour, il avoit fait élever dans la plaine de Saint-Denis, au lieu nommé la Planchette, une petite butte en terre, sur laquelle étoit construit un pavillon. Il s'y rendoit avec les dames. Dès que le gibier étoit à portée, on lâchoit sur lui des oiseaux de proie; ceux-ci l'attaquoient aussitôt, et procuroient aux dames le spectacle d'un combat et d'une victoire. » La chasse au vol a été en honneur chez les femmes jusqu'au 17^me siècle. Il existe encore plusieurs tableaux de paysage dans lesquels on en voit quelques-unes portant sur le poing un oiseau chaperonné.

Le héron étoit un des oiseaux qui se chassoient avec le faucon; il ne faut pas s'étonner que nos pères en mangeassent, la corneille ne leur répugnoit pas. Par un préjugé bien extraordinaire, ces mêmes hommes qui mangeaient des viandes si coriaces, n'osoient toucher au gibier lorsqu'il étoit jeune; ils regardoient cette chair, qui n'étoit point encore faite, comme un mets indigeste.

Sous Louis XIII, on vit des cormorans employés à la pêche du poisson. Ce spectacle fut procuré par un Flamand qui vint à la Cour, avec deux cormorans dressés. Lorsqu'il

(1) Trois volumes in-8°. de 448, 431, et 481 pages. Prix : 18 francs; à Paris, chez D'hautel, imprimeur, rue de la Harpe, n°. 80.

vouloit les faire pêcher, il leur serroit le col de manière qu'en leur laissant la respiration libre, il les empêchoit néanmoins d'avalier leur proie. Les cormorans remplissoient de poisson l'espèce de sac qu'ils ont sous le bec; et quand ce sac étoit plein, ils retournoient à leur maître, qui le leur faisoit vider. Depuis cette expérience, le Roi voulut avoir, parmi ses différens vols, des cormorans pour les étangs et les rivières.

Nous ne possédons que depuis le milieu du 18^m. siècle, les *poissons rouges* que l'on voit dans les bassins de la plupart de nos beaux jardins. Les premiers furent envoyés de la Chine à la marquise de Pompadour. Placé dans des réservoirs d'eau vive, le poisson de la Chine parvient à la grosseur de la tanche et à la longueur de huit à neuf pouces; mais en prenant cet accroissement, il perd ses belles couleurs, et blanchit.

Les *tortues* que nous n'employons plus maintenant qu'en bouillons pour certaines maladies, étoient jadis un mets ordinaire; on en pêchoit beaucoup dans les rivières du Blaisois, de la Touraine et du Poitou; le Languedoc et la Provence faisoient en outre commerce de tortues de terre ou de bois.

Il y avoit des *pâtés à l'escargot*; les gens riches en faisoient faire des pâtés, ou les faisoient servir entières dans des brochettes d'argent. Communément on les mangeoit frits ou bouillis. Aujourd'hui, la Lorraine et les parties vignobles de nos départemens méridionaux sont presque les seuls endroits de la France où l'on mange des escargots.

Sous Charles VI, les jaunes d'œufs faisoient partie des provisions de bouche dont les marins chargeoient leurs vaisseaux; on remplissoit des barriques de *moyaux d'œufs battus*.

Sous Charles VII, une bizarrerie des cuisiniers étoit de faire rôtir du *beurre* et de mettre des *œufs à la broche*. Pour faire rôtir le beurre, on le rendoit solide, en le pétrissant avec des jaunes d'œufs, de la farine, du sucre et de la mie de pain. Pour mettre les œufs à la broche, on les vidoit par les deux bouts, on les remplissoit ensuite de farce, et on passoit d'un bout à l'autre une brochette qui servoit à les rôtir.

Nos pères avoient un autre mets assez bizarre, qui est également tombé dans l'oubli. Ils coupaient le *fromage* par tranches, et mettoient ces tranches sur le grill ou dans la poêle, après les avoir saupoudrées de canelle. Souvent, au lieu de faire griller le fromage, on le faisoit fondre au feu dans un instrument de fer creux et fait expres; puis on le versoit sur une rôtie de pain, brûlante, qu'on assaisontoit avec de la canelle et d'autres aromates.

Ce que nous nommons aujourd'hui *verjus*, provient du rai-

ain ; anciennement , c'étoit le suc de l'oseille , et la dénomination étoit plus juste. Ce jus vert servoit pour assaisonner les viandes , le poisson et les œufs. Il y avoit en outre du verjus de grain ; on l'employoit pour la sauce à l'ail.

M. Legrand d'Aussy fait observer que quoique les épices fussent connues en France longtemps avant les Croisades , cependant elles ne commencèrent à y devenir communes que quand les expéditions maritimes , occasionnées par ces guerres religieuses , eurent établi des relations commerciales avec le Levant. Chez nos poëtes du 12^e. et du 13^e. siècles , on trouve presque à chaque page , les mots de caelle , de muscade , de gérofle et de gingembre. Les différens vins apprêtés qui servoient alors de liqueurs , étoient fortement assaisonnés d'épices. Au reste , nous avons dit qu'on se nourrissoit de viandes lourdes , il falloit des assaisonnemens chauds pour en accélérer la digestion.

Le plus ancien compte où il soit fait mention de *sucre* en France , est de l'année 1333 ; le sucre étoit alors une denrée si chère qu'il n'y avoit que les malades qui en fissent usage. Les apothicaires le vendoient exclusivement ; et de là vient ce proverbe : *apothicaire sans sucre* , lequel subsiste encore , pour exprimer un homme qui manque des choses que comporte son état. « Le sucre fin ou raffiné , dit M. Legrand d'Aussy , se tiroit d'Orient par la voie d'Alexandrie ; et il étoit apporté en très-grande partie par les Italiens qui faisoient presque seuls le commerce de la Méditerranée. Peut-être ceux-ci en fabriquoient-ils chez eux ; car il y a plusieurs témoignages que , vers le milieu du 12^e. siècle , les Siciliens avoient transporté de leur île des cannes à sucre. Lorsqu'au commencement du 15^e. le prince Henri de Portugal voulut cultiver Madère que ses vaisseaux avoient découverte , il y fit planter de ces mêmes cannes , tirées de Sicile. De Madère , les Portugais , par la suite , en transportèrent au Brésil. L'Espagne suivit cet exemple. Elle introduisit dans les royaumes d'Andalousie , de Grenade , de Valence , etc. , et aux Canaries , la culture dont nous parlons. En 1545 , Ovando , gouverneur de St-Domingue , tira des Canaries une certaine quantité de cannes qu'il fit planter dans son île. Graces à la fertilité du climat , elles y prospérèrent tellement , que bientôt leur produit y fut une des principales richesses des colons. »

Notre *pain-d'épices* , pétri avec du miel , est un vestige d'un ancien usage. Le miel entroit autrefois comme assaisonnement dans les confitures , dans la pâtisserie et dans une infinité de ragoûts. Par habitude , ou par préjugé , nos pères ,

pendant longtems
cressi du roseau
par les abeilles.

Quelques auteurs
disent , d'autres p
les pères en m
de la pâtisserie.

Voici la recette
de d'être eu usa
les joliet dans
en gones d'œufs
tient bien imbibé

ce , et on les sau

Notre plus anci
ment (cuisiner)

usage postérieur
de nous ne conn

point , au coing ,

plus à l'œuf , et

usage au riz ; il e

managers. La soi

recueille ; le cu

la soupe au s

Mad Duguesclin

à combattre les

pages en l'honneu

Nos pères mangi

et l'eau de rose q

pages , avant et apr

à seroit point , e

cece on de certai

usage et d'eau c

Ces recherches

(Aussy ; « Sur g

ains , dont nos pro

èmes , se plaisent

à pervertir la pervers

ne simple , cette

que sans cesse à

meurs? »

Le mot de la Ch

Sexe cl
Lorquet

pendant longtems, trouvèrent moins de saveur dans le sirop épais du roseau de l'Inde, que dans le suc des fleurs distillé par les abeilles.

Quelques auteurs veulent que le *safran* ait été apporté du Levant, d'autres prétendent qu'on en est redevable aux Maures. Nos pères en mettoient dans les potages, dans les ragoûts, dans la pâtisserie.

Voici la recette de la *soupe dorée*, qui depuis longtems a cessé d'être en usage: on faisoit griller des tranches de pain; on les jetoit dans un coulis fait avec du sucre, du vin blanc, des jaunes d'œufs et de l'eau de rose; quand les tranches étoient bien imbibées, on les jetoit de nouveau dans de l'eau de rose, et on les saupoudroit de sucre et de safran.

Notre plus ancien livre de cuisine a été écrit par Taillevent; queux (cuisinier) du roi Charles VII. Dans le *Platine français*, ouvrage postérieur d'un demi-siècle, on parle encore de mets que nous ne connaissons plus, notamment de soupes au fenouil, au coing, à la fleur de sureau. Le potage qui a eu le plus de faveur, et qui l'a conservée plus longtems, est le *potage au riz*; il en est question dans nos anciens fabliers et romanciers. La *soupe à l'oignon* remonte aussi à une époque très-reculée; le cuisinier de Charles VII en parle. N'oublions pas la *soupe au vin*; le *Fabliau de Cuvier* en fait mention. Quand Duguesclin, défié par Guillaume de Blanc-Bourg, alla combattre les Anglais, il avala auparavant trois de ces soupes en l'honneur des trois personnes de la Sainte Trinité.

Nos pères mangeoient les cernaux à l'eau de rose: c'étoit avec de l'eau de rose qu'on se lavoit les mains chez les grands seigneurs, avant et après le repas. Pour paner les oiseaux rôtis, on ne se servoit point, comme maintenant, de pain émietté, mais de sucre ou de certaines poudres aromatiques, imbibées de jus d'orange et d'eau de rose.

Ces recherches de gourmandise font dire à M. Legrand d'Aussy: « Sur quoi donc sont fondés ces éloges peu réfléchis, dont nos prédicateurs, nos moralistes, nos satyriques mêmes, se plaisent à exalter sans cesse les temps passés, pour inculper la perversité du nôtre? Que devient maintenant cette vie simple, cette frugalité prétendue de nos pères, qu'on oppose sans cesse à la corruption et au débordement de nos mœurs? »

~~~~~  
Le mot de la Charade de l'avant-dernier numéro est *Déplaire*.

~~~~~  
CHARADE.

Sexe charmant, évitez mon premier,
Lorsque Borée y souffle avec furie.

Au sein des nuits , si l'amour vous en prie ,
Laissez brûler foiblement mon dernier.
Suivez la mode , et craignez que l'envie
Vous nomme souvent mon entier.

A. D.

SAVON EGYPTIEN , de la fabrique de *Laugier père et fils* ,
parfumeurs-distillateurs , rue Bourg-l'Abbé , n^o. 41 , à Paris.

Ce savon , qui porte avec lui son parfum , est destiné à faire
croître les favoris et les moustaches.

Les mêmes parfumeurs viennent d'être autorisés par M. F. C.
Marie Farina , de Cologne , à vendre de l'*Eau de Cologne*
sous son nom.

M O D E S.

Les étoffes dont l'emploi est le plus fréquent dans les ma-
gasins de modes , sont la gaze et le crêpe ; il en est ainsi depuis
plusieurs semaines ; les couleurs n'ont pas changé non plus. On
porte beaucoup de rose ; viennent ensuite le blanc , le bleu-
de-ciel et le jaune paille. Quelques chapeaux verts ont des
ruches de crêpe d'un vert moins foncé.

Presque tous les chapeaux de paille blanche sont ornés de
fleurs bleues. Comme la passe-rose est une des fleurs à la
mode ; il y a , en dépit de la nature , des passe-roses bleus.

Les petites tresses de paille jaune sont employées par les
meilleures modistes pour former l'ornement des chapeaux de
crêpe blanc : à quelque distance , on ne voit que de larges
bandes jaunes , tant les tresses qui rayent ces chapeaux sont
rapprochées.

Aux schalls ont succédé , depuis les grandes chaleurs , des
fichus de dentelle noire ; mais le nombre des robes à manches
courtes est encore peu considérable. On ne porte presque que
des robes blanches.

Voici un nouveau genre de corsage : par devant , quatre
nervures verticales et trois entre-deux bouillonnés ; le dos plat
et lacé.

Beaucoup de canezons se font avec des basques à l'amazône.

Les dames portent des souliers écrus , des brodequins écrus ,
des guêtres écrues.

MM. Plaisir et Albin , coiffeurs , sont dans l'intention
de partir pour Londres au commencement du mois de juillet.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1910.

1820.

Costume Parisien.

(1910)



Chapeau de paille blanche doublé en satin. Robe de percale, brodée à jour. Canecou de macasséline. Sac de maroquin en coquille.

